N°. 21 SH
A Saá. Girardin.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/almahideoulescla08scud

F. Chauveau jn. et fec.

ALMAHIDE

OV

L'ESCLAVE REYNE

DEDIE'E

A MADEMOISELLE

Par Mr DE SCVDERY Gouuerneur de Noſtre Dame de la Garde.

SVITE DE LA III. PARTIE.

A PARIS,

Chez THOMAS IOLLY, dans la petite Sall des Merciers, à la Palme, & aux Armes d'Hollande.

M. DC. LXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Universitas

PQ
1929
.A62
1660
v.8

Coll.
Spec.

F. Chauveau in. f.

ALMAHIDE,

OV

L'ESCLAVE REYNE.

TROISIESME PARTIE.

LIVRE SECOND.

IAMAIS Feſte ne fut plus galante que celle de Generalife : & iamais lieu ne fut ſi propre que celuy-là à faire vne ſi belle Feſte. Tout ce que l'Art peut adjoûter à la Nature, & tout ce

que la Nature peut fournir à l'Art, se trouuoit en cét aimable sejour: & si les plaisirs des Champs sont agreables en quelqu'endroit de la Terre, c'estoit sans doute dans ces merueilleux Iardins. Mais si Generalife auoit ses beautez, le Chasteau de l'Halambre auoit les siennes: & les Roys de Grenade n'estoient pas moins bien logez à la Ville qu'à la Campagne. Comme cette Maison subsiste encores, ce que ie dis n'est pas difficile à prouuer: & toute l'Espagne la regarde, comme le plus superbe Monument de la magnificence des Mores. Cependant, malgré la magnificence & les plaisirs de l'vne & de l'autre, il y auoit toûjours beaucoup de gens dans cette Cour, qui ne les goûtoient pas tous purs: & qui au milieu de ces réjoüissances publiques, se rongeoient le cœur par vn chagrin particulier. En effet, la haine impla-

cable que les Zegris auoient pour les Abencerrages, & la douleur que tant de mauuais ſuccés leur cauſoit, ne leur donnant point de repos, leur eſprit eſtoit auſſi toûjours occupé à chercher les voyes de ſe vanger, & de ſatisfaire cette haine. Plus ils auoient d'infortunes, plus ils auoient de colere: & la honte ſe meſlant à la douleur, en redoubloit la violence, & en augmentoit leur déſeſpoir. Ainſi le vindicatif Mohauide, ayant toûjours deuant les yeux & ſon ſang répandu, & ſa défaite, & la victoire du bel Eſclaue, & le Triomphe de ſes Ennemis; auoit l'ame toute remplie, & de ſa rage, & du deſir de la vangeance, & des ſoins cruels qu'il faut auoir pour y paruenir. Or dans cette inſupportable inquietude, qui luy faiſoit ſouffrir autant de mal, qu'il ſouhaitoit en faire aux autres, il s'auiſa de ſuborner vne ieune Eſclaue

de la Sultane Reyne, qui la seruoit à la chambre : & apres se l'estre acquise par des presens & par des promesses, il la conjura de s'attacher à ses interests ; de veiller soigneusement sur toutes les actions d'Almahide ; d'obseruer bien ceux qui la voyoient souuent ; de tâcher de surprendre quelques Lettres ; & de luy rendre vn fidelle compte de tout ce qu'elle pourroit découvrir. Car, Seigneur, la ialousie du Roy pour les deux vainqueurs inconnus, n'auoit pas esté si secrette, qu'il ne s'en fust espandu quelque bruit dans la Cour : & la perquisition qu'en faisoit Zarcan, auoit encores augmenté ce bruit, & fait éclatter cette ialousie. Cette infidelle Captiue ne manqua pas de faire ce que luy auoit prescrit Mohauide : & apres auoir cherché plusieurs iours l'occasion de le seruir, le hazard la luy fit rencontrer, & ce fut

de cette sorte. Vn matin comme la Sultane s'habilloit dans son Cabinet, elle se trouua seule aupres d'elle: & Morayzel & Semahis estans fortuitement entrez dans sa Chambre, l'on en fut aduertir la Reine qui les y fut entretenir. Cette malicieuse fille, se voyant donc seule en ce lieu-là, y cherchant les moyens de s'acquitter de ses promesses, & voyant la Clef à la Cassette d'Almahide, se hasta de l'ouvrir; d'y porter la main; & d'en tirer deux papiers qu'elle trouua les premiers sous ses doigts, & qu'elle mit dans sa poche. Apres quoy, elle sortit du Cabinet, & fut se mesler parmy ses autres Compagnes: afin que le soubçon ne tombast pas plustost sur elle que sur vne autre, si la Sultane s'apperceuoit que quelqu'vn les luy eust pris. Mais son crime fut plus heureux que cela: car lors que Morayzel & Semahis furent

partis, Almahide acheua de s'habiller : & referma sa Cassette, sans s'apperceuoir qu'on luy eust rien pris, & sans en auoir la moindre pensée. Cependant l'Esclaue infidelle, s'acquittant fidellement de ce qu'elle auoit promis, fut porter ces deux papiers à Mohauide ; qui d'abord ouurant le premier, (& ce fut vn papier de Leonce) y trouua ce me semble ces paroles.

EPIGRAMME.

Lors qu'vn Amant sçait bien se taire,
En vain l'on obserue ses pas ;
Son feu, dont il fait vn Mystere,
Est de la flamme Elementaire,
Qui brusle & que l'on ne voit pas.

La lecture de ces premiers vers, redoubla dans l'esprit de Mohauide, l'enuie de voir encores les seconds: car d'abord qu'il les eut veus, il imagina qu'ils luy pourroient seruir à quelque chose, & qu'il en pourroit tirer quelque secours. Il se hasta donc de voir les autres, qui estoient du feint Ramire, & que ie m'en vay vous reciter.

L'AMOVR CACHE'.

STANCES.

Amour, l'on voit en ces lieux,
Que les Rois aupres des Dieux,
N'ont qu'vne foible puissance:

Tu te fais voir dans mes yeux,
Puis trompant leur connoiſſance,
Aimable & rusé vainqueur,
Tu te caches dans mon cœur.

Deuant cét Objet ſi doux,
De qui i'ay ſenty les coups,
Tu fais voir toute ma flame:
Mais deuant des yeux ialoux,
Tu reuolles dans mon ame;
Et cette diſcrette peur,
Sauue vn aimable trompeur.

Deuant des Aſtres ſi clairs,
Tes feux comme des Eſclairs,
Brillent afin qu'ils me pleignent:
Puis ces feux parmy les Airs,
Comme des Eſclairs s'eſteignent,
Et ſans eſtre veus du Roy,
Ils le ſont d'elle & de moy.

Ainſi les beaux Vers luiſans,
Montrent, cachent, aux paſſans,

Vn Miracle de Nature :
Et pour enchanter nos Sens,
Leur clarté viuante & pure,
S'éclypſe lors qu'elle luit,
Et fait le iour & la nuit.

En vain cent nouueaux Argus,
Cherchent ce qu'on ne voit plus,
Formant des projets funebres :
Leurs regards les plus aigus,
Ne percent point nos tenebres,
Et tout dit en ce ſejour,
Rien n'eſt ſi fin que l'Amour.

Mohauide rauy de ſe voir entre les mains de quoy nuire à ſes Ennemis, en fit mille remercimens à cette Eſclaue : & apres luy auoir fait vn preſent conſiderable, & l'auoir fort priée de continuer de le ſeruir, en continuant de luy aprendre tout ce qu'elle pourroit découvrir de ces intrigues ; & qu'elle le luy eut promis

tout de nouueau, il la congedia : & s'en alla diligemment chez le Prince Audalla, où il trouua Mahandin, Mahardin, & Mahardon : & cinq ou six autres des principaux d'entre les Zegris, les Gomeles, les Maças, & les Vanegues : Maisons les plus grandes & les plus puissantes de toute cette redoutable Faction. D'abord qu'il les vit ; ie l'ay trouué, ie l'ay trouué (leur cria-t'il d'vn ton aussi gay que fier) le moyen si souhaité de perdre nos Ennemis : & si ce que i'imagine ne reüssit pas, ie n'attens plus rien de mon adresse ni de la Fortune, & leur Demon est sans doute plus fort que le mien. A ces mots, le Prince Audalla luy demanda ce qu'il vouloit dire ? & ce vieux Chef des Zegris reprenant la parole ; ie veux dire, Seigneur, luy dit-il, que les Abencerrages sont perdus, si le malheur des Zegris n'est inuincible : &

que ie ne deſeſpere pas de vous voir bien-toſt ſur le Thrône de Grenade, pourueu que nous ſçachions profiter de l'occaſion que le hazard nous preſente. Il leur aprit alors la ialouſie du Roy pour les deux Inconnus du Carrouſel & du Combat de Taureaux: il leur fit ſçauoir la recherche inutile que faiſoit Zarcan, pour tâcher de découvrir qui ils eſtoient : & leur faiſant conſiderer que cette recherche marquoit viſiblement la paſſion du Roy; il leur montra en ſuite ces Vers que l'infidelle Eſclaue auoit dérobez à ſa Maiſtreſſe; il leur aprit par quelle voye il les auoit eus; il leur fit remarquer en les liſant l'intelligence que la Sultane auoit auec ces deux Inconnus: enfin, Seigneur, dit-il au Prince, voila le chemin du Thrône : car ſi les Abencerrages periſſent, ne doutez pas que les Zegris ne vous y facent monter. Mais, reprit Audalla, ie vous

auouë franchement que ie ne comprens point du tout, par où ces Vers peuuent faire de si grandes choses : voicy donc l'explication de l'Enigme, luy repartit Mohauide, & par quel moyen ie pretens vous faire Roy. Ie veux donc aller porter ces Vers à celuy qui l'est ; luy dire qu'ils sont de Mahomad & de Sangal, & que ie connois bien leurs escritures ; car, heureusement pour nous, ni l'vn ni l'autre n'ont paru au Carrousel, ni au Combat de Taureaux, parce qu'ils estoient tous deux malades. Mais ie diray à ce Prince, qu'ils ne faisoient que semblant de l'estre pour couvrir leur jeu : & que cela mesme prouue leur crime. Or, Seigneur, comme tous deux sont Abencerrages, il me sera aisé de faire passer le Roy de la haine particuliere à la generale : & d'enueloper tous nos Ennemis, dans le crime de ces deux. Ie voy pour-

tant vn obſtacle à ce deſſein, luy répondit Mahandin : car dans le rang de Beau-Frere du Roy qu'a Mahomad, il n'eſt pas poſſible qu'il ne connoiſſe ſon eſcriture, & qu'il ne voye que celle-cy n'en eſt pas. O Mahandin ! luy repliqua-t'il, que vous connoiſſez peu la ialouſie, ſi vous croyez ce que vous dites ! elle fait des aueugles des plus clair-voyans; elle leur change les objets; & leur fait ſouuent croire ce qui n'eſt pas, & ce qui ne peut iamais eſtre. Ie ſuis de cette opinion, dit Mahardin, & ie trouue qu'il la faut ſuiure. Et moy ie n'en ſuis pas, reprit Mahardon, car elle me ſemble trop dangereuſe. Mais ce danger ne regardera que moy, luy repliqua Mohauide : & ie n'imagine rien que celuy qui le propoſe n'execute : laiſſons donc le champ libre à ſon courage, dit alors le Prince Audalla : & ne nous oppoſons point à

ſa gloire & à noſtre bonne fortune. Tous les Zegris & tous les Vanegues furent de cét auis : la pluſpart des Maças & des Gomeles s'y rangerent : & la choſe eſtant ainſi reſoluë par la pluralité des voix, Mohauide partit tout fier de l'eſpoir du bon ſuccés, & s'en alla chez le Roy, pour y executer ſon entrepriſe. Comme ce Prince auoit alors l'eſprit tout remply de ſa paſſion, & qu'il aimoit fort à s'en entretenir en luy-meſme, il le trouua qu'il ſe promenoit ſeul à grands pas dans vne grande Galerie : & comme les obſtacles qu'il trouuoit à ſon amour & à ſes deſſeins le mettoient de mauuaiſe humeur, il le trouua encores en la diſpoſition la plus fauorable qu'il euſt pû ſouhaiter pour faire reüſſir le ſien. Il l'aborda donc auſſi ſerieux, que le Roy paroiſſoit triſte : & apres l'auoir ſaluë auec vn profond reſpect ; Seigneur,

luy dit-il, ie ne sçay pas si peu le monde, que la longue pratique que i'en ay ne m'ait apris que c'est mal faire sa Cour aupres des Rois, que de leur dire des choses facheuses : mais le zele que i'ay pour le seruice de vostre Maiesté, ne me permettant pas de considerer mes interests où ie voy les vostres; i'ay passé par dessus cette Politique interessée; ie vous ay regardé sans me regarder; ie me suis attaché à mon deuoir, & non pas à ma fortune; & sans examiner si ce que i'ay à vous aprendre pourra plaire, ie me suis contenté de voir qu'il peut seruir. Ie n'ay pas manqué non plus de connoistre, que ie m'expose à vn extreme danger, en vous découurant ce que ie m'en vay vous découvrir, veû le rang & le pouuoir de la Personne que cét avis regarde : mais comme i'ay plus de cœur que de prudence, & plus de fidelité que de

crainte, ie n'ay point balancé là-dessus: & ie me suis determiné, sinon au plus agreable & au plus vtile, du moins au plus necessaire & au plus iuste. Vostre Majesté sçaura donc, poursuiuit-il en abaissant la voix, que la Sultane Reine, a laissé tomber de sa poche ces deux papiers que voicy: qu'vn de mes Esclaues, que le hazard a fait rencontrer sur son passage, les a releuez, sans que personne s'en soit aperçeu: les a ouuerts; les a lus; & voyant de quelle nature ils estoient, me les a apportez, pour me demander ce qu'il estoit à propos d'en faire? Alors voyant l'importance de la chose, ie luy ay imposé vn silence éternel là-dessus: & les prenant tous deux, ie les ay apportez à V. M. afin qu'elle agisse en cette rencontre selon que sa haute prudence luy conseillera. A ces mots, il les remit l'vn & l'autre entre les mains du Roy: qui les ouurit,

ouvrit, qui les lût, & qui durant cette lecture fit voir tant de surprise, tant de douleur & de colere sur son visage, que Mohauide en eut de la joye, voyant prendre vn si bon biais à son dessein. Comme ce Prince eut leû & releû diuerses fois ces Ouurages, il luy demanda s'il en connoissoit les Autheurs? Ouy, Seigneur, ie les connois, luy répondit-il: & comme i'ay veû fort souuent de leur escriture, ie ne doute point du tout que les Stances ne soient de Mahomad, & l'Epigramme de Sangal. Ie reconnois mesme le style de l'vn & de l'autre: & ils ont vn certain tour de vers, & vne certaine maniere de dire les choses, où ie ne me sçaurois iamais tromper. Le Roy se mit alors à examiner tout de nouueau ces deux caracteres: & durant qu'il le faisoit, l'artificieux Mohauide reprenant la

parole; ne voyez-vous pas, Seigneur, dit-il à ce Prince jaloux, cette hardieſſe de main qu'a Mahomad? & tout au contraire, ces lettres ſi mal formées, ne vous font-elles pas voir qu'elles partent de la main de Sangal? Ouy, ouy, tres-aſſurément, ces vers ſont de leur façon: & leur temerité eſt ſi grande, & ils ſont ſi criminels, & tous les Abencerrages ſont ſi coupables & ſi redoutables, que ſi voſtre Maieſté me veut croire, elle les exterminera tous, comme ils l'ont bien merité. Mais apres que le Roy eut regardé fort attentiuement & fort long temps ces deux papiers, qu'il mit en ſuite dans ſa poche, il répondit à Mohauide, qu'aſſurément ces vers n'eſtoient ni de Mahomad, ni de Sangal; que ni leur ſtyle, ni leur carractere, n'auoient aucun rapport auec le carractere & le ſtyle de l'vn ni de l'autre; qu'infailliblement

il se trompoit en son opinion : & qu'il luy commandoit, sur peine de luy déplaire & d'estre puny seuerement, de n'en parler à personne ; & d'oublier, s'il estoit possible, qu'il luy en eust seulement parlé. Le desesperé Mohauide ne pouuant faire autre chose, luy promit tout ce qu'il voulut, & se retira : mais ce fut auec vne ferme intention de violer ses promesses, si cela pouuoit luy seruir à perdre ses Ennemis, & de n'auoir point de repos, qu'il n'en fust venu à bout : & qu'apres tant de déplaisirs, il ne se fust donné cette ioye. Cependant le Roy ne se vit pas plustost seul & en pleine liberté de pouuoir entretenir ses tristes pensées, qu'il reprit ces deux papiers, qu'il auoit mis dans sa poche : & ouurant celuy de Ponce de Leon, auec vne violence qui le luy pensa faire déchirer ; ha Philosophe insolent ! s'écria-t'il, tu as

bien besoin que ta flame soit inuisible, comme elle l'est, & comme tu le dis! car si iamais ie la découure, ie l'esteindray auec ton sang, & ie te feray mourir comme elle. Ouy, quand tu serois de la premiere qualité; quand tu serois le Prince Audalla mon Frere; ton audace te couste-roit la vie, comme elle me couste mon repos: & ie t'aprendrois à aimer vne Reine, qui passe pour la Femme de ton Roy: & que i'aime plus cherement & plus ardemment que si elle estoit ce qu'elle est cruë. Mais helas! poursuiuit-il, ton adresse y donne bon ordre; ton secret impenetrable te met à couuert; & la fidelite que l'on te garde, te sauue & me perd, te fait rire & me fait desesperer. Prens pourtant bien garde à toy, adiousta-t'il d'vn ton menaçant: car il te sera bien difficile de te cacher toûjours aux yeux d'vn Riual,

& la ialouſie eſt bien clair-voyante. Que ſi mes vœux ſont à la fin exaucez, tu ſçauras quel eſt vn Riual qui regne: & quelle difference il y a, entre vn Sujet & vn Roy. Il ſe tût alors quelque temps: & puis ouurant le ſecond papier, où eſtoient les vers de Dom Aluare; mais ô Dieu! (dit-il en pouſſant vn grand ſoupir) ſi tu es aimé, audacieux, d'où vient que l'on traite vn autre comme toy, & que l'on garde vos vers enſemble? Eſt-ce que l'on vous aime tous deux? eſt-ce que l'on vous trompe tous deux? & que l'on ne vous aime ni l'vn ni l'autre? Ie n'en ſçay rien, ie n'en ſçay rien, reprit-il: mais ie n'ignore pas de meſme, que tes vers ſont encores plus inſolens que ceux de ton Riual qui eſt le mien, & que ie te trouue plus puniſſable. Tu dis d'abord que les Rois n'ont qu'vne foible puiſſance, & tu dis vray iuſques

icy, puis que l'on te voit encores viuant: mais si ie te puis vn iour connoistre,& sçauoir quel est ce cœur où tu nous assures que l'Amour se cache, apres auoir paru dans tes yeux;ie restabliray la gloire des Rois par ta punition:&ie te feray sentir que leur puissance n'est pas toujours foible. En vain alors, envain cét Amour voudra voller, pour se recacher dans ton ame, & pour tromper les jaloux: car il ne se sauuera, ni ne les trompera, & ie luy osteray bien sa retraite. Si tes feux qui brillent & qui s'éteignent,dis-tu, comme des Esclairs, peuuent vne fois estre veus du Roy dont tu parles,ils ne se ralumeront pas comme eux: & ils ne seront non plus veus de la Reine que du Roy, car tu ne seras iamais veu toy-mesme: & des vers qui ne luisent pas comme ceux que tu décris, te puniront de ta vanité, & me vangeront de ton in-

ſolence. Ouy, ſi ie puis diſſiper ces tenebres qui te cachent, & dont tu nous as fait la peinture, ie te mettray dans d'autres, que tu ne diſſiperas pas ſi aiſément : puis que ce ſeront celles du Tombeau, qui ſont eternelles, & que l'on ne diſſipe iamais. Alors cét Amour ſi fin ſera au bout de ſes fineſſes : & toute ſa ſubtilité, ne te garantira pas de ma colere, ni du chaſtiment que tu merites. Ha trompeurs! s'écria-t'il de nouueau, ce fut vous ſans doute qui emportaſtes la Bague, & qui gagnaſtes le prix du Combat de Taureaux : ce fut vous ſans doute qui vous couuriſtes de gloire, & qui me couuriſtes de confuſion, en faiſant les Amans de la Reyne, meſme en la preſence de voſtre Roy, & aux yeux de toute ſa Cour. Ainſi l'égalité du crime, fera celle du chaſtiment : & la honte de voſtre mort, me vangera de la gloire de

voſtre vie. En acheuant ces pleintes & ces menaces, il ſe laiſſa conduire aux emportemens de ſon deſeſpoir : & s'en allant chez la Sultane, qu'il trouua ſeule, il l'aborda auec tant de chagrin ſur le viſage, & tant de triſteſſe dans les yeux, qu'il ne luy fut pas difficile de remarquer, qu'infailliblement il auoit dans l'eſprit quelque choſe de fort fâcheux. Madame (luy dit-il fierement, en luy preſentant ces deux papiers) vous eſtes trop peu ſoigneuſe de conſeruer vos ſecrets : & ſi quelqu'vn moins diſcret que ie ne le ſuis, auoit trouué ce que ie vous rends, voſtre gloire ſeroit fort expoſée, par les beaux comptes que feroit de vous toute la Cour. Almahide qui reconnut d'abord ces Vers, en eut vne ſurpriſe eſtrange : elle en rougit, elle en paſlit, elle en changea cent fois de couleur : elle

voulut parler, & ne le pût, & son ame enfin parut tout à fait en desordre. Car comme elle n'ignoroit pas ce que ces Vers contenoient, elle vit bien qu'il n'y auoit plus de moyen de nier vne verité si bien prouuée: & que cét aueu l'alloit exposer à vne nouuelle persecution, beaucoup pire que la premiere. Neantmoins, comme la grandeur du peril donne de la resolution, elle prit à la fin la sienne: & le regardant auec vne Majesté qui l'étonna, tout fier qu'il estoit; Seigneur, luy répondit-elle hardiment, ie n'ay point de secret à cacher que le vostre: & dés l'heure que vous me permettrez de le découurir, ie vous engage ma parolle de faire sçauoir à tout le Royaume, aussi bien qu'à vous, qui sont les Autheurs de ces Vers, qui vous donnent tant de colere: car comme ma vertu est sans reproche &

leur affection fort innocente, tout cela n'a rien à cacher. Ie vous prens au mot, luy repliqua-t'il, cruelle personne : & ie consens d'acheter de la perte de mon Royaume, la connoissance d'vne chose que ie luy prefere, & qui m'est de plus d'importance que luy. Nommez les moy donc, puis que vous me l'offrez, ces bienheureux inconnus, que i'ay tant d'enuie & tant de besoin de connoistre: & ne m'ayant iamais rien promis que cela, ne me manquez pas de parolle, si vous ne voulez me désesperer. Non non, Seigneur, ie ne vous en manqueray point, luy repartit-elle imperieusement: & dés que ie seray partie de l'Halambre, & que ceux dont il s'agit, seront sortis de vos Estats ; dés que tout le Royaume sçaura, que ie ne suis point vostre Femme, & à quel vsage vous auez fait seruir la Fille de Morayzel & de

Semahis ; & ſi ie l'oſe dire Almahide ; qui n'eſtoit ni d'vn rang ni d'vn merite, à deuoir iouër vn tel perſonnage, en faueur de Myriam ; ie vous le promets encore vne fois, voſtre curioſité ſera ſatisfaite, & vous ſçaurez ce que vous voulez ſçauoir. Non non inhumaine, reprit le Roy, ie ne veux point de voſtre ſecret, à cette derniere condition : vous ne ſortirez iamais de l'Halambre, que ie ne ſois entré au Tombeau : & ſi vous le croyez autrement, vous auez vne opinion fort mal fondée. Mais i'eſpere que ie ſçauray bien ſans vous, ce que vous ſouhaitez ſi fort que i'ignore : i'eſpere, dis-je, que les heureux ne ſeront pas toûjours heureux ; que les miſerables, ne ſeront pas toûjours miſerables ; & qu'vn iour viendra, où les criminels ſeront punis, malgré les complices de leur crime. Si cela eſt, Seigneur, reprit

la feinte Sultane, tremblez dans le Thrône où vous estes assis, tremblez : car vous n'estes pas innocent, apres m'auoir traitée de cette sorte. Cependant, poursuiuit-elle, à moins que vous ne m'arrachiez la langue, vous ne m'empescherez plus de dire, ce que i'ay trop long temps celé : & quand ie ne verrois ni Morayzel, ni Semahis ; & quand vous leur deffendriez de venir icy ; ie le dirois aux Abencerrages ; ie le dirois aux Zegris ; ie le dirois à toute la Cour ; ie le dirois à tout le Royaume ; ie le dirois à toute l'Europe ; ie le dirois à toute la Terre : & tout le Monde sçauroit, mon malheur & vostre injustice. O quel malheur ! luy répondit ce Prince affligé, de vouloir vous faire Reyne de Grenade ! ô quelle injustice de vous vouloir vous donner mon Sceptre & ma Couronne, apres vous auoir donné mon cœur & mon ame ! & que vous

auez de ſujet de vous en plaindre! & que i'ay de ſujet de me loüer de voſtre bonté! Quoy qu'il en ſoit, Seigneur, luy repliqua-t'elle, nous ne diſputerons plus, s'il vous plaiſt, là-deſſus: vous tiendrez voſtre parolle & moy la mienne: & nous ferons tous deux ce que nous deuons. Ouy, Barbare, ie feray ce que ie dois, reprit-il; ie conſerueray ce que i'ayme, quoy que ie le deuſſe haïr; ie perdray ce que ie hay, quoy que ie vous le voye aimer; & i'agiray toûjours en Amant, quand ie deurois ceſſer d'eſtre Roy. Comme la Chambre de la Princeſſe Morayma touchoit celle de la Sultane, & qu'ils éleuoient fort la voix, elle y remarqua de l'aigreur, bien qu'elle n'entendiſt ce qu'ils diſoient que confuſément: de ſorte que pour empeſcher les ſuites fâcheuſes d'vne ſi dure conuerſation, cette ſage Per-

ſonnne vint s'y meſler, afin d'eſſayer de l'adoucir. Ha ma Sœur ! luy dit le Roy dés qu'il la vit, Almahide eſt toûjours Almahide ; c'eſt à dire, vne injuſte, vne cruelle, vne inexorable que rien ne touche, & que rien ne peut obliger : & ie ſuis toujours vn foible & vn lâche, qui ſouffre ſes mépris ſans reſſentiment. Ha Madame ! reprit la Sultane, le Roy eſt toûjours le Roy ; c'eſt à dire vn Prince emporté, qui ne ſe contente de rien ; que rien n'oblige ; & qui veut toûjours, ce qui ne ſçauroit iamais eſtre. Ce Prince emporté, adiouſta-t'il, ſera pourtant ſi reſpectueux, qu'il ne dira pas à ſa propre Sœur, ſon dernier ſujet de pleinte. Ie le luy diray donc moy-meſme, luy repartit Almahide, & ie ne veux point d'vne diſcretion qui m'outrage, & qui laiſſe tant de choſes à deuiner, en vne affaire où il y en a

ſi peu. En effet, elle luy redit ingenuëment toute leur conuerſation : elle luy auoüa que deux Inconnus l'aimoient, & qu'ils auoient fait des Vers pour elle : & puis continuant de parler; iugez, Madame, dit-elle à Morayma, ſi c'eſt vn crime d'eſtre aymée ; ſi cela offenſe vn Prince que ie n'aime point ; qui ne me doit pas aimer ; & que ie ne veux pas qui m'ayme ? Iugez, dis-ie, ſi ie dois toûjours eſtre en vn lieu où ie ne deurois iamais auoir eſté ; où ie rougis de me voir ; & où ie ne ſerois pas, ſi vous ne m'y auiez retenuë ? Iugez encore, ſi ie n'ay pas raiſon d'en vouloir ſortir ; ſi le Roy n'a pas tort de ne me le permettre pas ; & s'il eſt beau à luy de menacer des innocens, & de me faire oüir ces menaces? Non non, Seigneur, dit cette Princeſſe à Boaudilin, ie ne voy rien de criminel en tout cela : comme elle

eſt de condition libre, quoy qu'elle ne le paroiſſe pas, on la peut aimer; elle peut ſouffrir d'eſtre aimée; on peut luy en donner des marques; elle peut les receuoir; elle peut meſme les cacher, ſçachant la violence de voſtre humeur, ſans que la plus ſeuere & la plus ſcrupuleuſe vertu y puiſſe trouuer à dire. Or de ſçauoir maintenant ſi elle fait bien ou mal, de preferer vn Inconnu à vn Roy, c'eſt vne autre queſtion à part, qu'il n'eſt pas neceſſaire que i'examine. Ie vous diray donc ſeulement, Seigneur, que rien n'eſtant ſi fort ni ſi libre que l'inclination, ce ne peut eſtre par des menaces qu'on l'attire: & qu'vn Roy deuant eſtre, s'il eſt poſſible, le plus honneſte homme de ſon Royaume, il ne doit pas agir d'vne maniere, qui luy oſte cette qualité. Mais auſſi ne faut-il pas, dit-elle à la feinte Sulane, deſeſpe-

rer

rer vn homme qui peut tout: il ne faut pas, dis-je, precipiter tellement les choſes, & les faire ſi fort en tumulte, que tout l'Eſtat en puiſſe ſouffrir: & & apres auoir tant fait pour luy, il ne faut pas gaſter voſtre ouurage, ni ruiner ce que vous auez ſoutenu. Cependant, Seigneur, dit-elle à Boaudilin, comme c'eſt à l'Amant à ſe ſoumettre à la Dame, (ouy meſme quand il eſt Roy) & qu'il eſt plus galant d'en vſer ainſi; i'ordonne, ſi ie puis iuger le iuge des autres, que vous la prierez d'oublier ce qui l'a fâchée; que vous ne menacerez plus perſonne où elle ſera; & que vous ne tâcherez de la vaincre qu'en luy cedant. Mais auſſi, adiouſta Morayma en parlant à Almahide, ie vous condamne à ne parler pas encores de ceſſer d'eſtre Reyne, puis que ce ſeroit perdre le Roy: & de vous ſouuenir qu'vn homme qui peut tout,

& qui n'obtient rien, eſt excuſable, quand il a quelque emportement. Ouy ma Sœur (luy dit ce Prince amoureux & paſſionné) ie luy demande pardon, d'vne faute que ie ne commettrois pas ſi ie n'aimois gueres: & ie luy promets tout ce que ie luy puis promettre, au malheureux eſtat où ie ſuis reduit. Pour moy, Madame, dit Almahide à Morayma, comme ie ſuis fortement perſuadée, que ie ne ſçaurois mieux faire, que de ſoûmettre ma raiſon à la voſtre, & de luy obeïr aueuglément; i'attendray encores, puis que vous le iugez à propos: mais ſongez pourtant, Madame, que voſtre gloire eſt expoſée comme la mienne; & que ſi ie peche, c'eſt vous qui me faites pecher. Ouy, ma vertu ſera caution de la voſtre, luy répondit cette Princeſſe: & ma reputation eſt aſſez bien eſtablie dans le Monde, pour ne craindre rien

pour vous ni pour moy. A ces mots, elle sortit, & fit sortir le Roy de cette Chambre, craignant qu'ils ne se querellassent encores: & qu'à cette seconde fois, elle ne fust trop foible pour s'y opposer. Mais dés qu'ils furent sortis, Almahide considerant en elle mesme l'estat embroüillé de sa fortune; & le peu de iour qu'elle voyoit à se tirer d'vn Labyrinthe si confus & si difficile à démesler, pousſa vn profond soûpir, qui fut bientost suiuy d'vn autre: & cét autre de ces parolles, qu'elle adressa à sa fidelle Esclaue Esperance de Hita, qu'elle vit entrer dans sa Chambre. Helas ma chere Fille (luy dit-elle en l'embrassant, & en laissant couler quelques larmes) ie suis trahie, & quelqu'vne de mes femmes, manquant de fidellité pour moy, m'a derobé des vers du Comte de Pegnafiel, & des vers du Duc de l'infantade; les a re-

mis lâchement entre les mains du Roy ; & par cette trahiſon, a mis la vie de ce Noble Affranchy, & de cét illuſtre Eſclaue, au plus grand peril du monde. Car dans la recherche inutile que fait ce Prince, de ceux qui ont vaincu à la Courſe de Bague, & au Combat de Taureaux ; & dans le redoublement de colere & de curioſité, que luy donnent ces malheureux vers qu'il a en ſes mains ; s'il s'auiſe, ne ſçachant plus où chercher, de faire eſcrire le feint Leonce & le feint Ramire, ils ſont perdus ſans remede: puis que les vns & les autres ſont eſcrits de leur main, & que par là il n'y aura pas moyen qu'ils puiſſent deſauoüer la choſe. Ainſi il n'y a plus à balancer : il faut neceſſairement qu'ils s'en aillent, quelque reſiſtance qu'ils y apportent: & qu'ils ſe mettent en ſeureté, s'ils me veulent mettre en repos. Cependant (adiouſta-

t'elle en ſoûpirant de nouueau) me ſeparer de Ponce de Leon, & aparemment pour toûjours, m'eſt vne cruelle auanture: & ie ne ſçay ſi la mort ſera plus cruelle pour moy, que cette ſeparation. Mais quelque ſenſible qu'elle me ſoit, il faut pourtant s'y reſoudre, quand meſme i'en devrois mourir: puis que la vie de Ponce de Leon m'eſt plus chere que la mienne, & que ie la luy dois preferer. I'auouë, Madame, luy répondit cette diſcrette Eſclaue, que le danger eſt grand; que voſtre apprehenſion eſt iuſte; & que ie ne la puis condamner: mais il faut pourtant eſperer, que la meſme Puiſſance qui vous a déja tirée de tant d'autres embarras, vous tirera encores de celuy-cy: & qu'apres vous auoir fait éuiter tant de dangers, le Dieu que nous adorons, ne ſouffrira pas que vous faſſiez naufrage au Port. Ie l'en con-

jure de tout mon cœur, reprit la feinte Sultane : & ie luy adreſſe pour cela, les vœux les plus ardens de mon ame : mais quoy que l'eſpoir ne quite gueres les malheureux, ie confeſſe qu'il m'abandonne : & qu'il cede la place à la crainte, ou pluſtoſt à l'apparence preſques certaine d'vn grand malheur. Comme elle diſoit cela, elle vit entrer le feint Leonce & le feint Ramire : & s'en allant au deuant d'eux, auec vn viſage qui leur annonçoit ce qu'elle auoit de fâcheux à leur apprendre ; enfin, leur dit-elle, il faut partir, il n'y a plus moyen de reculler : il ne faut plus diſputer là-deſſus : & il faut neceſſairement vous y reſoudre. Mais qu'eſt-il arriué de nouueau, Madame, luy répondit le Comte de Pegnafiel, qui nous doiue obliger à partir ſi viſte ? & quelle raiſon auez-vous de nous faire vn ſi cruel commandement ?

Pour moy, adiousta le Duc de l'Infantade, ie vous auouë auec ma franchise ordinaire, que vous serez bien eloquente, & que vos raisons seront bien fortes, si vous me persuadez que ie me doiue oster d'icy; car ie m'y trouue trop bien pour vous croire: & comme il n'y a point d'Almahide à Seuille, ie ne quitteray pas celle de Grenade, quoy qu'elle ne soit pas toûjours pour moy, comme ie voudrois qu'elle fust. Ha! non non, reprit la feinte Sultane, il n'est plus temps de railler; il est temps de vous oster d'entre les Mores, où vous ne pouuez plus trouuer nulle sureté: & pour vous oster tout pretexte d'y pouuoir estre dauantage, ie m'en vay dés aujourd'huy vous rendre vostre liberté par des Lettres d'affranchissement que ie vous feray expedier: &que toute la Cour verra, afin qu'vn

Chreſtien ſoit obligé de quiter les Mahometans, & de s'en retourner dans ſa Patrie. Ie vous declare, Madame, luy repliqua-t'il, que i'ayme mieux eſtre voſtre Eſclaue que voſtre Affranchy; que ie prefere mes Fers à vos Patentes, bien que le Sceau en ſoit d'Or; & que pluſtoſt qu'eſtre forcé de partir d'icy, ie me feray Mahometan, quoy que ie tienne l'Alcoran plus faux, que ne ſont les Fables d'Eſope; quoy qu'Aluare me ſemble vn plus beau Nom que Gurguran; quoy qu'vn Chapeau me ſemble moins embarraſſant qu'vn Turban, où il y a cinquante aunes de Toile; & quoy que ie ne gouſte pas fort certaine fâcheuſe ceremonie du vieux Teſtament, par où il faut neceſſairement paſſer, auant que d'entrer dans vos Moſquées. Mais, Madame, adiouſta Ponce de Leon, dites-nous quel ſujet vous auez de

nous vouloir bannir, & ce qui vous oblige à cõmettre cette injustice? Tout cela n'est pas necessaire à sçauoir, reprit le Duc: ie n'ay point cette curiosité: & ie trouue plus à propos de n'en parler plus du tout; d'oublier que l'on en a parlé; & de parler d'autre chose. I'en parleray pourtant encores, luy repartit Almahide: & pour vous faire voir à tous deux que i'ay sujet de ne m'en pas taire; sçachez que par vn malheur que ie ne comprens point, & par la perfidie de quelqu'vn des miens, le Roy a en ses mains les derniers vers que vous auez fais pour moy l'vn & l'autre; qu'il en cherche partout les Autheurs; qu'il les a terriblement menacez, en parlant à moy; & que ces deux Ouvrages estans écrits de vostre main, vous estes perdus, si la pensée luy vient de vous faire escrire. Mais, Madame, luy répondit Ponce de Leon, seroit-il de vostre

equité & de voſtre prudence, de nous expoſer à vn mal certain, pour la peur d'vne infortune incertaine? & de nous donner la mort, en feignant de nous vouloir conſeruer la vie? Mais Madame, adioûta Dom Alvare, ie n'ay pas beſoin de la moitié de mon eſprit, pour trouuer vn remede à ce grand mal que vous dites qui n'en a point: & pour vous faire voir que ie ſuis meilleur Medecin que vous, ie vous apprens que quand tout ce que vous craignez arriueroit, nous n'aurions qu'à dire, pour nous ſauuer; que nous ne ſçauons point eſcrire: & quand on m'obligeroit à prendre la Plume, ie ferois des Carracteres ſi bizarres, & des figures ſi extrauagantes, que voſtre Roy ſeroit luy-meſme vn ignorant, s'il doutoit de mon ignorance. En effet, adiouſta le feint Leonce, ce remede eſt infaillible: & il eſt ſi ordinaire que des Eſclaues ne

ſçachent rien, que ce que dit le feint Ramire ſeroit tout à fait vray-ſemblable. Ie l'auouë, dit Almahide, il y a de l'eſprit en ce qu'a imaginé le Duc : mais cela, quoy que bien penſé, ne m'oſte pas ma frayeur, & ne me fait pas changer de penſée. Car enfin, le moyen que depuis que vous eſtes icy, vous n'ayez iamais eſcrit deuant quelqu'vn, qui puiſſe vous conuaincre de menſonge ? Pour moy, Madame, luy repartit Ponce de Leon, ie puis vous iurer que perſonne ne m'a veû eſcrire : & ie vous iure par Alla, reprit Dom Aluare, que ie me ſuis toûjours caché en eſcriuant, comme ſi i'euſſe eſté vn Enchanteur, & que i'euſſe fait des Carracteres de Magie. Helas ! luy dit Almahide, vous riez quand il faut pleurer, & vous eſtes gay quand ie ſuis triſte. Mais encore vne fois il faut partir, & vous n'auez qu'à vous

y resoudre. Aussi bien, poursuiuit-elle, quand ce nouueau malheur ne seroit pas arriué, ne sçauez-vous pas que vostre depart est d'vne necessité inéuitable? ne vous l'ay-ie pas dit mille fois? vostre raison ne vous le dit-elle pas comme moy? & auez-vous déja oublié que vous n'auez obtenu qu'vn delay, & qu'il faut enfin accomplir les choses qui ne sont que differées? Il faut donc mourir, Madame, luy répondit Ponce de Leon: car ne pouuant viure sans vous, si ie ne vous dois plus voir, ie ne veux plus de la vie. Il faut plustost viure, & ne partir point, adiousta Dom Aluare: car vous me semblez fort agreable & la vie aussi, & ie ne veux quiter ni l'vne ni l'autre. Ie vous quiteray donc tous deux, luy repartit Almahide en s'en allant: & si vous ne me reuoyez pour me dire adieu, vous ne me reuerrez plus qu'irritée.

A ces mots elle entra dans son Cabinet, qu'elle ferma : & ces deux illustres Riuaux sortirent fort embarrassez, sur ce qu'ils auoient à resoudre. Ils marcherent assez long temps l'vn & l'autre sans se rien dire : repassant en leur esprit, & ce que leur disoit Almahide, & tout ce qui pouuoit empescher ce qu'elle leur auoit dit. Mais enfin, le feint Ramire parlant le premier, & adressant la parole au feint Leonce, sur le point que Dom Fernand & Sanche les vinrent ioindre ; ce qui nous diuise nous reünit, luy dit-il : & quoy que nous soyons Riuaux, l'interest commun nous doit faire agir, comme si nous estions Amis. Trauaillons donc conjointement, à nous opposer à vn depart qui nous seroit si cruel & si sensible : & n'oublions rien pour tascher de l'éuiter, puis qu'il nous donneroit tant de peine. He-

las ! luy répondit Ponce de Leon ; ie le ſouhaite comme vous, & & plus que vous, & il n'eſt rien que ie ne fiſſe pour cela, ſi ie voyois quelque choſe à faire : mais plus ie le cherche, moins ie le trouue ; & plus i'eſſaye de nous tirer de cét embarras, moins i'en imagine les voyes. Car il faut auoüer, entre nous, que la crainte de l'adorable Almahide n'eſt pas mal fondée ; que ce qu'elle aprehende pourroit arriuer : & que s'il arriuoit, noſtre mort ſeroit infaillible. Mais le remede qu'elle nous propoſe, eſt encore pire que la mort : & de cette ſorte ne ſçachant ni comment partir, ni comment demeurer, ie me trouue au plus malheureux eſtat du monde. Mais ce qui m'embarraſſe principalement, c'eſt que ſi nous eſtions decouuerts, apres auoir eſté ſi long temps déguiſez icy, & dans vne ſi grande

familiarité auec la feinte Sultane, noſtre vie ne ſeroit pas ſeule en danger : & nous y mettrions auſſi ſa gloire, que nous deuons preferer à noſtre propre ſalut: eſtant certain que la malignité de la Cour ne manqueroit pas d'expliquer mal ce déguiſement, & noſtre ſejour à Grenade: quoy qu'elle n'y ait rien contribué, & qu'elle s'y ſoit oppoſée de toute ſa force : & c'eſt ce qui fait mon irreſolution, c'eſt à dire mon plus grand ſupplice. Vous auez raiſon, Seigneur, luy repliqua Dom Fernand : & la meſme paſſion qui vous fait craindre voſtre départ le doit preſſer, puis que c'eſt ainſi que doit agir l'amour deſintereſſée. En effet, adiouſta le Peintre, ie ne voy rien de meilleur à faire ; & ſi i'en ſuis crû, vous partirez, pour éuiter cette infortune. O Dom Fernand ! ô Dom Sanche ! leur dit alors le feint Ramire, vous

parlez comme des gens qui n'aiment pas : & vos conſeils ſont bien plus aiſez à donner qu'à ſuiure. Mais pour nous qui aimons, & qui aimons infiniment, la choſe n'eſt pas ſi facile : & ie ne ſçay s'il ne vaudroit point mieux tuer Boaudilin, quelque danger qu'il y ait à le tuer, que de quiter Almahide. Ha ! reprit le feint Leonce, il y a déja long temps qu'il ne viuroit plus, ſi dans ſa mort ie n'auois à ménager que ma vie : mais apres nous l'auoir ſauuée, comment pouuons nous la luy oſter auec honneur? & à quoy nous ſeruiroit vn ſi grand crime, puis que nous peririons en le commettant? Quoy que ma vertu ne ſoit pas ſi ſcrupuleuſe que la voſtre, luy repartit Dom Aluare, & quoy que ie doute vn peu, s'il eſt permis d'eſtre ſi genereux contre vn Riual, ni ſi ſage quand on aime, ie n'aprouue pas de

nous

nous exposer pour rien : puis que lors que nous ne serions plus, il nous importeroit peu qu'Almahide fust Reyne ou Sujette ; Fille ou Femme: car ie pense que les Morts sont mal informez de ce que font les Viuans, & qu'ils ne s'en mettent gueres en peine. Ainsi pour faire quelque chose de moins dangereux & de plus vtile, poursuiuit-il, ie suis d'auis que nous aprenions à Morayzel & à Semahis, que leur Fille n'est Reyne qu'en apparence: & que le Roy ne l'a espousée, que pour couurir la passion qu'il auoit pour Myriam, & que pour appaiser les Factions des Abencerrages & des Zegris, par ce pretendu mariage: afin que ce Pere & cette Mere, qui sont fort sensibles à l'honneur, ostent leur Fille de l'Halambre, & que nous la suiuions chez-eux, où nous serons plus seurement logez, que nous ne

le ſommes dans ce Chaſteau. A n'examiner pas les choſes, luy repliqua le Comte de Pegnafiel, voſtre conſeil ne paroiſt pas ſans doute mauuais : mais, ô Dieu ! ie le trouue accompagné d'vn trop grand peril pour le ſuiure, & la ſeule imagination m'en fait trembler. Ce n'eſt pas qu'il nous importe fort que ces Factions turbulentes ſoûleuent de nouueau tout ce Royaume, & le rempliſſent de ſang & de feu, de tumulte & de confuſion : au contraire, l'abaiſſement des Mores, ſera l'éleuation des Eſpagnols : & la ruine de Grenade, agrandira Madrid & Seville, & fera triompher noſtre Religion. Mais helas ! ce que i'apprehende, c'eſt que deſeſperant le Roy, on peut le porter à obtenir de force, ce qu'il n'a pû auoir par amour : c'eſt à dire à faire vne violence à Almahide, pour laquelle iuſques

icy il n'a eu que du respect. Ne disons donc rien, reprit le feint Ramire: car si cela arriuoit, nous aurions bien pris des peines inutiles, & iamais Esclaues ne furent si mal recompensez. Il vaut donc mieux laisser murmurer la Reyne, que de faire triompher le Roy: & luy desobeïr que la perdre, quelque danger qu'il y puisse auoir pour nous à ne partir point. Ie suis de vostre opinion, luy repliqua le Comte de Pegnafiel: & quoy que me puissent dire Fernand & Sanche, ie conclus à ne quiter point Grenade, que nous ne quitions le iour. Nous n'auons donc qu'à faire prouision de Chaisnes, reprit le Duc de l'Infantade en riant: car comme nous sommes tous deux ieunes, & qu'Almahide sera toûjours formaliste, nous en vserons plus de quatre, auant que nous partions d'icy. Mais durant que ces deux il-

luſtres Riuaux s'entretenoient de cette ſorte, le Roy de Grenade eſtoit dans ſon Cabinet, où il fit appeller Zarcan. Dés que ce Fauory y fut entré, ce Prince luy fit voir dans ſes yeux vn meſlange de colere & de douleur, qui ne luy permit pas de douter que l'amour n'euſt part à ſon chagrin, & qu'il ne regardaſt Almahide. Auſſi ne le vit-il pas pluſtoſt, que le regardant triſtement, & frapant de la main ſur ſa Table, auec vne violence eſtrange; ha Zarcan ! luy dit-il, puis que vous n'eſtes plus adroit, ie ne ſçaurois plus eſtre heureux, & ma perte eſt indubitable. Vous ne pouuez découurir mes Riuaux, & cependant ie les ay toûjours, & ils continüent toûjours leur intelligence auec Almahide. En vain ie tache de ſçauoir qui ils ſont; en vain vous eſſayez de l'apprendre; ils ſe moquent de moy & de vous;

ils se rient de ma recherche & de vostre perquisition; & dans le milieu de ma Cour, & sans craindre le pouuoir d'vn Roy, ils font les Amans d'vne Reine. Car encores qu'elle ne le soit pas, elle le paroist : & leur crime est toûjours esgal, & leur insolence est toûjours esgale. Voyez (luy dit-il en luy monstrant cette Epigramme & ces Stances) voyez quels Papiers Almahide garde dans sa Cassette: & combien il nous est honteux, d'estre si long temps trompez, & de laisser si long temps vne si grande audace impunie. Mais tachez de faire plus que ie n'ay fait; essayez, dis-je, de connoistre ce que ie n'ay point connu: & de discerner de qui peuuent estre ces deux escritures. Ce Fauory les regarda alors l'vne & l'autre, auec toute l'attention dont son esprit estoit capable: il en considera tous les traits;

il les examina lettre apres lettre ; il les leût en ſuite auec vn grand ſoin; & en obſerua le ſtyle & le tour des Vers, auec vne aplication tout à fait extraordinaire. Mais il ne reſulta rien de tout cela, que le honteux aueu de ſon ignorance, & que le déplaiſir dont elle eſtoit cauſe. Auſſi le Roy ſe laiſſant emporter à ſon deſeſpoir, reprit bruſquement la parolle : & l'adreſſant à Zarcan, auec vn dépit ſur le viſage, qui luy marquoit par ſon chagrin combien il eſtoit peu ſatisfait de ſon adreſſe; ce n'eſt plus à nous, luy dit-il, à nous meſler d'eſtre fins : & tant qu'il plaira à ces Inconnus, nous en ſerons toûjours les Dupes. Mais ſi i'ay veû des Vers qui m'ont dépleû, mon ingratte a entendu de la Proſe qui n'eſtoit pas propre à luy plaire : & comme l'outrage eſtoit grand, mon reſſentiment n'a pas

eſté petit : & ie luy ay bien fait ſentir, que ie ne ſuis pas inſenſible. Seigneur, luy répondit ce Fauory, Voſtre Majeſté me permettra, s'il luy plaiſt, de luy dire, que cét emportement ne nuit qu'à elle : & qu'il ſeruira à ſes Ennemis. En effet, c'eſt leur dire, prenez garde à vous, & cachez vous bien : & c'eſt vn avis dont ils ne manqueront pas de profiter, & de tirer vn grand auantage. Cependant, comme les choſes faites ne ſe peuuent plus reuoquer, taſchez du moins, Seigneur, ſur les fautes du paſſé, de regler mieux l'auenir, & de ne vous emporter plus contre la Reyne : afin que vous voyant moins de violence, vos Riuaux ayent moins de précaution, & ſoient plus faciles à découurir. O Zarcan ! reprit le Roy, que ce conſeil eſt aiſé à donner, & qu'il eſt difficile à ſuiure ! I'en tombe d'accord, luy re-

pliqua-t'il ; mais il en eſt plus digne de vous, & il n'y a point de gloire aux choſes aiſées. Que Voſtre Maieſté s'en aille donc au Cercle comme elle a accouſtumé, & comme s'il ne s'eſtoit rien paſſé entre elle & la Reyne : qu'elle y parle indifferemment de tout ; qu'elle n'y paroiſſe ni triſte, ni en colere ; qu'elle y propoſe & qu'elle y face reſoudre la galanterie des Pirates, que l'on fait tous les ans, & dont le terme ſera dans trois iours ; & qu'elle me laiſſe le ſoin, durant cette Feſte, d'obſeruer la conduite de tout le monde, auec vne feinte innocence, qui ſurprenne ces deux Criminels. Allons, Zarcan, allons-y, luy dit ce Prince, puis que vous le iugez à propos : car quelque difficulté que i'aye à cacher ma triſteſſe, i'eſpere pourtant en venir à bout. Mais, pourſuiuit-il, comme ie fais ce que vous vou-

lez, faites ce que ie desire, & n'oubliez rien pour cela. Il le luy promit; il le luy iura; & le Roy vn peu consolé, s'en alla effectiuement au Cercle, suiuy de ce Fauory. D'autre part, la Sultane que cette fâcheuse conuersation qu'elle auoit euë auec le Roy auoit mise en mauuaise humeur, n'y vouloit point aller non plus: mais la Princesse Morayma luy dit tant de choses là-dessus, & la persuda si bien, qu'enfin elle s'y resolut, & s'y en alla auec elle: suiuie de ses Femmes, du feint Leonce, & du feint Ramire. D'abord le Roy & la Reyne y parurent esgalement embarrassez: mais cette sage Sœur de Boaudilin, qui s'apperçeut de leur dèsordre, y remedia & commença la conuersation. Comme ce seroit violer les Coustumes de mon Païs, dit-elle en sousriant, de parler d'autre chose que

d'amour, d'abord qu'vne Compagnie eſt compoſée d'hommes & de femmes ; quoy que cela ne ſoit pas trop ſelon mon inclination, ie veux eſtre bonne Citoyenne en cette rencontre : & demeurant dans l'vſage de ma Patrie, ſans examiner s'il eſt bon ou mauuais, vous demander à tous lequel vous croyez le plus affligé, ou de l'Amant qui part, ou de l'Amante qui demeure ? Ha ma Sœur! luy répondit le Roy, voila ſans doute la queſtion la moins douteuſe que vous nous pouuiez iamais faire : & ie crois que vous l'auez proportionnée à la foibleſſe de mon eſprit, afin de ne m'embarraſſer pas lors que ie voudrois vous répondre. En effet, les hommes aiment ſi bien, & les femmes ſçauent ſi peu bien aimer, que ie ne voy en cette demande aucun ſujet de diſpute : car comme la douleur de l'éloignement, eſt pro-

portionnée à la grandeur de l'amour qui la cauſe; il ne faut pas douter, que celuy qui aime le plus, ne ſoit le plus affligé, & que par cõſequent l'Amant qui part, ne le ſoit dauãtage que l'Amante qui demeure : puis qu'il s'en faut beaucoup, que l'Amante n'aime ſi bien que l'Amant. Comme elle eſt incomparablement plus aimable, elle eſt auſſi incomparablement plus aimée : la paſſion de l'vn & de l'autre, ſe proportionne au merite de ſon objet : & comme la Maiſtreſſe en a plus que l'Eſclaue, infailliblement l'Eſclaue aime plus que la Maiſtreſſe. Or comme plus ce que l'on perd eſt precieux, plus l'on eſt fâché de le perdre ; il faut, ce me ſemble, toûjours conclurre, que l'Amant qui part eſt plus à pleindre que l'Amante qui demeure, & qu'il eſt plus affligé ; puis que ce qu'il perd vaut dauantage. D'ailleurs, cent Amants

preſens, conſolent la Dame de l'Amant abſent: & il n'y en a pas vn qui ne trauaille de toute ſa force, à le luy faire oublier. Il n'y en a, dis-ie, pas vn qui ne cherche à la diuertir; qui ne luy parle; qui ne l'entretienne; qui ne face des Vers à ſa loüange; qui ne luy donne des Serenades, le Bal, & la Colation; qui ne face des Balets, des Courſes de Bague, & des Ieux de Canes, pour luy plaire; des Cõbats de Taureaux, & des Tournois: & comme inſenſiblement les plaiſirs diſſipent la douleur, & prennent ſa place dans vne ame; la Dame que l'on diuertit ſe conſole, & vient à n'auoir plus du tout d'affliction. Mais il n'en eſt pas de meſme de l'Amant abſent: le malheureux erre ſeul de lieu en lieu; & portant partout ſa douleur, par tout il eſt miſerable. Il ne ſe diuertit à rien; il ne voit ni plaiſirs, ni Da-

mes ; il a toûjours dans l'eſprit l'image de ce qu'il a perdu : & plus il en connoiſt le prix, plus il en eſt inconſolable. D'autre part, il ſçait que naturellement, les femmes ſont inconſtantes : que ce qui leur plaiſt aujourd'huy, ne leur plaiſt pas toûjours demain : & que pour les perſonnes de leur Sexe, de leur temperamment, & de leur humeur, la nouueauté a de grands charmes. Ainſi craignant toûjours, il ſouffre toûjours : & c'eſt pourquoy ie conclus, que l'Amant qui part, eſt plus affligé que l'Amante qui demeure. Seigneur, luy répondit ſerieuſement la Sultane, mon opinion n'eſt pas la voſtre : & ie m'oppoſe, à tout ce que vous auez dit. Car enfin, ce ſont les hommes qui ſont ce que vous dites que nous ſommes : & tout bien conſideré, ie ſuis aſſurée qu'il ſe trouue plus d'exemples de leur

inconſtance, que l'on ne ſçauroit nous en montrer de la noſtre. En effet, la choſe n'a garde d'eſtre autrement: puis que l'infidelité parmy nous eſt regardée comme vn crime: & que parmy eux, elle ne paſſe que pour vne galanterie: de ſorte que ſelon leurs Maximes, le plus infidelle eſt le plus galant. Ce que vous auez dit des voyages, Seigneur, n'a pas vn fondement plus ſolide: car ils conſolent au lieu d'affliger: & ils ſont bien plus propres à diuertir, qu'à entretenir la melancolie. Le changement de lieux; la diuerſité des objets; les differentes perſonnes que l'on voit; l'agitation meſme du corps ſoulage l'eſprit, & le remet dans ſon repos: & inſenſiblement la douleur s'aſſoupit & deuient moindre: celuy qui l'auoit ſe trouuant apres, ſinon guery, du moins ſoulagé. Mais ie ne m'imagine pas la

choſe, pour la Dame qui demeure, comme elle eſt pour l'Amant qui part : puis qu'au lieu de changer de place, elle ſe renferme dans ſa Chambre, & plus encores en elle meſme: & que bien loin de voir des objets nouueaux, elle ſe priue de tous ceux qu'elle voyoit. Au lieu de ſe laiſſer entretenir, elle entretient ſes réueries : & conſiderant toûjours ce qu'elle a perdu, elle ſent toûjours le déplaiſir de ſa perte, & ne s'en conſole iamais. Si bien, Seigneur, que c'eſt par ces conſiderations, que ie crois que l'Amãte qui demeure eſt plus affligée, que l'Amant qui part n'eſt affligé. Comme ie ſuis franc & ingenu, dit tout bas le feint Ramire au feint Leonce, i'auouë que la Sultane a raiſon : & que ie ſents bien que les autres Belles que ie verrois, empeſcheroient mon deſeſpoir, & me feroient ſouffrir ma diſgrace. Et

moy ie trouue qu'elle a tort & vous auſſi, luy répondit Ponce de Leon: ne croyant point de douleur eſgale, à celle de l'Amant qui s'éloigne de la Cauſe de ſon amour : & quand tout le Monde ſeroit plein de ces Merueilles, dont il n'y a eu que ſept, ie ne tiens pas, quelques belles qu'elles fuſſent, qu'elles puſſent le diuertir : & ie doute meſme s'il les verroit, tant ſon ame ſeroit attachée à ſon objet, & tant elle laiſſeroit peu de fonction à ſes yeux. Plus ſincerement, reprit Dom Aluare, la choſe eſt toûjours eſgale entre eux : les vns & les autres s'affligent ; les vns & les autres ſe conſolent : & ils n'ont rien à ſe reprocher. Pour moy, dit le Prince Mouſſa, qui ay veû partir plus d'vn Amant ; & demeurer plus d'vne Dame ; ie n'ay point veû de comparaiſon entre la douleur de l'vn & celle de l'autre : &

ſelon

selon mon sentiment, celuy qui s'en va est bien plus à plaindre, que ne l'est celle qui demeure. Comme celle qui demeure, luy repartit Zelime, ne sent pas la douleur de celuy qui s'en va, il ne sent pas non plus la sienne; & ils ne sçauroient en parler que fort incertainement. En effet, dit Zelebin, il faut auoir souffert vn tel mal pour le comprendre: & sans estre homme & absent, on ne le peut conceuoir. Non, si nous vous en voulons croire, luy dit Galiane: mais vous estes trop eloquent pour me persuader; & vous sçauez trop bien l'Art d'agrandir les choses pour estre creû. Pour moy, adiousta Lindarache, supposé la passion esgale, ie crois le déplaisir esgal, & ie n'y mets point de difference. Mais vostre supposition, luy repartit Abenamin, ne peut iamais estre: puis que les Dames n'aiment

iamais tant qu'elles ſont aimées, ni autant qu'elles ſont aimables. Ie ſuis de cette opinion, dit Abdala: & i'ay veû des Dames bien conſolées de l'abſence de leurs Amans, durãt qu'ils ne l'eſtoient point du tout de la leur. Et moy des Amants peu affligez de celle de leur Maiſtreſſe, luy repliqua Fatime; pendant qu'elles l'eſtoient beaucoup de celle de ces ingrats. Ie ne ſçache perſonne, adiouſta Aldoradine en riant, ſi propre qu'Abindarrays, à prononcer là-deſſus: car ayant quité cinq ou ſix cens Maiſtreſſes, aucun ne ſçait ſi bien que luy, quelle douleur il y a à les quiter. Mais au contraire, Madame, luy repliqua-t'il, perſonne ne le ſçait ſi mal; car ce ſont-elles qui m'ont quité, & non pas moy qui les ay abandonnées. Ie le declare hautement, dit fierement Cadige, ie tiens que tout Amant abſent qui ne

meurt point, n'aime point : & que sa pretenduë douleur, n'est qu'vne pure moquerie. Ha Madame ! reprit Amat, si cét Amant est le vostre, il feroit en effet bien de mourir : non pas pour vous prouuer son amour, mais pour éuiter vostre haine. Alamin & Darache dirent apres leur sentiment ; Zays & Zayde n'en eurent qu'vn : Orthogule & Axa ne furent pas si conformes : Orcame & Alicola, conuinrent que les hommes estoient les plus affligez : Abenarax & Zelindore, tomberent d'accord que c'estoient les femmes qui estoient les plus affligées : & Almoraby & Zábrine, faisant Bande à part, dirent en riant, que l'affliction des vns & des autres n'estoit que mediocre ; & que l'on ne voyoit point d'Epitaphes, de ceux que l'absence auoit fait mourir. Morayzel, Semahis, Mahomad, & plusieurs autres encores, prirent aussi diuer-

ſes Eſcharpes, ſelon la diuerſité de leurs ſentimens : & chacun deffendit les ſiens auec le plus d'adreſſe & le plus de force, qu'il luy fut poſſible d'en trouuer. Mais la Princeſſe Morayma, qui auoit fait la queſtion, acheua de la reſoudre : & ſe declarant pour les hommes, elle fit taire toutes les femmes, tant elles eurent de reſpect pour ſon eſprit & pour ſa vertu. En ſuite, la Reyne demanda, pour continuer la conuerſation, lequel donne le plus de plaiſir à vn Amant de loüer ſa Maiſtreſſe, ou d'en eſtre loüé? Il me ſemble, reprit le Roy, que la comparaiſon n'en eſt pas iuſte : & que le dernier emporte l'autre, & l'emporte meſme de beaucoup. Ce n'eſt pas qu'vn homme qui aime bien, ne reçoiue ſans doute vne fort grande ſatisfaction, en loüant celle qu'il aime : qu'il ne goûte vn plaiſir fort ſenſible

en parlant d'elle : & qu'il ne ſoit rauy d'augmenter ſa gloire, en perſuadant ceux qui l'eſcoutent de ſon merite, de ſa beauté, & de ſon eſprit. En effet, il eſt peu de choſes auſſi agreables, que de s'entretenir de ce que l'on aime, & de le faire eſtimer aux autres, comme il eſt eſtimé de nous : & ie tombe d'accord que tout cœur qui ſçait aymer, ſent vne joye en ces rencontres, que peu d'autres ioyes peuuent eſgaler. Mais auec tout cela, il eſt ſi doux d'eſtre loüé de la perſonne que l'on adore; & ſes loüanges ſont vne harmonie ſi charmante pour vn Amant; que la Lire d'Orphée le ſeroit moins : & ie ne crois pas que nul autre plaiſir en approche. Ce ſentiment eſt meſme fondé en raiſon : car comme il eſt indubitable, que nous eſtimons ce que l'on nous entend loüer, ſuppoſé que nous ſoyons ſinceres, les

loüanges qu'vne Maistresse nous donne, estant vne marque certaine de son estime, comblent l'ame d'vn Amant de rauissement & de transport: & me font croire fortement, qu'il y a encores plus de plaisir à estre loüé d'elle qu'à la loüer. Pour moy, reprit Galiane, si ie l'ose dire à vostre Majesté, ie suis d'vne opinion toute contraire: & il me semble qu'il y auroit plus de vanité que d'amour à vne ioye si intereſſée. En effet, Seigneur, celuy qui aime, s'il est modeste, aura plus de confusion que de plaisir, tant que dureront ses loüanges: il aura peine à les endurer; il s'y opposera de toute sa force; & ne les receura qu'en les refusant: de sorte que s'il est vray qu'il ait de la ioye, ce n'est pas vne ioye tranquile; ce n'est pas vne ioye toute pure; ce n'est pas mesme vne ioye qu'il doiue auoir: car les grands

ſentimens qu'il a de ce qu'il aime, doiuent l'empeſcher de croire qu'il merite ce qu'on luy dit : & s'il ne le croit pas, ſa ioye ne ſçauroit eſtre tout au plus que mediocre : & par conſequent fort éloignée de ce dernier degré de plaiſir dont nous parlons. Adiouſtez encores à cela, que comme il ne ſçauroit en bienſeance endurer que ſon Panegyrique ſoit long, il ne ſçauroit auoir qu'vne ioye fort courte : & comme ce qui dure peu n'eſt preſques rien, c'eſt ſans raiſon qu'on le veut faire paſſer pour beaucoup de choſe. Mais il n'en eſt pas de meſme des loüanges que l'on donne à ſa Maiſtreſſe : car comme en cette occaſion, l'Orateur qui veut perſuader les autres, eſt le premier perſuadé; il ſe laiſſe emporter à l'agreable tranſport de ſa paſſion; il ſuit le mouuement de ſon cœur, dans les mou-

uemens de ſon eloquence; & eſtant fortement conuaincu du merite de celle qu'il louë, & fortement touché de ce merite; il goûte vne volupté ſans eſgale, & que l'on ne comprend pas ſans l'auoir eſprouuée : tant elle eſt grande & ſenſible, & tant l'ame paſſionnée y trouue de ſatisfaction. D'ailleurs, en cette rencontre, vn ſentiment de gloire, ſe meſle à vn ſentiment d'amour : & comme vn beau choix, eſt vne marque du iugement de celuy qui l'a fait, chacun taſche de prouuer la bonté du ſien, en prouuant la perfection de ce qu'il aime; chacun fait ſes derniers efforts pour y paruenir; & quand l'on en vient à bout, & que l'on a trouué l'art de ſe faire croire, rien n'approche de la douceur dont vn eſprit eſt remply; bien loin de pouuoir trouuer quelque choſe qui l'égale. De plus,

comme en parlant à l'auantage de la perſonne que l'on aime, l'on ſe remet en la memoire, ce qui a fait naiſtre ſon amour, c'eſt à dire la fraiſcheur, la neige, & la viuacité de ſon taint; l'eſclat & le charme de ſes yeux; le bel incarnat de ſa bouche & de ſes jouës; le beau tour de ſon viſage; la belle couleur de ſes cheueux; la petiteſſe, l'égalité, & la blancheur de ſes dents; les charmes de ſes regards & de ſes ſous-ris; la beauté de ſa gorge, de ſes bras, de ſes mains, & de ſa taille; ſon air noble, aiſé, & galant; le ton enchanteur de ſa voix; l'agrément de ſon eſprit, & la grandeur de ſon ame: tout cela, dis-je, reuenant en la memoire de celuy qui ayme, & luy remettant deuant les yeux, ou pour le moins dans la penſée, tout ce qui le fait aimer, & tout ce qu'il trouue aimable; il ne faut pas dou-

ter que sa satisfaction ne soit tres-grande : & que ie n'aye raison de soustenir, comme ie faits, qu'il y a encores beaucoup plus de plaisir à loüer sa Maistresse, qu'à estre loüé d'elle. O qu'il paroist bien que c'est vne femme qui dit cela ! (dit tout bas le feint Ramire au feint Leonce) & qu'elle est mal instruite du sentiment des hommes en cette rencontre ! Car pour moy ie n'en faits point le fin : & i'auouë franchement que quelque plaisir que ie prenne à louër la Sultane, i'en aurois dauantage à en estre loüé. Ie le crois, luy repartit le Comte de Pegnafiel : parce que vous vous aimez plus, que vous n'aimez vostre Maistresse : mais vous auez tort de vouloir faire passer vostre opinion particuliere pour l'opinion generale : car ie vous déclare que ie n'en suis pas : & que les loüanges que ie donne, me touchent

beaucoup plus que celles que ie reçoy. Tant pis pour vous, reprit le Duc de l'Infantade : car vous eſtes priué du plus grand plaiſir que l'ame reçoiue : & ie tiens la voſtre inſenſible, puis qu'elle ne le ſent point. I'auouë, dit alors Almahide, que ie ne ſuis point pour le Roy : & qu'il me ſemble que ſi i'eſtois Amant, ie ſerois de l'auis de Galiane : & que i'aymerois bien mieux louër ma Maiſtreſſe, qu'en eſtre loüé. Ie vous aſſure, Madame, luy dit Zelebin, que la choſe eſt pourtant douteuſe : & que i'aurois bien de la peine à me determiner là-deſſus. C'eſt, luy repliqua Lindarache, qu'il y a vn peu de vanité meſlée à voſtre amour : & que cette derniere n'eſt pas toute pure. En effet, adiouſta Abenamin, quand l'on aime parfaitement, l'on ne peut ſouffrir de loüanges, que celles de ce que l'on aime : & on la conſi-

dere tant, que l'on ne se considere point du tout. Veritablement, dit Fatime, i'aymerois bien à voir ces beaux Dieux qui veulent estre encensez: & si ie découurois ce sentiment-là dans leur cœur, ie leur ferois des Cassolettes & des Parfums, qui ne leur seroient pas fort agreables. Ha Madame! luy répondit Abdala, comment imaginez-vous possible, que l'on ne souhaite point d'estre loüé de la plus belle bouche du Monde, & que l'on n'y prenne pas vne satisfaction aussi grande qu'elle est petite? Pour moy, dit le Prince Moussa, ie ne sçaurois prendre Party entre ces deux sortes de ioyes: & ie pense qu'il faut que ie demande la neutralité. Mais on ne vous l'accordera pas, luy repliqua Zelime: & si i'en suis creuë, vous prendrez l'vne ou l'autre Escharpe, & vous vous expliquerez là-dessus. Entre des Per-

ſonnes qui ayment, & qui ſont aymées, dit alors Abindarrays, ie tiens ces deux plaiſirs eſgaux, & ie n'en conçoy point la difference. C'eſt parce, luy repartit Aldoradine en riant, que ſoit en loüant, ou en eſtant loüé, vous eſtes aſſuré que l'vn ni l'autre ne dureront pas long temps, non plus que voſtre paſſion: & que ce court interuale ne vaut pas la peine d'en faire le choix, & de ſe determiner ſur la preference. Pour moy, dit Cadige fierement, ſi ceux qui ſe diſent mes Amants, ne doiuent eſtre contens que quand ie les louëray, ils ne le ſeront de leur vie: & ils n'ont qu'à ſe reſoudre à pleurer toûjours. En effet (adiouſta Semahis auſſi fiere que Cadige) ce n'eſt point à celles qui doiuent eſtre loüées à louër: & i'aime que chacun face ce qu'il doit, & que l'on ne renuerſe point cét ordre. Comme elles

ne s'vniſſent contre nous (dit en ſous-riant Morayzel au triſte Amat) vniſſons nous auſſi contre elles : & ſouſtenons, contre leur avis, qu'il y a plus de plaiſir à eſtre loüé, qu'à loüer. Helas ! luy repliqua-t'il, Seigneur, ie ne ſçaurois parler du premier, car ie ne le fus de ma vie: & ie m'eſtimerois bien-heureux, ſi en me blaſmant, on ſouffroit ſeulement que ie loüaſſe. Ie le dis ſans faire le faux genereux, adiouſta Alamin, les loüanges de celle que i'ayme, me touchent plus que les miennes : & ie ne mets point de comparaiſon entre le plaiſir d'eſtre loüé d'elle, & celuy de la louër. Mais à vous entendre parler, reprit Darache en riant, l'on diroit que cette Dame n'a point d'autre occupation, que de chanter vos loüanges : & cependant il n'eſt gueres vray ſemblable que cela puiſſe eſtre ainſi. Ie

connois pourtant des perſonnes, adiouſta Zays, qui ont la bonté de ne louër pas moins qu'elles ſont loüées : & qui font par grace, ce que leurs Amants font par deuoir. Cela eſtant de cette ſorte, luy repartit Zayde, ce n'eſt pas à eux qu'il faut demander auquel il y a le plus de plaiſir de louër, ou d'eſtre loüé? puis que toutes choſes ſont eſgales entre eux, & que cette eſgalité n'y ſouffre point de difference. Ie ſuis de voſtre opinion, dit Orthogule : & des intereſts ſi confondus, ne ſouffrent pas qu'on les ſepare. Et ie n'en ſuis point, reprit Axa : car ie vous auouë que i'ay plus de plaiſir à eſtre loüée qu'à louër : & que mon panchant naturel me pouſſe fort à l'vne & peu à l'autre. Vous auez raiſon, belle Axa, luy dit Orcame : & c'eſt aux hommes à faire toûjours le premier, & aux

Dames à ne faire iamais le second: faisant bien assez quand elles souffrent qu'on le face. Si ie connois vn iour vostre Maistresse, luy repartit Alicola en sous-riant, ie luy rediray ce que vous dites : afin que selon vos sentimens, elle vous loüe auarement, & se laisse louër en prodigue. Ie ne le sçaurois dissimuler, adiousta Almoraby, les loüanges que ie reçoy me touchent plus que les loüanges que ie donne, quoy que ie ne les croye pas si bien fondées. Vous auiez besoin d'ajouster ces derniers mots, luy repliqua Zambrine, pour adoucir vn peu les autres : car ie vous auoüe que vostre orgueil fust venu à bout de mon humilité, & que ie vous aurois répondu d'vne autre sorte. De peur de m'exposer au mesme peril, dit Abenarax, ie ne diray pas ce que ie pense ; mais vous l'auez déja dit sans le dire,

dire, luy repartit Zelindore : & il faudroit eſtre bien groſſier, pour n'entendre pas ce que vous ne dites point. Pour moy, dit la Princeſſe Morayma, ie ſuis pour la loüange donnée, au prejudice de la reçeuë : concluons donc, reprit Mahomad, à ne conlurre rien, puis que les voix ſont ſi partagées. Si cela eſt arreſté ainſi, dit le Roy, ne parlons plus de ces loüanges : & pour faire changer d'objet à noſtre conuerſation, eſſayons de ſçauoir, ſi vous le trouuez à propos, lequel marque le plus d'amour, ou de s'en taire, ou d'en parler ? ou des ſoupirs, ou des larmes ? Pour moy, dit la Sultane Reyne, ie crois que c'eſt le premier : car ſans doute plus l'Amant eſt reſpectueux, plus il aime : & cette modeſte crainte eſt la Compagne inſeparable de l'amour. D'ailleurs, ſouffrir & ſe taire, n'eſt pas vne choſe facile : & plus

il y a de difficulté, plus la passion qui le fait faire doit estre grande. En effet, quand on prefere la crainte de fâcher la Personne aymée à vn soulagement si doux, il en faut necessairement conclurre vne consideration bien particuliere : & ie suis fortement persuadée, que moins on parle plus on aime : & que ce n'est qu'en se taisant, que le veritable Amant doit parler. Car enfin, les parolles ne sont que du vent ; l'abondance n'en coûte rien ; l'on en peut estre prodigue sans s'apauvrir ; le Fourbe s'en sert comme le sincere ; ou plustost le premier s'en sert toûjours, & le second point du tout : & rarement vn grand parleur, sçait aimer de la bonne sorte. Son temperamment s'y oppose ; il est trop agissant pour estre solide ; & celuy qui se tait est beaucoup plus propre à faire durer son attachement. Ie

tiens tout de meſme, que les larmes & les ſoûpirs, marquent bien mieux la foibleſſe de celuy qui les verſe & qui les pouſſe, que la force de ſon amour : & que ces ſoûpirs & ces larmes, tombant dans la meſme indiſcretion des parolles, c'eſt aueques raiſon que ie conclus, que le ſilence marque plus la paſſion que les trois autres, & qu'il leur doit eſtre preferé. Au contraire, Madame, luy repartit le Roy, ie tiens que la douleur eloquente, eſt ſeule la veritable douleur: que plus on parle de ſon mal, plus il eſt grand : qu'il eſt preſques impoſſible de ſe taire à la geſne, quand elle eſt extraordinaire : & que la veritable marque de la foibleſſe de l'amour, eſt de n'en rien dire. En effet, il eſt ſi aiſé de ſe taire d'vn petit mal, & ſi difficile de ne ſe plaindre pas d'vn grand, que ie ne voy nulle comparaiſon en-

tre ces deux choſes. Vne amour ſi ſage, vne douleur ſi concertée, n'eſt pas vne veritable amour, n'eſt pas vne veritable douleur: & l'emportement eſt le vray carractere de l'vne & de l'autre. Car comme vous auez fort bien dit, les larmes & les ſoûpirs non plus que le ſilence, ne ſont pas toûjours des preuues certaines, de ce tendre ſentiment du cœur : & c'eſt ce qui me determine à croire, que la paſſion qui parle eſt plus forte, que celle qui ſe tait, que celle qui pleure, & que celle qui ſoûpire. Ce petit Roy a grand raiſon, dit le feint Ramire au feint Leonce; & ces pleureurs, ces ſoûpireurs; & ces muëts, aiment aſſurément moins que ces hardis, qui ne peuuent aimer ſans le dire. Ouy ſelon vous, reprit le feint Leonce, mais nullement ſelon moy: qui tiens, au contraire, qu'il n'y a point d'a-

mour, où il n'y a point de discretion. Ne parlez donc iamais de la vostre à la Sultane, & me laissez toûjours parler de la mienne, luy repartit Dom Aluare : car autrement vous agirez contre vos Maximes, au lieu de choquer mes opinions. Ha Seigneur ! dit alors Amat au Roy, ce n'est ni le silence respectueux, ni l'éloquence emportée, ni les larmes mesme-seantes à vn homme, qui expriment le mieux sa passion : & ie crois que ce sont les soûpirs qui la font le mieux connoistre. Ils ont ie ne sçay quoy de tendre, de sombre, & de melancolique ; ie ne sçay quoy de passionné, de languissant, & de douloureux ; qui peint mieux l'amour que les autres ne la peuuent peindre, & qui en fait mieux conceuoir la grandeur. O que mon auis est contraire au vostre ! luy repliqua Zelebin ; & que le vostre me

ſemble peu raiſonnable, lors que ie le compare au mien ! Car enfin, vn Amant trompeur parle quand il veut ; ſe tait quand il luy plaiſt ; & ſoûpire quand il luy agrée : toutes ces trois choſes dépendent abſolument de ſa volonté : il les fait à point nommé quand il le trouue bon, ſans que l'eſprit le plus penetrant, puiſſe démeſler la verité du menſonge : & ie les tiens des marques fort incertaines, de la certitude de l'amour. Mais il n'en eſt pas ainſi des larmes ; du moins dans l'eſprit des hommes, qui ne pleurent pas volontairement. Elles ſont vn effet de l'excez de la paſſion qui les cauſe : elles ſont, pour ainſi dire, vne expreſſion d'vn cœur trop preſſé : & plus noſtre temperament y reſiſte, plus elles font voir la force du feu qui les fait couler. Auſſi comme l'eau creuſe les Rochers, il n'eſt

point d'ame ſi dure, que les pleurs d'vn Amant n'attendriſſent: il n'eſt point d'eſprit ſi gay, que leur triſteſſe ne rende triſte: il n'eſt point d'humeur ſi cruelle, à laquelle ils n'inſpirent de la pitié: & c'eſt ce qui me fait conclurre, que les larmes marquent plus d'amour que les parolles, que le ſilence, & que les ſoûpirs. Ie n'en témoigneray donc iamais (dit tout bas le Duc de l'Infantade au Comte de Pegnafiel) car ie ſçay mieux rire que pleurer, & mieux parler, que me taire. Pour moy, reprit Galiane, ſi vn Amant ne parloit point, ie ne l'entendrois de ma vie: & s'il parloit trop, adiouſta Cadige, ie luy aprendrois bien à parler peu. Ie ne le celle pas, dit Zayde, ie ſuis du Party des ſoûpirs: & moy de celuy des larmes, luy reſpondit Morayma, car ie les trou-

ue plus effectiues, & plus incapables de tromper. Chacun dit alors son opinion : & tâcha de l'apuyer par les raisons les plus fortes : en suite dequoy, auant que le Cercle finist, le Roy determina le iour de la grande Feste des Pirates, & nomma tous ceux qui en deuoient estre : ne manquant pas de s'y mettre le premier. Mais cette Feste estoit trop galante, pour n'en faire pas vne description particuliere : & ie croirois dérober vn grand ornement à cét Ouurage, & vn grand plaisir à ceux qui le liront, si ie ne les en instruisois pas exactement. Voicy donc quelle elle estoit.

LES PIRATES, OV LE COMMERCE SANS INTEREST.

DAns cette galante Feſte, l'on feignoit que les Corſaires Mores, apres auoir eſté en courſe, expoſoient en vente tout ce qu'ils auoient butiné ſur la Mer : de ſorte que l'on dreſſoit autant de Tentes, comme il y auoit de gens de qualité déguiſez en Pirates : chaque Tente eſtant remplie de quelque choſe de precieux, rangé auec ordre, & toutes de choſes differentes, afin que la diuerſité en augmentaſt

l'agréement. Il y auoit à chacun de ces magnifiques Pauillons, vn homme de condition, habillé en Pirate: mais si proprement & si richement, qu'il estoit aisé de voir qu'il n'auoit pas l'auarice de ceux de cette profession: & que l'amour bien plustost que l'interest, l'engageoit dans ce commerce. En suite, toutes les Dames de la Cour, magnifiquement parées, & conduites par des hommes qui estoient aussi fort parez, mettoient à leur teste celle qui estoit la Maistresse du premier Pirate, & la suiuoient à son Pauillon: où apres auoir consideré toutes les belles choses qu'il y auoit estalées, elle en marchandoit celles qui luy plaisoient le plus: & estans conuenus de prix (car il leur estoit aisé d'en conuenir, puis que ce Marchand ne vouloit point d'argent, & qu'il ne demandoit

que des regards & des paroles, & d'autres choſes ſemblables) elle les prenoit; & apres il diſtribuoit toute ſa Boutique aux autres Dames, ſans qu'il luy en demeuraſt rien: donnant tout en feignant de vendre, par vne rare & nouuelle eſpece de liberalité. L'on mettoit apres cela, la Maiſtreſſe du ſecond Corſaire au premier rang: & l'on s'en alloit faire à la ſeconde Tente, ce que l'on auoit fait à la premiere, & ainſi à toutes les autres: de ſorte que toutes ces belles Perſonnes, s'en retournoient de la Feſte, chargées de Bijoux, de Peintures, & de raretez: toute la Ville de Grenade eſtant alors aux Feneſtres & aux Balcõs de la Place de Viuaramble, pour voir vne galanterie ſi extraordinaire, qu'elle n'a iamais eu d'exemple, dans toutes les Cours de l'Vniuers. Ce fut donc ſur les deux heures apres midy, que l'on vit à l'vne des Faces de cette

ſpacieuſe Place, vne Perſpectiue, qui repreſentoit la Ville de Malaga, ſon Port, & ſes Nauires : mais faite auec tant de juſteſſe & tant d'art, qu'elle trompoit les yeux, & faiſoit paroiſtre de ronde-boſſe, ce qui n'eſtoit que platte Peinture. A cinquante pas de cette Perſpectiue, l'on voyoit ſur vne meſme ligne, treize Tentes magnifiques, à quinze ou vingt pas l'vne de l'autre : & qui tenoient toute vne des quatre Faces de la Place. Elles eſtoient toutes ouuertes, & retrouſſées, par de gros Cordons à Houppes d'or, qui s'alloient ioindre & s'attacher au bas des Chapiteaux de groſſes Colonnes de Iaſpe, qui eſtoient au milieu des interualles, dont ces Tentes eſtoient ſeparées : & dans leſquelles on voyoit toutes ces richeſſes, ces illuſtres Pirates, & les Eſclaues qui les ſeruoient. Le premier de ces

Pauillons, qui estoit celuy du Roy, estoit de velours rouge à fond d'or, dont les feüillages estoient merueilleusement bien entre-lacez; mais cette Tente par dedans, n'estoit que de velours noir tout vny; afin que cette couleur sombre, releuast encore l'éclat des Pierreries dont elle estoit pleine, & en fist mieux briller le beau feu. Là dedans l'on voyoit des Apretadors de Diamants; des Enseignes d'Esmeraudes & de Rubis; des Boucles & des Pendans d'oreilles de Zaphirs bleux; des Bracelets de Turquoises & de Cornaline; des Chaisnes & des Fils de Perles; des Boutons d'Amethistes, d'Opales, de Girasols, de Chrisolites, de Sardoines, d'Hiacinthes, de Cassidoines: des Bagues en quantité des plus precieuses de ces Pierres: & tout cela placé auec tant d'art, par le beau meslange des couleurs, que

iamais les yeux n'ont rien veû de si riche, ni de si admirable. Au haut de cette superbe Tente, vn Amour de vermeil doré estoit debout, tenant en ses mains vn Listeau d'azur à Lettres d'or, où l'on lisoit ces parolles.

Icy plus d'vn Climat Barbare,
A mis tout ce qu'il a de rare:
Mais si ie le donnois pour vn cœur sans égal,
Ie serois plustost auare,
Que liberal.

Le Roy estoit habillé en Pirate: mais si galamment & si magnifiquement, qu'il estoit aisé de voir, qu'en effet il songeoit plustost à prendre des cœurs que des vaisseaux, & à se faire aimer qu'à se faire craindre. La seconde Tente estoit de velours à la Turque, à feüillages bleux, & à fond d'argent, doublée de Satin

bleu tout vni : & ſur des Degrez couuers de la meſme Eſtoffe, qui alloient depuis le bas iuſques au haut du Pauillon, l'on voyoit rangez & meſlez auec vn fort bel ordre, des Vaſes de vermeil doré, ciſelez en bas relief; des Vaſes d'argent bruny, couuers de feüillages d'argent mat; des Caſſolettes en Dôme, d'vne fort riche architecture; des Plaques, des Bras, des Candelabres, des Flambeaux, des Cuuettes, des Buyes, des Braſiers, des Tablettes, des Tables, des Caſſettes, des Eſcritoires, des Cabinets, & mille autres belles choſes, enrichies de Figures, de Moulures, & d'Arabeſques: & ſur le haut de cette Tente, paroiſſoit vn grand Amour d'argent mat, tenant en ſes mains vne Cartouche de vermeil doré, où l'on pouuoit lire ces Vers en carracteres eſmaillez de rouge.

Icy l'Art & la Nature,
Ont fait leurs derniers efforts;
Mais ie connois des Threſors,
En vn beau corps,
D'vne plus riche Structure:
Et qui me fõt bien voir, dés le premier regard,
Qu'vne rare Creature,
Paſſe la Nature & l'Art.

Le Prince Mouſſa, richement veſtu en Gorſaire, eſtoit aſſis dans vn ſuperbe Fauteüil, à l'entrée de ce Pauillon: attendant auec beaucoup d'impatience, que la belle Zelime vinſt le recompenſer de la dépenſe qu'il auoit faite, en loüant ſa magnificence, & en luy en ſçachant quelque gré. La troiſiéme Tente eſtoit de velours gris à fond d'or, doublée de Satin de la meſme couleur, tout ſimple, pour releuer d'autant plus le coloris des Tableaux, dont elle eſtoit pleine. Il y en auoit

d'Hi-

d'Hiſtoires, de Païſages, d'Animaux, de Fleurs, de Fruits, d'Architecture, & de Perſpectiues: mais tous ſi trompeurs & ſi vrais, que les Pinceaux n'ont iamais rien fait de plus ſurprenant, ni de plus digne de loüange, & tous dans des Bordures fort riches. Sur le haut du Pauillon, eſtoit vn Amour, dont le nu ſe faiſoit voir d'argent mat : mais les Aiſles, l'Arc, les Fléches, le Carquois, & l'Eſcharpe qui le ſoûtenoit, eſtoient de vermeil doré. Il ſembloit vouloir voler : & tenant de la main droite vn Portrait d'Aldoradine, fort reſſemblant, dans vne Corniche en Ouale, fort magnifique; il le montroit de la gauche, auſſi bien qu'vn Liſteau, attaché à la Bordure, où ces Vers eſtoient eſcrits,

I'ay fait le plus beau des Portraits,

D'vn de mes Traits;
Et i'ay tout mis en vſage,
Pour bien peindre ce viſage,
Que i'ay graué d'vn Dard vainqueur,
Dans plus d'vn cœur.
Mais ô Troupe curieuſe,
Dans ma main victorieuſe,
Si vous auez deſſein de trouuer ces Tableaux,
Rares & beaux,
Ne voyez pas cette Belle,
Car rien n'eſt ſi charmant qu'elle.

Abindarrays eſtoit veû là le plus galant Pirate du Monde: & s'il euſt ſongé à faire des priſes, peu de cœurs euſſent pû luy eſchaper. La quatriéme Tente eſtoit de velours vert à fond d'argent; doublée de Satin de la meſme couleur tout vni: & ſur douze Degrez couuers de pareille Eſtoffe, l'on voyoit eſclatter des Cabinets, des Vazes, des Coupes couuertes, des Sous-coupes, des

Bassins, des Vrnes, & des Chandeliers, d'Ambre, d'Agathe, de Cornaline, de Lapis, de Cristal de Roche, de Iaspe, d'Albastre, de Serpétine, de Besoard Mineral, d'Auanturine, & de Geez : & sur le haut de ce Pauillon, vn Amour d'Ambre tenoit vne Table d'Aigue Marine enchassée d'or, où l'on auoit graué ces Vers, auec de l'Or de raport.

Non, iamais la Table des Dieux,
N'eut de Vases si precieux,
Que ceux que ce Corsaire estale,
Pour vne Beauté sans esgale.
Et bien qu'il ait perdu son cœur & sa raison,
Il croiroit son bon-heur hors de comparaison,
Si le diuin Objet d'où viennent ses extases,
Dans le plus beau de ces Vazes,
Prenoit le mesme Poison.

L'Amoureux Zelebin, superbement vestu en Pirate, paroissoit tout

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

fier & tout glorieux, d'auoir exposé de si belles choses : & l'on voyoit dans ses yeux & sur son visage, la satisfaction de son cœur. La cinquiéme Tente estoit de velours blanc à fond d'or, doublée de Satin blanc tout simple, mais fort lustré : & sur six Tablettes couuertes de la mesme Estoffe, qui regnoient tout à l'entour de ce Pauillon, estoient placées les vnes contre les autres, sur de petites Terrasses, dont les Esmeraudes faisoient le verd, de grandes branches de Coral, passe, rouge, blanc, & noir, entre-meslées : ce qui sur ce Satin blanc, faisoit vn objet fort agreable. Au plus haut de cette Tente, paroissoit vn Amour fait de Mosaïque ; c'est à dire de pieces de raport: dont la carnation estoit faite de Coral passe : les levres & les jouës de Coral incarnat, les Cheueux, l'Escharpe, le Carquois, & l'Arc, de Co-

ral noir ; & les Fléches de Coral blanc: tenant en ses mains vn Listeau volant fait de ce mesme Coral blanc, sur lequel on voyoit de l'écriture, faite de Coral de couleur de feu, où tout le monde lût ces paroles.

Curieux que ce Coral touche,
Si ie ne suis trompé par mon propre Flambeau,
I'en sçay de mille fois plus beau,
Sur vn taint & sur vne bouche.

Le braue Alamin, ne cedant à aucun des autres Pirates, parut à l'entrée de ce Pauillon, auec vn habit de Corsaire fort magnifique : & sa veritable fierté, eut alors vn grand raport, auec sa feinte profession. La sixiéme Tente, estoit de velours de couleur de Musc à fond d'argent, & sa doubleure de Satin de cette mesme couleur sombre. Douze Tablettes

ornées de cette meſme Eſtoffe, eſtoient toutes couuertes de Vaſes de Perſe, de Porcelaines de la Chine, de Vernis du Iapon, & de Terre ſigillée de Turquie : dont les couleurs variées, faiſoient vn Eſmail admirable : & tous ces Vaſes eſtoient remplis d'Ambre gris, de Muſc, de Ciuette, de Pomade de Iaſmin, de Fleur d'Orange, de Tuberoſe, de Poudre de Chypre, de Paſtilles pour les Caſſolettes ; de Paſtes de ſenteur pour les mains ; de Sachets de parfum fort magnifiques ; de Toilettes parfumées, à mettre des habillemens ; de Gands d'Eſpagne ; de Pochettes muſquées ; & de cent autres choſes de cette nature. Sur le haut de ce Pauillon, eſtoit vn Amour fait de Paſte de Senteur : dont les aiſles, le Carquois, les Fléches, l'Arc, & le Bandeau, eſtoient dorez. Il eſtoit ſur vn Piedeſtal de meſme matiere que

luy, où ces Vers estoient escrits en lettres d'or de bas relief.

Auec ma Fléche fatale,
Dont le Monde a tant de peur,
Lors que le Parfum s'exhale,
Ie me mesle à sa vapeur.
Comme vn Foudre dans la Nuë,
D'vne puissance inconnuë,
Ie frape sans aduertir:
Et par vne adresse extréme,
Ie fais souuent que tel ayme,
Qui ne pensoit que sentir.

Le genereux Abdala, galamment vestu en Pirate, estoit assis comme les autres, à l'entrée de ce Pauillon: dont l'odeur agreable s'épandoit par toute la Place de Viuaramble, quelque vaste qu'elle fust. La septiéme Tente estoit de velours noir à fond d'argent, doublée de Satin noir: ayant douze Tablettes tout à l'entour, couuertes de la mesme Estoffe; & entierement

pleines de grandes & de petites Bouteilles de Criſtal de Roche, faites en larmes, pleines d'Eſſence d'Ambre, d'Eſſence de Roſes, d'Eau de Fleur d'Orange, d'Huyle de Iaſmin, d'Extrait de Tuberoſe, d'Eau d'Ange, d'Eau de mille Fleurs, d'Eſprit de Muſc, d'Eſſence d'Oeillets, de Lis, de Violettes, & de cent autres choſes aromatiques, que les Dames galantes ont dans leurs Toilettes, & dont elles font vne de leurs plus grandes voluptez. Sur le haut de ce Pauillon, eſtoit vn Amour de Criſtal, aſſis ſur vn Alambic de meſme matiere, tenant en ſes mains vne Table tranſparante: qui receuant le iour par derriere, faiſoit lire ces Vers pardeuant en carracteres noirs, faits auec cette ſorte de Peinture cuite au feu, que l'on apelle d'apreſt.

Beauté pleine d'orgueil, auſſi bien que de charmes,

Vos beaux yeux font vn mal, dont ie
suis creu l'Autheur :
Et pour eux vn Amant a versé plus de
larmes,
Que le grand Art du feu n'a fait d'Eau
de senteur.

Le triste Amat, tout couuert de noir & d'argent, estoit assis dans vn Fauteüil de mesme couleur : mais auec vn air si melancolique, qu'il estoit aisé de connoistre, que c'estoit de luy que ces Vers parloient : & qu'il estoit ce miserable, dont l'Amour descriuoit les pleurs. La huitiéme Tente estoit de velours Amaranthe à fond d'or, doublée de Satin de mesme couleur : & sur douze Degrez couuerts de la mesme Estoffe, l'on voyoit arrangées auec vn bel ordre, & auec vn meslange admirable, qui charmoit les yeux, de toutes ces especes de Coquilles rares,

dont les Curieux font le plus bel ornement de leurs Cabinets. Il y auoit de plus de trente eſpeces de Nacres differentes, dont la merueilleuſe varieté, ſurpaſſe celle de l'Arc en Ciel : entre leſquelles le gros Limaçon & le Nautile tiennent le premier rang. L'on y voyoit la Couronne Papale, qui tire ſon nom de ſa forme : & qui ſur vn fond blanc, eſt toute marquée de rouge : celle que l'on appelle vne Plume, y faiſoit eſclatter ſa blancheur & ſes belles marques incarnattes, que l'on voit rangées auec tant de ſimetrie. L'on y apperceuoit l'Hebrayque, qui ſur vn fond blanc comme neige, a des marques noires comme du Geez, fort pareilles aux Carracteres Hebreux. Le Limaçon de la Chine, y faiſoit voir ſur du Minime brun, ſa broderie verte & noire. Le merueilleux Drap dor, qui imite ſi bien

cette Estoffe, y faisoit esclatter son jaune, son brun. & son blanc, dont le rare tissu n'a rien qui l'esgale. Le Drap d'argent y disputoit le prix de la beauté au Drap d'or : le Leopard y faisoit admirer sa moucheture : le Tygre, ou la Coquille grise, y faisoit voir la sienne encores plus belle. Cette autre Coquille que l'on appelle Brancion, y donnoit de l'estonnement, par le beau meslange de son Esmail : celle que l'on nomme Corne de Cerf, y plaisoit fort aux yeux, par la blancheur de son fond, & par la noirceur de ses taches : celle qui s'appelle Corne gelée, n'y donnoit pas moins d'admiration, par sa belle diuersité : celle qui porte le nom de Tannée, y disputoit le prix à toutes les autres, par le beau meslange de son blanc & de son tanné : celle que les Curieux nomment vne Bourse, à cause

de sa figure, y faisoit admirer sa merueilleuse broderie, meslée de trois ou quatre couleurs : cette autre Coquille, que l'on appelle Cadran, à cause de sa forme, n'y donnoit pas moins de plaisir, par la beauté & par la iustesse de ses marques : celle que l'on nomme Chenille, parce qu'elle en ressemble vne, faisoit aussi voir son agréement : cette autre que l'on appelle Fusée, à cause qu'elle est faite ainsi, y estaloit pompeusement son blanc & son noir. Enfin la Nerite, le Lepas, l'Apporrays, la Trompe, le Casque, le Nautile blanc, & mille autres especes de Coquilles, y faisoient vn Esmail sans pareil, & le plus bel objet du Monde. Sur le haut de ce Pauillon, estoit vn de ces grands Nautiles de Nacre, d'où sortoit à demy corps, comme d'vn Nauire, vn Amour peint au naturel : & sur la Poupe de ce

Vaisseau precieux, flottoit vne Enseigne d'or esmaillée de rouge, où ces Vers estoient escrits en lettres d'or,

Dans le Berceau de la Mere,
Le Fils triomphe aujourd'huy;
Voyez au dessous de luy,
Les Threſors de l'Onde amere.
Il les aporte icy, pour la fiere Beauté,
Dont il veut ſurmonter la dure cruauté,
Et croit vn ſi beau don encor indigne d'elle;
Iurant que Venus eſt moins belle.

Abenamin magnifiquement vestu en Corsaire, estoit assis à l'entrée de ce Pauillon: dont toutes les richesses Maritimes, conuenoient fort bien à vn Pirate, qui passe toute sa vie sur la Mer, & entroient fort naturellement à cette Feste. La neufiéme Tente estoit de velours incarnat à fonds d'argent, doublée de Satin de mes-

me couleur : & ſur des Tablettes couuertes de la meſme Eſtoffe, tout ce Pauillon eſtoit remply de Statuës & de bas Reliefs de Bronze, de Marbre, de Porphyre, d'Albaſtre, d'Ambre, de Géez, d'Argent, & d'Or : dont le meſlange pompeux, auoit de la beauté, de la Maieſté, & de la magnificence. Il y en auoit qui faiſoient admirer le nu; d'autres dont la draperie eſtoit merueilleuſe ; & toutes paroiſſoient ſi animées & ſi iuſtes en toutes leurs proportions, que l'Art du Cizeau n'a iamais rien fait de plus admirable. Sur le haut de cette Tente, eſtoit vn Amour de Marbre blanc: qui ne poſant que ſur vn pied, auoit l'autre jambe en l'air & racourcie ; le corps tout hors d'œuure, & ſemblant s'élancer pour voler ; tenant ſon Arc de la main gauche, & vne Fléche de la droite : & ſur ſon Pie-deſtal de Mar-

bre noir, on voyoit ces Vers en lettres d'or, dans leſquels Zays parloit.

Iamais le fameux Apelle,
Ne fit ſa Venus plus belle,
Que l'eſt celle que ie ſers:
Ie gagne quand ie me perds;
Car, o charmante auanture!
La mienne eſt beaucoup moins dure.

L'heureux Zays, qui ſe vantoit ainſi de ſa bonne fortune, eſtoit aſſis à l'entrée de ce Pauillon: mais ſi propre, ſi galant, & ſi magnifique, qu'il eſtoit aiſé de voir qu'il eſtoit content, & que ſa Maiſtreſſe ne luy eſtoit pas inhumaine. La dixiéme Tente eſtoit de velours gris de lin à fond d'or, doublée de Satin de la meſme couleur tout vni: & entierement pleine de grands Miroirs garnis de vermeil doré, d'ar-

gent mat, d'argent bruny, d'or & d'argent meſlez enſemble, d'argent bruny ſur du mat, d'or ſur du Lapis, & ſur de l'Eſcaille de Tortuë, d'argent cizelé ſur de l'Ebene, & de pluſieurs autres façons magnifiques. Sur le haut de ce Pauillon, eſtoit vn Amour de verre, ayant ſon Carquois d'Eſmail bleu, ſes Fléches d'or; ſon Eſcharpe d'Eſmail de couleur de feu; & ſon Arc d'Eſmail noir, enrichy d'vne Arabeſque d'or, tenant à la main droite vn grand Miroir garny d'or eſmaillé; au bas duquel, ſur de l'Eſmail blanc, ces Vers eſtoient eſcrits en Eſmail noir.

Venez rougir dans ce Miroir,
Beautez que tout le monde adore;
Car ſans doute il vous fera voir,
Qu'vne autre eſt bien plus belle encore.
Pour moy, quoy qu'il puiſſe arriuer,
Ie vous donne vn auis, qui n'eſt pas inutile:
C'eſt

C'eſt que ie ſuis beau, mais fragile,
Et difficile à conſeruer.

Orthogule eſtoit aſſis à l'entrée de ce Pauillon, ſuperbement veſtu en Pirate : & comme il n'auoit pas moins de magnificence que les autres, il faiſoit bien voir qu'il n'auoit pas auſſi moins d'amour. L'onziéme Tente eſtoit de velours couleur de feu à fond d'argent, doublée de Satin de la meſme couleur : toute pleine d'Eſuentails de Plumes blanches, bleuës, jaunes, vertes, noires, & de toutes les autres couleurs : montées ſur de l'orpheurerie eſmaillée & enrichie de Pierreries & de Miroirs. Sur le haut de ce Pauillon, paroiſſoit vn Amour d'Albaſtre Orientale & tranſparente, dont les aiſles eſtoient faites de Plumes variées de ces beaux Oyſeaux des Indes que l'on conſerue dans les Ca-

binets des Curieux : & toutes ſes Fléches eſtoient garnies de Plumes de Perroquet, de trois ou quatre couleurs differentes. Il tenoit vn de ces Eſuentails à la main ; auec vn Liſteau, où ces Vers ſe faiſoient voir.

L'Amour & les Zephirs volent ſouuent enſemble ;
Et quand le Deſtin les aſſemble,
Rien ne peut s'en affranchir :
On leur voit ſurprendre l'ame ;
Et par eux telle s'enflame,
Qui penſoit ſe rafraiſchir.

Orcame eſtoit aſſis à l'entrée de ce Pauillon, magnifiquement veſtu en Pirate : bien perſuadé que ce qu'il expoſoit aux yeux des Belles, ne leur déplairoit pas trop. La douziéme Tente eſtoit de velours feüille morte à fond d'or, doublée de Satin

de meſme couleur, toute remplie d'Eſcharpes de poinct d'Eſpagne à Fleurs naturelles, ſur des fonds d'or & d'argent; d'Eſcharpes de poinct de Hongrie de diuerſes couleurs, meſlées à de l'argent & à de l'or; & des Rubans d'Angleterre, de toutes les façons imaginables, & les plus riches que les Ouuriers euſſent iamais inuentez. Sur le haut de ce Pauillon, eſtoit vn Amour de Bronze verte, ayant ſon Carquois ſuſpendu à vne de ces magnifiques Eſcharpes: & ſon Arc & ſes Fléches ornez de ces beaux Rubans. Il tenoit vn Liſteau à la main, où ces Vers ſe faiſoient lire.

Ie ſeme des Champs infertiles;
Ie prens des peines inutiles;
Ie le voy bien:
Ouy, ie perds tout ce que i'eſtale;

Car la Beauté qui m'eſt fatale,
Se pare d'elle meſme, & n'a beſoin de rien.

Abenarax eſtoit aſſis à l'entrée de ce Pauillon, auſſi galamment vèſtu que les autres : & meſme mieux, ſi l'on vouloit croire ce qu'il en croyoit. La treiziéme & derniere Tente, eſtoit de velours de couleur de Ceriſe à fond d'argent, doublée de Satin de meſme couleur : entierement pleine de grands Baſſins de vermeil doré, & de grands Baſſins de Porcelaine entre-meſlez : & tout cela remply de toutes ſortes de Confitures ſéches & liquides ; de toutes ſortes de Conſerues, de Pâtes, de Biſcuits, de Maſſepains, de Dragées ; de toutes ſortes de Gelées, & de toutes ſortes de Fruits en Piramides, dont le meſlange, par la diuerſité des couleurs, ne plaiſoit pas moins aux yeux, qu'il

eſtoit capable de plaire au gouſt. Sur le haut de ce Pauillon, eſtoit vn Amour de Sucre, ſur vn Piedeſtal de meſme Matiere: où ces Vers eſtoient eſcrits, en lettres d'or ombrées de noir.

Les douceurs par moy données,
Souuent ſont empoiſonnées:
Mais les Amans aiment mieux en mourir,
Que d'en guerir.

Almoraby eſtoit aſſis à l'entrée de cette Tente, fort auantageuſement paré: pretendant bien auoir ſa part de la gloire, & n'en eſperant pas moins, aux faueurs de ſa Maiſtreſſe. Dans tous les interuales de ces Pauillons, il y auoit des Chœurs de Muſiques differentes, compoſez de voix & d'Inſtrumens: qui deuoient tantoſt ſe répondre les vns aux autres, & tantoſt ſe faire enten-

dre tous ensemble, auec vne harmonie esclattante, que l'on pouuoit aussi nommer vn beau bruit. Or aussi tost que la Sultane Reyne se fut renduë à l'étrée de la Place de Viuaráble, suiuie de toute les femmes de la Cour, & de tous les hommes de qualité qui n'estoient point de la Feste ; & tout cela vestu & paré auec vne magnificence sans esgale ; l'on entendit, du costé de la feinte Ville de Malaga, & des Vaisseaux que l'on voyoit dans son Port, des volées de Canon, & des salves de mousquetades : accompagnées du son des Trompettes, des Tambours, des Fifres, des Tymbes, des Timbales, des Attabales, & de tous les autres Instrumens militaires, dont les Mores se seruent dans les Armées & dans les Combats : & lors que la fumée fut dissipée, ces Instrumens guerriers se turent : & vne simpho-

nie plus douce leur ſucceda : parmy laquelle la Sultane Reyne, ſuiuie de toute ſa belle Troupe, s'auança au petit pas, vers la Tente du Roy: auec vne grace & vne Maieſté, qui augmenterent encores la paſſion de cét illuſtre Pirate. Mais apres auoir bien conſideré toute les richeſſes dont ce ſuperbe Pauillon eſtoit remply ; comme elle n'auoit pas deſſein d'obliger trop ce noble Corſaire, & moins encores de donner de la ialouſie au Comte de Pegnafiel, & au Duc de l'Infantade qui la ſuiuoient ; elle choiſit vne Bague de peu de valeur, & luy demanda froidement, combien il la vouloit vendre ? Ha Madame ! (luy répondit-il auec quelque marque de dépit ſur le viſage) ie ne ſuis pas de ces miſerables Marchands, qui debitent en détail : ie ne veux vendre qu'en gros : & vne ſeule Perſonne aura

tout, ou ie ne me defferay de rien. Mais, luy repliqua-t'elle, ie ne suis ni assez riche, ni assez liberale, pour vouloir tant dépenser: mais, reprit-il, ie vous feray si bon marché, que la moins liberale & la moins riche, auroit de quoy faire ce que ie dis. Tous ceux qui veulent vendre en disent autant, luy repartit Almahide: & cependant ils ne le font pas apres l'auoir dit. Vous deuez du moins voir de quelle façon j'agiray, auant que de me condamner, luy répondit ce Prince amoureux: & ne pas iuger de ce que ie feray, par ce que font les autres Corsaires. Mais quand cela seroit ainsi, luy repliqua la Sultane, vous auez tant de belles choses, que ie n'en sçaurois que faire. Mais si vous mesme estes liberale, reprit-il, vous donnerez apres, ce que vous ne voudrez point: & vous obligerez vos Amies, auec as-

ſez peu de dépenſe. Cette ſorte de liberalité ne ſeroit pas vne Vertu, luy repartit-elle : & bien que ie donnaſſe beaucoup, l'on ne m'en deuroit auoir gueres d'obligation. Quoy qu'il en ſoit, Madame (luy dit la Princeſſe Morayma, qui voyoit dans les yeux du Roy que cette conteſtation luy déplaiſoit) il me ſemble que vous deuez du moins demander combien ? à ce genereux Pirate : qui eſt aſſez different des autres, pour n'eſtre pas traité eſgalement. Puis que vous le iugez ainſi, luy repartit la Sultane Reine, ie ſuiuray voſtre conſeil : & ie demanderay à cét illuſtre Corſaire, combien il veut vendre tout ce qu'il a ? Sans marchander, Madame, luy répondit-il, i'en veux auoir peu d'argent, & beaucoup d'amour. Ha ! s'écria-t'elle, en ſous-riant, ie me doutois bien que vous ne feriez pas ſi bon

marché que vous disiez : & que les choses se passeroient entre nous à l'ordinaire. En effet (dit tout bas le feint Ramire au feint Leonce) ce loyaillier ne veut pas vendre mal ses hapelourdes : & ie m'assure que vous ne serez pas d'auis que la Sultane en donne tant. Ie l'auouë, luy répondit Ponce de Leon : & quand il auroit toutes les Pierreries de la Terre, ie le trouuerois encore fort cher. Il me semble pourtant, Madame (repliqua le Roy à la Sultane Reyne) que ce que ie demande est raisonnable, & que vous aurez peine à gagner autant ailleurs. Il faudra toutefois que vous vous passiez à moins, reprit-elle, si vous voulez faire afaire auec moy : & qu'au lieu de l'amour que vous demandez, vous vous contentiez de l'amitié. Ie perdrois trop, Madame, luy repliqua-t'il : ie n'en donneray pourtant

pas dauantage, luy repartit elle : & vous ferez bien de me prendre au mot. Ha i'ayme mieux vous donner tout pour rien ! luy répondit l'illuſtre Pirate : & en effet, ſes Eſclaues en vn inſtant, prirent toutes ces belles choſes, & les luy preſenterent. Mais elle n'en prit que cette Bague de peu de prix, qu'elle auoit marchandée la premiere : & donna tout le reſte aux Dames qui la ſuiuoient. Le Roy, piqué de ce procedé, luy dit auec vn ſous-ris amer, qu'elle eſtoit encore plus prodigue, qu'il n'auoit paru auare : & qu'elle ſe ruineroit bien-toſt, ſi elle en vſoit toûjours ainſi. Mais durant que tout cela ſe paſſoit, la Muſique du Roy chantoit ces parolles.

CHANSON.

TOut ce que l'on voit en ces lieux,
De beau, d'eſclattant, & de rare,
Cede à l'éclat de deux beaux yeux,
Qui pourroient toucher vn Barbare :
Et quiconque a de la raiſon,
N'y voit point de comparaiſon.

Superbes Filles du Soleil,
Pierres qu'on nomme precieuſes,
Croyant voſtre eſclat ſans pareil ;
Vous eſtes trop ambitieuſes :
Et ces beaux Aſtres que ie voy,
Brillent beaucoup plus ſelon moy.

Tout le feu de vos Diamans,
Cede au beau feu de leurs prunelles :
Et ſi l'on en croit les Amans,

Il brille moins en eux qu'en elles ;
Mais comme ils en ont la clarté,
Son cœur en a la dureté.

La Sultane Reyne s'eſtant miſe alors au ſecond rang, & le Roy aupres d'elle, l'on mit Zelime au premier : & cette belle Troupe commença de marcher vers la ſeconde Tente, qui eſtoit celle du Prince Mouſſa. Dés qu'ils y furent arriuez, & apres auoir bien regardé & bien loüé tant de belles choſes dont elle eſtoit pleine, Zelime choiſit vne Caſſolette : & demanda à ce feint Pirate, ce qu'il en vouloit auoir ? I'en veux auoir (répondit-il fort galamment) plus de feu qu'elle n'en peut contenir : mais ie le veux immortel, comme celuy des Veſtales, ou comme celuy que les Romains enfermoient dans leurs Tombeaux. Vous eſtes bien cher pour vn Cor-

ſaire qui n'achete pas ce qu'il vend, luy repliqua cette belle Perſonne en ſous-riant : & comme ie n'ay pas le cœur ſi grand que voſtre Caſſolette, ie ne voy pas meſme qu'il fuſt poſſible, que ie vous donnnaſſe autant que vous me demandez. Ha! pour le grand cœur, reprit Mouſſa, ce n'eſt pas ce qui vous manque : & ſi vous eſtes auſſi liberale que genereuſe, nous aurons bien-toſt conclu noſtre marché. Mais (luy repartit-elle en riant encores plus fort) comme le feu dont vous parlez n'eſt pas viſible, comment ſçaurez-vous ſi i'en auray beaucoup ou peu, & ſi vous aurez gagné ou perdu ? Ha Madame! luy répondit-il, vn Amant voit ce que les autres ne voyent pas : & ne vous empeſchez pas d'acheter, ſi cela ſeul vous en empeſche. Cela eſtant ainſi, luy dit-elle, ie prendray donc voſtre Caſſolette : car ie vous

auouë, que ie ne ſerois pas bien aiſe que tout le monde ſçeuſt, ſi ie ſuis auare ou prodigue, & ſi ie donne beaucoup ou peu. Cela veut dire, dit tout bas le Duc au Comte, que la belle Moriſque n'eſt pas cruelle, pourueû que l'on n'en ſçache rien: que le feu eſt dans ſon cœur, comme dans ſa Caſſolette : & que ſi ce dernier eſtoit auſſi parfumé que l'autre, nous ſentirions bon icy. Cela ne veut dire que ce qu'il doit dire, luy repliqua Ponce de Leon: eſtant certain que le ſecret eſt neceſſaire, dans vne belle paſſion : & que l'amour la plus innocente, ne ſçauroit ſe paſſer de luy. La Reyne & toutes ces autres Dames marchanderent en ſuite diuerſes choſes, qu'elles emporterent à fort bon compte: car à l'vne il ne demanda que de la protection; à l'autre que de l'amitié ; à celle-cy que de bons offices aupres de Zeli-

me; & à celle-là que de l'indifference, au lieu de l'auerſion qu'elle auoit pour luy: & de cette ſorte ſa Téte fut bien-toſt vuidée, & luy bien-toſt meſlé à la belle Troupe, qu'il venoit preſques d'enrichir. Alors ſa Muſique fit ouïr ces Vers, à cette illuſtre Compagnie: durant qu'elle alloit de ſon Pauillon à celuy d'Abindarrays, apres auoir mis Aldoradine au premier rang.

CHANSON.

VEtaux precieux,
Qui charmez les yeux,
Et le cœur auare,
Qu'auez-vous de rare?

Non, l'argent & l'or,

Dont

Dont on fait Threſor,
N'ont rien que i'eſtime,
Aupres de Zelime,

Ses moindres regards,
Tous remplis de Dards,
Valent dauantage,
Que tout l'Or du Tage.

Lors que cette belle Compagnie fut arriuée à la Tente d'Abindarrays, & qu'elle eut bien loüé ſes Peintures ; Aldoradine choiſit vn Tableau, qui repreſentoit le Triomphe de l'Amour. Ce petit Dieu eſtoit ſur vn Char, ſuiuy de Rois enchaiſnez : mais ſi fier & ſi plein d'orgueil, qu'il eſtoit aiſé de voir que c'eſtoit le Maiſtre du Monde, & qu'il triomphoit de tout l'Vniuers, auec ſon Arc & ſon Flambeau à la main. Apres que cette belle Perſonne l'eut aſſez long temps conſideré, elle de-

manda à ce galant Pirate, ce qu'il vouloit qu'elle en donnaſt? Rien, Madame, luy répondit-il : car puis qu'il a l'honneur de vous plaire, vous l'auez déia trop payé. Non, non, (luy repartit cette galante Perſonne en riant) ie ne le prendray pas ainſi : au contraire, pour répondre à voſtre generoſité, & pour eſtre encores plus liberale que vous, ie pretends vous en donner autant de Sultanins, que vous auez eu de Maiſtreſſes, & c'eſt à dire ſix cens. Ha Madame! (luy repliqua ce galant Pirate en riant comme elle) vous ne l'aurez pas à ſi bon marché : & puis que vous ne voulez pas que ie vous le donne, ie vous le vendray bien plus cher. De ſorte, pourſuiuit-il, que comme l'or ni l'argent n'entrent point dans noſtre commerce, pour vous demander quelque choſe de plus precieux que l'argent & l'or, ie vous deman-

de la grace de me permettre de vous baiſer la main. Ouy auecques le Gant (luy dit-elle en la luy preſentant) car ie n'en veux pas donner dauantage. Ie vous prends donc au mot Madame (adiouſta cét illuſtre Corſaire en la luy baiſant) & ie gagne encores trop, ſi l'on conſidere voſtre merite: & en diſant cela, il luy preſenta ce Tableau, qu'elle prit auec bien de la ioye. Il faut (dit alors en riant le feint Ramire au feint Leonce) qu'Abyndarrays aime bien les Gants d'Eſpagne, puis que pour les baiſer ſeulement, il refuſe ſix cens Eſcus : & quand ils ſeroient faits de la peau du Phœnix, ſon choix me ſembleroit encores bizarre. Vous ne ſongez donc pas, luy répondit Ponce de Leon, que la main de ſa Maiſtreſſe eſt dans ce Gant qu'il a baiſé: pardonnez-moy, reprit Dom Aluare : mais c'eſt que

les baisers qui passent par insen-
sensible transpiration, à trauers de la peau de Chien, quelque parfumée qu'elle soit, ne sont nullement de mon gouſt: & que celle d'vne belle main, me plairoit incomparablement plus. Durant ce Dialogue secret, Abindarrays distribua toutes ses Peintures: & apres qu'il se fut mis parmy les autres, & que l'on eut mis Galiane à la teste de la Troupe, la Musique de cét illustre Grenadin, chanta ces Vers: pendant qu'ils alloient d'vne Tente à l'autre, & qu'ils passoient deuant l'interuale, où ses Musiciens estoient placez.

CHANSON.

SI l'on me croit en ce iour,
La Venus d'Apelle

Eſtoit moins belle
Que l'obiet de mon amour :
Et tous les Pinceaux enſemble,
Ne font rien qui luy reſſemble.

Ce charmant ie ne ſçay quoy,
Qui fait que noſtre ame
Eſt toute en flame,
Me plaiſt, & peut tout ſur moy:
Et Thimantes l'admirable,
Ne fit rien de comparable.

Zeuxis, Peintre fameux,
Qui par ſa Peinture
Trompa Nature,
Fut encor foible comme eux ;
Et deuant de ſi doux charmes,
Tout l'Art doit rendre les Armes.

Lors que cette illuſtre Compagnie fut arriuée à la Tente de Zelebin, ſes yeux ſe trouuerent rauis, de la richeſſe & de la beauté des Vaſes dont elle eſtoit pleine : & Ga-

liane eut bien de la peine à choisir entre tant de belles choses. Mais enfin se determinant, elle se fit aporter deux grands Vases d'Agathe Onice : & demanda au Pirate Zelebin, ce qu'il en vouloit auoir ? Vn Bracelet de cheueux, Madame, luy répondit-il : ie sçay bien que ie demande beaucoup, & que ce que vous marchandez, n'est pas d'vn prix si considerable : mais comme les Corsaires ne sont pas scrupuleux, & qu'ils ne suiuent pas toûjours l'exacte équité, ie veux toujours faire vn grand gain, & ne sçaurois me passer à vn mediocre. Voila comme i'en vserois, si i'estois Pirate, dit le Duc au Comte : & selon moy il n'est rien tel, que de demander beaucoup : car le pis qu'il en puisse arriuer, c'est de n'auoir pas tout ce que l'on demande : ou de n'auoir rien du tout, reprit le feint Leonce, parce que si la

Dame eſt delicate, cette temerité la rebute, & l'empeſche de rien accorder. Ha vous me demandez trop! répondit Galiane à Zelebin : & ſi ie vous donne vn Ruban à mettre au bras, ie croiray bien payer vos Vaſes, quelques beaux & quelques precieux qu'ils ſoient. Vous les aurez donc, Madame, luy repliqua-t'il, en les luy preſentant : car outre que ie ne ſçay point l'art de refuſer, ie ne veux pas vous en donner l'exemple. A ces mots, cette belle Perſonne prit ce que luy donnoit cét illuſtre Corſaire: & s'oſtant vn Nœud qu'elle portoit au milieu de la gorge, elle le luy donna : & il le reçeut à genoux, auec autant de ioye que de reſpect. Il fit en ſuite comme les autres, vne diſtribution generale, de tout ce qu'il auoit dans ſa Tente, à la Reyne & aux Dames qui la ſuiuoient : & apres qu'il ſe fut mis

auec les autres, & que l'on eut placé Darache au premier rang, sa Musique chanta ces Vers, durant qu'ils alloient au Pauillon d'Alamin.

CHANSON.

BEaux Caprices de la Nature,
Pierres, dont l'aimable peinture,
Arreste tous les yeux, auec tant de plaisir:
Vostre diuersité paroist vne Merueille;
Mais le diuin Obiet qui cause mon desir,
Comme il est sans pareil, la donne sans pareille.

Tout vostre esclat, toutes vos veines,
Feroient des entreprises vaines,
S'ils osoient disputer le prix de la beauté:
Et celle dont la grace est charmante & fatale,
Si ce n'est mon amour, ou bien sa cruauté,

En tout le Monde entier ne voit rien qui l'égale.

Cedez-luy donc tout l'auantage,
Car le Ciel luy donne en partage,
Mille perfections qui valent plus que vous:
Et l'Agathe, & le Iaſpe, & l'Onice, & l'Albaſtre,
Quelque prix eſleué qu'ait leur éclat ialoux,
N'ont rien de cõparable à ce que i'idolatre.

Lors qu'ils furent arriuez deuant la Tente d'Alamin, ils virent, auec autant d'admiration que de plaiſir, toutes ces merueilleuſes Branches de Coral rouge, paſle, noir, & blanc, dont cét illuſtre Pirate l'auoit remplie: & Darache en ayant choiſi quatre des plus grandes & des plus belles, luy demanda de quel prix il les tenoit? Madame, luy répondit-il, elles viennent d'Orient; elles ſont fort precieuſes; auſſi les mettray-ie à

vn prix fort haut : & ie vous demande Coral pour Coral : c'eſt à dire vn ſous-ris, ou quelque parole fauorable, qui naiſſe entre du Coral plus vermeil que tout le mien, & incomparablement plus aimable. Ie vous l'accorde (luy repartit Darache en ſous-riant & en le regardant) car il n'eſt pas iuſte de diſputer, auec vn Marchand ſi raiſonnable. Et en diſant cela, elle prit ces belles Branches, & les donna à porter à vne de ſes Eſclaues. Ce Corſaire, dit alors le Duc au Comte, n'entend pas bien ſon Meſtier : car veu la facilité de la Dame, s'il euſt demandé de baiſer ce Coral, au lieu de ſe contenter de le faire rire & parler, ie ne doute nullement qu'elle ne luy euſt accordé ſa demande : du moins ſçay-ie bien que ſi i'euſſe eſté à ſa place, i'en aurois vſé ainſi. Mais, luy repartit Ponce de Leon, vous confon-

dez les liberales & les prodigues : & il ne s'enſuit pas que pour auoir accordé vne demande raiſonnable, cette belle Perſonne n'en euſt pas refuſé vne exceſſiue. En effet, reprit Dom Aluare en riant, vn baiſer l'euſt abſolument ruinée : ce Pirate euſt vſé tout ce Coral en le baiſant vne fois : & cette perte eſtoit tout à fait irëparable. Durant ce Dialogue enjoüé, Alamin donna tous ces Coraux aux Dames : & s'eſtant meſlé dans la Compagnie, ſa Muſique chanta ces parolles : durant qu'ils alloient à la Tente d'Abdalla, apres auoir mis Fatime à leur teſte.

CHANSON.

Herbes que le ſang de Meduſe
Peignit d'vn ſi bel incarnat,

Coraux, vous perdez voſtre éclat,
Si ma paſſion ne m'abuſe;
Et ce beau Coral animé,
Merite bien mieux d'eſtre aimé.

Il cache des Perles humides,
Qu'il nous découure en ſous-riant,
Plus belle que tout l'Orient,
N'en fait naiſtre en ſes flots liquides:
Et ſon feu ſans comparaiſon,
Oſte le cœur & la raiſon.

Celuy dont la charmante Aurore,
Auec vn Pinceau ſi ſçauant,
Peint l'Horiſon en ſe leuant,
Perd ſon luſtre, & luy cede encore:
Celuy des Roſes eſt moins beau,
Et pour luy i'aime le Tombeau.

Dés qu'ils approcherent de la Tente d'Abdala, le meſlange des Parfums dont elle eſtoit pleine, leur enuoya vne exhalaiſon douce & charmante: & iamais les Montagnes

de Sabée, n'eurent vn air plus aromatique, ni vne odeur composée de tant d'odeurs. La belle Fatime prit alors vne Toilette, des Sachets, & des Gants: & demanda à ce feint Pirate, ce qu'il en vouloit auoir? I'en veux auoir voſtre Portrait, Madame, luy répondit il: & comme ie vous le voy porter dans vne Boëtte, vous pouuez me payer comptant. Quand vous ſeriez vn Marchand Arrabe, luy repliqua t'elle, vous ne voudriez pas plus gagner: & pour vous faire vne offre plus raiſonnable que voſtre demande, ie vous donneray le pardon d'vne temerité ſi grande, & ce ne ſera pas mal payer ce que ie prendray. I'en tombe d'accord, Madame, reprit-il: mais comme les Mores ſont deſcendus des Arrabes, vous ne trouuerez pas eſtrange, que ie conſerue l'humeur, que vous auez attribuée à cette Nation, d'où ie tire

mon origine : & que voulant comme eux gagner beaucoup, ie ne vous donne pas à moins, les choſes dont vous auez enuie. Ie ſerois Arrabe comme Abdala (dit alors le feint Ramire au feint Leonce) & ie preferois comme luy vn Portrait à vn pardon. C'eſt parce que comme luy, adiouſta le Comte, vous ne ſçauez pas bien aimer : car lors que l'on aime bien, eſtre mal auec ce que l'on aime, eſt le plus grand malheur du monde. Ie gage pourtant, pourſuiuit le Duc, que la Dame ne ſera pas de voſtre auis : & qu'elle ſera auſſi liberale, que vous trouuez ce Pirate auare. En effet, la belle Fatime en ſou-riant, détacha cette Boëtte d'où elle la portoit : & la preſentant à cét illuſtre Corſaire ; comme la liberalité eſt vne vertu (luy dit-elle de fort bonne grace) & que l'auarice n'en eſt pas vne ; ie veux auoir

cette perfection, & vous laiſſer ce defaut : c'eſt pourquoy prenez ce Portrait, comme ie prens vos Sachets, vos Gants, & voſtre Toilette. Ha Madame ! (luy répondit-il en le prenant à genoux) ie ne veux plus iamais aller en courſe : car apres auoir fait vn ſi grand gain, ie ſuis riche pour toute ma vie. Ne vous l'auois-ie pas bien dit, que le Corſaire auroit le Portrait ? dit le feint Ramire au feint Leonce : & n'ay-ie pas mieux iugé que vous, de l'humeur de Fatime, & de la bonne fortune d'Abdala ? Ie ſuis contraint de l'auoüer, luy répondit le Comte de Pegnafiel : mais auoüez de voſtre part, que i'imaginois les choſes comme elles deuoient eſtre, & vous comme elles ont eſté. Ie n'en tombe pas d'accord, reprit le Duc de l'Infantade : & comme vous aimez la vertu ſeuere, i'aime la douce, qui

s'accommode mieux à mon humeur. Pendant qu'ils parloient ainſi, l'illuſtre Pirate acheua tout ſon commerce, & diſtribua tous ſes Parfums: apres quoy il ſe joignit à cette belle Troupe : au premier rang de laquelle on mit Cadige, malgré qu'elle en euſt : car comme elle n'aimoit pas Amat, elle eut bien de la peine à s'y reſoudre. Cependant la Muſique d'Abdala, durant que cette belle Compagnie alloit d'vn Pauillon à l'autre, chanta ces Vers: auec vne harmonie auſſi douce, que l'eſtoit l'odeur des Parfums, que ce noble Corſaire auoit donnez.

CHANSON.

Nimphe aimable autant qu'aimée,
Qui faites naiſtre mes ardeurs,
L'odeur

L'odeur de vostre renommée,
Eſt meilleure que mes odeurs:
Ouy, c'eſt vne choſe certaine,
Car toute la Terre en eſt pleine.

Puiſſant Amour, ſois veritable,
Et voyant des feux peu communs,
Pour cette Beauté redoutable,
Meſle toy parmy ces Parfums;
Surprens ſon cœur, ie t'en coniure,
Vangeant ma peine & ton iniure.

Zephirs, qui portez ſur vos aiſles,
L'odeur de l'Ambre & du Iaſmin,
Volez vers la Reyne des Belles,
Par vn inuiſible chemin;
Et dittes à cette inhumaine,
Qu'ils ſont moins doux que ſon halaine.

Lors que cette belle Troupe fut arriuée deuant la Tente de l'infortuné Amat, la fiere Cadige recommença ſes difficultez, & ne voulut rien acheter du triſte Pirate; mais

la Reine interposant son authorité, luy commanda de faire comme les autres : de sorte que s'y voyant contrainte, elle prit enfin vne petite Bouteille pleine de la moins considerable de toutes ces Eaux : & regardant fierement ce pauure Corsaire, elle luy demanda d'vn ton imperieux & mépriſant, combien il la vouloit vendre ? Mais, adiousta-t'elle, faites qu'elle ne me couſte preſques rien : car pour peu qu'elle ſoit chere, ſoyez aſſuré que ie ne l'acheteray pas. Madame (luy répondit-il d'vn ton fort melancolique) non plus que le premier de mes Compagnons, ie ne vends point ainſi piece à piece : & vous aurez tout ou rien. Ie choiſiray donc le dernier (luy repliqua-t'elle, en remettant mépriſamment cette petite Phiole où elle l'auoit priſe) & i'eſtime trop peu toutes ces choſes pour en tant auoir. Si i'eſtois à la place

de ce Pirate (dit le feint Ramire au feint Leonce) ie casserois toutes mes Bouteilles, plustost que de luy en donner vne seule : & ie la noyerois dans mes Eaux de senteur, plustost que de l'en parfumer. En effet, luy repartit Ponce de Leon, cela seroit digne d'vn Corsaire : car comme ils se bruslent quelquefois eux-mesmes, ils peuuent bien noyer les autres, quoy qu'ils fassent semblant de les aimer. Non non (dit alors la Sultane Reyne à Cadige) ce que i'ay voulu faire ne tire point à consequence : & puis que ce noble Pirate ne vous veut pas vendre vne partie de ce qu'il a, il faut que vous achetiez tout. Puis que ie suis obligée de vous obeïr, Madame, reprit-elle, qu'il die donc à quel prix il met tant de choses inutiles, & que i'estime si peu ? Helas ! Madame, luy repliqua-t'il, ie ne vous ruineray pas

en vous les vendant : car ie ne vous en demande qu'vn peu de compaſſion. C'eſt encores trop, luy repartit-elle, ie ne veux vous donner tout au plus que de l'indifference : & pour peu que vous diſputiez encores, ie me dédiray : & n'en voudray plus donner que de la haine ou du mépris. Il vaut donc mieux que ie vous prenne au mot, luy répondit-il en ſoûpirant : car voſtre mépris & voſtre haine, ſont les derniers malheurs pour moy. Alors il luy preſenta tout ce qu'il auoit : mais cette fiere Perſonne n'en garda rien : non pas meſme la premiere choſe qu'elle auoit priſe : & ce malheureux Amant s'eſtant caché parmy la foule, l'on mit Lindarache au premier rang : & durant qu'ils alloient vers le Pauillon d'Abenamin, la Muſique du triſte Amat, qui s'eſtoit bien douté de ſon auanture, fit entendre ces triſtes parolles.

CHANSON.

LEs plus grandes Foreſts ne ſont point aſſez ſombres;
Allons dans les Enfers chercher de noires ombres,
Pour cacher noſtre honte, & noſtre déplaiſir:
L'ingrate que ie ſers le veut & le deſire;
Et pour voir acheuer vn ſi cruel martyre,
Contentons, en mourant, vn ſi cruel deſir.

Que n'auons-nous point fait pour fléchir l'inhumaine!
Nous auons eſgalé nos ſoins à noſtre peine;
Nos vœux à ſon orgueil; nos feux à ſa beauté:
L'on nous a veû chanter, & ſes Lys, & ſes Roſes;

Mais inutilement nous auons fait ces choſes,
Et rien n'a pû toucher ſa dure cruauté.

Ainſi voyant touſiours noſtre peine inutile,
Sur les plus hauts Rochers ou de Calpe, ou d'Abyle,
Cherchons vn precipice au bord du flot amer:
Et n'eſperant plus rien de noſtre Eau parfumée,
Eſteignons, eſteignons, en noſtre ame enflammée,
Et nos feux, & nos iours, dans les Eaux de la Mer.

Comme ces Muſiciens eurent acheué ce dernier Couplet, cette belle & illuſtre Compagnie ſe trouua deuant la Tente d'Abenamin: mais elle s'y trouua charmée de la varieté de ſes Coquilles, & de leur merueilleux Eſmail. Ils ne pouuoient en déta-

cher leurs yeux; ils les regarderent plus long temps, qu'ils n'auoient regardé toutes les autres choſes qu'ils auoient veuës; & leur admiration ne fut pas moindre que leur plaiſir. Mais enfin Lindarache en ayant choiſi vne Boëtte des plus belles, demanda à ce genereux Pirate, ce qu'il en vouloit auoir? quelque choſe de fauorable dit en ſecret, luy répondit-il: car ſelon moy, les faueurs publiques ne ſont preſques pas des faueurs, & ie ne m'en tiendrois pas bien payé. Vous eſtes trop cher, luy repliqua Lindarache: & ſi vous ne vous contentez que ie parle haut, ie ne parleray point du tout: ne vous aſſurant pas meſme, que ce que ie diray de cette ſorte, vous donne beaucoup de plaiſir. C'eſt, Madame, ce qui fait que ie ne l'accepte point, reprit Abenamin: & que me tenant ferme ſur

ma demande, ie ne veux rien entendre qui ſoit entendu. Ce Pirate ne l'entend pas mal, dit alors le feint Ramire au feint Leonce : & ſi les yeux de Lindarache ne me trompent, ils s'en vont tomber d'accord. En effet, cette belle Perſonne regardant Abenamin en ſous-riant ; ie vous l'auouë, luy dit-elle, la beauté de vos Coquilles me tente: & ne pouuant plus luy reſiſter, aprochez-vous, afin que ie vous les paye. A ces mots, elle luy parla bas à l'oreille : & cét illuſtre Corſaire, apres l'auoir eſcoutée, témoignant eſtre ſatisfait d'elle, luy preſenta ſes Coquilles, qu'elle prit auſſi, auec beaucoup de ſatisfaction. Ie m'aſſure (dit le Duc de l'Infantade au Comte de Pegnafiel) que ſi la Sultane m'auoit payé quelque choſe de cette façon, vous en auriez quelque inquietude: & que vous craindriez bien qu'elle

n'euſt acheté trop cher. Ie le confeſſe ingenument, luy repliqua-t'il: mais i'eſpere que cela n'arriuera pas: & que vous n'aurez pas grand commerce enſemble. Il ne tiendra pourtant pas à moy, luy repartit Dom Aluare: & ſi elle m'en vouloit croire, nous ne parlerions plus qu'ainſi. Abenamin diſtribua alors toutes ſes belles Coquilles à toutes ces belles Dames: & ſe meſlant parmy les autres, durant qu'ils s'en alloient vers la Tente de Zays, apres auoir mis Zayde à la teſte de la Troupe, ſa Muſique chanta ces Vers.

CHANSON.

Fleurs de la Mer, Coquilles rares,
Qui de tant de Climats barbares,
Fuſtes la pompe & l'ornement;

Voſtre varieté, qui n'a point de pareille,
N'a plus auſſi rien de charmant,
Dés qu'elle approche ſeulement, (le.
Du teint & de l'éclat d'vne ieune Merueil-

Mais ce teint qui vous fait la guerre,
A toutes les Fleurs de la Terre,
A fait ſouffrir le meſme affront:
Et la diuerſité de tant de belles choſes,
D'vn changement honteux & prompt,
Prés de ſa bouche & de ſon front,
A fait rougir les Lis, & fait paſlir les Roſes.

Mais les Fleurs du Ciel, les Etoiles,
Quand la Nuit, ſur ſes ſombres voiles,
Fait eſclatter leurs beaux rayons;
N'ont rien de comparable aux yeux de cette Belle,
Brillans comme nous les voyons;
Et l'Amour veut que nous croiyons
Les Coquilles, les Fleurs, & les Aſtres moins qu'elle.

Auſſi toſt que cette illuſtre Compagnie fut arriuée deuant le Pauillon de Zays, elle fut rauie de la beauté de ſes Statuës: & quoy qu'il y en euſt d'Argent & d'Or, elle iugea que l'Art l'emportoit ſur la Nature, & que leur veritable prix venoit de luy. Mais entre tant de Figures merueilleuſes, Zayde eut aſſez de peine à choiſir: neantmoins, comme entre les beautez eſgales, l'inclination prend toûjours Party; la ſienne pancha enfin vers vn Grouppe de Marbre blanc, où Venus ſe ioüoit auec cinq ou ſix Amours: & ſe tournant vers ce genereux Pirate; illuſtre Corſaire, luy dit-elle, quand ie deurois me ruiner pour vne ſi belle choſe, ie ſuis reſoluë de l'auoir: c'eſt pourquoy dittes-moy, s'il vous plaiſt, à quel prix vous la mettez? afin que ie vous ſatisface, & moy

auſſi. Belle Zayde, luy répondit ce noble Pirate, comme cette Piece eſt conſiderable, il faut que ſon prix le ſoit de meſme: ſi bien que i'oſe vous en demander vn regard paſſionné, qui veüille dire quelque choſe, & qui ſe face entendre à mon cœur. Vous voila donc payé (luy repliqua-t'elle, en le regardant auec des yeux tous pleins d'amour) & ie ne penſe pas que vous m'accuſiez de vous auoir donné de fauſſe Monnoye. Ie le ſuis en effet, Madame, reprit-il: & ſi liberalement, que ie puis dire que ie le ſuis trop: mais vous auez proportionné la choſe à vous & non pas à moy: & au lieu de me payer, vous m'auez donné, & m'auez voulu enrichir. En diſant cela, il luy remit ce beau Groupe entre les mains; qu'elle remit à ſon tour, entre celles d'vn de ſes Eſclaues: demeurans eſgalement ſa-

tisfaits l'vn de l'autre, & eſgalement contens. Ce Pirate & cette Dame, dit le feint Ramire au feint Leonce, ſont tombez ſi facilement d'accord, que ie crois qu'ils l'eſtoient déja, auant qu'il s'agiſt de ces Statuës; que ce regard paſſionné, n'a pas eſté le premier, que la Belle a lancé de cette ſorte; & qu'il y a déja long temps, qu'elle ſçait iouër de la prunelle. Vous auez vne merueilleuſe diſpoſition à iuger mal, luy repartit le Comte; & vous vne fort grande facilité à penſer bien, reprit le Duc, & à croire que tout eſt comme il doit eſtre, & comme vous l'auez veû dans les Liures. Ponce de Leon alloit luy répondre, lors que l'heureux Zays ſe meſla parmy les autres; que l'on mit la belle Axa au premier rang; & que l'on prit le chemin de la Tente d'Orthogule : durant que les Muſiciens du premier, chan-

toient ces paroles, sur vn Air aussi beau qu'elles.

CHANSON.

PHidias & Praxitelle,
Zayde est beaucoup plus belle,
Que vostre Art ne paroist beau:
Et dans cette conionćture,
Cét Art cede à la Nature,
Malgré l'effort du Cizeau.

Pour vne ame curieuse;
Vostre main industrieuse,
Rendit le Marbre viuant:
Mais en regardant Zayde,
L'on voit ce Cizeau timide,
Estre encor trop peu sçauant.

Il est vray, l'esprit d'vn homme,

Dans Athenes ni dans Rome,
N'imagina rien de tel :
Et voſtre plus belle Image,
Aupres d'vn ſi beau viſage,
Eſt indigne d'vn Autel.

A peine cette Chanſon fut-elle acheuée, que cette illuſtre Compagnie ſe trouua deuant le Pauillon d'Orthogule : qui tout eſclattant de Miroirs, obligea toutes les Dames à s'y regarder, en feignant de regarder la bonté des Glaces, & la beauté & la richeſſe de leurs Bordures, où l'Art n'auoit rien oublié. En ſuite la belle Axa en choiſit vn des plus grands & des plus magnifiques : demandant à cét illuſtre Pirate, ce qu'il vouloit qu'elle luy en donnaſt ? vn peu de ſincerité, luy répondit ce galant Pirate : qui me face auſſi bien voir voſtre ame, que mes Miroirs vous font voir voſtre viſage, afin que ie

ſçache comme i'y ſuis. Ha Ortho-gule! luy repliqua-t'elle, i'ayme mieux ne me voir pas, que de me faire voir ainſi : & ſi vous ne donnez voſtre marchandiſe qu'à ce prix-là, ie ſuis perſuadée que vous n'en vendrez gueres, & bien certaine que ie n'en acheteray point. Dites moy donc ce que vous m'en voulez donner ? reprit-il : car vous eſtes trop riche & trop genereuſe, pour la vouloir auoir pour rien. Ie vous donneray, adiouſta cette belle Perſonne, la permiſſion d'en croire ce qu'il vous plaira : & ce payement eſt aſſez honneſte, pour deuoir vous en contenter. Ie m'en contente auſſi, Madame (luy dit-il en luy preſentant ce beau Miroir) & pourueu que vous ſoyez auſſi ſincere qu'obligeante, ie ne me repentiray iamais de noſtre marché. Ie le trouue pourtant aſſez douteux, dit le feint

Ramire

Ramire au feint Leonce : & si i'estois à la place de ce Pirate, ie ne donnerois pas mon Miroir à ce prix là: de peur de le donner pour de la fauce Monnoye, & c'est à dire de n'en auoir rien. Vous estes trop timide pour estre Corsaire, & trop consideré pour estre Marchand, luy repartit Ponce de Leon : & dans ces deux professions, il faut s'abandonner à la Fortune, si l'on a dessein de reüssir. Durant que ces deux illustres Riuaux parloient ainsi, Orthogule distribua toutes ses Glaces, à toutes ces belles Personnes : & s'estant mis parmy les autres, & ayant fait mettre Alicola au premier rang, cette grande & belle Troupe, prit le chemin de la Tente d'Orcame : pendant que la Musique d'Orthogule chantoit ces Vers.

CHANSON.

EN offrant vn Miroir à celle que
i'adore,
Moy-meſme i'ouure mon Cercueil :
Car luy montrant ſon taint, plus vermeil
que l'Aurore,
Ie redouble encor ſon orgueil.

Ouy, la fiere qu'elle eſt, en ſe voyant ſi belle,
Croira tout au deſſous de ſoy :
Et plus la Glace alors luy paroiſtra fidelle,
Et plus elle en aura pour moy.

Mais non, d'vn tel deſtin ie crains peu les
menaces ;
Et bien loin de me retirer,
Me voyant aujourd'huy plus de feux que
de Glaces,
Ie veux viure & tout eſperer.

Lors qu'ils furent arriuez deuant le Pauillon d'Orcame, la varieté de ſes Eſuentails de Plumes, leur réjoüit tout à fait les yeux, & la diuerſité de tant de couleurs les diuertit agreablement : & lors qu'ils les eurent bien conſiderez & bien loüez, Alicola en prit vn, dont le manche eſtoit d'or eſmaillé de rouge, garny de Turquoiſes: & demanda à ce feint Pirate, ce qu'il le vouloit vendre au dernier mot ? Ie ſçay, Madame, luy répondit-il, que ce n'eſt pas auec des perſonnes genereuſes comme vous l'eſtes, qu'il faut s'amuſer à deffendre le Terrain pied à pied : & c'eſt pourquoy prenant vn chemin tout contraire, ie vous demande d'abord ce que ie vous demanderay toûjours : c'eſt à dire vne amitié auſſi conſtante, que mes Plumes ſont legeres. Vous ne demandez pas peu

de choſe, luy repliqua-t'elle en ſouſriant: & depuis que les Eſuentails ſont inuentez, ie ne penſe pas qu'il s'en ſoit iamais vendu de ſi cher. Ie le crois auſſi, Madame, reprit cét illuſtre Corſaire: mais ce qui m'oblige à cela, c'eſt que n'ayant pas deſſein d'eſtre long temps Pirate, ie veux faire ma fortune tout d'vn coup. Faites-la donc (luy dit fort obligeamment Alicola en retenant cét Eſuentail) car quelque importante que ſoit la choſe que vous voulez auoir de moy, ie vous l'accorde, & vous eſtes riche, ſi elle eſt capable de vous enrichir. Si ie croyois, dit le feint Ramire au feint Leonce, que la Sultane achetaſt auſſi bien de moy, j'irois plumer toutes les Auſtruches d'Afrique, & tous les Perroquets des Indes pour la rafraiſchir: & ie ne penſe pas qu'il y euſt vn de ces Oyſeaux, qui ſe ſauuaſt de

ma pourſuite, & qui pûſt s'empeſcher d'eſtre Eſuentail. Ie vous conſeille, luy repartit Ponce de Leon, d'entreprendre vn ſi beau voyage, pour auoir de ſi belles Plumes : car cõme il vous faudra quinze ou vingt ans pour le faire, ie ne m'en trouueray pas plus mal. Mais ie ne m'en trouuerois pas mieux, luy répondit Dom Aluare : & tout bien conſideré, ie penſe qu'il vaut mieux que ie laiſſe ces beaux Oyſeaux en repos, afin de vous tenir vn peu plus à l'erte. Ces deux illuſtres Riuaux parloient ainſi, durant qu'Orcame diſtribuoit tous ces Eſuentails à toutes ces belles Perſonnes : apres quoy s'eſtant meſlé parmy les autres, ſa Muſique chanta ces Vers : pendant qu'ils alloient vers la Tente d'Abenarax, auec Zelindore à leur teſte.

CHANSON.

EN l'eſtat où ie me voy,
Zephir ne peut rien pour moy :
Puis que l'Amour dans mon ame,
Met vne trop grande flame.

Il agiroit vainement,
Contre vn tel embraſement ;
Dont l'eternelle durée,
Vaincroit Zephir & Borée.

Ie voudrois bien en ce lieu,
Pouuoir imiter ce Dieu :
Deuſſay-ie dans la Scythie,
Enleuer mon Orythie.

Dés qu'ils furent arriuez deuant le Pauillon d'Abenarax, Zelindore y choiſit vne Eſcharpe de point d'Eſ-

pagne, fort belle & fort magnifique: demandant en ſuite à cét illuſtre Pirate, ce qu'il en vouloit auoir? le cœur de celle à qui elle plaiſt, luy répondit il. Ha! s'écria t'elle, vous demandez trop: ie l'auouë, luy repliqua ce noble Corſaire, mais vn gain mediocre ne me ſatisferoit pas: & la Maxime des Pirates, eſt de ne gagner rien, ou de gagner tout. Mais ſi ie ne l'auois point, ce cœur dont il eſt queſtion, luy répondit Zelindore en ſous-riant, comment vous le pourrois-ie donner? Si vous ne l'auez point, & qu'vn autre l'ait, adiouſta Abenarax, ie garderay mon Eſcharpe pour m'en eſtrangler: & ſi par bonheur ie l'auois déja ſans le ſçauoir, ie le garderay, & vous la prendrez. Ie la prens donc (dit elle en ſe la mettant au cou & en riant) vous permettant d'en croire ce qu'il vous plaira: car ſoit que la choſe ſoit

ainſi ou non, vous ſerez eſgalement heureux, tant que vous la croirez veritable. Si l'on m'en auoit dit autant, dit le feint Ramire au feint Leonce, ie reprendrois mon Eſcharpe, ou du moins mon cœur : & cette belle More & moy, n'aurions iamais de commerce enſemble. Mais pour vn railleur eternel, luy répondit le Comte, vous entendriez peu raillerie : & cela ſeroit plus digne du chagrin que vous me reprochez, que de cette belle humeur, dont vous faites vne profeſſion publique. Ie ne hais pas trop que l'on rie, ie le confeſſe, reprit le Duc ; mais ie ne veux pas que ce ſoit à mes deſpens : & ſi la choſe alloit ainſi, ie n'aimerois pas à réjoüir la Compagnie. Pendant qu'ils parloient de cette ſorte, Abenarax vendoit & donnoit en meſme temps, tout ce qu'il auoit dans ſon Pauillon: & lors qu'il ſe fut meſlé à cette bel-

le Troupe, & qu'elle eut mis Zambrine à sa teste, la Musique de ce galant More chanta ces Vers: durant qu'ils alloient de sa Tente, à celle d'Almoraby.

CHANSON.

AMour, des beaux Nœuds que i'estale,
Rends l'estrainte fatale:
Et reglant tes desirs aux miens,
Fais que ces nœuds soient Gordiens.

Si tu veux soulager mes peines,
Vien t'encacher tes Chaisnes,
Parmy ces riches Rubans d'or,
Et tes Fers seront mon Thresor.

Surprens-en la Beauté charmante,

Dont l'orgueil me tourmente;
Et pour payer ce doux moment,
Ie les veux eternellement.

Lors que ce dernier Couplet fut acheué, cette illuſtre Compagnie ſe trouua deuant la Tente d'Almoraby : & la belle Zambrine ayant porté la main ſur vne Boëtte d'Abricots, demanda à ce galant Pirate, ce qu'il vouloit qu'elle luy en donnaſt ? Madame, luy répondit-il, tout ce que vous voyez, forme vne Colation deſtinée aux Dames ; de ſorte que ſi vous la leur voulez donner, il faut, s'il vous plaiſt, que vous me la paiyez re entiere. Mais, luy repliqua-t elle, ie ne ſuis ni aſſez riche, ni aſſez liberale pour cela : & ie n'ay pas deſſein de me ruiner, à force d'eſtre magnifique. Auſſi ne ferez vous pas, Madame, luy repartit ce noble Corſaire : & ie vous donneray

ces choſes à ſi bon marché, que la plus pauure n'en ſeroit pas ruinée. Dites moy donc ce que vous en pretendez auoir ? reprit-elle, afin que ie voye ſi vous eſtes veritable, & ſi ie puis faire ce que vous voulez. Ie vous en demande, Madame, luy dit-il en riant, à la premiere occaſion qui s'en offrira, vn Billet auſſi doux que mes Confitures. Ie vous le promets (reprit-elle en riant comme luy) & que iamais parolles ne furent ſi douces que les miennes. Alors le Roy, la Sultane Reyne, Zambrine, toutes ces autres Dames, & tous ces hommes de qualité, commencerent de manger, chacun ſelon ſon inclination : & le Duc de l'Infantade ſe tournant vers le Comte de Pegnafiel en ſous-riant ; ſi tous mes Billets doux, luy dit-il, m'auoient autant valu de Confitures, que Zambrine en vient d'auoir pour

vn, i'aurois de quoy en charger vingt Nauires, & de quoy en enuoyer par toute l'Europe. Ie ne ſerois pas ſi riche que vous, luy répondit Ponce de Leon : car n'ayant iamais rien aimé que la diuine Almahide, ſa ſeuerité n'a eu garde de luy permettre d'en receuoir vn ſi grand nombre. O Amant diſcret ! reprit Dom Aluare, vous ſeriez bien fâché que ie vous cruſſe : & ie ſuis aſſuré que mon incredulité vous eſt auſſi douce, que tout ce que l'on mange icy eſt doux. Mais pendant que la Cour fit cette Colation, la Muſique d'Almoraby chanta ces parolles.

CHANSON.

O Quelle eſtrange couſtume,
Regne auiourd'huy parmy nous!
Tout ce que ie donne eſt doux,
Et tout ce qu'on me donne a beaucoup d'amertume:
Helas quel ſort eſt le mien!
I'ay du mal, & fais du bien.

Mais ce n'eſt qu'vne Chimere,
Que la pleinte que ie faits;
Eſtant certain que iamais
L'on ne voit ſans douceur, cette douleur amere:
Et que d'vn partage eſgal,
L'on ſent du bien & du mal.

Amour, qui de tout diſpoſes,

Fais donc que cette Beauté,
N'ait pas tant de cruauté,
Et fais, s'il eſt certain que tu peux toutes choſes,
Que ſon cœur comme le mien,
Sente du mal & du bien.

Lors que cette Chanſon fut acheuée, la Muſique Militaire recommença de ſe faire entendre vers les feints Vaiſſeaux de Malaga: & peu apres le Canon ioüant vne ſeconde fois, ſembla aduertir tout le monde que cette galante Feſte eſtoit finie, & qu'il eſtoit temps de ſe retirer. En effet, toute la Cour & tout le Peuple ſe retirerent eſgalement ſatisfaits: n'y ayant pas vne Dame, en toute cette belle & grande Aſſemblée, qui n'euſt cinq ou ſix Eſclaues chargez des riches & rares choſes, dont on luy auoit fait des preſens. Mais entre tous ceux à

qui la galanterie des Pirates donna beaucoup de satisfaction, Roderic de Narue en fut sans doute le plus sensiblement touché, parce qu'elle luy fut nouuelle : aussi ne manqua-t'il pas de le témoigner des le lendemain à Fernand de Solis, lors qu'il le fut visiter : & comme parmy les Fleurs d'vn Parterre, les yeux se declarent toûjours pour quelqu'vne, bien qu'elles ayent toutes de la beauté; la Tente de Zelebin luy sembla la plus belle & la plus pompeuse, & demeura la plus empreinte dans son imagination. De sorte qu'il ne vit pas plustost ce sage Captif, qu'il donna mille loüanges à cét illustre Corsaire : ne pouuant se lasser de parler de sa magnificence, de sa bonne mine, & de son esprit. Seigneur, luy répondit ce prudent Esclaue, son Histoire n'est pas moins belle que sa Tente:

& ie ſuis certain qu'elle ne vous donnera pas moins de plaiſir. Elle me le donnera donc bien toſt, reprit ce Capitaine General des Armées d'Eſpagne : car ſi vous me voulez obliger, vous me la raconterez à l'heure meſme. A ces mots, s'eſtant aſſis, & ayant fait aſſeoir Fernand, ce dernier commença ſon recit de cette ſorte.

HISTOIRE DE ZELEBIN ET DE GALIANE.

CEluy dont vous desirez que ie vous apprenne les auantures, est de la Maison des Alabezes, qui se vante d'estre sortie de celle des Rois de Fez : & la belle Personne qu'il aime, est de l'illustre Race des Gazuls, qui tire son origine des Rois de Thunis, & fort proche Parente de la feinte Sultane

Reyne. Mais, Seigneur, ſi leur Naiſſance eſt eſgale, leur merite n'eſt pas moins eſgal : & l'on auroit peine à trouuer en toute la Cour de Grenade, vn Cheualier plus accomply, ni vne Dame plus parfaite. Il n'eſt pourtant pas neceſſaire que ie m'arreſte à vous dire qui ils ſont, puis que vous les voyez tous les iours : & qu'ainſi vous ſçauez auſſi bien que moy, qu'il eſt grand & de belle taille ; qu'il a la mine fort haute & fort noble ; qu'il eſt fort adroit & fort vaillant ; & qu'il a autant d'eſprit que de courage. Pour la Dame, vous n'ignorez pas non plus, qu'elle a vne beauté Majeſtueuſe, digne du Thrône de ſes Peres : & vn certain air de Grandeur ſur le viſage, en ſon port, & en toutes ſes actions, qui fait preſques croire à tous ceux qui la voyent, qu'elle porte encores le Sceptre, que ſes Deuanciers ont por-

té. Venant donc d'abord à des choſes plus eſſentielles & plus importantes à ma Narration ; il faut que ie vous aprenne, qu'vn peu auant que le Roy Muley-Hacen euſt remis ſa Couronne au Prince Boaudilin ſon Fils, qui regne aujourd'huy, apres luy auoir pardonné ſa rebellion ; nos Troupes firent vne irruption, & penetrerent ſi auant dans le Royaume de Grenade, qu'elles vinrent iuſques à la veuë d'Almerie, la ſeconde Ville de l'Etat, dont Omur Pere de Galiane eſt Alcayde, c'eſt à dire Gouuerneur. Or Seigneur, le hazard fit, que dans le meſme temps que nos Troupes s'auancerent de cette ſorte, Galiane eſtoit dans vne Maiſon de Campagne, à cinq ou ſix lieuës de la Capitale du Royaume, auec trois ou quatre de ſes Amies : ſi bien qu'au premier bruit de ce grand deſordre, elles parti-

rent en diligence, du lieu où elles eſtoient pour ſe retirer à Grenade, afin de s'y mettre en ſeureté. Mais il arriua, malheureuſement pour elles, qu'elles ſe trouuerent enueloppées par noſtre Cauallerie : qui iugeant bien à leur équipage, qu'elles eſtoient des Perſonnes de qualité, les fit priſonnieres de guerre: le Commandant leur donnant auſſi toſt vne Eſcorte, pour les conduire à Seuille : ne doutant pas qu'il n'en euſt bien-toſt vne fort grande rançon. Cependant comme à la premiere nouuelle de noſtre marche, tous les Mores auoient pris les armes, pour tâcher d'arreſter nos deſſeins & nos progrés ; le Prince Audalla, ſecond Fils du Roy de Grenade, s'eſtant mis à la teſte de cinq ou ſix Eſcadrons, marchoit promptement vers Alcala, où ils auoient choiſi leur Place d'ar-

mes ; le Conſeil de guerre ayant réſolu de nous combattre, dés qu'ils ſeroient en Corps d'Armée, quoy qu'ils fuſſent beaucoup plus foibles que nous. Ce fut donc en marchant vers ce rendez-vous, qu'il rencontra ces belles Captiues, que nos Gens conduiſoient vers la Frontiere: & comme il connut bien à leur habit & à leur affliction, qu'elles eſtoient Mores & priſonnieres ; ſans conſiderer l'inegalité du nombre, il chargea nos Troupes, auec vne brauoure qui les eſbranla d'abord, & qui penſa les mettre en deſordre. Toutesfois venant à conſiderer cette inegalité dont ie parle, ils eurent honte de leur foibleſſe : & reuenant à la charge auec beaucoup plus de vigueur, ils firent reculer le Prince à ſon tour ; mirent tous les ſiens en fuite ; & celuy qui vouloit rendre la liberté aux autres, fut luy-meſme

fait prisonnier. La belle Galiane & ces autres illustres Captiues, eurent vne douleur inconceuable, de voir leur genereux deffenseur en cét estat: car quoy qu'il ne les reconnust pas, & qu'il ne fust pas reconnu d'elles, le danger où il s'estoit exposé à leur consideration; la valeur qu'il auoit fait voir dans le combat, & sa bonne mine; les interessoit fort en son auanture, & la leur rendoit fort sensible. Luy de son costé, n'auoit pas peu de dépit, de n'auoir pû les deliurer, & d'estre prisonnier luy-mesme: & comme toutes les ames ambitieuses sont fieres, il souffroit sa prison auec beaucoup plus d'impatience que de malheur. Les choses estoient en ces termes, lors que Zelebin son Fauory & son Lieutenant General, qu'il auoit détaché & enuoyé aux nouuelles auec vne partie de ses Troupes, se vit tomber

ſur les bras tous ces fuyards : & aprit par eux la deffaite du Prince & ſa priſon. Alors leur redonnant du courage par la honte, & les obligeant à mieux faire, par le dépit d'auoir ſi mal fait, il les arreſta ; il reforma leurs Eſcadrons ; & ſe mettant à leur teſte, auec ces Troupes toutes fraiſches qui le ſuiuoient, il marcha en diligence : & fut attaquer les noſtres, auec autant de valeur que de fierté. Le combat fut long & opiniaſtre : la victoire fut meſme long-temps douteuſe : & il ſembloit en cette occaſion, qu'elle euſt peine à prendre Party. Mais Zelebin venant enfin à conſiderer que ſa fortune eſtoit attachée à la liberté du Prince Audalla, & que ſi ſon Maiſtre perdoit l'vne il perdroit l'autre ; il fit de ſi grands efforts pour la conſeruer en le conſeruant ; & il agit auec tant de conduite & tant de courage, qu'apres

vne reſiſtance de plus de deux heures, noſtre Caualerie plia à ſon tour; recula fort en deſordre; & prit enfin la fuite tout à fait; laiſſant ce braue More Maiſtre du Champ de Bataille, des Priſonnieres, & du Priſonnier. Zelebin mettant alors pied à terre, fut promptement vers le Prince, que ceux qui le gardoient auoient déja abandonné: & luy adreſſant la parolle; vous eſtes libre & victorieux, Seigneur (luy dit-il en le ſalüant auec vn profond reſpect) & la bonne fortune de vos Armes, vous donne aujourd'huy vn auantage, où ie n'ay que fort peu de part. Ha modeſte vainqueur! luy repartit Audalla en l'embraſſant, voſtre humilité n'eſt pas moins inutile qu'injuſte: car comme i'ay eſté le témoin de voſtre Combat, ie ne puis pas ignorer à qui ie doy & ma liberté, & la victoire. A ces mots, voyant le

Chariot de ces belles Captiues assez prés de là, que leur Escorte auoit déja quitées, il s'auança vers elles : & remarquant bien que Galiane estoit la principale de la Troupe ; Madame, luy dit-il en la saluant, i'ay fait tout ce que i'ay pû pour vous deliurer ; mais cette gloire estoit reseruée à vn autre : & c'est au vaillant Zelebin que voicy (adiousta-t'il en le luy montrant) que vous & moy deuons la liberté que nous auions perduë. Seigneur (luy répondit-elle en luy rendant son salut) l'intention est ce qui oblige, & non pas l'euenement : & ie m'asseure que le genereux Zelebin ne trouuera pas mauuais que nous partagions nostre reconnoissance, entre ce qu'il a fait, & ce que vous auez voulu faire. Non, Madame, reprit ce galant More, & c'est encores trop de la moitié : car deuant tout à mon Maistre, & aux

Perſonnes de voſtre merite, ie n'ay fait que ce que ie deuois : & ni luy ni vous ne m'en deuez point auoir d'obligation. Ie ſuis pourtant certaine (luy repliqua-t'elle en le regardant fort obligeamment) que ni luy ni moy, ne ſerons de voſtre opinion : & que nous ne vous conſulterons pas, quand il s'agira de vous faire voir ſi nous auons de la gratitude. I'auouë pourtant en cette rencontre, reprit le Prince en ſouſriant, que ie n'ay pas moins d'enuie que de reconnoiſſance: car il y a tant de gloire à vous ſeruir, que ie ne me conſoleray iamais de ne l'auoir pû faire, bien que ie ſois fort aiſe qu'vn autre l'ait fait. Mais Madame, pourſuiuit-il, comme vn Champ de Bataille couuert de Morts, eſt vn lieu peu agreable à celles de voſtre Sexe, vous me direz, s'il vous plaiſt, où vous auiez deſſein d'aller, afin que

ie vous y conduiſe. Seigneur, luy répondit cette belle Perſonne, lors que les Caſtillans m'ont rencontrée, & m'ont priſe, ie m'en allois à Grenade, pour m'y mettre en ſeureté, parce que i'en eſtois plus prés que d'Almerie, dont Omur mon Pere eſt Gouuerneur: mais comme l'auanture qui vient de leur arriuer, les empeſchera bien de s'écarter du gros de l'Armée, & les fera marcher plus ſerrez; nous vous ſerons bien obligées, ſi vous nous donnez vne Eſcorte, qui nous conduiſe à cette derniere Ville, où i'ay beaucoup d'impatience d'eſtre, pour apprendre à Omur l'obligation que luy & moy auons à voſtre Alteſſe, & au vaillant Zelebin. Ie m'offre, Seigneur, dit ce braue More à Audalla, d'aller commander cette Eſcorte: non non, luy repartit ce Prince, vous auez déja aſſez fait, & ie la veux com-

mander moy-meſme : car il n'eſt pas iuſte que vous faciez tout, & que ie ne face rien. Alors quoy que par reſpect Galiane fiſt beaucoup de difficulté d'accepter cette offre, il falut pourtant qu'elle y conſentiſt: & le Prince ayant fait mettre ſon Chariot au milieu des Troupes, elles prirent le chemin d'Almerie en fort bon ordre : Audalla, ayant détaché Zelebin auec des Coureurs, afin d'aſſurer ſa marche, ſe tenant à la teſte des Eſcadrons tout preſt à combattre, ſi l'occaſion s'en preſentoit. Mais, Seigneur, il eſtoit déja vaincu, & meſme il ne l'eſtoit pas ſeul: car pour vous dire les choſes comme elles furent, le Prince & Zelebin ne virent pas pluſtoſt Galiane, qu'ils en deuinrent tous deux éperdument amoureux : & Galiane ne vit pas pluſtoſt Zelebin, que ſon inclination prit Party en ſa faueur, quoy qu'elle

leur fuſt eſgalement obligée. Cependant ayant appellé vn de ſes gens, qui ne l'auoit point abandonnée, malgré le tumulte de ces deux Combats, elle l'enuoya deuant à Almerie : afin de faire ſçauoir à ſon Pere, & ſon auanture, & l'obligation qu'elle auoit au Prince Audalla, & l'honneur qu'il luy faiſoit de l'eſcorter, pour l'empeſcher d'eſtre ſurpris, par l'arriuée impreueuë d'vn hoſte ſi conſiderable, & pour luy donner les moyens de le pouuoir mieux receuoir : n'oubliant pas non plus en cette occaſion, tout ce que Zelebin auoit fait pour elle. De ſorte que lors qu'ils approcherent de cette grande Ville, ils la trouuerent toute ſous les armes, & trouuerent Omur à la Porte, à la teſte de ſa Garniſon : qui reçeut le Prince au bruit de ſon Artillerie, & auec des honneurs peu differens de ceux qu'il auroit deû

rendre à ſon Roy. Seigneur (luy dit-il en le ſalüant auec vn profond reſpect) la Renommée m'a déja apris, & la grandeur de voſtre courage, & celle de l'obligation dont ie ſuis redeuable à voſtre Alteſſe : ſi bien que c'eſt à moy à taſcher de luy faire voir ma reconnoiſſance, en expoſant ma fortune & ma vie pour ſon ſeruice, toutes les fois que l'occaſion s'en preſentera. Non non, vaillant Omur, luy répondit le Prince Audalla en l'embraſſant, vous ne m'eſtes point obligé de ce que i'ay voulu faire : car tout Cheualier doit aux Dames, le meſme ſeruice que i'ay voulu rendre à la belle Galiane, y eſtant engagé par ſon propre hõneur. En ſuite de ces complimens, Omur en fit vn fort obligeant à Zelebin : qui ne manqua pas d'y répondre par vn autre, où la Fille auoit pour le moins autant de part que le Pere :

apres quoy ce Gouuerneur conduisit le Prince au Chasteau, & dans vn Apartement fort propre & fort magnifique. Le souper ne le fut pas moins: & le Bal qui le suiuit, fit voir toutes les Belles d'Almerie à l'amoureux Audalla, aussi charmantes que parées. Mais elles ne firent aucune impression sur son ame: & la beauté de Galiane y en auoit déja fait vne si profonde, que toutes ces autres beautez n'y en firent point. Aussi ne fut-il pas plustost couché, que malgré les tenebres de la nuit, l'image de cette belle Personne luy apparut auec tout son esclat & tous ses charmes: mettant vn objet dans son imagination, que l'Amour auoit déja mis dans son cœur: & s'entretenant en luy-mesme de cét objet, pour en conseruer l'idée dans sa memoire. O Audalla! Audalla! se demandoit-il, est-ce l'ambition qui te réueille, toy que nulle

autre passion n'a iamais pû réueiller? Faits-tu quelque dessein pour monter au Thrône, toy qui voudrois si bien y pouuoir monter? & malgré la Nature qui t'a fait naistre apres Boaudilin ton Frere, songes-tu à rauir vn Sceptre qui doit estre porté par luy? Est-ce l'entrée des Espagnols dans le Royaume qui t'inquiete? sont-ce les Factions des Abencerrages & des Zegris qui t'empeschent de dormir? es-tu bon ou mauuais Sujet? & penses tu à conseruer ta Patrie ou à la détruire? Ha non non! rien de tout cela ne cause maintenant ton inquietude: & sans songer à la Paix ni à la Guerre, ie sens bien que tu ne songes plus qu'à l'amour; ie sens bien que tu ne songes plus qu'à la belle Galiane, à qui l'on ne sçauroit trop songer. Ouy tu l'aimes, cette diuine Personne; tu n'és plus ambitieux, tu és Amant;

Amant; & loin de penſer à des Couronnes, tu ne penſes plus qu'à des Fers. Mais helas! reprenoit-il, la premiere fois qu'elle t'a veû, elle t'a veû vaincu; elle t'a veû priſonnier; & vn priſonnier & vn vaincu, n'eſt gueres propre à vaincre les autres, & à faire leur captiuité. Toutesfois, adiouſtoit-il auſſi toſt, ſi elle t'a veû perdre ta franchiſe, ç'a eſté pour luy rendre la ſienne qu'elle auoit perduë: & elle t'a veû expoſer ta vie, pour luy faire recouurer ſa liberté. Il eſt vray, diſoit-il encores, mais elle te l'a veû expoſer inutilement: & c'eſt à la valeur de Zelebin qu'elle la doit, & non pas à la tienne, puis que tu luy dois toy-meſme la franchiſe que tu n'auois plus. Ie l'auoüe, pourſuiuoit-il: mais ne luy ay-ie pas entendu dire, que l'intention fait le prix des choſes? & ſi ce ſont là ſes Maximes, n'ay-ie pas lieu d'eſperer,

puis qu'elle n'ignore pas quelle a eſté mon intention ? Et puis, n'a-t'elle pas veû que le nombre a fait ma defaite, & la victoire de Zelebin ? Aimons donc, eſperons donc : car eſtant nai ſi prés du Thrône, il m'eſt ce me ſemble permis d'eſperer. Voila, Seigneur, quelle fut la reſolution que prit Audalla, dans ſa nouuelle paſſion : mais comme Omur ne l'auoit pas abandonné vn moment ; qu'il craignoit qu'il n'en fiſt autant le lendemain ; & qu'ainſi il ne puſt pas decouurir cette paſſion, à celle qui la cauſoit ; que d'ailleurs l'eſtat de la Guerre, ne luy permettoit pas de pouuoir tarder à Almerie ; il reſolut de faire quelques Vers, & il les fit : auec intention de les faire preſenter à Galiane par Zelebin ſon Fauory : afin qu'elle n'ignoraſt pas l'amour qu'elle auoit fait naiſtre dans ſon ame ; & voicy quels furent ces Vers.

SONNET.

DE plus d'vne façon ie perds ma liberté;
De plus d'vne façon ie languis dans les Chaisnes:
Ie voy beaucoup de grace, & beaucoup de fierté;
Et si i'ay des plaisirs, ie n'ay pas moins de peines.

De Mars & de l'Amour ie sens la cruauté,
Ayant de tous les deux des esperances vaines;
L'esclat de la Grandeur, l'esclat de la Beauté,
Font mes biens incertains, & mes pertes certaines.

Fieres Diuinitez, determinez mon sort;
Iray-ie vers la Gloire? iray-ie vers la mort?
Et quel doit estre enfin l'estat douteux des choses?

Ha cét Obiet charmant me le dit en ce iour;
Et ie voy dans ses yeux, & dans son teint de Roses,
Qu'vn Prisonnier de Guerre, est Prisonnier d'amour.

D'autre part, Zelebin n'eut pas la nuit plus tranquile, ni moins agreable que son Maistre: & l'Image de la belle Galiane, ne luy partit point de l'esprit non plus qu'à luy. Il la reuit auec tous ses charmes; il se remit en la memoire, ce qu'elle auoit dit à son auantage; & non seulement il la vit aimable, mais il creut encores

qu'il en pourroit estre aimé. L'esgalité de leurs conditions, de leur fortune, & de leur âge, fortifia son esperance: & sa faueur aupres du Prince Audalla, luy sembla encores fort fauorable à son dessein, & fort propre à le faire reüssir aupres d'Omur. Mais comme son attachement aupres de son Maistre ne luy permettoit pas d'en auoir pour sa Maistresse, & que d'ailleurs il iugeoit bien que la Guerre où il alloit estre obligé de le suiure, & son sejour à Grenade durant la Paix, l'empescheroient de la voir souuent; il resolut de découurir sa nouuelle passion à ce Prince: & de luy demander son apuy & sa protection, aupres du Pere & de la Fille: ne doutant pas de l'heureux succés de son amour s'il les obtenoit, & moins encores de les obtenir. Il s'endormit donc enfin, sur cette agreable pensée: & comme elle

luy fit faire des ſonges qui l'eſtoient auſſi, ſa ioye fut auſſi longue que ſon ſommeil. Il n'en fut pas de meſme de Galiane, car elle ne dormit point du tout : & l'idée d'Audalla & de Zelebin, ne furent pas moins long temps dans ſa memoire, que la Lune & les Eſtoiles, furent enſemble ſur l'Horiſon. Elle eut meſme plus d'inquietude & plus de peine, que ces deux Amans n'en eurent : car comme elle fit plus de reſiſtance, elle ſouffrit auſſi dauantage : & ſon ſupplice fut beaucoup plus long, & meſme beaucoup plus cruel. D'ailleurs, ces deux illuſtres Eſclaues de ſa beauté, n'auoient chacun qu'vne ſeule Image en l'eſprit, & elle y en auoit deux : de ſorte que comme ſon objet eſtoit double, ſa douleur l'eſtoit de meſme, & ſon cœur eſtoit partagé. En effet, elle ne ſongeoit pas pluſtoſt à ce que le Prince Au-

dalla auoit voulu faire pour elle, qu'elle penſoit à ce que Zelebin auoit fait : ſi elle voyoit le premier dans les Fers, en taſchant de luy rendre la liberté ; elle voyoit le ſecond victorieux, & elle ſe voyoit libre, par le ſecours de ſa valeur. Si d'vne part, la grandeur de la qualité attiroit ſes yeux, & flattoit ſon ambition, de l'autre la grandeur du merite les rappelloit à ſoy, & la vertu l'emportoit ſur la Fortune. Mais enfin entre ces deux aimables Ennemis qui la combattoient, l'inclination prit Party : & Zelebin ayant eu cette inclination pour luy, comme il en auoit eu pour elle, il ne fut pas moins aimé qu'il aimoit, & leur affection fut reciproque. Cependant il ne fut pas pluſtoſt iour, que cét Amant s'en alla au leuer du Prince, afin d'y executer la reſolution qu'il auoit priſe, d'employer ſon credit pour ſon

amour: mais il fut bien surpris lors qu'il entra dans sa Chambre, de le trouuer déja esueillé: & de luy voir vn papier à la main, qu'il lisoit auec vne attention qui luy fit iuger qu'il faloit necessairement qu'il fust de la derniere importance. Seigneur, luy dit-il apres l'auoir salüé, est-il venu quelque Courrier du Roy à vostre Alteſſe ? ou a-t'elle receu par vne autre voye, quelque aduis de la marche de l'Ennemy, & de la resolution qu'il a prise, en suite de nostre Combat, & du desauantage qu'il y a eu ? Non Zelebin, luy répondit ce Prince en sous-riant : & ce papier ne regarde point du tout la Guerre. Et quoy Seigneur (luy repliqua ce Fauory en rougissant sans sçauoir pourquoy) regarderoit-il l'amour ? vostre Alteſſe, qui n'a iamais eu que de l'ambition à Grenade, auroit-elle esté sensible à vne

autre passion dans Almerie ? & la Prouince auroit-elle fait, ce que la Cour n'a iamais pû faire ? Ha Zelebin ! reprit Audalla, il en pourroit bien estre quelque chose : & en m'ostant d'vne Prison, ie pourrois bien m'estre mis dans vne autre, comme ces Vers vous le diront. A ces mots, il luy presenta le papier qu'il tenoit, & luy commanda de le lire, ce que Zelebin fit aussi-tost : mais auec vn trouble & vne émotion, dont il ignoroit alors la cause, & qu'il ne sçeut que trop tost pour son repos. Or Seigneur, c'estoit le Sonnet dont ie vous ay déja parlé, & que ie vous ay fait entendre : si bien qu'à chaque Vers, l'inquiet Zelebin se sentit battre le cœur : & iamais Poësie ne luy donna moins de plaisir que celle-là, quoy qu'elle fust assez capable de plaire. Neantmoins, comme Galiane n'estoit pas nommée dans cét

Ouurage, il se flatta de l'esperance qu'il ne le regardoit pas : & que quelqu'vne de ces autres Dames, auoit fait vne si illustre Conqueste, & vn si grand Prisonnier. De sorte qu'adressant de nouueau la parolle au Prince ; Seigneur, luy dit-il, vous estes d'vne qualité & d'vn merite, à ne porter pas des Fers fort pesans, & à ne pas trouuer vne Maistresse fort rude : car vn Esclaue qui peut regner, n'est iamais gueres mal traité : & quand vne main peut porter vn Sceptre, les Chaisnes qu'on luy donne sont toujours douces, aussi bien que celle dont il les prend. Mais Seigneur, poursuiuit-il en tremblant, oseray-ie vous demander laquelle de ces belles Prisonnieres, vous a rendu son Captif ? car estant les plus aimables Dames d'Almerie, ie ne doute pas qu'vne d'entre elles, n'ait fait vne si noble prise, & n'ait assujetty

vn ſi grand cœur. Enfin, Seigneur (adiouſta-t'il en le regardant fixement) eſt-ce Carralil ou Amouda? eſt-ce Rapagy ou Hyamene? car ayant toutes quatre de la beauté, ie ne puis deuiner laquelle c'eſt, & i'ay beſoin que voſtre Alteſſe me le die. Mais, luy repartit le Prince, pourquoy ne me nommez-vous pas la cinquiéme? & Galiane a-t'elle vn merite à deuoir eſtre oublié, & à permettre d'oublier ſon nom, quand il s'agit d'amour & de beauté, de Priſonniers & de Chaiſnes? Non Seigneur, luy répondit Zelebin en ſoûpirant: mais i'ay creû que ce ne l'eſtoit pas, parce que i'ay ſouhaité qu'elle ne la puſt pas eſtre: à cauſe (adiouſta t'il promtément de peur d'en auoir trop dit) qu'elle me ſemble trop fiere. Helas! ce l'eſt pourtant, reprit Audalla: & ſa fierté meſme me paroiſt aimable. Iugez, Seigneur, du déplaiſir de Ze-

lebin, en aprenant cette fâcheuſe nouuelle, capable de le deſeſperer: & de l'embarras où il ſe trouua, lors qu'il ſe vit obligé de répondre au Prince. Il l'eſſaya plus de trois fois inutilement; il le voulut, & ne le pût; & le deſordre de ſon áme, ne luy laiſſant trouuer ni parolles, ni penſées, l'empeſchoit abſolument de pouuoir parler. Il falut pourtant à la fin qu'il parlaſt: & apres s'eſtre vn peu remis; il eſt vray, Seigneur, dit-il à Audalla, que Galiane eſt fort belle: mais il n'eſt pas moins veritable, qu'elle n'a pas plus de beauté que de fierté: & que tout Grand Prince, & que tout honneſte homme que vous eſtes, ie preuoy qu'elle ne vous donnera pas peu de peine, ſi vous vous engagez à la ſeruir. Car enfin elle n'a iamais eſté à la Cour, & elle a toûjours demeuré dans vne Ville de Prouince: de ſorte qu'encores qu'elle ait de l'eſprit, elle

l'a infailliblement mal tourné : & vn homme du Monde eſt malheureux, quand il aime vne Perſonne qui n'en eſt pas : car elle prend toutes choſes de trauers, & voit toutes choſes à gauche. D'ailleurs, Seigneur, comme Galiane n'eſt pas d'vn aſſez grand rang, pour inſpirer vn deſſein legitime à voſtre Alteſſe, elle eſt auſſi d'vne condition trop éleuée pour vne ſimple galanterie, & ce milieu ne vous eſt pas propre. Et puis, cõme elle demeure toûjours icy, quitterez vous ſouuent la Cour pour la venir voir? ou ferez-vous de grands progrés dans ſon cœur, ſi vous ne la voyez pas ſouuent? Mais quand la violence de voſtre amour vous feroit reſoudre à quitter Grenade pour Almerie; & quand meſme le Roy ne le trouueroit pas mauuais (ce qui n'a pourtant point d'apparence) que deuiendroit cette noble ambition,

que ie vous ay toûjours veuë dans le fond du cœur ? & que deuiendroient toutes ces secrettes Cabales que vous auez faites dans l'Estat, contre le Prince vostre Frere, si vous les abandonniez, pour ne songer plus qu'à vos amours ? Et puis, vostre Alteſſe a-t'elle oublié, que c'eſt par la Faction des Zegris, qu'elle pretend apuyer cette ambition ? & quelle assurance pourront ils prendre en vous, s'ils vous voyent amoureux de la Fille d'Omur, proche Parent de Morayzel, le plus zelé Partisan des Abencerrages ? Non non, Seigneur, ne détruisez point tant de grandes esperances, pour des bagatelles de si petite consideration : & si vous me voulez croire, passion pour passion, gardez la premiere : qui peut conduire à de Grandes choses, & qui est plus digne de vous. Ha Zelebin ! luy répondit le Prince Audalla en

riant, puis que l'on dit que les Poëtes & les Amans ſont fous, pourquoy pretẽdez-vous que ie ſois ſi ſage? & puis que i'aime, que trouuez-vous d'eſtrange à me voir faire ce qu'ont fait tous ceux qui ont aimé? Ne vous oppoſez point à vn Torrent, que l'on irrite quand on l'arreſte: & ſeruez ma paſſion, pluſtoſt que de la conteſter. Au reſte, pourſuiuit-il, comme la ciuilité d'Omur, ne me laiſſe nulle liberté de pouuoir entretenir ſa Fille, & que ie iuge bien qu'il ſera aujourd'huy ce qu'il fut hier, c'eſt à dire fort aſſidu, c'eſt à dire fort importun; ie vous prie de faire pour moy, ce que ie ne puis faire moy-meſme: & que dés que vous le verrez icy, vous alliez voir Galiane; que vous luy preſentiez ces Vers de ma part; que vous luy parliez de ma paſſion; & que vous luy en exageriez la grandeur, auec toute la force de voſtre

eloquence. Mais Seigneur (reprit Zelebin tout desesperé) elle est si petite, cette force dõt vous parlez, que ie n'ose rien m'en promettre : & cõme vostre Alteſſe a eu toûjours plus d'ãbition que d'amour, i'ay si peu d'experience en de semblables commiſſions, que si elle me veut croire, elle donnera celle-cy à vn autre: estant certain que de tous les hommes du Monde, ie suis le moins propre à la faire reüſſir. Non non Zelebin, luy repartit le Prince, vous ne me perſuaderez pas vne choſe si peu vray-semblable: ie vous connois trop pour la croire: & pourueu que vous veüilliez y faire de voſtre mieux, ie ne doute nullement que la choſe ne reüſſiſſe, & que ie n'en ſois fort ſatisfait. Mais, adiouſta-t'il, comme ie m'aperçoy fort bien qu'elle n'eſt pas de voſtre gouſt, & que voſtre Morale & voſtre Politique trop prudentes & trop

ſeueres, pour vn homme de voſtre âge; vous font condamner mon emportement, ie veux me precautionner contre elles: c'eſt pourquoy iurez moy, par ce qui vous eſt le plus ſacré, de me ſeruir comme ie l'entens, & de n'oublier rien pour mon amour, ſi vous ne voulez acquerir ma haine. Icy, Seigneur, le pauure Zelebin ſe trouua encorés bien empeſché à luy répondre : car de luy auoüer qu'il eſtoit ſon Riual, c'eſtoit aſſurément perdre ſa faueur & ſa fortune : de luy refuſer ce qu'il vouloit, ſans luy en dire la raiſon, c'eſtoit s'expoſer à la meſme perte : & arriuer au meſme lieu, par vn chemin different. Ainſi ne ſçachant lequel choiſir, ni ce qu'il deuoit dire au Prince, ni preſques ce qu'il diſoit, il luy iura ſeulement en termes generaux, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit : car on l'auroit veû expi-

rer de douleur, s'il en eust dit dauantage. Ie penſe pourtant qu'il n'en ſeroit pas demeuré là : & que ſa Politique & ſa Morale auroient fait encores vn dernier effort, pour eſſayer de le deliurer d'vn employ ſi cruel & ſi penible : mais on vint dire au Prince en cét inſtant, qu'Omur, & vn grand nombre de gens de qualité, eſtoient à la Porte de ſa Chambre, & demandoient à le voir. De ſorte que ſe haſtant de ſortir du Lit, & de commencer de s'habiller, il mit promptement ſon Sonnet entre les mains de Zelebin, & luy ordonna de l'aller porter à Galiane, durant qu'il amuſeroit ſon Pere : luy commandant de luy venir rendre conte de ſa commiſſion, dés qu'il l'auroit executée. Apres cela, ce Prince commanda que l'on fiſt entrer cette Compagnie, & elle entra : & l'infortuné Zelebin ſortit,

l'ame toute comblée de douleur, de deſeſpoir, & de rage. Il s'en alla d'abord ſe promener ſeul au Iardin : & s'égarant dans les endroits les plus reculez de la veuë & du commerce du Monde ; il commença de conſiderer en luy-meſme la cruelle bizarrerie de ſa fortune, & le malheureux eſtat où il ſe voyoit reduit. O Dieu ! dit-il en pouſſant vn grand ſoûpir, qui vit iamais vne auanture comme la mienne, & lequel de tous les infortunez, le fut iamais autant que moy ? Ie m'engage dans les perils de la Guerre, & ie me trouue expoſé à ceux de l'Amour ; ie combats, ie ſuis vainqueur, ie deliure mon ancien Maiſtre, & ma nouuelle Maiſtreſſe ; & lors que ie rompts leurs Chaiſnes, ie m'accable moy-meſme de Fers. Celuy dont ie prétens faire mon Protecteur eſt mon Riual : & dans le meſme temps

que ie vay pour le prier de parler pour moy, il me commande de parler pour luy : & lors que i'eſpere qu'il aura ſoin de ma vie, il me donne le coup de la mort. Helas ! n'eſt-ce pas aſſez qu'il aime ce que i'adore & que ie l'endure, ſans qu'il faille qu'au lieu de taſcher d'eſtre aimé, ie trauaille à le faire aimer ? qu'au lieu d'entretenir Galiane de ma paſſion, ie ſois obligé de ne luy parler que de la ſienne ? & qu'au lieu de luy découurir ma flame, ie luy face voir ſon amour ? Ha non non ! rien de tout cela n'eſt poſſible : ie taſcherois en vain de le faire : & mon cœur démentiroit ma bouche, ou ma bouche decouuriroit l'eſtat de mon cœur, ſi elle auoit l'audace d'entreprendre vne telle choſe malgré luy. Ie ſçay bien, pourſuiuit-il, que le Prince Audalla eſt mon Maiſtre ; qu'il eſt Fils de Roy ; qu'il peut eſtre Roy

luy-meſme ; qu'il eſt violent ; qu'il eſt puiſſant ; qu'il eſt redoutable ; & que ſi ie manque de luy obeïr, il ne manquera pas de me punir & de ſe vanger ; il ne manquera pas de me perdre, dés que i'auray perdu ma fidelité & mon reſpect. Mais ie ne ſçay pas moins bien que Galiane eſt la plus belle Perſonne de la Terre ; que i'ay autant de paſſion qu'elle a de beauté ; & que bien loin de contribuer à la felicité d'vn autre, ie dois l'empeſcher ou mourir, s'il eſt vray que ie ſois Amant, s'il eſt vray que ie ſçache aimer. Taiſons nous donc, ne parlons point, ou parlons pour nous : & perdons pluſtoſt reſpect, fidelité, fortune, & vie, que de faire vne choſe ſi extraordinaire & ſi peu poſſible, comme eſt celle de parler contre ſoy-meſme, & pour ſon Riual. Cependant, tu l'as promis : & parmy les gens d'honneur, les choſes pro-

miſes ſont inuiolables, quelques iniuſtes qu'elles ſoient, & quelques difficiles qu'elles puiſſent eſtre. Que ſi tu ne te ſentois pas capable de les pouuoir faire, il faloit en refuſer abſolument la commiſſion; il faloit pluſtoſt auoüer au Prince, que tu eſtois ſon Riual; en vn mot, il faloit pluſtoſt perir. Mais puis que tu as eu la foibleſſe de l'accepter, il faut auoir la force d'aimer ſans le dire; il faut tenir ta parole, & te perdre en la tenant; il faut que Galiane ne ſçache iamais ce qui ſera pourtant toûjours; enfin il faut l'aimer eternellement, & le luy cacher eternellement: & pour tout dire en peu de parolles, il faut ſeruir Audalla contre Zelebin, puis que Zelebin l'a ainſi promis à Audalla: quelque certaine que te ſoit la mort, en accompliſſant cette promeſſe. Voila, Seigneur, la terrible reſolution que

prit cét Amant desesperé, dans vne si fâcheuse conjoncture : & lors qu'il l'eut bien affermie dans son esprit, il s'en alla à l'Apartement de Galiane, & demanda à la voir. Comme cette belle Personne n'auoit plus de Mere ; qu'elle estoit sous la conduite d'vne Gouuernante assez douce ; que ce que ce vaillant More auoit fait pour elle, le rendoit fort considerable ; & que l'inclination qu'elle auoit pour luy, le luy rendoit encores plus ; il obtint sans peine ce qu'il demandoit, aussi-tost qu'il l'eut demandé. Il entra donc dans cette Chambre : mais il y entra si triste, si interdit, & si embarrassé ; que si Galiane ne luy eust parlé la premiere, ie pense qu'il ne luy auroit point parlé du tout : & qu'il se fust fort mal acquité de son ordre & de sa promesse, quelque resolution qu'il eust prise de se vain-

cre en cette occasion. Genereux Zelebin (luy dit-elle fort obligeamment) la presence du Prince Audalla, m'empescha hier de m'acquiter de la reconnoissance que ie vous deuois : & le respect que i'eus pour luy, me fit paroistre ingrate enuers vous, en vous la faisant voir si foiblement. Mais aujourd'huy que sans choquer la bien-seance, ie puis agir auec plus de liberté, & suiure mon inclination & mon deuoir ; ie vous assure sincerement, que l'obligation que ie vous ay, est fort profondement grauée en mon cœur ; que le Temps n'aura point assez de force, pour l'en pouuoir effacer ; & que si vous me rendiez cette visite pour me demander quelque grace, vous seriez bien assure de l'obtenir. Souuenez-vous donc de vostre promesse, Madame, luy répondit-il en soûpirant ; & puis que le Prince mon Maistre a souhai-

té que ce fuſt par moy que vous viſſiez ces Vers qu'il a faits pour vous, & que vous ſçeuſſiez la paſſion qui les luy a fait faire ; ſouffrez, s'il vous plaiſt, que ie m'acquite de ce que ie luy dois : & que ie vous conjure de vous acquiter de meſme de ce que vous m'auez promis, en liſant ce papier, que ie me ſuis obligé de vous faire lire. Quelque Grand Prince que ſoit Audalla, luy répondit-elle en le prenant, & quelque obligation que i'aye au deſſein qu'il eut hier de me ſeruir, ie le trouue bien hardy : & s'il n'auoit eſté auſſi adroit que temeraire, en vous choiſiſſant, ſa galanterie ſeroit mal reçeuë, & ſes Vers ne ſeroient point leûs. Mais (adiouſta-t'elle auec quelque chagrin ſur le viſage & dans les yeux) puis que vous le voulez, ie les verray : bien que cela fuſt peu neceſſaire. En effet, elle

les lût : & puis adreſſant la parolle à Zelebin ; ſi le Prince, luy dit-elle aſſez froidement, ne cherche que des loüanges pour ſa Poëſie, ie conſens que vous luy en portiez de ma part, & que vous luy rendiez Encens pour Encens : mais s'il traite la choſe plus ſerieuſement, plus ſerieuſement auſſi, vous luy direz, s'il vous plaiſt, que ſon procedé n'eſt pas de mon gouſt : & qu'à tout autre qu'à luy, ie m'expliquerois d'vne autre maniere. A ces mots, malgré le mauuais ſuccés de l'entrepriſe de Zelebin, il parut quelque ioye dans ſes yeux, quoy qu'il taſchaſt de la cacher : & malgre le dépit de Galiane, il parût auſſi quelque choſe de plus tendre dans les ſiens, bien qu'elle eſſayaſt auſſi de l'épeſcher de paroiſtre. Neantmoins ils ſe ſurmonterent l'vn & l'autre : ils renfermerent enfin leurs ſentimens dans leurs

cœurs : & ce Riual Confident, reprenant le premier la parolle; mais, Madame, luy dit-il, le Prince eſt d'vn rang ſi éleué, qu'il n'eſt pas iuſte de le traiter comme vn autre : & ce qui ſeroit vne indiſcretion pour vn particulier, ne ſe doit pas appeller ainſi, en vn homme de ſa qualité, auquel peu de choſes ſont deffenduës. Ie ne ſçay pas, reprit-elle, ſi tout ce que vous dites eſt vray ; mais ie ſçay bien du moins que ſon iugement ne paroiſt pas fort au choix qu'il a fait de vous, dans vn employ de cette nature : & que de tous ceux à qui il le pouuoit donner, vous m'y ſemblez le moins propre. Ie m'eſtime bien malheureux, Madame, luy repliqua Zelebin, de la mauuaiſe opinion que vous témoignez auoir de moy : tant s'en faut, luy repartit Galiane, c'eſt pluſtoſt parce que ie

l'ay trop bonne, que ie crois ce que ie dis: & ie ne tiens pas vn Amant fort iudicieux, quand il choisit vn Confident fait comme vous. Quoy qu'il en soit, adiousta-t'il, ie vous quitte bien affligé de ce que ie n'ay pas pû mieux faire: ie vous conseille donc, luy répondit-elle en sous-riant, de faire plus paroistre vostre affliction, quand vous serez aupres d'Audalla, qu'elle ne paroist aupres de moy: car ie vous auoüe qu'elle me semble fort mediocre, & que ie crois qu'elle le luy sembleroit aussi. Zelebin luy fit alors vne profonde reuerence, sans luy repartir, & s'en alla retrouuer son Maistre: mais en y allant, il s'entretint en luy-mesme de cette sorte. O mauuais Confident! dit-il, as-tu fait ce que tu deuois, & ne te reproches tu rien dans tout ce que tu viens de faire? l'ay fait du moins tout ce

que i'ay pû, ſe répondoit-il ; & tout autre aſſurément, n'auroit pas fait dauantage. Helas ! adiouſtoit-il encores en ſoûpirant, agir contre ſoy, & pour ſon Riual, eſt vne choſe ſi cruelle, que pour mal qu'on la face, on la fait trop bien : car ie ſuis perſuadé, qu'on ne la doit point faire du tout, & qu'on ne la peut faire ſans crime. Il eſt vray, pourſuiuit-il, que ç'a eſté d'vne maniere ſi foible, que Galiane s'en eſt aperçeuë: & qu'elle a veû ce crime dont tu parles dans tes yeux, auſſi bien que dans ta bouche. Mais, ô Dieu ! reprenoit-il, qu'ay-ie veû dans les ſiens ? ou du moins qu'ay-ie crû y voir, durant que ie parlois à elle ? Ha ie n'en ſçay rien ! & ie n'en veux rien ſçauoir: car cette connoiſſance acheueroit de me rendre criminel, & de me faire aimer mon crime : & i'aime mieux eſtre malheureux que cou-

pable,& mourir innocent, que viure perfide. Or, Seigneur, durant qu'il raisonnoit ainsi, & qu'il songeoit à Galiane, elle n'oublioit pas Zelebin: & repassant en sa memoire, & tout ce qu'il venoit de luy dire, & tout ce que ses regards luy auoient dit, elle auoit l'ame aussi agitée, que l'esprit de cét Amant estoit agité. Tu t'abuses, Galiane, tu t'abuses, disoit-elle, & tu n'as point du tout veû, ce que tu t'es imaginée que tu voyois. Tu l'as creû ainsi, parce que tu l'as desiré ainsi : & cette creance vient de ton erreur, & non pas de ce que tu penses. Non, non, il n'est pas possible que Zelebin t'aime, puis qu'il t'a parlé de l'amour d'vn autre, & qu'il n'a parlé que pour luy ; il n'est pas, dis-je, possible, d'estre ensemble Confident & Riual ; & ce sont deux qualitez absolument incompatibles. En

effet, si Zelebin t'auoit aimée, il t'auroit parlé de sa passion, & non pas de celle de son Maistre: & bien loin de le seruir, il auroit tâché de luy nuire: & au lieu de parler à son auantage, il l'auroit plustost décrié. Il auroit mesme refusé vn tel employ, quelque danger qu'il y eust à le refuser: & quand il se seroit agy de sa mort, il ne l'auroit pas balancée, auec ce qu'il auroit aimé plus que sa vie. Mais, reprenoit-elle, si tout cela est de cette sorte, qu'a voulu dire cette ioye, que i'ay veuë malgré qu'il en eust, lors que ie n'ay pas répondu fauorablement pour le Prince? & que m'ont voulu dire ces regards passionnez, qui m'ont, ce me semble, dit tant de choses? Ie n'en sçay rien, adiouſtoit-elle, mais ie le voudrois bien sçauoir: & si ie l'ignore long temps, ie souffriray bien de cette ignorance. Ce-

pendant Galiane, disoit-elle encores, Audalla t'a voulu seruir : il est vray, reprenoit-elle, mais Zelebin t'a seruie : & l'effet l'emporte de bien loin sur la volonté. Mais le grand rang du premier, disoit cette belle Personne, est digne de beaucoup de consideration : mais le grand merite du second, reprenoit-elle aussi-tost, l'est encores dauantage : la Fortune ne doit pas l'emporter sur la Vertu : & au contraire, la Vertu doit l'empotter sur la Fortune. Il ne s'agit donc que de sçauoir si Zelebin aime Galiane : car si cela est, ie pense que Galiane ne haïra pas Zelebin. Mais Seigneur, durant que cette aimable Fille raisonnoit ainsi, ce galant More n'estoit pas sans peine, & ne se trouuoit pas peu embarrassé : car estant allé retrouuer son Maistre, le Prince Audalla ne l'eut pas plustost apperçeu, que le tirant

en

en particulier, & luy parlant bas; & bien mon cher Zelebin (luy dit-il auec beaucoup d'empreſſement) eſt-ce vous ou moy qui auons raiſon? & lequel de nous deux a deuiné la réponſe de Galiane? Seigneur, luy répondit triſtement ce Fauory, vous auez tant d'autres grandes qualitez, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que celle de bon Deuin vous manque. Ha ie vous entens! reprit le Prince, & vous m'en auez aſſez dit, pour n'auoir pas beſoin que vous m'en diſiez dauantage. Mais, pourſuiuit-il, ie ne me rebute pas aiſément: & vn ambitieux, n'eſt pas trop fâché de trouuer vne fiere. Ie preuoy pourtant, Seigneur, luy repliqua Zelebin, que cette fierté vous donnera bien de l'exercice: & que de tous les Ennemis que vous auez à combattre, elle ſera infailliblement la plus difficile à vaincre. Il ſuffit qu'elle

ne soit pas inuincible, reprit le Prince: & la difficulté me plaist plus qu'elle ne me rebute, & m'échauffe plustost que de me refroidir. Mais, Seigneur, pour ne vous rien cacher, luy dit Zelebin, ie me crois obligé de vous dire encores, que mes conjectures me trompent, ou qu'il y a quelqu'vn qu'elle ne hait pas: & qu'ainsi vous attaquez vne Place prise. Puis qu'elle a esté prise on la peut reprendre, luy repartit Audalla: & si ie découure ce vainqueur, ie luy feray bien acheter sa victoire. Cependant cõme ie veux parler moymesme à cette fiere dont vous parlez; tâchez seulement de découurir ce Riual caché, c'est tout ce que ie vous demande. En disant cela il le quita, & fut rejoindre Omur: qui le mena voir, malgré qu'il en eust, les nouuelles fortifications qu'il faisoit faire, en attendant le disner. Mais durant

qu'il s'y en alloit, Zelebin repaſſant en ſon eſprit ce que le Prince venoit de luy dire, & le dernier ordre qu'il venoit de luy donner; helas! diſoit-il en luy-meſme, qu'il me ſeroit aiſé d'apprendre à Audalla qui eſt ſon Riual! que ie le connois bien! & que i'aurois de ioye de le luy apprendre, ſi le mien n'eſtoit pas mon Maiſtre! Ouy Prince, ſi vous n'eſtiez que Prince, mon Cimeterre vous feroit connoiſtre voſtre Riual: mais vous eſtes Fils de mon Roy; mais vous eſtes mon bien-faicteur; & ie ſuis voſtre Creature. Ie vous dois de la reconnoiſſance & du reſpect: enfin, puis que vous vous confiez en moy, ie ne dois pas trahir voſtre confiance: & ſi ie ne vous découure pas voſtre Riual, ie dois du moins l'empeſcher de vous nuire. Car autrement ie ſuis vn lâche; car au-

trement ie ſuis vn traiſtre, ſans probité & ſans honneur ; ſans generoſité & ſans courage. Il n'eſt pas en mon pouuoir de m'empeſcher d'aimer Galiane : mais il eſt en mon pouuoir de m'empeſcher de luy dire que ie l'aime: & puis que ie le puis & que ie le dois, ie le feray, bien que ie preuoye qu'il m'en couſtera la vie, & que i'en mourray de douleur. Telles furent les triſtes penſées de Zelebin, pendant toute cette promenade : & quoy qu'il ſçeuſt bien les Mathematiques, & qu'il entendiſt fort bien les Fortifications, il parla ſi mal de Baſtions & de Demies-Lunes, du Corps de la Place & de ſes Dehors, que l'on eut lieu de croire qu'il n'y ſçauoit rien du tout : tant ſon eſprit eſtoit occupé par ſon amour, & tant cette penſée le rendoit incapable d'en auoir d'autre. Cependant apres auoir fait tout le

tour des Murailles de la Ville, le Prince s'en retourna au Chasteau le plus diligemment qu'il pût, afin de reuoir plûtost Galiane : qui par l'ordre de son Pere, le vint receuoir au haut de l'Escalier, suiuie de sa Gouuernante & de ses Filles, & qui le conduisit à la Sale. Mais Omur estant allé donner ses derniers ordres pour faire seruir le Prince, le hardy Audalla ne voulut pas perdre cette occasion : & conduisant cette belle Personne vers vne Fenestre qui donnoit sur vn beau Iardin, sur le pretexte de le vouloir voir; & toute la Compagnie s'estant arrestée par respect à cinq ou six pas d'eux ; il commença de luy parler bas de cette sorte. Ie ne sçay, Madame, luy dit-il, si Zelebin s'est bien acquité de la commission que ie luy auois donnée : mais il me semble que i'ay lieu de croire que non, par la réponse qu'il m'a faite : car

enfin ie ne voy pas qu'vne fort grande passion, vous face vn fort grand outrage: ni que vous deuiez trouuer estrange que l'on vous aime, puis que vous estes si aimable. Seigneur, luy répondit-elle, ie trouue au contraire, que ce que i'ay répondu, prouue la fidellité de Zelebin: estant certain qu'il faut qu'il m'ait dit & fait voir des choses facheuses, pour mobliger à répondre de cette sorte à vostre Alteſſe. En effet, Seigneur, poursuiuit-elle en riant, ie ne vy iamais vn procedé pareil au vostre: puis que n'ayant l'honneur d'estre connuë de vous que d'hier, ie voy dés auiourd'huy de la Prose & des Vers, & vne declaration d'amour en forme. Veritablement il paroist bien que vous pretendez estre Conquerant: car on ne peut pas estre plus hardy, ni aller plus viste. Il est vray, Madame (reprit

le Prince en riant à ſon tour ; qu'en cette occaſion, i'ay fait l'amour en homme de guerre : qui ne faiſant qu'attendre que les Trompettes ſonnent, pour remonter à cheual, doit bien employer tous les moments, & faire tumultuairement, ce qu'vn autre feroit auec plus de loiſir, plus de formalitez, & plus d'ordre. Mais, Seigneur, luy repartit Galiane, mon cœur n'eſt pourtant pas vne Place à emporter d'emblée : & ſi vous l'auiez jugée t'elle, vous auriez eu pluſtoſt la temerité d'vn ieune Soldat, que la prudence d'vn vieux Capitaine. Auſſi ſuis je dans vn âge, luy repliqua-t'il, qui ne me permet pas d'eſtre plus ſenſé : & d'vne humeur à dõner beaucoup à la Fortune. Ne vous eſtonnez donc pas, Seigneur, luy répondit Galiane, lors que vos deſſeins ne ſeront pas heureux : car ce qui eſt conduit par vne Aueugle,

ne l'eſt iamais gueres bien, & ne reüſſit que par Miracle. Mais c'eſt aux Diuinitez à les faire, ces Miracles dont vous parlez, reprit Audalla: & en me rendant fortuné, malgré l'imprudence de la Fortune, vous en ferez vn digne de vous, & digne des Autels que ie vous conſacre. Seigneur, reprit-elle en riant, la Guerre qui vous appelle, & les Occaſions où vous allez, font que vous en auez trop de beſoin, pour luy dire des iniures. Non, non, Madame, luy repliqua-t'il, ie ſuis aſſuré de triompher, pourueu que vous deſiriez que ie triomphe: & quelques forts que ſoient nos Ennemis, ie les vaincray, ſi vous ſouhaitez ſeulement que ie les vainque. Seigneur, reprit Galiane, i'ay trop de zele pour mon Roy & pour mon Païs, pour ne faire pas les vœux que vous deſirez que ie face: & tant que vous ne voudrez

de moy que des choſes auſſi iuſtes, vous deuez eſtre certain de les obtenir. Ie voudrois donc ſeulement, luy repartit Audalla, qu'en faiſant ces vœux pour le Prince & pour la Patrie, vous n'oubliaſſiez pas celuy qui va s'expoſer pour l'vne & pour l'autre, ou pour dire plus vray, qui va s'expoſer pour vous: car de tout l'Eſtat, il ne regarde plus que la belle Galiane: & ſi elle pouuoit vouloir qu'il vainquiſt par tout, il n'y auroit plus rien à adiouſter à ſa gloire. Ces vœux ſeroient trop vniuerſels, Seigneur, luy répondit-elle en ſouſriant: & ſi voſtre ambition vous portoit contre des Muſulmans, ie ſerois en les faiſant, vne fort mauuaiſe Muſulmane. C'eſt pourquoy demeurant dans ces termes plus raiſonnables & plus particuliers, & parlant plus preciſément des choſes; ie ſouhaiteray ſeulement, que les

Armes du Roy ſoient heureuſes entre vos mains, & qu'elles ſurmontent celles d'Epagne. Cette conuerſation n'euſt pas fini là, & l'inquietude de Zelebin n'euſt pas finy non plus qu'elle, ſi Omur ne fuſt entré: mais eſtant venu dire au Prince qu'il eſtoit ſeruy, il falut qu'il paſſaſt du lieu où il eſtoit dans vn autre: & qu'il ſe miſt à Table, ſans ſonger ſeulement à manger. En effet, ni luy, ni Zelebin, ni vn autre que ie vous nommeray tantoſt, ni Galiane, ne mangerent gueres: & au milieu d'vn fort ſuperbe repas, leurs yeux furent bien plus occupez que leurs bouches, & leurs eſprits plus ſatisfaits que leur gouſt. En effet, Audalla regardoit continuellement Galiane: Zelebin n'en faiſoit pas moins, mais il le faiſoit auec plus d'art: Galiane regardoit Zelebin, mais c'eſtoit en ſe cachant d'Audalla: &

l'Inconnu les regardoit tous, auec vne aplication eſtrange. Cependant, peu de temps apres le repas, les Attabales des Gens de guerre, qui s'eſtoient aſſemblez deuant le Chaſteau, auertiſſant le Prince qu'il eſtoit temps de partir, il prit congé d'Omur, auec le moins de parolles qu'il luy fut poſſible : & ſe tournant en ſuite vers Galiane ; Madame, luy dit-il tout bas, ie m'en vay vaincre, puis que vous le deſirez : & ne doutant pas que ie ne le face, ie vous prie de trouuer bon que ie vous l'aprenne quand ie l'auray fait : & que ce ſoit Zelebin qui vous en aporte la nouuelle. Seigneur, luy répondit-elle en le ſalüant, cette nouuelle ſera trop grande, pour n'eſtre pas bien reçeuë : & ie ſuis trop obligée à celuy qui la doit porter, pour ne le pas bien receuoir. En ſuite Zelebin s'auança vers elle : & luy parlant à ſon tour ; Mada-

me, luy dit-il fort bas, ie ne sçay si ie dois accepter le glorieux employ que le Prince me destine : & s'il ne vaudra pas mieux pour luy & pour moy, que ie meure dans le Combat, que de venir vous aprendre sa victoire. Ce doute m'outrage, Zelebin, luy répondit-elle : & pour m'en faire reparation, vous viurez, vous vaincrez, & vous viendrez, si vous auez dessein de me satisfaire. I'en ay trop dit, Madame, luy repliqua t'il : mais ie n'ay pû m'empescher d'en trop dire : & ie preuoy que si ie ne meurs point, ie ne pourray pas non plus m'empescher de vous obeïr, quoy que mon obeïssance soit criminelle. A ces mots il suiuit son Maistre, & quita sa Maistresse : & l'vn & l'autre estans montez à cheual, & s'estans mis à la teste de cette Cauallerie, ils furent ioindre le gros de l'Armée : & le Prince la faisant décamper,

ſe mit à nos Trouſſes: & fut prendre ſon Logement, à celuy que nous auions quité. Le lendemain noſtre Arriere-garde l'eut ſur les bras: & comme ſon premier auantage auoit mis la terreur panique dans nos Troupes, & qu'elles ſe retiroient en deſordre, il tailla ces derniers Corps en pieces: & les autres prenant la fuite, abandonnerent à l'Ennemy, & le butin qu'ils auoient fait, & leur Bagage, & leur Canon. Mais, Seigneur, ie n'ay garde de m'eſtendre ſur les particularitez de la défaite d'vne Armée que vous commandiez: & dont la foibleſſe vous couſta la liberté, dont vous eſtes priué depuis ſi long-temps: car vous ſçauez auſſi bien que moy, que voſtre prudence & voſtre courage n'oublierent rien, pour taſcher d'en redonner à nos

Gens : & que ſi l'exemple euſt pû les obliger à mieux faire, ils euſſent ſans doute mieux fait. Ainſi paſſant legerement ſur vn endroit de ma narration qui ne vous ſçauroit eſtre agreable, & de la Guerre à l'amour ; ie vous diray ſeulement, qu'auſſi toſt que le Prince Audalla eut repouſſé ces fuyars, iuſques au de là de la Frontiere, il s'en retourna à la Cour : & dépeſcha Zelebin vers Almerie, auec vne Lettre pour Galiane, qui diſoit, ce me ſemble, ainſi.

A LA BELLE GALIANE.

VOus m'auez commandé de vaincre, & i'ay vaincu : & c'eſt à vous que le Roy doit la gloire de ſes Armes & la victoire. Auſſi en enuoyay-ie mettre les premiers Trophées à vos pieds : afin de vous faire voir de quelle façon ie ſçay obeyr à vos ordres, & faire ce que vous commandez. Vous me verrez toûjours, Madame, dans la meſme obeïſſance : & quand vous m'ordonneriez la Conqueſte du Monde, comme la défaite des Caſtillans, vous verriez auſſi toſt vos ordres executez par

AVDALLA,

Il accompagna cette Lettre de quelques Vers, qu'il faut que ie vous recite.

EPIGRAMME.

Aimable Cauſe de mes peines,
Voſtre Captif, malgré ſes Chaiſnes,
Et tant de maux qu'il a ſouffers;
Voulant vous toucher par la gloire,
Combat & gagne vne victoire,
Digne d'eternelle memoire,
Et triomphe en portant vos Fers.

Iugez, Seigneur, ſi cette ſeconde commiſſion, ne deut pas eſtre encores plus rude que la premiere ne l'auoit eſté, à l'infortuné Zelebin: puis qu'il alloit luy-meſme trauail-

ler

ler à la gloire & à la bonne fortune de ſon Riual : en aprenant à Galiane l'auantage qu'il auoit remporté ſur l'Ennemy, & l'honneur dont il s'eſtoit couuert en cette Occaſion. Neantmoins, la penſée de reuoir cette belle Perſonne, & de la reuoir ſans ce redoutable Riual, adoucit preſques toute l'amertume de cét employ, & le luy rendit ſuportable. Il s'en alla donc à Almerie, durant que le Prince ſon Maiſtre s'en retourna à Grenade : & apres y auoir dit à Omur qu'Audalla le croyant fort de ſes Amis, luy auoit voulu faire part des premiers de la bonne nouuelle de ſa victoire: il ſe haſta de chercher l'occaſion de voir Galiane en particulier : & il la trouua heureuſement, vne heure apres ſon arriuée. Cependant quelque ioye que luy donnaſt cette chere veuë de l'objet aimé, & quelque

resolution qu'il euſt priſe, il eut de la douleur, il balança, il penſa ne rien dire du tout de ce qu'il eſtoit obligé de dire : tant il eſt difficile de loüer vn Riual, ſur tout lors que l'on parle à ſa Maiſtreſſe. Toutesfois ſe ſouuenant de ſon deuoir, auſſi bien que de ſon amour; & de ce qu'il auoit promis, comme de ce qu'il euſt bien voulu ne pas promettre; il franchit ce fâcheux pas; il ſe reſolut à parler; & entra dans la Chambre de Galiane. Madame, luy dit-il en la ſalüant, le Prince mon Maiſtre m'a commandé de vous preſenter ces deux Papiers, & de venir vous aprendre les particularitez de ſon Combat & de ſa victoire : ſi bien que comme ie fais toûjours tout ce que ie dois, quand meſme ie deurois me nuire en le faiſant, & quand meſme il s'agiroit de ma vie, ie m'acquite de ma com-

mission, sans vous dire si elle me choque ou si elle me plaist, parce que cela n'est pas necessaire. Comme ie ne doute pas, luy répondit-elle, que vostre valeur n'ait eu beaucoup de part à la victoire du Prince Audalla, ie tombe d'accord qu'il ne pouuoit mieux choisir son Courrier, dans le dessein qu'il auoit de me l'apprendre : mais ie trouue encores vne fois, qu'il ne choisit pourtant iamais bien : puis que vous me parlerez plus de vous que de luy, si vostre recit est sincere. Tant s'en faut, Madame, reprit il, ce n'est que parce que i'ay beaucoup de sincerité, que ie vous assure que le Prince a eu toute la valeur & toute la conduite que l'on peut auoir, & qu'il tient plus de luy que de son Armée, l'auantage qu'il a remporté sur l'Ennemy : car pour peu que ie manquasse d'vne qualité si essentielle aux

gens d'honneur, comme il eſt fort auantageux d'auoir voſtre eſtime, ie taſcherois de l'acquerir : & vous parlerois moins de luy que de moy, & plus clairement de certaines choſes que ie cache. Il ne faut point entendre ceux qui ne veulent pas eſtre entendus, luy repliqua-t'elle : & ie ne ſuis iamais curieuſe, tant que l'on veut que ie ne le ſois pas. C'eſt pourquoy, pourſuiuit Galiane, ie ne vous demande plus rien : & ie vay eſſayer de m'inſtruire par les Papiers d'Audalla, des particularitez de ſon Combat, & de l'importance de ſa victoire. En diſant cela, elle lût la Lettre & l'Epigramme de ce Prince: & puis reprenant la parolle en ſous-riant; ſi ie le prenois au mot, dit-elle, & que ie luy commandaſſe d'entreprendre la conqueſte du Monde, il n'importuneroit de long temps ſes Riuaux, s'il en auoit, car le Monde

n'eſt pas petit : & s'il trouuoit par tout vne reſiſtance auſſi grande qu'il trouuera dans mon cœur, il ne ſeroit plus ieune, & ie ne ſerois plus belle, lors qu'il reuiendroit triomphant. Quoy Madame (luy dit Zelebin plus gay que triſte) la gloire qui enuironne les Vainqueurs ne vous touche point ! & ce grand bruit que va faire la Renommée, ne ſera pas entendu de vous auec plaiſir ! Ie vous aſſure, luy répondit elle, que ſoit que ie regarde Audalla comme vainqueur ou comme vaincu, i'en ſuis eſgalement peu touchée : & que quand il triompheroit de tout l'Vniuers, il ne m'attacheroit pas à ſon Char, & que i'eſchaperois ſeule à ſa victoire. Il n'eſt pourtant pas aiſé de reſiſter aux victorieux, luy dit Zelebin en ſoûpirant : & quand on peut monter ſur ce Char de Triomphe auec eux

au lieu de le ſuiure, il n'eſt gueres d'ame qui ne ſoit tentée, & qui ne ſe trouue eſbloüye de cét eſclat. Mais ſi cela eſt ainſi, luy dit malicieuſement Galiane, ne me conſeillez-vous pas d'en faire autant, & de triompher auec celuy qui triomphe? Vous m'embarraſſez, Madame, luy repliqua Zelebin: & ie n'ay pas peu de peine à vous répondre. Neantmoins, puis qu'il faut que ie le face, ie le feray: & puis que vous ſouhaitez que ie prononce l'Arreſt de ma mort, vous allez eſtre obeye. Ouy Madame, ie vous conſeille d'eſcouter le Prince: ce que ie luy dois, & ce que ie vous dois, le veulent ainſi: & deuant preferer ſon intereſt & le voſtre au mien, la raiſon me demande ce conſeil, & ie vous le donne pour obeïr à la raiſon. Mais Madame, pourſuiuit-il, apres auoir fait vne choſe ſi difficile, comme voſtre ré-

ponſe malicieuſe me fait voir qu'infailliblement mes yeux ont trahy mon cœur, & vous ont découuert que ie vous aime, ie vous auoüe qu'ils vous ont dit vray, Madame : & que ie vous aime plus que perſonne n'a iamais aimé, & plus que perſonne n'aimera iamais. Ouy ie vous adore, & ie vous adoreray toujours : ma paſſion n'eſt pas moins grande que voſtre beauté, & ne durera pas moins que ma vie. Cependant, cette meſme paſſion qui me donne à vous, ne veut pas ſouffrir que vous ſoyez à moy, quand meſme i'aurois aſſez de bonheur pour vous faire deſirer d'y eſtre: & deuant preferer vos intereſts aux miens, & mon honneur à ma ioye, il faut que ie vous conſeille de ſauuer le Prince; de me perdre; & de le rendre heureux, en me rendant infortuné. Mais apres auoir fait vne choſe ſi terrible à faire, & dont vous me deuez

ſçauoir quelque gré; ſi ie merite quelque conſolation dans vne douleur ſi effroyable, ie vous coniure, Madame, par la plus grande amour qui fut iamais (& c'eſt vous coniurer par la mienne) de me dire auec la meſme ſincerité que ie viens d'auoir, ſi quand vos yeux ont ſemblé me dire qu'ils ne me haïſſoient pas, ils ont eſté veritables? afin que ie trouue ma conſolation, où ie trouue mon deſeſpoir; afin qu'en me loüant de vous, ie n'aye à me plaindre que de la Fortune. Comme ce que vous me demãdez eſt iuſte, luy repartit Galiane, ie ne vous le refuſeray pas: & ne voulant pas eſtre moins veritable, que vous auez eſté ſincere, ie vous auouë, que vos yeux ne vous ont nullement trompé: & que m'ayant fait voir voſtre paſſion, ils ont apres fait naiſtre la mienne. Ouy Zelebin, le ſouuenir de l'obligation que ie

vous ay ; la connoissance de vostre valeur ; celle de vostre merite ; celle de l'amour que vous auez pour moy ; & ie ne sçay quelle inclination secrette, que i'ay voulu combattre inutilement, & que personne ne peut iamais vaincre ; ont fait dans mon cœur ce que vous dites que i'ay fait dans le vostre : & ie n'ay pas eu moins de tendresse pour vous, que vous en auez eu pour moy. Mais apres vn aueu qui me fait rougir, & que ie ne fais pas sans peine ; mais apres vous auoir assuré, qu'Audalla, tout Grand Prince qu'il est, ne me surmontera iamais par ses propres forces, & que ie luy resisteray mieux que vous ne luy auez resisté ; il faut, dis-ie, que ie vous declare auec la mesme ingenuité que vous auez euë, que si le Prince s'auise d'employer mon Pere, & de m'opposer son authorité, les Armes me tomberont des

mains : & que vous imitant en cette rencontre, ie n'escouteray que mon deuoir, & n'escouteray plus vostre amour, & n'escouteray plus ma tendresse : car il me semble qu'il n'est pas iuste, que i'aye moins de soin de ma reputation, que vous n'en auez de vostre fortune. De ma fortune ! Madame (reprit-il en se reculant d'vn pas) ha ! si ie la considere, puissay-ie iamais n'estre consideré de vous : & si i'escoutois aussi peu mon deuoir & ma passion que ie l'escoute, ie serois bien moins miserable, & ie perirois auec bien moins de douleur. Non non Zelebin, luy repliqua-t'elle, vous ne sçauriez me déguiser la verité : vous estes bon Courtisan & mauuais Amant ; vous considerez plus vostre Maistre que vostre Maistresse ; & vostre faueur que vostre amour. Ainsi ne trouuez pas estrange, si i'imite vostre

ſageſſe : & ſi pour ne faire rien contre ma gloire, ie faits tout contre mon inclination. Helas Madame ! reprit-il, que pouuois-ie faire, que l'on puiſſe me reprocher de n'auoir pas fait? ie n'ay rien oublié, pour taſcher de faire changer de deſſein au Prince : i'ay meſme manqué de probité, en luy figurant des difficultez, que ie ne croyois pas qu'il deuſt rencontrer : & tout ce que l'adreſſe peut faire, a eſté fait par moy en cette occaſion. En effet, Madame, que pouuois ie faire dauantage ? mon Maiſtre m'ayant découuert ſa paſſion, ſans ſçauoir celle que i'auois, deuois-ie la luy faire voir ? deuois-ie luy aprendre que ſon Confident eſtoit ſon Riual, & que ſa Maiſtreſſe eſtoit la mienne ? Mais quand ie l'aurois fait ainſi, à quoy m'auroit ſeruy vne imprudence ſi dangereuſe ? le Prince auroit-il ſacrifié ſes intereſts

aux miens, & ſon amour à ma fortune ? ou ſi pluſtoſt il ne m'auroit pas perdu, pour s'oſter vn Seruiteur ingrat, qui euſt fait obſtacle à la ſienne ? Que vous diray-ie encores, Madame ? apres luy auoir tant d'obligations ; apres qu'il s'eſt confié à moy ; apres auoir accepté l'employ qu'il m'a offert ; apres luy auoir promis de le ſeruir, dois-ie luy manquer de parolle ? & ne ſeray-ie pas digne de voſtre mépris comme de ſa haine, ſi ie ſuis capable de cette lâcheté ? Son bon-heur m'oſtera la vie ; mais ma trahiſon m'oſteroit l'honneur, qui vaut beaucoup plus, & que ie luy dois preferer. Ha ! ie ne ſçay ſi ce que ie vay dire ne le choque point, cét honneur : mais ie ne ſçaurois pourtant m'empeſcher de le dire : c'eſt à vous & non pas à moy, à vous oppoſer au deſſein du Prince : car n'eſtant pas voſtre Mai-

ſtre comme il eſt le mien, ce que vous ferez ſera beau, comme ce que ie ferois ſeroit lâche. Ie ſens pourtant bien que i'en dis trop, pourſuiuit il, & que pour eſtre fidelle Amant, ie deuiens Miniſtre infidelle: c'eſt pourquoy ie ne dis plus rien, afin que vous agiſſiez toute libre. Ie vous ay déja dit là-deſſus, luy repartit Galiane, tout ce que ie vous puis dire : & comme vous ſacrifiez voſtre amour à voſtre honneur, mon honneur vaincra mon amour, ſi Audalla fait parler mon Pere. Faiſons donc tous deux ce que nous deuons, reprit Zelebin en ſoûpirant, & laiſſons faire le reſte à la Fortune. Apres cela, il la pria de répondre au Prince: & cette belle Perſonne, auec quelque ſorte de dépit, prit du papier & de l'Encre, & fit vne Lettre en ces termes.

AV PRINCE AVDALLA.

IE prens trop de part aux auantages des Mores, pour ne me réiouïr pas de la deffaite des Caſtillans: & la gloire de ma Patrie m'eſt trop chere, pour ne conſiderer pas ceux qui la font triompher. Soyez donc aſſuré, Seigneur, que ie ſuis fort aiſe de voſtre victoire: & pour vous le témoigner, trouuez bon que ie vous conſeille, de ne parler plus de Fers, ni de Chaiſnes, de Captifs, ni de Priſonniers, ſi ce n'eſt de ceux de voſtre Triomphe: car ce qui eſt propre aux vaincus, ne conuient pas aux vainqueurs, & iamais rien ne fut ſi contraire.

GALIANE.

Comme vous ne m'auez pas dicté cette Lettre (luy dit-elle en riant, apres la luy auoir luë) vos ſcrupules d'honneur ne vous doiuent pas empeſcher de la donner: auſſi ne feront-ils pas, Madame, luy reſpondit-il: & tout ce que cét honneur me pourra permettre, vous ne deuez pas douter que ie ne le face pour mon amour. Bon Amant & bon Confident, luy repliqua Galiane, ſont pourtant deux qualitez fort oppoſées: & ſi vous les pouuez accorder, vous ſerez aſſurément fort adroit, & vous n'aurez gueres de ſemblables. Au pis aller, Madame, reprit Zelebin, ma mort les accordera: & ce ſera dans le Tombeau, que mon amour & mon deuoir, ne diſputeront plus enſemble. A ces mots il prit congé d'elle: & apres l'auoir eſté prendre d'Omur, il s'en

alla à Grenade, où il deuoit retrouuer son Maistre. En effect il y estoit desia arriué: & ce Prince ne le vit pas plustost, que s'auançant promptement vers luy; & bien mon cher Zelebin, luy dit-il en l'embrassant, quelles nouuelles m'aportez vous? Galiane est elle tousiours Galiane? & comme elle a le cœur esleué, ne souffrira-t'elle point le victorieux, en faueur de sa victoire? Seigneur, luy respondit-il, cette Lettre vous aprendra mieux que moy ses sentimens là dessus: & en luy disant cela, il luy presenta celle que cette belle Personne luy auoit escrite. Ce Prince l'ouurit promptement, & la lut auec la mesme diligence: puis reprenant la parolle; Galiane, dit-il d'vn ton assez fier, est bonne Suiette & mauuaise Amante: & ie voy bien que la victoire luy plaist plus que le victorieux, & qu'elle

ne

ne l'aime pas tant que ſes Trophées. Mais, pourſuiuit-il ſur le meſme ton, les vainqueurs ne cedent pas aiſément, & ce qui leur reſiſte les anime : auſſi ne me rebuteray-ie pas ſi toſt : & ſi la Guerre ne me détache point de l'Amour, ie vaincray en amour comme en guerre. Il me ſemble pourtant, Seigneur, luy repliqua Zelebin, que l'heureux ſuccés de l'vne, vous ſera plus difficile que celuy de l'autre : & que voſtre Alteſſe s'engage dans vne entrepriſe, dont la peine paſſe le plaiſir, & dont la fin eſt fort incertaine. Il eſt vray, reprit Audalla, que tant que ie ne connoiſtray point ce Riual caché, comme ie ne le pourray pas combattre, ie ne pourray pas le vaincre : mais ſi ie puis vne fois le découurir, tout me deuiendra aiſé par ſa perte, & rien ne me ſera plus difficile. O Seigneur! luy repartit Zelebin, vous

ne connoiſſez pas bien Galiane : & de l'humeur dont elle eſt, quand ce Riual dont vous parlez parleroit pour vous; deuiendroit voſtre Confident; ſe chargeroit de vos commiſſions; & ne trauailleroit que pour voſtre eſtabliſſement & pour ſa ruine; il pourroit enfin perdre ſon amitié, mais non pas luy faire agreer la voſtre : & cette ame fiere & ferme, pourroit auoir de la haine pour luy, ſans auoir de l'amour pour vous: tant elle eſt ineſbranlable, dans vne reſolution qu'elle a priſe, & tant il eſt impoſſible de la faire iamais changer. Au reſte, Seigneur, quoy qu'il y ait peu de temps que ie la connoiſſe, ie puis neantmoins vous aſſurer de ce que ie dis, comme ſi mon malheur m'auoit rendu voſtre Riual, & que i'euſſe fait pour vous & contre moy, vne choſe ſi extraordinaire : & c'eſt ce qui m'obli-

ge de perſuader à voſtre Alteſſe de regagner le Port, durant qu'elle voit encores le Riuage. Ha Zelebin! reprit le Prince en riant, ie ne ſuis pas de ces foibles Pilotes, que la crainte de la Tempeſte empeſche de s'embarquer, ou fait reuenir de la Rade: & dés que i'ay mis le Pauillon haut, il faut que i'acheue ma nauigation, ou que ie periſſe dans l'orage. C'eſt pourquoy, pourſuiuit-il, aidez-moy à vaincre les Vents & les Flots: & ne me conſeillez plus inutilement, de ſonger à regagner le Havre. Icy, Seigneur, le triſte Zelebin ſe repentant d'en auoir tant dit, n'eut garde d'en dire dauantage: & ſon propre intereſt le faiſant taire, celuy du Prince ne le fit plus du tout parler. Cependant, comme la défaite de nos Troupes demandoit du temps pour les remettre en eſtat de ſeruir; & que de plus,

voſtre captiuité mettoit vne fort grande conſternation dans toute l'Eſpagne ; le Roy fit propoſer vne Trefue d'vn an à celuy de Grenade : qui preuoyant déja la Guerre Ciuile, que le Prince Boaudilin luy ſuſcita bien toſt apres, en ſe ioignant aux Zegris contre les Abencerrages, ſur le pretexte de l'alliance que ſon Frere vouloit contracter auec les premiers, accepta cette Trefue & la conclut : afin de n'auoir rien à faire au dehors, parmy les embarras que ce ſage Prince preuoyoit au dedans. D'autre part, l'amoureux Audalla n'eſtant plus obligé de retourner à l'Armée, ne ſongea plus qu'à ſon amour : & ſur le pretexte de la chaſſe, où les enuirons d'Almerie ſont fort propres, il s'y en alla auec vn eſquipage ſi magnifique, qu'il ſentoit pourtant plus l'Amant que le Chaſſeur, & le triſte

Zelebin auecques luy : quoy qu'il y allaſt auec vne repugnance eſtrange, pour les déplaiſirs qu'il y preuoyoit. Omur fit pluſtoſt vn Triomphe qu'vne Entrée au Prince Audalla : & les acclamations du Peuple, le firent ſouuenir de ſa victoire, auec beaucoup de ſatisfaction. Chacun le regarda comme le Deffenſeur de la Patrie; comme l'vnique apuy du Royaume de Grenade : & chacun, à l'exemple de leur Gouuerneur, aplaudit à ſa gloire, & fit des vœux pour ſa perſonne, comme luy deuant tout leur repos, & toute leur felicité. Imaginez-vous, Seigneur, quelle fut la mélancolie de Zelebin, au milieu de cette ioye publique, qui faiſoit tant d'honneur à ſon Riual : dans la penſée qu'il auoit que cette gloire luy traçoit vn chemin, pour arriuer au ſuperbe cœur de Galiane, & pour luy en faciliter l'acquiſition. Le Peu-

ple ne fit pas vn cry de joye, qui ne luy fiſt pouſſer vn ſoûpir : cette allegreſſe faiſoit ſa douleur : & regardant Audalla comme l'objet de leurs loüanges, il ſe regardoit en meſme temps, comme l'objet de leur mépris. Cependant, le Prince s'auançoit toûjours vers le Chaſteau : & à peine en vit-il la Porte, qu'il y vit la belle Galiane, qui par les ordres de ſon Pere, eſtoit venuë l'y receuoir. Dés qu'il l'aperçeut, il mit pied à terre : & comme il ſe fut aproché d'elle ; Seigneur, (luy dit cette aimable Fille en le ſalüant) c'eſt par le commandement de mon Pere que ie vous rends ce deuoir : & c'eſt par l'intereſt que ie prens au bien de mon Païs, que ie vous le rends auec plaiſir, comme au Protecteur de ma Religion & de ma Patrie. Ha Madame ! luy dit-il en abaiſſant la voix, ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous m'auez paru bonne Cito-

yenne & mauuaiſe Maiſtreſſe : & vous ne me dites rien, que voſtre Lettre ne m'euſt déja dit. C'eſt vne marque de la ſterilité de mon eſprit, Seigneur, luy répondit-elle : c'en eſt bien pluſtoſt vne de voſtre rigueur, luy repliqua-t'il : puis que vous ne me conſiderez, que par l'intereſt public, moy qui ne me ſuis propoſé en tout ce que i'ay fait, que voſtre ſatisfaction particuliere. Ha Seigneur ! reprit Galiane, ie ne pretens pas me charger de la reconnoiſſance generale : & comme tout le Royaume a part à voſtre bien-fait, il n'eſt pas iuſte que ie ſois ſeule à vous le payer, puis que vous deſirez qu'on vous le paye. Pardonnez-moy, Madame, il eſt iuſte, luy repartit Audalla : car comme ie vous l'ay dit, n'ayant penſé à ſeruir que vous, ie n'ay obligé que vous, puis que la ſeule intention oblige. Mais vous

ne ſongez pas, Seigneur, luy repliqua-t'elle, que rien n'eſt ſi propre à faire des ingrats, qu'vne obligation exceſſiue : car lors que l'on ne peut s'acquiter en faiſant tout, l'on ne fait rien, pour ne prendre pas vne grande peine inutile. Leur conuerſation en eſtoit là, lors que le malheureux Zelebin, qui ne pouuoit plus l'endurer, l'interrompit : en auertiſſant le Prince ſon Maiſtre, qu'il voyoit venir les Magiſtrats de la Ville, qui le venoient ſaluër : & puis regardant Galiane, auec des yeux tous pleins d'amour & de triſteſſe ; & elle le regardant auſſi auec des yeux tous remplis de mélancolie & d'inquietude ; il ſembla luy demander, ſi la continuation de la galanterie d'Audalla luy plaiſoit ? & elle ſembla luy répondre que non, & que ſon cœur eſtoit toujours en la meſme affiette. Cependant ces Harangueurs firent vne grande profuſion

des Fleurs de leur eloquence; & le Prince qu'ils importunoient, leur fit vne réponſe fort courte : aimant beaucoup mieux la fin que le commencement de leur Harangue. Il n'en fut pas ainſi de Zelebin ni de Galiane : car preuoyant bien que dés que ce Panegyrique finiroit, Ardalla recommenceroit de parler de ſa paſſion; ils auroient voulu qu'il euſt eſté auſſi long que celuy de Traian dans Pline ſecond, où il fait tout vn Volume. Neantmoins, ils furent plus heureux qu'ils n'eſperoient l'eſtre : car il vint tant de gens de qualité pour voir le Prince, qu'il luy fut impoſſible de renoüer la conuerſation de tout le ſoir, ni deuant ni apres le repas : & il falut qu'il ſe contentaſt de parler des yeux à cette fiere Beauté, qui feignoit de ne les pas entendre. Il trouua toutesfois vne inuention de luy parler

d'vne autre maniere: car apres qu'vne fort excellente Musique, composée de Voix & d'Instrumés, eut chanté long temps deuant luy; comme il est galant & enjoüé, & qu'il chante fort bien luy-mesme, il prit la Quitarre de l'vn de ces Musiciens: & apres luy auoir dit en riant, qu'il vouloit luy rendre harmonie pour harmonie, il chanta ces parolles, en regardant Galiane.

CHANSON.

L'Ingratte me l'auoit iuré,
Qu'elle seroit inexorable;
Que ie deuois estre assuré
De me voir toûjours miserable;
Et ses yeux, mes beaux Ennemis,
Tiennent bien ce qu'elle a promis.

Ie vy dans ſes premiers regards,
Toute la peine que i'endure;
Ils ont encor les meſmes Dards;
Elle m'eſt encor auſsi dure :
Et ſes yeux, mes beaux Ennemis,
M'ont tenu ce qu'ils m'ont promis.

Eſperons toutefois, mon cœur,
Cette fermeté nous l'ordonne :
Puis qu'en ſurmontant ſa rigueur,
C'eſt s'aſſurer vne Couronne :
Car ſes yeux, mes beaux Ennemis,
Tiennent tout ce qu'ils ont promis.

Ces Vers plurent à tout le monde: ils ne déplurent pas meſme à Zelebin: car les pleintes que le Prince y faiſoit de la cruauté de ſa Maiſtreſſe, eſtoient les plus agreables parolles qu'il pouuoit entendre de la bouche de ſon Riual. Auſſi en fit-il des remercimens ſecrets à Galiane,

par des regards passionnez: & cette belle Personne luy fit comprendre par d'autres qui ne l'estoient pas moins, qu'il n'auoit rien à craindre d'elle, & qu'il n'aimoit pas plus qu'il estoit aimé. Peu de temps apres, l'on conduisit le Prince à sa Chambre: où s'estant mis au Lit, il entretint ses pensees amoureuses, auec plus de liberté que de plaisir: la froideur de Galiane luy reuenant en la memoire, & luy faisant preuoir beaucoup de peine, dans la suite de son amour. Mais Seigneur, auant que ie m'engage plus auant dans ma narration, il faut que ie vous face souuenir, que ie vous ay parlé d'vn Amant inconnu de cette belle Personne, & que ie vous le face cõnoistre: car il s'en va d'oresen auant ioüer vn Rosle trop extraordinaire, pour ne vous y preparer pas l'esprit. Mais ce fameux Renegat si sçauant, & qui a fait tant d'au-

tres Sçauans dans le Royaume de Grenade, a trop de reputation, pour n'eſtre pas connu de vous : ainſi apres vous auoir remis en la memoire, qu'il s'apelle Muſtapha, depuis qu'il a pris l'habit & la Religion des Mores; ie n'ay plus qu'à vous aprendre que cét homme ſi ſage, a eſté amoureux iuſques à la follie : ie dis amoureux de Galiane, & voicy comment la choſe arriua. Comme Omur n'ignoroit pas que la ſcience de cét homme eſtoit vniuerſelle, il ſçauoit auſſi qu'il eſtoit fort illuminé en toutes les Mathematiques : de ſorte que les Fortifications en eſtant vne des principales parties; il ne douta pas qu'ayant tant d'autres belles connoiſſances, il n'euſt encores celle-là: & en effet, il y eſtoit fort profondement ſçauant: & peu d'Ingenieurs l'eſgalent dans vn Art ſi important, & ſi neceſſaire à la conſeruation des

Places, en quoy consiste la seureté & la force des Estats. Si bien que ce Gouuerneur d'Almerie, ayant dessein d'adjouster quelques Dehors à cette grande Ville, pour la rendre encores meilleure qu'elle ne l'estoit, obligea ce merueilleux Estranger à venir tracer ces Ouurages: & à ne le quitter point, qu'ils ne fussent reuestus, & entierement acheuez. Mais, Seigneur, celuy qui estoit venu pour empescher les autres d'estre pris, se laissa prendre luy-mesme: car il ne vit pas plustost Galiane, qu'il en deuint esperdument amoureux: sans que l'inégalité de leur âge, ni la disproportion de leur qualité, pussent iamais l'en empescher. Ce n'est pas qu'il ne vist bien l'extrauagance de sa passion: ce n'est pas qu'il ne connust bien qu'il n'auoit rien à esperer: ce n'est pas qu'il ne fust resolu de la cacher toute sa vie à tout le

monde, & meſme à celle qui la cauſoit : mais enfin, il ne fut pas en ſon pouuoir de n'aimer point vne Perſonne ſi aimable : & celuy qui rendoit les Places imprenables, laiſſa d'abord emporter ſon cœur. Cependant, comme il ſe reſolut de faire vn long ſejour à Almerie, il mena ces Trauaux bien lentement ; il fut plus d'vn Mois à faire ſon Plan ; & quand il fut queſtion de tracer ſur la Terre ce qu'il auoit tracé ſur le Papier, il ne tiroit pas vne Ligne, il ne tendoit pas vn Cordeau, il ne plantoit pas vn Piquet, ſans ſe ſeruir de vingt Inſtrumens de Mathematique, dont il n'auoit aucun beſoin : afin de tirer les choſes en longueur, & de faire durer ſon plaiſir, en faiſant durer ſon trauail. Tantoſt le Terrain ne luy ſemblant pas bon pour les Fondemens, il faloit planter des Pilotis auec des Machi-

nes, afin qu'ils fussent plus assurez. Tantost trouuant que la Ville estoit cõmandée d'vn Costau voisin, il faloit le fortifier, & l'attacher au Corps de la Place : & par mille inuentions semblables, il rendoit son employ fort long, afin que son sejour le fust aussi. Mais, Seigneur, comme il estoit aussi adroit que sçauant, pour se rendre agreable à Galiane, & pour luy pouuoir plaire en la diuertissant, il luy fit des Cilindres, des Miroirs concaues, & de ces Peintures de Perspectiue, par lesquelles les merueilleux secrets de l'Optique, fõt des Enchantemens sans crime, & vne Magie innocente qui trompe les yeux. D'autre part, pour se rendre necessaire au Pere, aussi bien qu'agreable à la Fille, s'insinuant peu à peu dans son esprit, il luy fit connoistre qu'il n'entendoit pas moins les choses œconomiques, que toutes les autres

parties

parties de la Philosophie : de sorte qu'en fort peu de temps, de son Ingenieur, il deuint son Confident, & son principal Conseiller. De sorte que plusieurs Partis fort auantageux, s'estans presentez pour espouser Galiane; & Omur l'ayant consulté là dessus, il trouua tant de deffauts en tous ces Amants, aux vns en la qualité, aux autres au Bien, & aux autres encores en la personne ; qu'il rompit tous ces mariages auec tant d'adresse, que iamais le Pere ni la Fille ne le soubçonnerent d'agir par aucun autre motif, que par celuy de la part qu'il prenoit en leurs interests. Mais, Seigneur, comme ie pense vous l'auoir déja dit, dés le premier voyage que le Prince Audalla fit à Almerie, comme ceux qui aiment sont clair voyans, cét homme si illuminé & si amoureux, ne manqua pas de découurir sa passion, quoy qu'elle

ne fiſt que de naiſtre : ſi bien qu'en voyant reuenir ſi toſt apres, vn ſi dangereux Riual, il en conçeut vne mélancolie ſi noire & ſi profonde, que comme tous les extremes ſe touchent, & que l'on paſſe aiſément des vns aux autres ; ce ſçauant homme, ſans fievre & ſans maladie, paſſa en moins de trois iours, d'vne fort grande ſageſſe, à vne fort grande follie : & de la ſouueraine raiſon, au dernier eſgarement. Il eſt vray que comme ſon mal eſtoit de la nature de celuy que les Medecins Grecs ont nommé Erotique ; c'eſt à dire amoureux, il n'auoit rien de furieux, dans ſes plus violens accés : il ne parloit que de ſon amour, de ſa jalouſie, & de Galiane : & comme il luy demeuroit en la memoire des idées confuſes de tãt de belles choſes qu'il auoit ſçeuës, il en diſoit de fort ſçauantes, parmy ſes extrauagances : mais qui toutes

aboutiſſoient à parler de ſa paſſion, & de celle qui la cauſoit. Cependant Omur, qui l'aimoit, & qui l'eſtimoit beaucoup, fut eſtrangement ſurpris de cét accident, & fort affligé de cette auanture: & quoy qu'il connuſt, par tout ce que Muſtapha diſoit, qu'il eſtoit amoureux de ſa Fille, il en parut bien plus triſte qu'offenſé, & ſongea bien plus à ſa gueriſon qu'à le punir. Il fit donc apeller les plus fameux Medecins de la Ville: qui apres auoir obſerué les ſimptomes d'vn ſi bizarre mal, & connu ſon origine; ne luy ordonnerent que quelques bains, & quelque regime, laiſſant tout le reſte à faire au Temps & à la Nature. Et comme ils ne virent rien en cét illuſtre inſenſé, qui tendiſt à la manie ni à la fureur, ils deffendirent de l'enfermer: & ordonnérent au contraire, qu'on taſchaſt de le diuertir:

eſperant par là diſſiper peu à peu ces vapeurs ſombres, qui offuſquoient ſon iugement, & qui deſconcertoient ſa raiſon. Ainſi Galiane elle-meſme, bien qu'elle euſt quelque confuſion de ſe voir vn Amant de cette eſpece; ayant beaucoup d'eſtime pour luy, & beaucoup de pitié de ſon malheur, ne laiſſa pas de ſouffrir qu'il continuaſt de la voir. Et en effet, ce ne luy eſtoit pas vn mauuais remede: car tant qu'il eſtoit aupres d'elle, ſa melancolie eſtoit plus ſociable, & ſon chagrin moins emporté. Cependant, durant douze ou quinze iours, que l'on traita ce malade, l'on ne vit autre choſe à Almerie, que des parties de Chaſſe, dont toutes les Dames eſtoient: & le Prince Audalla n'oublia rien en cette rencontre, de tout ce qu'il creut qui pouuoit plaire à Galiane & la diuertir. Apres ces

plaisirs de la Campagne, succederent ceux de la Ville : & il y eut tous les soirs grand Bal au Chasteau, où toutes les Dames d'Almerie se trouuerent : & principalement ces quatre, que nos Troupes auoient prises auec Galiane : car comme ce sont des Personnes de la Cour, & qu'ainsi elles estoient plus propres que toutes les autres à diuertir le Prince, l'on n'eut garde de les oublier. Mais comme elles n'y sont pas presentement, & que vous ne les y auez point veuës, ou du moins que vous ne les y auez point remarquées, à ce que vous m'auez dit, ie m'en vay vous en faire le Portrait, afin qu'elles soient de vostre connoissance sans en estre: & que ce que vous leur entendrez dire, vous donne apres plus de plaisir. La premiere, qui s'apelle Carralil, est petite Fille d'vn Officier de la Couronne du Royaume de

Grenade : & d'vn homme de ſi grand merite, qu'il honnoroit ſa Charge, au lieu que ſa Charge l'honnoraſt : de ſorte que cette excellente Perſonne, eſt d'vne condition fort eſleuée, & qui la met bien hors du commun. Sa beauté ne l'en ſepare pas moins : car elle a l'air gay & noble ; la taille belle, aiſée, & auantageuſe : mais qui demeure pourtant dans vne iuſte mediocrité, eſgalement eſloignée de l'excés de grandeur, & de l'excés de petiteſſe : qui ſont tous deux des deffauts, pluſtoſt que des perfections. Ses cheueux ſont d'vn chatain brun, le plus agreable du monde, & le plus propre à faire paroiſtre la blancheur du taint : elle a de grands yeux noirs, ſi beaux, ſi pleins d'eſprit, & ſi brillans, qu'il n'y a que les aueugles, qui puiſſent reſiſter à leur eſclat, & ſe ſauuer du dangereux feu dont ils brillent. Son nez eſt vn

peu grand, mais bien fait : & tel que le demande la Majesté qui paroist sur son visage, malgré l'air enjoüé qui l'accompagne. Sa bouche ni trop grande, ni trop petite, ni trop esleuée, ni trop plate, est de la plus belle forme, & du plus bel incarnat qu'il est possible de voir : ses dents ont vne blancheur & vne beauté, qui ne cede point à celle des Perles : & d'entre tant de rares choses, naissent certains sous ris si agreables & si charmans, qu'vn cœur de Bronze en seroit touché, & ne pourroit pas resister à leurs charmes. Son visage est ouale, & son taint fort blanc & fort vif : car quoy que cette terrible maladie, que l'on peut apeller l'Ennemie capitale de la beauté, y ait laissé quelques traces de son passage ; il y est encores demeuré tant de Lis & tant de Roses, qu'on la pourroit prendre pour Flore, si la

Fable pouuoit estre prise pour la verité. Enfin, si les Medailles qui nous demeurent de l'ancienne Rome sont veritables, la plus belle de toutes ses Imperatrices, ressembloit parfaitement Carialil : car elle a tous ses traits & tout son air, & l'on ne vit iamais rien de si semblable. Au reste, cette belle Personne est gaye & brillante : vn peu prompte à la verité, mais pourtant tout à fait ciuile. Elle a l'ame grande & genereuse : & quoy qu'elle ait l'esprit vn peu delicat & vn peu aisé à rebuter, elle est neantmoins fort bonne Amie. Que vous diray-ie encores, Seigneur ? elle est faite exprés pour le Monde, & née pour toutes les grandes Festes : aussi ne s'en fait-il presques point à la Cour, qu'elle n'en soit, & qu'elle n'en soit de plus tout l'ornement & toute la ioye. Cette aimable Personne est

fort touchée du merite, en quelque lieu qu'elle le trouue : il eſt vray qu'on la pourroit accuſer, en matiere d'amitié, qu'apres y auoir fait beaucoup de chemin en peu de tẽps, elle s'arreſte vn peu trop toſt : car comme elle a l'eſprit vif & ſenſible, la moindre choſe qu'on luy dit contre ſes Amies, la fait demeurer tout court. Cela la fait accuſer d'ineſgalité dans la Cour : mais ce deffaut vient toutesfois d'vne vertu : car il procede de ce que ne croyant pas que ceux qu'elle nomme ſes Amis ſoient capables de menſonge ; la grace qu'elle fait à ceux qui luy parlent, luy fait faire vne iniuſtice aux abſens. Cependant, Seigneur, quoy qu'il n'y ait perſonne plus du monde qu'elle en eſt, elle eſt pourtant capable de s'en paſſer : & la Campagne ne l'ennuye point du tout. Elle porte ſon plaiſir auec elle, & celuy de

tous les autres, où qu'elle soit. Elle aime les Liures ; elle fait des Vers; elle chante diuinement ; elle est magnifique & liberale ; elle a tout à fait l'air du grand Monde : en vn mot, elle est vne des Personnes de tout le Royaume, la plus propre à donner de l'amour : aussi y a-t'elle fait soûpirer cent honnestes gens, & cent y soûpirent encores pour elle. La seconde, qui s'apelle Amouda, est vne Personne extremement aimable, fort froide, & fort melancolique, & pourtant la plus agreable du Monde, quand il luy plaist. Elle a l'esprit delicat, & l'esprit de la Cour, autant qu'on le peut auoir : & bien qu'elle face profession d'vne fort grande pieté dans la Religion où elle est née; elle a neantmoins l'air galant & languissant, & fort propre, s'il luy plaisoit, à vne forme de vie moins seuere que la sienne. On l'accuse tou-

tesfois de ne sçauoir pas bien aimer: mais pour moy ie suis persuadé que c'est vne calomnie : & que ce sont ceux qu'elle n'a pas voulu receuoir pour ses Amis, qui en parlent de cette sorte Car outre l'extreme tendresse qu'elle a pour son Mary, qui est vn homme si bien fait, qu'on luy a donné le nom d'vn Heros; ie luy sçay deux ou trois Amies, qu'elle cherit de la maniere la plus tendre & la plus genereuse dont on puisse aimer: & entre celles-là, il y en a vne pour qui elle a solicité vn grand Procés, contre son propre interest, auec vne generosité fort extraordinaire, dans vn Siecle comme le nostre. En effet, elle a sans doute de la bonté : & celles en qui elle en croit, luy plaisent infiniment. Neantmoins, si elle suiuoit son inclination, comme elle a l'esprit fort delicat & fort esclairé, elle feroit des Satyres fort

plaiſantes & fort ingenieuſes, de ceux qui n'en ont point : mais quoy qu'elle les pûſt faire telles, elle s'en empeſche par vertu. Cependant, il eſt certain, que la pluſpart du monde l'ennuye & luy déplaiſt : & il faut auoir bien de l'eſprit, & ſur tout l'auoir bien tourné, pour ne luy déplaire pas. Quand elle veut parler, perſonne ne le fait mieux qu'elle : mais elle ne le veut pas toujours. Cette aimable femme chante fort agreablement ; s'habille fort bien ; c'eſt à dire galamment, & modeſtement tout enſemble : & à bien obſeruer ſes habits, l'on iugeroit toûjours qu'elle a de l'eſprit, tant ils ſont bien imaginez : & elle les porte auec vne certaine propreté negligée, qui luy ſied admirablement bien. Elle a des cheueux chaſtain clair, les plus fins & les plus beaux que l'on puiſſe auoir : l'air & les traits

du visage fort aimables : le taint vny & fort beau : & quelque chose de si fin & de si spritiuel dans les yeux, qu'ils descouurent tout l'esprit qu'elle tasche quelquesfois de cacher par modestie, & quelquesfois par malice. Sa taille ni trop grande ni trop petite, est merueilleusement bien faite : & cette aimable Personne, sent tout à fait ce qu'elle est, ie veux dire vne Personne de qualité. La troisiéme, qui se nomme Rapagy, est vne veufve de grande & de belle taille; qui a les cheueux les plus beaux & les plus fins qu'on les puisse auoir: les yeux bleux, le taint blanc, & la bouche belle. Cette excellente Personne, a infiniment de l'esprit, & le discernement fin & delicat : elle parle fort bien & fort iuste ; elle fait profession d'vne amitié heroïque, enuers ceux qu'elle aime ; elle a de l'esgalité & de la fermeté dans l'ame;

& vne conſtance pour ſes Amis & pour ſes Amies, que l'on ne ſçauroit aſſez loüer. Auſſi en a-t'elle vne de grand merite, qui eſt vne aimable melancolique, qu'elle aime preſques depuis qu'elle eſt au Monde, auec vne tendreſſe & vne fidelité, qui auroient peine à trouuer d'exemple. Cette Dame aime toutes les belles choſes : & les beaux Liures ſont ſon plus grand diuertiſſement. Elle a vne ſorte d'eſprit, qui partage ſi bien les choſes, que quoy qu'elle die qu'elle eſt née gaye, l'on ne ſçauroit pourtant s'aperceuoir ſi ſon temperamment la porte à la joye, ou à la melancolie : tant elle les meſle adroitement, & tant elle ſçait bien tirer tout l'agréement de ces deux humeurs differentes. Elle eſcrit fort galamment & fort iuſte ; elle eſt toujours fort propre & fort magnifique; elle a de la ciuilité & de la bonté;

& tout à fait le procedé d'vne femme de grande vertu. Elle auoit vn Mary extremement honneſte homme: dont l'eſprit eſtoit grand, eſclairé, capable des plus grandes choſes, & que l'on auroit veû vn des premiers hommes de l'Eſtat, s'il euſt eu aſſez de ſanté pour faire les Charges qu'on luy auroit infailliblement données. Cette rare Femme ſçait cacher auec beaucoup de prudence, tout ce qu'elle a dans l'ame, qu'elle ne veut pas que l'on connoiſſe: & pour donner les derniers coups de Pinceau à cette Peinture, ſon cœur eſt fort tendre, & ſon eſprit fort galant: mais elle a pourtant ſi bien ſçeu regner ſur elle-meſme, que l'on ne luy a iamais veû que des Amants malheureux. La quatriéme de ces Dames, qui ſe nomme Hyamene, eſt vne Perſonne dont la taille eſt auſſi fort gran-

de & fort belle: mais si degagée, si libre, & si noble, que l'on ne peut trouuer sa ressemblance, qu'en l'idée que l'on se figure d'vne Deesse. Ses cheueux sont du plus beau chastain du Monde : son teint a le plus beau blanc & le plus bel incarnat qui se trouue en toute la Nature, sans en excepter les Lis & les Roses, l'Albastre ni le Coral, la Neige ni le Cinabre. Elle a le visage ouale; le nez bien fait; les yeux grands, bien fendus, & d'vn bleu qui terniroit celuy du Ciel, & non seulement l'Azur de la Terre : mais si vifs, si brillans, & si pleins de feu, qu'ils mettent plus de cœurs en flame, qu'elle n'a dessein d'en embraser. Sa bouche vn peu releuée & fort petite, soit pour sa forme ou pour sa couleur, trouue vne iuste comparaison, en vn de ces gros Boutons de Rose que les premiers rayons du Soleil commencent vn peu d'en-

d'entre-ouurir. Au reſte, elle a ie ne ſçay quelles petites foſſettes aux coings de la bouche & aux iouës, où l'Amour ſe cache, & fait de dangereuſes embuſcades : & quoy que les cœurs veüillent ſe deffendre, ils ſont infailliblement bleſſez, quand ce redoutable Archer tire ſes Traits de ces lieux là. Mais il fait bien de plus grands deſordres, lors que d'entre tant de rares choſes, il ſort vne voix ſi belle & ſi paſſionnée, qu'elle inſpireroit de la paſſion, & de la paſſion la plus tendre, à l'ame la plus inſéſible, & la plus incapable d'aimer. En effet, elle l'a ſi iuſte, elle l'a de ſi grande eſtenduë, elle chante ſi proprement, & ſi ſçauamment; elle exprime ſi bien les tendreſſes de l'amour (que par vn Miracle inoüy, elle donne ſans les auoir) qu'vn merueilleux Muſicien qui luy montre, l'entend luy-meſme auec plaiſir.

Sa gorge eſt blanche & bien taillée: & lors que le chant en redouble vn peu l'agitation, l'on ſoûpire comme elle reſpire, & le cœur eſt puny de la temerité des yeux. Cependant, Seigneur, quelques auantages qu'ait ſon corps, ſon eſprit n'en a pas moins: elle l'a doux, elle l'a flateur, elle l'a inſinüant; elle l'a gay, elle l'a diuertiſſant, & tout à fait agreable: & pour dire quelque choſe de plus important, elle l'a ſolide; elle l'a illuminé; elle l'a de fort grande eſtenduë; elle parle bien; elle eſcrit bien; elle iuge bien de ce que les autres eſcriuent; & rien n'eſchape à ſa connoiſſance, de tout ce qui merite d'eſtre connu. Mais ſi ſon corps & ſon eſprit ſont beaux, ſon ame n'eſt pas moins belle: elle l'a noble; elle l'a grande; elle eſt bonne; elle eſt liberalle; elle eſt genereuſe; elle eſt ardente Amie; elle eſt

conſtante & fidelle ; elle eſt enfin tout ce qu'il faut eſtre pour eſtre accomplie, & ce que peu de perſonnes ſont. Elle eſt magnifique ; elle ſe met bien ; & elle eſt propre de la derniere propreté. Voila, Seigneur, quelles eſtoient & quelles ſont encores preſentement, ces quatre excellentes Perſonnes, dont ie vous auois promis les Portraits : & dont ie n'ay pourtant pû faire que des Eſbauches fort imparfaites, & fort eſloignées de leur perfection. Mais ſi ces Aſſemblées eſtoient belles par les Dames, elles ne l'eſtoient pas moins par les hommes : & ſi les vnes auoient bien de la beauté, les autres auoient bien de la bonne mine, de l'adreſſe, & de l'eſprit. Il eſt vray que comme entre ces gens de qualité, il y en auoit trois qui eſtoient de la Cour, ils effaçoient fort tous les autres : & comme preſentement l'vn

eſt malade, l'autre Enuoyé de ſon Roy vers vn des Rois d'Afrique, & que le dernier commande les Armes de ſon Prince vers la Frontiere du Royaume de Grenade, ie m'en vay auſſi vous en faire la Peinture: car aſſurément elle ne ſera pas indigne d'eſtre veuë de vous: ſi le Peintre ne leur dérobe point les auantages qu'ils ont reçeus de l'Art & de la Nature. Le premier, qui s'apelle Odomar, à la taille fort bien faite, & tout à fait l'air d'vn homme de qualité tel qu'il eſt, & d'vn homme de la Cour. Il eſt doux, il eſt ciuil, il eſt complaiſant, il eſt flateur, il louë tout, il ne blaſme rien, il carreſſe, il offre, il promet: & comme ſa Charge & ſon merite l'aprochent extremement de la perſonne du Roy, la foule des gens de condition que ſa faueur fait chez luy, s'en retourne toûjours conten-

te. Mais ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt qu'il eſt auſſi bon Amy que bon Courtiſan, & qu'il en a donné cent preuues : ſoit en parlant hardiment au Roy ſon Maiſtre, en faueur de ceux qu'il aime ; ſoit en leur donnant les entrées à des heures, où ils peuuent eux-meſmes parler ; ou ſoit en leur rendant de bons offices, qui dépendent purement de luy. Au reſte, il a de l'eſprit, autant que l'on en peut auoir : il l'a agreable & diuertiſſant ; il l'a enjoüé ; il l'a eſclairé ; il l'a cultiué ; & perſonne ne voit mieux ni plus finement que luy, toutes les perfections & tous les deffauts d'vn Ouurage, ni ne iuge mieux des Liures. Il fait luy-meſme des Vers & des Lettres, fort galans, & fort bien eſcrites ; & que toute la Cour voit auec eſtime, & relit auec plaiſir. Mais s'il reüſſit bien aux occupations de l'eſ-

prit, il ne reüſſit pas plus mal, aux exercices du corps : il eſt fort bon homme de cheual ; il fait bien des armes ; il dance fort bien ; & quoy qu'il ne ſoit plus dans la premiere ieuneſſe, il eſt de tous les Bals & de tous les Balets, de tous les Carrouſels, & de toutes les Courſes de Bagues : d'où il ſe tire auec autant d'adreſſe, & d'où il ſort auec autant d'honneur, pour le moins, que font de plus ieunes que luy. Cependant, s'il a les qualitez agreables, il n'a pas moins les neceſſaires : car il eſt braue de la derniere brauoure : il s'eſt hautement ſignalé à la Guerre, & dans les Combats particuliers : & ayant eſté attaqué par cinq ou ſix il ſe tira d'vne Occaſion ſi dangereuſe auec vne valeur heroïque, & qui n'a point de comparaiſon : puis que l'on a dit qu'Hercule meſme, ſeroit foible contre deux. Enfin, Seigneur, il eſt certain, que pour

tracer l'idée d'vn fort honneſte homme, il la faut prendre ſur luy. Le ſecond, qui s'appelle Orthobule, eſt vn More de fort grande qualité, comme de fort grand merite (qui a la meſme Charge qu'Odomar) a qui l'on voit tous les traits du viſage fort beaux, & qui a eu la taille fort belle: mais qui deuenant vn peu trop gras, quoy qu'il ſoit encores bien ieune, en a perdu vne partie. Il ne laiſſe pourtant pas d'auoir fort bonne grace, & fort l'air du Monde: & dés qu'on le voit, on iuge aiſément qu'il eſt homme de condition, & homme de cœur. Peu de perſonnes, ſans doute, ont autant d'eſprit qu'il en a: il l'a railleur; il l'a plaiſant; il l'a viſionnaire; de la plus agreable maniere qu'il eſt poſſible: & l'on ne peut dire les choſes plus plaiſamment qu'il les dit. Il eſt vray que cette bonne qualité

le fait accuſer d'en auoir vne mauuaiſe : car on le ſoubçonne vn peu de tirer ſur l'Amy comme ſur l'Ennemy, & de ne faire point de quartier, quand il trouue vne occaſion de médire de bonne grace, & de railler ingenieuſement. Mais outre que ie crois que ce ſont des médiſans, qui l'accuſent de médire; quand il ſeroit veritable, qu'il s'en meſleroit quelquesfois, ce ſeroit toûjours auec tant d'eſprit, & ſi delicatement, & en des choſes de ſi petite importance, que ceux meſmes qu'il piqueroit, y trouueroient plus de ſujet de rire que de ſe fâcher, & plus de cauſe de s'en loüer que de s'en pleindre. Le troiſiéme, qui s'apelle Mechmet, eſt non ſeulement de tres belle taille, mais il l'a ſi fine & ſi dégagée, & on luy voit vn air ſi libre, ſi haut, & ſi noble en toute ſa perſonne; que cét homme-

eſt fait, comme vn grand Sculpteur ou comme vn grand Peintre, repreſenteroient vn Dieu. Tous les traits de ſon viſage, ont non ſeulement de la beauté, mais vn agréement inexplicable : & dés qu'il ſous-rit, toutes les Graces ſont ſur ſa bouche & dans ſes yeux, auec tous les attraits & tous les charmes qui les font aimer, & qui le font aimable comme elles. Il a le teint tel qu'Ouide le deſire en vn Amant, dans ſon Art d'aimer : c'eſt à dire vn peu plombé & vn peu paſle : & fort propre à faire croire à vne Maiſtreſſe qu'il meurt d'amour, lors qu'il ſe porte fort bien. Il a encores ſouuerainement vne autre qualité que ce Grand Maiſtre ſouhaite en ſes Eſcoliers : ie veux dire vne hardieſſe audacieuſe ; vne temerité entreprenante ; qui ne craind rien, qui oſe tout, qui tente tout, qui haſarde tout ;

& qui se cache pourtant sous vn feint respect, sous vn air modeste & doux, & sous vne froideur aparente. Il a toutesfois ie ne sçay quoy dans les yeux, à qui le considere bien, qui découure son esprit, & qui le fait briller comme ils brillent : car il les a fins, il les a spirituels, il les a passionnez ; & rien n'est plus esloigné ni du froid, ni du stupide. En effet, sa phisionomie en cela n'est pas trompeuse : estant certain qu'il a beaucoup d'esprit, & qu'il sçait beaucoup pour vn homme de son âge. Le ton de sa voix, comme celle de son Pere, marque la Grandeur de sa Naissance, & celle de son courage : & il ne faut que l'entendre parler, pour connoistre que c'est vn grand Seigneur, & vn Braue. Enfin, il est peu d'hommes aussi bien faits dans la Cour ni dans son Siecle: & la veritable Image du verita-

ble Galant, ſe rencontre en ſa perſonne. Mais comme le Soleil a des taches, l'on veut que cét Aſtre de la Cour en ait auſſi : ou pour parler ſans figure, qu'il ſçache mieux ſe faire aimer, qu'aimer: ou plûtoſt qu'il n'aime que luy, parce qu'il ne trouue que luy d'aimable. L'on veut encores, pouſſant plus loing cette penſée, qu'il face plus ſouuent des Satyres que des Eloges : mais comme le grand merite n'eſt iamais ſans Ennemis, ie veux croire que c'eſt eux qui font ce qu'ils diſent qu'il fait : & apres cela quiter les Pinceaux, ayant acheué les trois derniers Portraits, que ie m'eſtois engagé de faire. Telles eſtoient donc, Seigneur, ces quatre belles Perſonnes : & tels eſtoient auſſi ces trois hommes de qualité, qui ſurpaſſoient de ſi loing le merite de tous les autres, & qui faiſoient tant d'honneur à la grande

Ville d'Almerie. Auſſi dés que le Prince Audalla, Zelebin, & eux paroiſſoient, tout ſe preſſoit pour les voir, pour les entendre, pour les obſeruer, pour les admirer, pour les imiter, & pour en faire ſes Modelles. Toutes les femmes de la Prouince n'en faiſoient pas moins, pour ces quatre Dames de la Cour: & quoy que quelque ſentiment d'enuie, ſe meſlaſt à leur eſtime, & à leur admiration, elles ne laiſſoient pourtant pas de prendre garde fort ſoigneuſement à leur maniere de s'habiller, à leur façon de parler, à leur accent, au ton de leur voix, à leur air, & iuſques à leur marcher, & de ſe les propoſer pour exemple, ſans faire ſemblant d'y ſonger. Or vn ſoir, Seigneur, qu'il n'y auoit point de Bal au Chaſteau, toutes ces excellentes Perſonnes ne laiſſerent pas de s'y rendre, pour y gouſter apres

le plaisir de la dance, celuy de la conuersation : & déja elle estoit sur le point de commencer, & déja chacun auoit pris sa place pour cela, & déja ce petit silence qui la deuance toûjours dans les Assemblées qui commencent, s'obseruoit par toute cette illustre Compagnie, chacun semblant s'obseruer aussi, & attendre qu'vn autre là commençast; lors qu'ils virent entrer dans la Sale où ils estoient, le sçauant Mustapha : mais en vn estat qui donna de la compassion aux vns, & de l'enuie de rire aux autres. En effet, quoy que ce venerable vieillard ait esté fort beau, & qu'il ait encores fort bonne mine; & quoy que ses habits fussent mesmes magnifiques pour vn homme de son âge, de sa profession, & de son humeur; il parut pourtant quelque chose de si desconcerté en son action, quel-

que choſe de ſi eſgaré dans ſes yeux, & quelque choſe de ſi negligé en ſon habit & en ſes pas, qu'il fut aiſé de connoiſtre, que ſa raiſon eſtoit en deſordre: & que celuy de ſon corps, venoit infailliblement de celuy de ſon eſprit. Il parloit bas; il parloit haut; il rioit; il ſoûpiroit; il auançoit; il reculloit; il regardoit vers le Ciel; il attachoit apres ſes regards vers la Terre; & reſvoit profondement. Il eſtendit ſes bras en haut; il les croiſa ſur ſon eſtomach; & demeura en vne poſture languiſſante: & puis les eſtendant de nouueau, & s'auançant d'vn pas precipité vers Audalla; ô trop heureux Riual! luy dit-il d'vn ton gemiſſant, tu es nay Prince, il eſt vray, mais tu n'es pourtant nay qu'vn homme: & comme la Fortune eſt moindre que la Vertu, i'oſe dire que tu ne deurois pas l'emporter ſur moy, ſi l'on ren-

doit iuſtice à la Vertu, comme l'on idolatre la Fortune. Car enfin, pourſuiuit-il, comme l'a dit vn Grand homme, les Grands & les petits, les riches & les pauures, ſont faits d'vne meſme Argile: & rien que le caprice de cette aueugle, n'a mis de la difference entr'eux. Vn Prince doit commander à tous, mais il doit obeïr à la raiſon: car, comme le diſoit Trajan, vn Roy ignorant, n'eſt qu'vn Aſne couronné: & ſouuent ſon iniuſtice, ne vient que de ſon ignorance. Cependant le diuin Platon veut que les Philoſophes ſoient Rois, ou que les Rois ſoient Philoſophes: mais s'il ne regnoit que de ces gens là, il y auroit bien des Thrônes vuides, quoy qu'il ſoit bien honteux à vn Roy, d'eſtre moindre que ſes Sujets. O Prince! adiouſta-t'il, Ariſtote a eu raiſon de nous aſſeurer, qu'vn ieune Souuerain eſt fort à craindre, parce

qu'il eſt difficile qu'il ſoit prudent: & chez la pluſpart des Grands, leurs Amis ſont leurs Valets, & leurs Valets leurs Eſclaues. Ils ne rendent point la iuſtice; ils ne tiennent point la Balance droite; ils ſe laiſſent corrompre par des preſens; ils ſe laiſſent aueugler par la colere; ils oppriment les bons, & fauoriſent les meſchans; ils font des Loix & les deffont; ils ſont pareſſeux pour le bien, & diligens pour le mal; ils ſe font Iuges & Parties, & par là ils gagnent toûjours leurs Procés. Ils n'aprouuent la liberté qu'en eux-meſmes; ils ſont imperieux en commandant; ils ſont ſuperbes en deffendant; ils ſont cruels en puniſſant; & pour dire quelque choſe de plus cruel que tout cela, ils nous enleuent nos Galianes. Mais Muſtapha, luy répondit le Prince en ſous-riant, il me ſemble que vous confondez vn peu les choſes, en ne diſtin-

distinguant pas les Tyrans des Rois. Ha ie les distingue fort bien! reprit il, & ie voy fort bien, que vous n'estes pas Roy, mais Tyran, en me dérobant Galiane. Mais qui vous a dit que ie l'aime? luy repartit Audalla : c'est Virgile qui me l'a dit, luy repliqua ce docte insensé : & ie l'ay apris de ce Vers.

Ie découure aisement les traces de ta flame.

Le Prince ayant alors fortuitement vne petite Boëtte d'or à la main, dans laquelle il portoit vn Parfum fort doux; & se souuenant qu'il auoit entendu dire, que les odeurs douces estoient fort bonnes pour le cerueau, reprit la parolle : & la luy adressant d'vn ton flateur; pour vous montrer, luy dit-il, que ie ne suis pas vostre Ennemy, ie vous prie

de receuoir ce que ie vous donne, & de vous en seruir vtilement.

Ie redoute les Grecs, mesme auec leurs presens,

S'écria Mustapha en se reculant d'vn pas, & en citant cét autre Vers de l'Eneïde : car puis que vous estes mon Riual, vous estes mon Ennemy, & le plus cruel que i'aye au Monde. Pour moy qui ne suis ni l'vn ni l'autre (dit Zelebin en sous-riant, & en regardant Galiane) ie vous auoüe que ie n'entendis iamais mieux parler des bons & des mauuais Princes : ha (luy repartit Mustapha d'vn ton irrité) ie ne sçay si vous ne faites point le fin, en disant ce que vous dites : & il faut auoüer que vous estes le meilleur ou le plus mauuais Confident du Monde : car vous ne quittez presques iamais Galiane ;

vous luy parlez toûjours bas ; & vous tesmoignez auoir vn grand plaisir, tant que vous estes aupres d'elle. Cette attaque surprenante fit rougir Zelebin, & cette belle Personne : & cette accusation veritable pensa les mettre en desordre, & faire voir qu'il disoit vray. Mais comme Audalla sçauoit qu'il la voyoit par son commandement, il n'y prit pas garde, ou du moins cela ne fit aucune impression sur son esprit : ioint que Mustapha ne luy donna pas le loisir d'y faire vne longue reflexion, parce qu'il reprit la parolle : & l'adressant de nouueau à Audalla ; quoy qu'il en soit, luy dit-il fierement, quand ce ne seroit que pour auoir la satisfaction de vous contredire, ie vous nie que i'aye bien parlé des Roys : & pour vous faire voir que i'ay raison d'en vser ainsi, & que ce que i'ay oublié passe de bien loin les choses dont

ie me ſuis ſouuenu, aprenez ce qu'a dit vn Grand homme, que la vertu des Rois fait celles des Sujets : & que les vices des vns, font auſſi les vices des autres. Car tout ſe moule ſur ce grand exemple : & comme ils marchent les premiers chacun les ſuit : & Denis d'Halicarnaſſe nous dit, que l'intention de la raiſon & de la Nature, eſt que celuy qui commande à tous, les ſurpaſſe tous, & qu'en rien il ne ſoit inferieur à aucun. O le beau mot de Zamolxis! que par tout où la Iuſtice ſe leue & ſe couche auec le Soleil & auec le Prince, la Paix & l'abondance ſont toûjours. O la belle Sentence de Macrobe ! que la Iuſtice conſiſte à laiſſer à chacun ce qui luy apartient : & ſi vous la pratiquiez, Audalla, vous me laiſſeriez Galiane, qui me deuroit apartenir. Mais Muſtapha, luy repartit cette belle Per-

ſonne, il me ſemble que vous auez tort de vous plaindre du Prince : car comment pouuoit-il ſçauoir voſtre paſſion, puis que ie l'ignore moy-meſme ? Ha Madame ! luy repliqua-t'il, la diſcretion n'eſt pas vn crime, & elle eſt pluſtoſt vne vertu: mais ſi elle eſt telle, reprit Carralil, pourquoy l'auez-vous quittée, & pourquoy deſcouurez vous ce que vous auiez tant caché ? Parce, adiouſta-t'il en ſoûpirant, que l'on ne voit gueres de Muëts à la geſne : & parce que lors qu'elle eſt longue, il eſt preſques impoſſible de s'empeſcher de parler. Mais vous le faites ſi bien, luy dit Odomar, que plus vous parlez, & plus le paiſir de ceux qui vous eſcoutent augmente. Ouy ſans vanité, reprit Muſtapha, ie ſçay quelque choſe en l'art des parolles : & de tous les preceptes de la Rhethorique, il en eſt peu que

i'ignore. Ie sçay que Quintilien l'attribuë à la Nature ; ie sçay que Ciceron la donne aux premiers ambitieux, qui ont formé des Royaumes & des Republiques; parce qu'ils auoient besoin d'elle, pour persuader les Peuples, & pour les obliger à leur obeïr. Aristote en attribuë l'inuention à Trasimaque ; Diodore Sicilien à Mercure Trismegiste ; Athenes l'aprit des Egyptiens, & Rome l'aprit d'Athenes ; Socrate, Demosthene, Quintilien, & mille autres, s'y sont rendus fameux, & l'ont diuisée en narration, en preuue, en refutation, & en Epilogue. C'est elle qui esmeut & qui appaise toutes les passions comme il luy plaist; c'est elle qui accuse les criminels ; qui fait condamner les coupables; qui protege les innocens ; qui soutient les orphelins ; & qui deffend d'opression les veufves. Mais helas!

quelque forte qu'elle ſoit pour les autres, elle eſt toujours foible pour moy : & ie ne perſuaderay iamais à Galiane, la compaſſion qu'elle me doit. La compaſſion eſt pourtant vne des vertus de noſtre Sexe, luy répondit Amouda : & toutes les Perſonnes bien nées comme elle, ſe font toûjours de leur deuoir, de ſaintes & d'inuiolables Loix. Les Loix ! reprit bruſquement ce Sage Fou, eh qui les connoiſt mieux que moy ? & qui ſçait mieux ce qu'elles ſont, & de qui les hommes les ont receuës ? Moïſe les donna aux Hebreux ; Mercure Triſmegiſte aux Egiptiens ; Foronée aux Grecs en general ; Dracon & Solon aux Atheniens en particulier ; Licurgue à Lacedemone ; & Palamede aux Armées. Minos aux Peuples de Crete ; Philolaüs aux Thebains ; Apollon à ceux d'Arcadie ; Zoroaſtre aux Bactriens ;

Platon aux Magneſiens ; Saturne aux Italliens ; les Mages aux Perſans ; les Druides aux Gaulois ; les Gimnoſophiſtes aux Indiens; Zelucus aux Locrois : Hipodame aux Mileſiens ; Belus aux Chaldees ; Eaque aux Habitans d'Egine ; Phedon aux Corinthiens ; Zamolxis aux Scythes ; Charondas aux Cathaginois ; Romulus & Numa Pompilius aux Romains : & pour leur donner plus d'authorité, Zoroaſtre dit qu'il les auoit reçeuës de ſon Dieu Oromaſe ; Triſmegiſte de Mercure ; Charondas de Saturne ; Dracon & Solon de Minerue ; Zamolxis de Veſta ; Platon d'Apollon ; Minos de Iupiter ; Numa de la Nimphe Egerie. Ce meſme Platõ en ſon Liure des Loix, dit qu'elles ne peuuent auoir eſté eſtablies que par vn Dieu : Demoſthene & Ciceron en diſent autant : Ariſtote les appelle l'ame des Republiques ; &

l'Orateur Romain les a apellées le lien des Villes, le fondement de la liberté, la source de l'équité, l'esprit & l'ame des Conseils. En effet, qui retient les rebelles, qui appaise les seditieux, qui donne vn Mors à l'insolence des ieunes gens, qui chastie les voleurs, qui punit les homicides, & qui donne le repos à tous, si ce ne sont ces Loix sacrées, qui aident aux necessiteux, qui secourent les affligez, qui protegent tous les malheureux? Et cependant, la Beauté dont ie me pleins, n'escoute pas seulement les Loix de l'humanité pour moy: & pour moy la moindre compassion, n'a iamais entré dans son ame. A ces mots, il fut pris d'vne si noire mélancolie, qu'il ne parla plus du tout: & se laissant aller sur des Quarreaux, il y demeura comme vne Statuë. De sorte que pour continuer la conuer-

ſation, Galiane adreſſant la parolle au Prince; Seigneur, luy dit-elle, comme cette illuſtre Compagnie eſt toute compoſée de Perſonnes qui ont infiniment de l'eſprit, voſtre Alteſſe trouuera bon, s'il luy plaiſt, que ie luy demande, & à eux en ſuite, lequel a le plus de tort, ou vne Dame qui ne veut point aimer ſon Amant, ou cét Amant qui ne veut plus aimer cette Dame lors qu'elle l'aime? Pour moy, luy répondit Audalla, ie crois que la femme eſt plus coupable que l'homme: car elle a commis la premiere iniuſtice; elle a donné l'exemple de faillir à ce malheureux; elle a eſté ingrate, auant qu'il fuſt infidelle; elle a eſté inexorable, lors qu'il eſtoit ſuppliant; elle l'a mépriſé, lors qu'il l'adoroit; & ſon inconſtance ne vient que de ſon deſeſpoir: & le crime de l'vn, ne procede que de celuy de

l'autre. Ie l'auouë, Seigneur, luy repartit Carralil : mais puis que la Dame reuient à l'Amant, l'Amant doit reuenir à la Dame : & le repentir de la premiere, doit produire le retour du second. Car rien n'excuse son changement, que la cruauté de sa Maistresse : & puis que la cause finit, l'effet doit finir aussi. Mais, luy repliqua Zelebin, l'on ne dispose pas ainsi de son cœur quand on l'a donné ; l'on ne cesse pas d'aimer quand l'on aime, toutes les fois qu'on le veut ; & la seconde Maistresse estant aussi bonne que la premiere l'a peu esté, on ne la peut quiter sans faillir, quelque pretexte que l'on prenne. Pour moy, dit Orthobule en riant, si i'estois dans cét embarras, ie pense que le plus grand merite m'en tireroit, & que ie serois à la plus belle : & moy, adiousta Mechmet en riant aussi, ie les aime-

rois toutes deux, pour leur oſter tout ſuiet de pleinte. Ou pluſtoſt, reprit Odomar, vous n'en aimeriez pas vne: car l'amour ne ſe partage pas: & elle eſt comme le point des Mathematiciens, c'eſt à dire indiuiſible. Ce que vous dites eſt vray, reprit Amouda: & ce diſcours eſt digne d'vn Cheualier ſans reproche tel que vous eſtes. Mais ie vous confeſſe ingenument, que celuy qui changeroit quand ie le voudrois, m'obligeroit à le changer quand il ne le voudroit pas: me ſemblant que la meſme facilité qui me l'auroit redonné, pourroit me l'oſter encores: & en ce cas là, i'aimerois mieux quiter que d'eſtre quitée. Ie ne ſuis pas de voſtre ſentiment, luy dit Rapagy: & la bonne opinion que i'aurois de moy, m'empeſcheroit de l'auoir mauuaiſe de luy, & de faire ce que vous dittes. En

effet, adiouſta Hyamene, tout Eſclaue qui vient reprendre ſes Fers, ne doit pas eſtre refuſé : & ſi on le fait, ce n'eſt pas aimer ſa propre gloire. Mais Madame, reprit Omur, vous ſortez de la queſtion que l'on examine : car l'Eſclaue fugitif dont nous parlons, bien loin de venir reprendre ſes Chaiſnes, en refuſe à ſa Maiſtreſſe, & n'en veut ni porter ni donner. Comme ie vous ay mis aux mains, dit alors Galiane en ſouſriant, ie n'aurois pas bonne grace de me tirer de la meſlée, & de ne faire que regarder le Combat : c'eſt pourquoy entrãt en Lice à mon tour, & regardant la choſe d'vn autre biais que vous ne l'auez tous regardée ; ie trouue l'Amante & l'Amant eſgalement criminels, & eſgalement condamnables : elle, pour luy auoir donné ſujet de la quitter : & luy, non pas pour ne vouloir plus l'aimer, car

aimant ailleurs, cela ne luy estoit pas possible : mais pour auoir esté capable d'vne seconde passion ; me semblant que tout homme qui aime bien, doit tout souffrir, sans cesser d'aimer : ou du moins cesser d'aimer sans aimer plus rien. *Le Maistre l'a dit*, *le Maistre l'a dit*, s'écria alors Mustapha, ou pour mieux dire la Maistresse : & quoy que tout ce que i'ay entendu soit plein d'esprit, l'Aigle a vollé plus haut que tous les autres Oyseaux, sans que ie l'aye pourtant perduë de veuë. Vous auez donc de bons yeux, luy dit Mechmet en riant, puis que vous vous comparez à l'Aigle : & si vous regardez si fixement le Soleil, vous pourriez bien faire des Almanachs, en regardant les Etoiles. N'en doutez pas, reprit Mustapha, n'en doutez pas : car l'Astrologie & l'Astronomie, n'éseignent rien que ie ne sçache. Car

premierement ie sçay ce que c'est que le Temps, qui n'est autre chose, selon Aristote, que la mesure du mouuement du premier Mobile, qui entraisne le Soleil d'Orient en Occident, & puis d'Occident en Orient: le Soleil, dis-ie, qui par ses diuerses esleuations, forme le iour & la nuit en diuers lieux; l'ombre & la lumiere; le chaud & le froid; & les quatre Saisons de l'année. L'Astronomie traite du Monde en general, & l'Astrologie des Astres en particulier, selon la diuision qu'en fait Isidore: c'est à dire des Spheres, de leur scituation, de leur mouuement, de leur cours, des Etoiles fixes, des Etoiles errantes, de leurs effets, des Planettes, des Eclypses, des Poles, des Climats, des Emispheres, des Cercles, des Colures, des Meridiens, de la retrogradation, du mouuement de trepidation, & de toutes ces autres

obſeruations, deſquelles les Aſtrologues tirent la connoiſſance de l'auenir, & font les Natiuitez & les Horoſcopes, par les regles de l'Aſtrologie iudiciaire. De là paſſant à d'autres eſpeces de diuinations, i'ay aprofondy la Phiſionomie, la Pyromantie, ou l'Art de deuiner par le feu: l'Hydromantie, qui tire ſes preſages de l'Eau; l'Æromantie, qui les prend de l'Air; la Geomantie, qui les cherche dans la Terre; & la Chyromantie, qui les trouue dans les marques de la main. Ie ſçay encores tout ce qu'enſeignent ſur cela, la Magie noire: ie connois les Phantoſmes veus dans l'ongle; les Miroirs enchantez; l'inuocation des Demons; les Charmes, les Sortileges, la force incroyable des parolles Magiques, lors qu'elles euoquent les Ombres; & tout ce que la Caballe opere de plus puiſſant, par les bons

bons & mauuais Anges, dont elle nous apprend les noms, le pouuoir, & les offices. Mais en vain, helas! i'ay consulté pour moy tous ces Oracles infaillibles : car toutes leurs réponses ont esté funestes, & ne m'ont promis que du mal, & ie n'ay pas trouué en vn seul, vne prediction fauorable, qui m'ait promis Galiane moins cruelle. Mais, luy dit malicieusement Orthobule, comme le corps & l'esprit sont fort meslez, si i'estois en vostre place, apres auoir consulté les Astrologues & les Magiciens, ie consulterois les Medecins, dont peut-estre vous tireriez plus de secours. O ignorant! s'écria fort plaisamment Mustapha, si vous ne confondiez pas les choses, & les maladies de l'ame à celles du corps, ie n'aurois que faire de vostre conseil, & moins encores de ceux que vous voulez que i'ap-

pelle, car ie ſerois moy-meſme mon Medecin: & ſelon le Prouerbe des Latins, ie me guerirois moy-meſme. En effet, ie ſçay ce grand Art en toutes ſes trois Parties, Pharmacie, Chirurgie, & Medecine, que les Anciens pratiquoient enſemble, & que les Siecles ſuiuans ont diuiſées, pour en faire trois Profeſſions. La premiere ne connoiſt point de Racines, d'Herbes, de Sucs, de Sels, d'Eſcorces, de Graines, de Fruits, de Metaux, de Poudres, d'Extraits, d'Infuſions, ni de Teintures, que ie ne connoiſſe comme elle: & depuis le Cedre iuſqu'à l'Hyſope, ie connois tous les Simples de la Nature, & ſçais leurs bons & mauuais effets. Enfin Pline, Serapion, Theophraſte, Galien, & Dioſcoride, Auicenne, & pluſieurs autres, n'ont rien ſçeu que ie ne ſçache, & que ie n'aye apris de leurs Eſcrits. Ie ſçay les diuers

degrez de chaleur & de froideur de toutes les Plantes. Ie connois celles qui croiſſent ſur les Montagnes, celles qui viennent dans les Vallons, & celles qui naiſſent parmy les Eaux: ie ſçay la vertu des Perles, des Pierreries, & du Coral, qui entrent dans les Confections: & ie n'ignore pas non plus à quel vſage on met la Momie, les Viperes, & le Scorpion; ni la force de l'Helebore, dont tous ceux qui aiment comme moy ont quelque beſoin. Que ſi de cette premiere Partie, nous paſſons à la ſeconde, le corps humain n'a point de Muſcles, de Nerfs, de Tendons, de Vaines, ni d'Arteres, dont ie ne connoiſſe les vſages, & que ie ne nomme preciſément: car ie ſçay l'Anatomie & l'Oſthologie, la Theorie & la Pratique: ie connois tous les Medicamens: ceux qui inciſent, ceux qui mondifient, ceux qui adou-

ciſſent, que l'on apelle anodins: & ceux qui conſolident, & qui acheuent de guerir les playes. Ie ſçay la Phlebotomie; ie connois la Mediane, la Baſilique, la Cephalique, la Saphene, la Saluatelle, les Veines meſerayques, & les Hemorrhoïdales: ie ſçay les ligatures & les bandages, pour la fracture des os; le Trepan, & toutes les autres operations de la Chirurgie. Pour les Medecins, ie les connois tous, depuis Apollon & Eſculape, les inuenteurs de ce grand Art qu'ils profeſſent: ie dis les Grecs, les Latins, & les Arrabes. Son inuention vient du premier; ſon augmentation du ſecond; & ſa perfection d'Hypocrate. Voſtre Galien, voſtre Auerroës, & voſtre Auicenne, n'ont rien enſeigné que ie ne pratique. La Medecine ſe diuiſe en cinq Parties: en la naturelle, en la conſeruatrice, en celle qui regarde les Cauſes,

en celle qui fait les prognostics, & en celle qui ordonne les remedes. Sous la premiere, sont compris les Elemens, les temperammens, les humeurs, les parties du corps, les facultez, les actions, & les esprits. Sous la seconde, la consideration de l'air, du manger, du boire, du mouuement, du repos, du veiller, du dormir, de la repletion, de l'inanition, & des agitations de l'ame. Sous la troisiéme, sont compriſes les cauſes internes, & externes, les maladies, & leurs simptomes. Sous la quatriéme, les iours critiques, les criſes, & les indices du pouls, & des ſuperfluitez du corps : & ſous la cinquiéme, la diette & le regime. Mais ie ne connois pas ſeulement ces Autheurs, que l'on appelle Methodiques : & ie n'ay pas moins bien eſtudié ceux qui ont fait Bande à part, & que l'on nomme

Chimiques. I'ay entré plus d'vne fois, dans le Laboratoire de Geber d'Algazel, & d'Auicenne: i'en ay appris les distilations, les sublimations, les circulations, & les transmutations, qui se font par l'humide & par le chaud, les deux Principes de la Nature. Ie sçay ce beau mot d'Aristote, que ce qui ne guerit point par le feu, est absolument incurable: c'est à luy que nous deuons l'Elixir, & mille autres secrets vtiles & curieux, qui conseruent la santé ou qui la redonnent. Mais helas! ie sçay tout, & & ie ne sçay rien: & quoy que ie connoisse tous les Philtres, ne pouuant me faire aimer, de tous les remedes qui sont au Monde, il n'en est plus pour moy que les Poisons. Cependant, luy dit Omur, ie ne vous conseille pas d'y auoir recours: & ie vous conseille plustost de vous

diuertir à quelque Science plus agreable & moins nuisible : comme par exemple, les Mathemathiques. Elles ont esté le jeu de mon enfance, luy repartit Mustapha : & quelques esleuées qu'elles soient, i'en ay fait mon diuertissement, plustost que mon occupation. Ouy ouy, ie sçay qu'Euclide les diuise en quatre, Arithmetique, Geometrie, Musique, & Astrologie, dont ie vous ay déja parlé, & dont ie ne vous parleray plus : & cette diuision se diuise encores apres en Perspectiue & en Optique, en Peinture, en Sculpture, en Architecture, & en Fortifications. Leurs parties en general, sont les lignes, les superficies, les angles, les nombres, & les autres qualitez semblables : & selon Aristote, elles sont les seules Sciences certaines, pourueu que l'Artiste ne manque non plus que l'Art. La Geometrie

a pour objet, la hauteur, la profondeur, & la largeur : toute la Mecchanique n'aprend ſes meſures que d'elle : & Archimede n'a fait toutes ſes merueilleuſes Machines que par ſon ſecours. La Perſpectiue & l'Optique, ſont d'agreables trompeuſes, qui font cent enchantemens innocens : & cela par les corps, par la couleur, par la quantité, par la figure, par la poſition, par la diſtance, par l'interuale, & par la diminution des objets, ſelon qu'ils ſont plus ou moins eſloignez. L'Architecture ſe diuiſe en trois eſpeces : commune, magnifique, & forte : la premiere baſtit pour les pauures, la ſeconde pour les Rois & pour les Dieux, & la troiſiéme pour la ſeureté publique. L'vne s'attache ſimplement aux choſes neceſſaires ; l'autre employe la richeſſe des ſix Ordres des Colonnes ; les Ruſtiques, les Toſ-

canes, les Doriques, les Ioniques, les Corinthiennes, & les Cõpoſées. Elle ajouſte apres les Pilaſtres, les Baſes, les Chapiteaux, les Feſtons, les Niches, & mille autres ornemens : & la derniere couure les Villes de Murailles, de Tours, de Baſtions, de Foſſez, & de Demies-Lunes. Par l'Architecture, nous voyons les Temples, les Palais, les Ports, les Places publiques, les Theatres, les Amphiteatres, les Portiques, les Arcs de Triomphe, les Pyramides, les Obeliſques, & tant d'autres rares choſes, dont tout l'Vniuers eſt plein. La Sculpture, ſi fameuſe par Mentor, qui fit la Diane d'Epheſe, & le Iupiter Capitolin, par Policlette, par Iphicrate, par Myron, par Lyſipe, par Phidias, par Pyrgotelle, & par tant d'autres rares Ouuriers, dont on voit encores les Ouurages, & dont la memoire eſt illuſtre ; trauaille en-

Or, en Marbre, en Porphire, en Bronze, en Albaſtre, en Yuoire, en Argent, en Bois, en Cire, en Terre, en Stuc, & en cent autres Matieres. Elle ſe diuiſe en ronde boſſe, en bas reliefs, & en choſes grauées: elle a pour ſes objets & pour ſes Modelles, les hommes, les femmes, les enfans, les animaux, & tout ce qui eſt en la Nature : & ſes merueilleuſes Statuës, font aſſez voir ce qu'elle eſt, & le rang qu'elle tient parmy les beaux Arts. La Peinture, originaire d'Egipte, paſſa en ſuite en Grece ; de Grece à Rome ; & de là par toute la Terre, à ce que nous aſſure Pline. Ses Maiſtres les plus fameux ont eſté Zeuxis, Parhaſius, Polignote, Apollodore, Apelles, Metrodore, Thimagoras, Thimantes, Prothogene, & mille autres. L'ombre & la lumiere font tous ſes Miracles, & toutes ſes bel-

les illusions, qui font paroistre de ronde bosse, ce qui n'est que de platte peinture. Le Dessein & la Portraiture, en sont les principes & le fondement: le Coloris en fait la varieté, & la iustesse de l'imitation: & la Perspectiue celle de la position des Figures, & de la diminution des objets, plus ou moins, selon leur esloignement. Elle exprime les passions de l'ame, par les mouuemens du corps, & par les expressions du visage: elle plaist aux yeux par sa beauté; elle ouure l'esprit par l'admiration qu'elle y cause: & par les reflexions qu'elle luy fait faire, elle retrace en la memoire, les Images des choses passées, & porte à l'imitation des grandes actions qu'elle represente. Elle estend sa connoissance dans tous les Siecles, & dans toutes les Nations: & en rapporte pour orner ses Ouurages, les diuerses Armes, les

Habillemens differens, les Meubles diuers, les diuerſes Ceremonies; & mille autres obſeruations qui font le Grand Peintre, & qui le font trauailler auec iugement; & par conſequent auec gloire. La Muſique, qui nous enchante, a ſa Noble origine des mouuemens des Cieux, ſelon Pythagore: & Platon, Ciceron, & Macrobe, ſont de la meſme opinion. D'autres tiennent, & auec plus d'apareñce, que les Oyzeaux ont eſté les premiers Muſiciens du Monde: qu'ils ſont les inuenteurs du Mode, de la meſure, des tons, & de l'harmonie: & que les hommes ne ſont que leurs imitateurs. On la diuiſe en vocale, & en inſtrumentale, ſelon Platon. Cette diuine Muſique, exprime, eſmeut, & appaiſe toutes les paſſions comme il luy plaiſt: paſſe de l'oreille iuſques à l'ame, & y regne ſouuerainement, principalle-

ment la Lydienne & la Dorienne: par cette ſimphonie enchantereſſe, qui nous emporte le cœur, & qui ſe rend Maiſtreſſe de noſtre raiſon. Ce charme ſe compoſe du Diatonique, de la Cromatique, & de l'Enarmonique: du Deſſus, de la Baſſe, de la Haute-contre, & de la Taille: de la conſonance, du ton, du demy ton, du Dieſis, de la Pauſe, du Soûpir, de l'Vniſon, des Nottes breves, ſemibreues, longues, crochuës, blanches, noires, & des fugues. L'Arithmetique, inuentée par vos Arrabes, eſt la Science des Nombres, & elle entre dans toutes les autres Sciences, ſelon le ſentiment de Platon: Dieu meſme ayant tout fait par poids, nombre, & meſure, tout eſtant compris en ces trois choſes, principe, milieu, & fin. I'en ſçay toutes les parties: diuiſion, adition, ſoubſtractiõ, multiplication, & les autres. I'en comprens toutes

les fractions : & ie ſçay enfin toutes les ſuputations de l'Algebre, toutes ſes Regles, & toutes ſes Racines. Mais helas ! tout l'Art des Nombres, n'en a point aſſez pour compter mes peines : car elles ſont infinies, & eux-meſmes ne le ſont pas. A ces parolles, ce Prodige de ſçauoir & de follie, dont la memoire eſtoit auſſi forte, que le iugement eſtoit foible, retomba dans ſon extaſe melancolique, & ne parla plus du tout. Il faut auoüer (dit alors le Prince Audalla en abaiſſant la voix, de peur d'eſtre entendu de luy) que c'eſt vne choſe digne d'eſtonnement, de voir en vn meſme eſprit tant de lumiere & tant de tenebres, tant de ſçauoir & tant d'eſgarement : & cela nous fait bien connoiſtre que l'eſprit & le iugement, ſont des qualitez fort diſtinctes, & qu'elles ne ſont pas toûjours indiuiſibles. Mais

(pourſuiuit-il en s'aprochant de l'oreille de Galiane) ie preuoy qu'il ne ſera pas ſeul, à qui vous ferez perdre la raiſon : & comme ie ne ſuis pas ſi ſage qu'il l'eſtoit, ie ſeray peut-eſtre plus fou qu'il ne l'eſt, ſi voſtre rigueur continuë. Non non, Seigneur (luy répondit-elle en ſouſriant) vous n'eſtes pas expoſé à vne ſi terrible auanture : & ſi vous n'auez beſoin d'Elebore que pour cela, nous n'en ferons point venir d'Antycire, où l'on m'a, ce me ſemble, dit qu'il y en a tant. Alors, ſans luy donner le temps de répondre, elle ſe tourna vers la Compagnie, & luy adreſſant la parolle; puis que c'eſt à moy, leur dit-elle, à faire les honneurs de la Maiſon de mon Pere, & à eſſayer de diuertir le Prince, & vous auſſi ; ſouffrez que ie vous demande, pour cela, laquelle a le plus de pouuoir, de l'amitié ou

de l'amour? Si i'estois encores Galant, dit Omur, ie vous répondrois que ce seroit la seconde : mais ma Fille, comme ie ne suis plus en l'âge où on l'est, ie vous diray franchement, que ie crois que c'est la premiere. En effet, comme le regne de l'amour est tyrannique, il n'est iamais long : & comme celuy de l'amitié est vne Royauté legitime, & qui vient de nostre affection, sa puissance est plus durable ; son Thrône bien mieux fondé ; & son Empire bien mieux estably. Car comme cette passion tumultueuse, contre qui ie parle, se laisse emporter à l'inclination aueugle qui l'attire, sans examiner si ce qu'elle nous fait aimer est aimable, ou indigne d'estre aimé ; dés qu'vn rayon de bon sens nous esclaire, & nous fait mieux iuger de l'objet de nostre amour, nous voyons nostre faute & ses defauts,

fauts, & nous nous esloignons du Precipice, où cét Ardent nous conduisoit. D'ailleurs, comme l'amour est la passion de la ieunesse, & qu'il n'y a rien de si changeant que l'humeur des gens de cét âge-là, il n'y a rien non plus de si peu durable que l'est cette passion: & comme l'effet a du rapport à sa Cause, il la suit necessairement, & change dés qu'on la voit changer. Adioustez encores à cecy, que comme la beauté fait naistre l'amour, & que cette beauté ne dure non plus que les Fleurs, & s'efface presqu'en naissant, cét effet, dont i'ay parlé, ne dure pas dauantage que cette Cause, & passe aussi promptement que ces Roses & ces Lis, dont il auoit pris son Estre. Mais il n'en est pas de mesme de l'amitié : car l'âge de la prudence, en est le veritable âge : nos Amis sont conduits dans nostre cœur par la

raiſon clair-voyante, & non pas par vn Aueugle, comme nos Maiſtreſſes y ſont conduites. Le corps n'a point de part à ce pur ſentiment de l'ame : il eſt abſolument detaché de la matiere, & purement intellectuel : & c'eſt cette noble ardeur qui a fait les Oreſtes & les Pylades ; les Theſées & les Pyrrithous ; les Eurialles & les Niſes, les Tites & les Geſipes, & tous ces autres illuſtres Amis, dont l'Hiſtoire conſerue la gloire & le nom auec tant d'éclat, tant de reputation, & tant de bruit. Auſſi eſt-ce par toutes ces ſortes conſiderations, que ie conclus que l'amitié eſt plus forte que l'Amour. Sage Omur, luy répondit Audalla, en toute autre choſe, ie ferois vanité de vous ſuiure : & de renoncer à mes propres ſentimens, afin de m'attacher aux voſtres : ſçachant bien que voſtre prudence eſt plus eſclai-

rée que la mienne, & que l'on ne peut s'esgarer en vous suiuant. Mais en celle-cy, ie vous auouë franchement, que ie ne le sçaurois faire: que toute la defference que ie vous veux rendre, se trouue courte pour cela: que vos raisons ne m'ont point conuaincu; que vostre eloquence ne m'a point persuadé; & que ie l'ay admirée sans la croire, & sans me ranger à son opinion. Car enfin, pour vous prendre par vos propres parolles, puis que vous auoüez que nostre amitié vient de nostre choix & de nostre élection, & que nostre amour au contraire, doit sa naissance à cette inclination que vous apellez aueugle, & que ie nomme clair-voyante; ne s'en suit-il pas necessairement, que ce qui nous fait aimer auec tant de rapidité (s'il est permis d'vser icy de ce mot) & quelquefois mesme malgré nous, &

malgré toute nostre resistance, a incomparablement plus de force que cette autre façon d'aimer, qui regarde, qui considere, qui examine, & qui met des Argumens en forme, auant que d'engager nostre cœur? Au reste, comme nostre question n'est pas de sçauoir si l'amour dure plus long temps que l'amitié, mais seulement si elle est plus forte: tout ce que vous auez pensé dire pour vous, a esté dit pour moy: puis que selõ la Maxime generale, rien de violent ne dure; que l'amitié est moins violente que l'amour; & que tout ce qui est plus violét a plus de force, que les choses qui ne le sont pas. De plus, cõme vous confessez que la premiere de ces passions est celle des ieunes gens, & la seconde celle des vieillards; vous ne pouuez pas ignorer, en l'estat où vous estes, apres celuy où vous auez esté, que la

ieuneſſe eſt l'âge de la force, & la vieilleſſe celuy de la foibleſſe : & nous ayant dit en ſuite que l'effet a toûjours du raport auec ſa cauſe; n'eſt-il pas vray qu'il en faut encores conclurre, que l'amour eſt plus forte que l'amitié ? Ne nous oppoſez donc plus cinq ou ſix exemples d'Amis, qui ont beaucoup fait pour les leurs, depuis que le Monde dure : puis que ie pourrois vous en citer mille, qui ſont morts pour leurs Maiſtreſſes : & tombez d'accord aueques moy, que l'amitié eſt moins forte que l'amour. Ha Seigneur ! luy dit Galiane en ſous-riant, toutes les perſonnes de mon Sexe, prendront party contre vous : car elles aiment leurs Amis, & ne doiuent pas aimer leurs Amans. Non non, reprit Carralil, vous ne croyez pas tout ce que vous dittes, & ie ne le crois pas auſſi : car pour moy, quelque

bonne Amie que ie ſois, ſi i'auois à perdre l'Amie ou l'Amant, la premiere ſeroit en peril, & l'on pourroit parier contre elle. Ha ie n'en ſuis pas de meſme ! luy repartit Amouda, puis que l'amitié peut tout ſur mon cœur, & que l'amour n'y peut rien du tout. A dire les choſes comme elles ſont, luy dit Orthobule, voſtre froideur me feroit ſoubçonner qu'elles n'y ont pas grand pouuoir ni l'vne ni l'autre, & que vous auez toûjours l'ame tiede. Les apparences ſont pourtant quelquesfois trompeuſes, adiouſta Hyamene ; il y a quelquesfois du feu ſous la cendre; & ce qui paroiſt froid ne l'eſt pas toûjours. En effet, reprit Rapagy, il eſt ſi fort de mon ſentiment, de ne découurir pas le fond de mon cœur, que meſme en cette occaſion, ie ne diray pas ce que ie penſe. Mais c'eſt le montrer que

de le cacher ainſi, luy repartit Zelbin : & ie m'aſſure qu'il n'y a perſonne icy qui ne le deuine. Pour moy, dit alors Mechmet, qui ne pretens rien à l'amitié heroïque, ie me declare pour l'amour : & ie confeſſe que ſur mon cœur, mes Amis peuuent moins que mes Maiſtreſſes. Encores faites vous mieux que la médiſance ne veut que vous faciez, luy repartit Odomar : car ſi on l'en croit, vous traitez eſgalement vos Maiſtreſſes & vos Amis : & vous n'eſtes gueres plus ardent, que l'aimable Amouda paroiſt ardente. O Téps! ô Siecle! ô Mœurs! (s'écria alors Muſtapha auec vne grande exclamation) dans quel deſordre vit-on auiourd'huy, de ſe vanter de ſes deffauts, & de faire Trophée de ſes vices! ô Morale ſans occupation! ô Philoſophie inutile! ô Philoſophes inconnus à la Cour, que l'on y fait

peu de cas de vos preceptes ! Pour moy, reprit Orthobule en riant, i'auouë que ie ne connois point ces Messieurs là : & que ie vous serois bien obligé, si ie pouuois auoir par vostre moyen l'honneur de leur connoissance. La Figure dont vous vous seruez, s'apelle Ironie, luy repartit Mustapha : & vous estes Rethoricien sans le sçauoir : mais comme l'instruction des ignorans, est vn des obiets de la Morale, & vn des deuoirs de l'homme de bien, ie ne laisseray pas de vous instruire : quoy que vous ne le demandiez qu'en vous moquant. Sçachez donc que Platon apelle la Philosophie la Loy de la vie ; le chemin de la vertu ; la terreur des vices ; le Modele des actions humaines ; la lumiere de l'esprit ; la Maistresse des mœurs ; l'ordre des pensées les plus secrettes ; la regle du iugemẽt : & il assure que c'est elle seu-

le qui fait connoiſtre toutes les choſes Elementaires : & qui porte meſme ſa contemplation iuſques au deſſus des Cieux. C'eſt elle, dis-ie, qui ouure tous les Threſors de la Nature ; qui enſeigne à viure moralement ; qui diſſipe les erreurs & les tenebres de l'eſprit ; qui empeſche, ou qui aſſoupit les diſcordes publiques ; qui eſtablit les diuerſes formes de Gouuernemens, auec vn ordre merueilleux ; qui conduit les Villes auec vne équité temperée de douceur & de rigueur, par vne ſageſſe admirable ; & qui enfin parle de tout, pouruoit à tout, & regle tout. On la diuiſe en Logique, Phiſique, Metaphiſique, Morale, Oeconomique, & Politique : & ſes plus fameuſes Sectes ont eſté l'Academique, la Cirenaïque, l'Eliaque, la Megarique, la Cinique, l'Erotique, la Stoïque, la Peripathetique, & l'Epicurienne : qui vous

ſeroit plus propre que toutes les autres : du moins comme quelques-vns ſe la figurent, & non pas comme Epicure l'entendoit. Enfin, les plus fameux Philoſophes ont eſté Socrate, Platon, Ariſtote, Pythagore, Seneque, Plutarque, & moy : qui diray pourtant des iniures à la Philoſophie, comme fit Brutus en mourant, ſi Galiane ne la traite mieux en ma perſonne, ou ſi cette ſçauante Medecine de l'ame, ne guerit la mienne de ſa paſſion : & i'apelleray les Philoſophes Sophiſtes, Charlatans, Menteurs, & Trompeurs. Si les Hiſtoriens ne ſont pas mieux traitez de vous, luy dit Odomar, l'Hiſtoire n'aura rien à reprocher à la Philoſophie : & vous aurez trouué le moyen de les accorder enſemble, ſur la preference qu'elles diſputent, & qu'elles ne ſe veulent pas ceder. Ha non non, reprit Muſtapha, ie

n'ay garde de blâmer vne choſe ſi loüable, & que tant de Grands hommes ont loüée : & il faudroit que i'euſſe le gouſt bien mauuais, pour ne connoiſtre pas ce qu'elle a de bon. En effet, Ciceron l'apelle le témoin des Temps ; la lumiere de la verité ; la vie de la memoire ; la Maiſtreſſe de la vie ; & la Meſſagere de l'Antiquité. Le bon Hiſtorien doit eſtre prudent en ce qu'il dit, & en ce qu'il taiſt ; moderé & ſans paſſion en ſes jugemens ; fort & libre à les dire, apres les auoir bien examinez ; toûjours eſgal, apres auoir auancé les choſes, dans les diuerſes narrations qu'il en fait ; iudicieux à connoiſtre & à diſcerner les actions qui meritent blâme ou loüange ; bien inſtruit de l'Antiquité & des grands exemples ; abondant en Sentences & en Maximes d'Eſtat ; meſlé dans le Monde, & dans les affaires pu-

bliques ; rechercheur curieux des actions cachées ; intelligent aux choſes de la Guerre ; graue, fidelle, ſeuere, ſçauant, poly : & voila les qualitez du bon Hiſtorien ; & voila par où ſont paruenus à la gloire, les Thucidides, les Xenophons, les Titeliues, & les Tacites. Heureux, ſi du moins apres mes diſgraces, & apres ce que i'ay à ſouffrir pour Galiane, ie trouuois vn de ces Grands hommes, qui fiſt ſçauoir mes auantures à la Poſterité : mais noſtre Siecle en a ſi peu, que ſi ie ne le fais moy-meſme, mon Nom mourra aueques moy. Il me ſemble pourtant (luy dit Mechmet, pour le faire encores parler) que tout Grand homme que vous vous croyez, & que vous voulez que l'on vous croye, vous nous auez donné lieu de douter ſi la Geographie & la Coſmographie ſont de voſtre connoiſſance:

puis qu'ayant eſté nommées les yeux de l'Hiſtoire, vous ne les deuiez pas oublier. L'objection a de l'eſprit, mais le doute eſt ſans jugement, luy repartit ce ſçauant vniuerſel: & ſçachant que ie poſſede toutes les Sciences, il ne falloit pas me ſoubçonner de manquer de celle-là. Cependant, pour reparer le deffaut de ma memoire; & pour vous leuer ce ſcrupule, au lieu que vous ne me demandez des nouuelles que de la Geographie & de la Coſmographie, ie vay vous en dire encores de la Topographie & de la Corographie, afin de faire plus que ie ne dois. Ce n'eſt pas, à dire les choſes comme elles ſont, qu'il y ait vne fort grande difference entre elles; car toutes ont la deſcription du Monde pour objet: mais auec cette diſtinction, qu'il y en a trois qui ſe contentent de repreſenter

par des lignes de couleurs differentes, les Solſtices, les Climats, les Paralelles, les Meridiens, les Lõgitudes, & les Latitudes, les Poles, les Zones, les Tropiques, les Promontoires, les Caps, les Mers, & les Golphes, les Fleuues & les Riuieres, la Terre ferme & les Iſles : & que l'autre adiouſte à cela, vne deſcription plus particuliere de la nature de chaque lieu : des Mœurs & des Couſtumes de leurs habitans, de la diuerſité de leurs Animaux, de leur pauureté, ou de leur richeſſe. Les principaux Autheurs de la Coſmographie, ſont Anaximandre, Democrite, Eudoxius, Diſcearque, Hypias, Dion, Strabon, Solin, Pomponius Mela, & Ptolomée. Toute l'Antiquité n'a connu que trois des Parties du Monde : l'Aſie, l'Europe, & l'Affrique : mais ces fameux Chreſtiens, Chriſtophle Colomb & Americ Veſpuce, vien-

nent d'en découurir vne quatriéme, plus grande que toutes les autres, que ce dernier a nommée Amerique, parce qu'il s'appelloit Americ. La premiere eſt diuiſée en quarante Prouinces, que l'on peut apeller des Royaumes, & qui pour la pluſpart l'ont eſté, dont voicy les principales : le Pont, la Bithinie, la Licie, la Galatie, la Pamphilie, la Capadoce, les deux Armenies, la Cilicie, la Colchide, l'Iſle de Chypre, la Syrie, la Fenicie, la Paleſtine, l'Arrabie Pierreuſe, la Deſerte, & l'Heureuſe : la Meſopotamie, l'Aſſirie, la Paphlagonie, la Medie, la Suſiane, la Perſide, la Parthienne, les deux Caramanies, l'Hircanie, la Margiane, la Sogdiane, les Saces, les deux Scythies, l'Aracoſie, la Gedroſie, les Indes au deça & au de-là du Gange, l'Iſle Taprobane, le Iapon, l'Etat du Mogor,

& la Chine. La seconde contient trente-cinq Dominatiõs principales: l'Irlande, l'Escosse, l'Angleterre, les Païs bas, les treize Cantõs des Suisses, la Franche Cõté, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, la Nauarre, l'Allemagne, la Hongrie, la Suede, le Dannemarc, le Holstain, la Norüege, la Pologne, la Moscouie, la Tartarie, l'Illirie, la Dalmatie, l'Italie, c'est à dire les Estats du Pape, le Royaume de Naples, le Duché de Milan, celuy de Parme, de Modene, & de Mantouë: la Toscane, & la Republique de Luques, la Corsegne, Malthe, la Sardaigne, la Sicile, Majorque, Minorque, l'Estat de Venise, celuy de Genes, les Isles de l'Archipel, la Cãdie, & Partie des Estats du Grãd Seigneur. La troisiesme se separe en onze Prouinces, selon Ptolomée: Numidie, Cirene, les deux Mauritanies, Tigintane & Cœzarienne, Mar-

Marmarique, les deux Lybies, l'Egypte, la Thebayde, les Abiſſins, & l'Ethiopie. L'on connoiſt de la quatrieſme, le Royaume de Callecut, la Floride, Cuba, Nicaragua, Gatimala, la nouuelle Eſpagne, & la nouuelle Frãce, & l'on découure tous les iours de nouuelles Terres. Les principales Mers du Monde, ſont l'Ocean, la Mer Mediterranée, la Mer Atlantique, la Mer Adriatique, le Pont-Euxin, le Boſphore de Thrace, la Mer Noire, la Mer Blanche, la Mer Rouge, la Mer Pacifique, la Mer Glaciale, la Mer Caſpie, & la Mer Baltique. Les Fleuues les plus fameux, & les Riuieres les plus fameuſes, ſont le Gange, l'Euphrate, le Tygre, le Nil, le Tibre, le Po, la Seine, le Rhoſne, la Loire, le Rhein, la Meuſe, le Danube, la Viſtule, la Tamiſe, le Tage, & le Guadalquiuir. Les Montagnes les plus celebres ſont, les Alpes, l'Apenin, le

Mont Gibel, l'Æna, ou le Mont Vesuue, les Pyrénées, les Monts Riphées, le Mont Atlas, le Caucase, le Mont Olimpe, Eme, Rhodope, & le Parnasse, dont tous les Poëtes on tant parlé. Les Animaux les plus considerables, sont les Lions, les Tygres, les Pantheres, les Onces, les Elephans, les Rhinocerots, les Ours, les Cheuaux, les Singes, les Aigles, les Paons, les Perroquets, les Baleines, & les Crocodyles. Les Villes de la plus grande reputation qui subsistent encores, sont Rome, Messine, Palerme, Paris, Constantinople, Bagdet, le Caire, Alexandrie, Hierusalem, Damiette, Alger, Thunis, Marroc, Fez, Tripoly, Venise, Naples, Florence, Genes, Thurin, Chambery, Madrid, Lisbonne, Londres, Bruxelles, Anuers, Amsterdam, Stokolm, Geneue & son Lac, Copenhaguen, Vienne en Austriche,

Straſbourg, Dantzic, Treves, Cologne, Mayence, les Villes Anſeatiques, Cracouie, Moſcou, Hiſpaen, voſtre Grenade, & tout le reſte : car les Carthes & les Liures ne contiennent rien que ma memoire ne contienne, & qui ne ſoit preſent à mon eſprit. Mais helas ! quand ie poſſederois tout ce que ie connois, ie n'en ſerois pas moins miſerable : puis que n'ayant pas Galiane, ie n'aurois rien, & que ie mépriſe tout ſans elle, & que ie haïs tout pour l'aimer. Auſſi quand ie deurois mettre Oſſe ſur Pelion, comme lès Geans, entaſſer les Montagnes comme eux, & meſme remettre toute la Nature dans la confuſion du Cahos, tu me la rendras, tu me la rendras (dit-il d'vn ton menaçant au Prince Audalla) ou tu adiouſteras ma deffaite à ſa Conqueſte, & ma mort à ton Triomphe. En effet, il s'alloit ietter ſur luy, lors

que Galiane, qui s'en aperçeut, prit la parolle : & luy parlant d'vn air imperieux ; & quoy Mustapha, luy dit-elle, perdez-vous le respect que vous me deuez? & ne vous souuient-il plus de ce qu'vn Amant doit à sa Maistresse? A ces mots, il s'arresta tout court, & tomba à genoux à ses pieds, comme s'il eust esté frappé d'vn coup de Tonnerre : & la regardant auec des yeux tous couuerts de larmes, il inspira de la compassion à ses deux Riuaux, & non seulement à sa Maistresse : de sorte que iugeant bien qu'il ne troubleroit plus la conuersation, Galiane la recommença ainsi. Trouuez encores bon, dit-elle au Prince, que ie vous demande, Seigneur, si les plaisirs de l'amour, ie dis les plaisirs innocens, sont plus grands, ou en la memoire du passé, ou en l'esperance de l'aduenir, ou en la felicité presente? Comme ie

ne ioüis pas presentement de cette derniere, luy répondit Audalla, si ie ne l'auois point connuë en d'autres rencontres, ie ne pourrois pas parler d'elle: ou si i'en parlois, ce seroit assurément fort mal. Mais n'ayant pas toûjours esté aussi malheureux que ie le suis, ie puis, ce me semble, dire mon auis dans cette dispute: & opiner sur vne question digne de l'esprit de celle qui la fait, & proportionnée à sa grandeur & à sa delicatesse. Cependant, comme pour connoistre les choses, il les faut examiner, les considerer, & les regarder de prés; trouuez bon que ie suiue cet ordre: & que ce soit par ce chemin, que ie tâche de trouuer la verité & la raison. Ie vous diray donc, Madame, que cette premiere espece de bon-heur qui n'est plus, me semble vn peu chimerique: en effet, elle ne fait voir les choses qu'à trauers des

ombres, & confuſément, comme les Peintres font voir les eſloignemens dans leurs Païſages : ce ne ſont que des Images confuſes, que le Temps a déja à demy effacées dans la memoire : & qui ne peuuent faire auſſi ſur vn eſprit qu'vne fort legere impreſſion. Non, Madame, le Coloris de ces Peintures, n'a plus ſa premiere viuacité : & s'il eſt vray qu'elles donnent quelque ſatisfaction ; il eſt du moins bien certain, qu'elle eſt fort eſloignée de celle qu'elles ont autrefois donné. Mais cela n'a garde d'eſtre encores ainſi : car au contraire, le ſouuenir d'vn bien que l'on n'a plus eſt vn mal : & quand on ſe ſouuient de ſa perte, c'eſt le perdre encores vne fois : de ſorte qu'en cét eſtat, on ſe peut pluſtoſt dire malheureux qu'heureux, & pluſtoſt à plaindre qu'à enuier. I'en dis autant de la ſeconde eſpece de felicité, qui eſt celle de l'eſperan-

ce: car cette trompeuſe ne nous fait aparoiſtre que des Phantoſmes; ne nous preſente que des choſes qui ne ſont point, & qui ne ſeront peut-eſtre iamais; & quoy que l'on ſe flatte fort aiſément, il eſt abſolument impoſſible, que ce qui a tant d'incertitude, puiſſe donner vn fort grand plaiſir. En effet, l'eſperance & la crainte, ſont deux Compagnes inſeparables: de ſorte que ſi l'vne donne de la ioye, l'autre donne de la douleur: & par là cette premiere n'eſt iamais parfaite, ni celuy qui l'a tout à fait content. Mais il n'en eſt pas de meſme de la troiſiéme eſpece de felicité, qui eſt la felicité preſente: car elle n'a ni les Chimeres de la premiere, ni les Phantoſmes de la ſeconde, ni les plaiſirs confus de l'vne, ni les plaiſirs douteux de l'autre: tant s'en faut, elle n'a rien que de ſolide, que de veritable,

& que d'effectif: & c'eſt ce qui me fait conclurre, Madame, que les plaiſirs de l'amour ſont plus grands, en la felicité preſente, qu'en l'eſperance de l'aduenir, ni qu'en la memoire du paſſé. Pour moy, Seigneur, dit Carralil, comme tous les extremes ſont eſgalement vicieux, ie chercheray la mediocrité entre deux excés condamnables : & ie ſeray pour vous & contre vous, ſelon que vous auez ſuiuy ou quité la Raiſon, que l'on ne doit iamais quiter, & que l'on doit toûjours ſuiure. Car ie tombe d'accord auec vous, que l'idée des choſes paſſées, eſt vn plaiſir fort creux & fort imaginatif, & comme vous l'auez dit, fort chimerique: en effet c'eſt ſe nourrir de vent, & de quelque choſe de moins reel, que de ſe contenter de ce qui n'eſt plus, & de ce qui ne peut plus iamais eſtre: car le paſſé ne ſe reuoque point, & c'eſt pour l'éternité

qu'il eſt paſſé, ſans retour, & ſans que toute l'eſtenduë des Temps, le reuoye en l'eſtre des choſes. I'auouë encores que la memoire d'vn bien perdu, eſt plus propre à cauſer de la douleur, qu'à faire naiſtre de la ioye: & que plus elle nous le figure grand, plus la priuation nous en eſt ſenſible. Mais apres auoir commencé d'agir de concert, & marché quelque temps enſemble, il faut diuiſer nos intereſts, il faut nous ſeparer, il faut ceſſer d'aller de conſerue: parce que ie ne crois point du tout que le dernier degré de plaiſir, ſoit en la felicité preſente, non plus qu'en la felicité paſſée. En effet, Seigneur, outre qu'elle a quelque choſe de trop groſſier, & de trop materiel, pour meriter ce premier rang, l'experience nous aprend encores, que la poſſeſſion des plaiſirs les détruit, & en oſte la pointe & le Sel; en oſte toute

la delicateſſe & tout le gouſt; & fait que bien loin d'eſtre des plaiſirs ſouuerains, ils ne ſont pas ſeulement de ſimples plaiſirs, tant ils touchent peu le cœur, & tant noſtre ame les trouue inſipides. D'ailleurs, la poſſeſſion d'vn bien, eſt toûjours acompagnée de la crainte de le perdre: & tant que l'on a beaucoup de crainte, l'on n'a pas beaucoup de plaiſir. Mais il n'en eſt pas ainſi de celuy que l'eſperance donne: il n'a ni le fantaſtique de l'vn, ni la groſſieretè de l'autre: il n'eſt accompagné ni de la douleur d'auoir perdu, ni de l'aprehenſion de perdre: il eſt toûjours tranquile; il eſt toûjours gay; & par conſequent les plaiſirs de l'amour ſont plus grands, en l'eſperance de l'aduenir, qu'en la memoire du paſſé, ni qu'en la felicité preſente. Bien que la troiſiéme opinion, dit alors Amouda, ait déja eſté traitee

par deux fois de chimerique, de fantastique, & d'amoureuse de Phantosmes, ie ne crains point d'auouër que c'est la mienne: & que ie la trouue plus raisonnable que les deux autres ne le sont. En effet, si la derniere, comme l'a fort bien prouué Carralil, est trop terrestre, trop grossiere, & trop attachée aux Sens, pour donner vn fort grand plaisir; la seconde, qui ose accuser la premiere de se repaistre d'idées, de songes, & d'imaginations, est elle mesme vne bizarre, qui resve toute esueillée; qui se nouurit de fantaisies; c'est à dire de vent, comme le Cameleon: & qui cherche la felicité en des choses qui ne sont point, qui ne seront iamais, & qui ne peuuent aparemment iamais estre. Mais il n'en est pas de mesme de l'agreable souuenir des plaisirs passez: car tout ce qu'ils remettent en la memoire est solide; est effectif;

a veritablement eſté. Au reſte, cette felicité n'eſt troublée, ni par la crainte de n'obtenir pas vn bien; ni par celle de le perdre, apres l'auoir obtenu. L'on n'a plus, en ce bien-heureux eſtat, ni Riuaux, ni ialouſie : & s'il eſt vray, comme on l'a dit, que le ſouuenir des maux paſſez donne vn grand plaiſir; combien en doit donner vn plus grand celuy des felicitez paſſées, puis qu'elles ſont auſſi agreables, que les autres ſont fâcheux ? De là, Seigneur, ie conclus, que les plaiſirs de l'amour ſont plus grands en la memoire du paſſé, qu'en l'eſperance de l'aduenir, ni qu'en la felicité preſente. Ha! pour moy, dit alors Galiane, non ſeulement ie n'oſerois dire mon opinion, mais ie n'oſerois meſme en auoir: & vous auez tous trois ſouſtenu la voſtre auec tant de grace, tant d'éloquence, & tant d'eſprit,

qu'il n'eſt pas poſſible que le mien ſe determine, ni qu'il puiſſe prendre Party. En effet, Madame, adiouſta Rapagy, ce choix ne ſeroit pas aiſé à faire : & ſi l'vn des trois a la raiſon de ſon coſté, les deux autres ont quelque choſe qui luy reſſemble ſi fort, qu'il n'eſt pas poſſible de la diſcerner, & moins encores de la connoiſtre. Pour moy, dit Hyamene en ſous-riant, complaiſance à part, ie voy bien de la ſubtilité, en deux de ces beaux diſcours : mais ie crois voir plus de force, plus de raiſon, & plus de verité au troiſiéme. La queſtion eſt de ſçauoir, lequel c'eſt que vous apellez ainſi, reprit Omur, & c'eſt à vous à nous le dire. Ie le deuine aiſément, ſans qu'elle nous le die, adiouſta le Prince : & ie voy fort bien que cette belle Perſonne eſt du bon Party, & qu'elle porte mon Eſcharpe, quoy qu'el-

le feigne de la vouloir cacher : car i'en voy paroiſtre vn petit bout, ſous la Veſte dont elle la couure. En effect, dit Zelebin, le Parti de voſtre Alteſſe eſt trop iuſte pour n'en pas eſtre : & ie ne ſçay comme quoy la belle Galiane a pû demeurer neutre, ayant tant de ſujet de ne l'eſtre point. C'eſt vn effect de ſa prudence, luy repartit Odomar : & comme elle eſt accouſtumée à vaincre, elle ne veut pas ſe commettre à la Fortune, ni s'expoſer à ne vaincre pas. Pour moy, dit Orthobule, qui ne me ſouuiens gueres du paſſé, & qui ne regardes gueres l'aduenir, i'auouë que ie ſuis pour la felicité preſente : & que ie prefere vne faueur que ie reçoy, à toutes celles que i'ay reçeuës, & à toutes celles que l'on me fait eſperer de receuoir. Vous auez parlé pour moy en parlant pour vous, adiouſta

Mechmet : & ie ſouſcripts à tout ce que vous venez de dire, ſans en deſauoüer vne ſeule parolle. Si la diuine Galiane n'eſtoit pas demeurée neutre, dit alors Muſtapha en ſe releuant, il y en auroit d'entre vous, à qui le Champ de Bataille ne demeureroit peut-eſtre pas : & ie luy menerois des Troupes auxiliaires, qui donneroient la moitié de la peur aux plus hardis. Vous auriez pourtant à faire à des gens de guerre (luy repliqua Orthobule pour le piquer) & ie ne ſçay ſi vn homme de lettres ſçauroit aſſez bien leur Meſtier, pour ſe tirer de cette entrepriſe auec honneur. Si ie le ſçaurois aſſez bien ! luy repartit-il fierement, ouy ouy, vn vieux Capitaine le ſçait aſſez bien, pour en faire des leçons à vn ieune Soldat. Les Armées ſont de deux façons, Nauales, ou de Terre : les premieres ſont compo-

sées d'Escadres de Vaisseaux, ou de Galeres. L'Admiral, ou la Capitane, mettent seuls le Pauillon haut, & ont seuls pouuoir de faire Fanal. Ces Armées là combattent d'abord sur vne mesme ligne, de loin & à coups de Canon seulement. Et puis les Nauires s'acrochent; les Galeres s'inuestissent; l'on y combat main à main; l'on saute dans le Bord; & le Soldat s'en rend Maistre de Poupe en Prouë. Quelquesfois les Brûlots embrasent toute vne Flotte: & quelquesfois, desesperãt de la victoire, vn Bastiment met luy-mesme le feu à ses Poudres; se fait sauter en l'air, ou se fait couler à fond, & se perd pour sauuer sa liberté. Ie sçay ce que c'est que faire le quart, moüiller, estre sur le fer, faire aiguade, ou aller en course. Ie sçay le nom & l'vsage de tous les Mats, de toutes les Voiles, & de tous les Cordages.

dages. Ie sçay nauiger vent derriere, louyer, prendre le vent, ou aller à la bouline. Il n'y a point de Pilotte qui entende mieux que moy l'vsage des Carthes, du Compas, de l'Astrolabe, & de la Bousſole. Ie connois tous les Runs de vent : ie sçay leurs noms, & tous les termes de la Nauigation, comme ma Langue naturelle. Pour les Armées de terre, parmy nous autres Mores & parmy les Turcs, on les range en Demie-lune, dont les deux Cornes en font les deux pointes. Parmy les Chreſtiens, elles ſont ſeparées en Auant-garde, Corps de Bataille, Arriere garde, Corps de reſerue, & Enfans perdus. La Cauallerie ſe met ſur les aiſles par Eſcadrons, & l'Infanterie au milieu par Bataillons : & en vn iour de Combar, leur Artillerie eſt au front des Troupes : ou quand elle eſt au mi-

lieu, elles s'ouurent à droit & à gauche, puis se remettent quand elle a tiré. Ie connois les rangs & les files, la marche, la contre-marche, & le demy quart de conuersion. Ie sçay doubler les files, & les rangs, & les remettre; aller à la charge, mesler les Mousquetaires aux Piquiers, & faire abaisser les Piques contre la Cauallerie. Au reste, i'entens à camper comme à combattre: ie sçay occuper les Hauteurs; me couurir d'vn Rideau ou d'vn Ruisseau; & me laisser le derriere libre, pour enuoyer au fourrage, & à la petite guerre. Ie sçay poser vn Corps de garde auancé, des Sentinelles & des Vedettes, pour éuiter la surprise. Ie sçay enuoyer aux nouuelles; faire vne Embuscade; & enleuer vn Quartier. Ie sçay attaquer & deffendre les Places; conduire le Trauail & les Trenchées, faire

des Redoutes, des Casemates, & des Logemens: aller à la Sape, & attacher le Mineur. Ie sçay faire les Fourneaux, les Mines & les cõtre-Mines. Ie sçay percer & passer vn Fossé par des Galeries couuertes, par des Gabions, par des Mantelets, & par des Fascines. Ie sçay battre en Caualier, en Flanc, en Courtine, & en ruïne: abattre les Deffenses, & démonter le Canon; faire la Bréche raisonnable; aller à l'Assaut, ou le soustenir; se loger sur la Bréche ou la deffendre. Ie sçay faire vne fausse attaque, afin de faire diuersion: & toutes les ruses de guerre, me sont parfaitement connuës. Les Grenades, les Bombes, & tous les autres Artifices de feu, sont aussi de ma connoissance: & depuis l'Espion & le Pionnier, iusques au General d'Armée, ie sçay le nom, la fonction, & l'employ des hauts & bas Officiers; du

ſimple Soldat & du Viuandier, & iuſques au moindre Goujat des Troupes. Quoy plus? ie ſçay fraiſer, paliſſader, reparer la Bréche, me couurir derriere, faire vne Trauerſe; eſuéter vne Mine; faire vne Sortie, nettoyer la Trenchée, & encloüer le Canon; ſouſtenir vaillamment pluſieurs Aſſauts; repouſſer l'Ennemy; luy diſputer le Terrain pied à pied; & dans la derniere extremité, me faire faire vne Compoſition honnorable; & ſortir Armes & Bagage, Enſeigne déployee, Tambour battant, Meſche allumée par les deux bouts, Balle en bouche, auec deux Pieces de Canon, & de quoy tirer pluſiéurs coups. Ainſi, temeraire Soldat, iugez ſi vous auez eu raiſon de douter de la ſuffiſance d'vn vieux Capitaine. Non veritablement, luy dit Omur: & bien que i'aye vieilly dans le Meſtier, i'auoüe qu'en comparaiſon de vous, ie ne ſuis encores

qu'vn ignorant, & qu'vn Fantaſſin de nouuelle recreuë, mal inſtruit de ſon deuoir. Ie m'imagine, dit alors Mechmet, que comme il entend parfaitement bien la veritable Guerre, il n'eſt pas moins ſçauant à la Guerre feinte: c'eſt à dire aux Carrouzels, aux Tournois, aux Iouſtes, aux Combats de Barriere, aux Ieux de Cannes, & aux Combats de Taureaux: & comme ie ſuis en vn âge propre à toutes ces choſes-là, ie luy ſerois bien redeuable, s'il vouloit vn peu m'en inſtruire, plus particulierement que ie n'en ſuis inſtruit. Quoy que les Mores ſoient inuenteurs d'vne partie de ces Nobles diuertiſſemens, luy répondit Muſtapha, & qu'ainſi il ſemble, que ce ſoit pluſtoſt à eux qu'à moy d'en parler; puis que vous le voulez, ie ne laiſſeray pas de vous en dire quelque choſe. Bien que preſques parmy tou-

tes les Nations de la Terre, les Combats à outrance soient presentement deffendus, & que l'on ne les souffre plus à fer esmoulu ; ils sont pourtant encores permis à fer emoussé : comme propres à diuertir les Rois & les Dames, & à former l'adresse des Caualliers. Ces sortes de Ieux, ont tiré leur premiere origine des anciens Combats de Gladiateurs, que les Romains faisoient faire dans les Arennes, & dans les Amphiteatres, pour le diuertissement du Peuple : & principalement Iule Cesar, Auguste, Caligula, Claudius, Neron, Domitian, Gordian, & quelques autres Empereurs. La coustume de porter quelque chose de peint sur le Bouclier est fort ancienne, & mesme fort vniuerselle : car Agamemnon y portoit vn Lion, Anthiocus vn Caducée, Hector deux Lions, Thesée vn Taureau, Zeleucus, vn Bœuf; Alexandre vn Roy sur le Thrô-

ne, Papirius vn Pegase, Alcibiade vn Amour, Cesar vne Aigle, Pompée vn Lion tenant vne Espée, Vespasien vne Gorgone, Atila vn Autour couronné, & Artus trois Couronnes d'or. Les Deuises sont composées de corps & d'ame : le premier est la Figure, & la seconde le mot qui l'explique. Selon les regles de cét Art, il n'y en faut qu'vne : & dans la rigueur, les Figures humaines en sont bannies, & receuës dans les Emblémes. La Deuise doit estre en Langue Estrangere, courte, graue, significatiue, & intelligible. Le Sujet du Carrouzel en general, & des Quadrilles en particulier, doit estre tiré de l'Histoire ou de la Fable : & la magnificence des habillemens, des Harnois des Cheuaux, & les Machines, accommodées à la principale inuention, & aux mœurs & aux coustumes des Heros ou des Peuples, que

l'on repreſente. Les Herauts d'armes y doiuent encores auoir leur place, auec leurs Caſaques, leurs Toques, & leurs Caducées. Leur fonction eſt toute noble : & Auguſte leur donna de ſi beaux Priuileges, qu'il declara ceux qui les offenſeroient, criminels de leze-Maieſté, & Ennemis de l'Empire. Charlemagne les leur augmenta encores: & la perſonne des vrais Herauts a toûjours eſté inuiolable, parmy tous les Peuples du Monde. Les Trompettes, les Tambours, les Timbes, les Timbales, les Atabales, & tous les autres Inſtrumens de guerre, entrent dans ces Nobles exercices: & ceux qui en iouënt ne ſont pas ſi peu conſiderables, que l'Hiſtoire n'ait conſerué les noms de pluſieurs, & que la Poſterité ne s'en ſouuienne : comme d'Acchia Trompette Grec, qui vainquit trois fois aux Ieux Olimpiques, & à qui on eſle-

ua vne Statuë. Au reſte, comme ces fameux Tambours des Sacrifices de Berecinthe, ont aſſurément eſté le Modelle des noſtres, les Maſques dont nous nous ſeruons dans les Carrouzels, & dans les Balets, viennent auſſi de l'Antiquité : & de ces Ieux Megaleſiens, où les Romains alloient maſquez par la Ville. L'Hiſtoire nous aprend encores, qu'Eſchile & Ariſtophane ne paroiſſoient iamais ſur le Theatre que maſquez: & l'on en lit autant de Roſcius, ce fameux Comedien de Rome, pour qui Ciceron a fait vn ſi beau diſcours. Mais ô malheur! ie n'ay plus de part à tous ces plaiſirs : & Galiane, & ma miſerable deſtinée, ne m'en laiſſent plus à la ioye, & me condamnẽt à vne eternelle douleur. En effet (pourſuiuit-il en ſe reprenant, & en recommençant de parler, apres s'eſtre teû vn moment) il paroiſt

bien que le trouble de mon esprit, se communique à ma memoire : puis qu'en parlant des Carrouzels, i'oublios la Poësie, qui entre ordinairement dans les Cartels de deffi, dans les Deuises, & dans toutes les Entrées des Quadrilles, aussi bien que dans les Mascarades & dans les Balets. La Poësie, dis-ie, que Platon & Ciceron apellent Diuine, quoy que le premier la banniſſe de sa Republique imaginaire. Aristote en a le mesme sentiment : & Ouide s'en est expliqué aux mesmes termes. Stace & Lucain luy ont donné la mesme loüange : Ennius en a encores parlé plus hautement : mille autres Autheurs celebres, en ont fait le Panegyrique : & l'ont miſe au dessus de toutes les autres belles connoissances, dont l'esprit humain est enrichy. Elle est diuisée en Heroïque, Drammatique, &

Lyrique ; c'eſt à dire en grands Poëmes, tels que ceux d'Homere, de Virgile, de Stace, & de Lucain: en Pieces de Theatre, telles que celles d'Euripide, de Sophocles, de Seneque, d'Ariſtophane, de Terence, de Plaute; & de pluſieurs autres Grands Eſcriuains : & en Odes, en Epygrammes, en Elegies, en Satyres, & en diuerſes autres eſpeces d'Ouurages, tels que ceux de Pindare, d'Horace, d'Ouide, de Catulle, de Tibulle, de Properce, de Iuuenal, de Martial, & de tant d'autres rares hommes, qui ont excellé en ce bel Art. Mais pour ioindre l'exemple au precepte, oyez vne Ode, qu'vn Autheur de reputation a faite, pour le Roy Muley Hacen ; apres laquelle ie me tairay : car ſi ie parlois dauantage, ce ſeroit de mes infortunes, qui ne demandent que des Elegies & des Epitaphes, choſes qui

ſont trop triſtes pour vous diuertir. Voicy donc ce que ie vous ay promis, & ce que tous les Rois deuroient lire & croire, s'ils aimoient leur reputation.

AV ROY.

ODE.

ROy, la merueille des Princes,
L'Ornement de l'Vniuers;
Le ſeul obiet de mes Vers,
Et l'amour de tes Prouinces.
De grace, encore vne fois,
Preſte l'oreille à ma voix,
Et le cœur à mes paroles:
Elles regardent l'Eſtat;
Et ton Nom, dont les deux Poles,
Admirent le grand eſclat.

Cét air digne de l'Empire ;
Ce port ſi noble & ſi haut ;
Ce viſage ſans deffaut,
Pour qui plus d'vn cœur ſoûpire :
La douceur & la fierté,
Dont ſe fait la Maieſté,
Par qui le reſpect doit naiſtre ;
Ta voix, ton ſens, tes propos,
Font que tu paroiſts le Maiſtre,
Et le Heros des Heros.

Tel eſtoit le braue Achille,
Ce fier & ieune Lion,
Qui dans les Murs d'Illion,
Fit trembler toute vne Ville.
Tel au milieu des hazards,
Le plus vaillant des Ceſars,
Faiſoit voir ſa bonne mine :
Tel brillant d'Acier & d'Or,
Aueques ſa Iaueline,
Alexandre fut encor.

O qu'à l'ombre de tes Palmes,
Nos Ieux ſont plaiſans à voir!
Apres que par ton pouuoir,
Les flots ont paru ſi calmes.
Qu'il fait beau voir tes Guerriers,
Sous des Forets de Lauriers,
Eſtre à l'abry du Tonnerre!
Et dans vn Champ ſpacieux,
D'vne Image de la Guerre,
Charmer la Terre & les Cieux.

Enchaiſne donc la victoire,
Apres auoir fait la Paix;
Et gagne par tes Bien-faits,
Celuy qui fait ton Hiſtoire.
De tes Exploits Grands & beaux,
Il te fera des Tableaux,
Qui paſſeront toute choſe:
Ils charmeront l'Vniuers;
Mais eſcoute vn peu ſa Proſe,
Apres auoir veu ſes Vers.

Malgré les graces infuſes,
Qui ſur toy tombent des Cieux,
O Monarque glorieux,
Les Rois ont beſoin des Muſes.
La Couronne de Laurier,
Que porte vn fameux Guerrier,
Ne ſe trouue qu'au Parnaſſe:
Leur main ſeule y peut cueillir,
Pour vne ſi noble audace,
Ce qu'on ne voit point vieillir.

Par tes Palais magnifiques,
Loin dans la Poſterité,
L'on ſçaura la verité,
De tes dépenſes Publiques.
Tes ſuperbes Baſtimens,
Fermes ſur leurs Fondemens,
Reſiſteront aux Années:
Et feront voir aux Neueux,
De mille Tours couronnées,
Tes Villes, ſi tu le veux.

Ton Chaſteau ſi beau, ſi rare,
Ce grand Chef-d'œuure de l'Art,
Arreſtera le regard,
Et du Grec, & du Barbare.
Mille Siecles à venir,
Garderont le ſouuenir,
De ſon Fondateur auguſte:
Et mille diront encor,
Vn Roy liberal & iuſte,
L'acheua de Marbre & d'Or.

Mais triſtes Metamorphoſes!
Tout cela trébuchera;
Tout cela s'effacera;
Par l'inconſtance des choſes.
Le Temps, ce grand deſtructeur,
En fera voir la hauteur,
Au deſſous des moindres herbes:
Faiſant tomber, ſans Marteaux,
Frontons, & Phriſes ſuperbes,
Colomnes, & Chapiteaux.

Par

Par les ruines de Rome,
Vois tout ce que peut le Temps;
Ces Theatres esclattans;
Ces Arcs au dessus de l'homme.
Ces riches Domes courbez,
Dont les vastes corps tombez,
Estonnent vne ame fiere;
Ces Bains, ces Temples, ces Dieux;
Tout cela n'est que pousiere,
Et n'apparoist plus aux yeux.

Les deux Thebes si fameuses,
Et la superbe Memphis,
Dont le Ciel vit les défis,
N'ont pas esté plus heureuses.
Sparte, dont la Majesté,
Pleine de seuerité,
Ne souffroit rien de prophane:
Corinthe, Missene, Argos,
Persepolis, Ecbatane,
Ne sont plus que de grands mots.

Athenes, ouy meſme Athenes,
La Noble Mere des Arts,
A veu tomber ſes Ramparts,
Enterrez ſous des Arennes.
En vain tous les Curieux,
Dans ces beaux & triſtes lieux,
Cherchent le Port de Pyrée :
En vain ils perdent leurs pas;
O Grandeur mal aſſurée !
Car il fut, mais il n'eſt pas.

De ces hautes Pyramides,
Qui ſont les Tombeaux des Rois,
Que l'Egypte eut autrefois,
Tombent les Sommets humides.
Carthage ne ſe voit plus;
Et par des pas ſuperflus,
C'eſt en vain qu'on cherche Troye:
O Grand Roy penſes y bien!
Le Temps en a fait ſa proye;
Et tout cela n'eſt plus rien.

Demande à tant de Prouinces,
Qui reconnoiſſent ta Loy,
En l'état où ie les voy,
Le nom de leurs premiers Princes.
Les tenebres des Saiſons,
En ont caché les Maiſons,
Comme obſcurcy la memoire:
Et par cette obſcurité,
Ils n'auroient pas moins de gloire,
S'ils n'auoient iamais eſté.

Enfin, Muley, ſans Homere,
Achille ne ſerait pas:
Souffrant vn ſecond treſpas,
Malgré les pleurs de ſa Mere.
Ce n'eſt que par les beaux Vers,
Qu'vn Heros dans l'Vniuers,
Rend cette gloire immortelle:
Aime les donc cherement,
Si tu la veux auoir telle,
On ne l'a point autrement.

Quand ta valeur ſans ſeconde,
Apres cent & cent Combats,
Auroit mis l'orgueil à bas,
De tous les Princes du Monde.
Quand tes pieds ſeroient placez,
Sur cent Thrônes renuerſez,
Par les mains de la Victoire;
Te le diray-ie Grand Roy?
Sans les Vers & ſans l'Hiſtoire,
Ton Nom mourroit auec toy.

Protege donc ces Grands Hommes,
Qui font reuiure les Rois;
Tu peux en auoir le choix,
Dans l'heureux Siecle où nous ſommes.
C'eſt dans leurs diuins trauaux,
Que ſur tes Nobles Riuaux,
L'on te verra l'auantage:
Et que meſme apres la Paix,
Le Genil vaincra le Tage,
Et le vaincra pour iamais.

Ha ſans mentir ! dit alors le Prince Audalla, noſtre conuerſation ne ſçauroit finir par rien de plus agreable que l'eſt cette belle Ode, & ie ne connois perſonne qui doiue oſer parler apres Muſtapha : c'eſt pourquoy, adjoûta t'il en ſe leuant, ie ſuis d'auis que nous laiſſions la belle Galiane en liberté, & que nous ſortions de ſa Chambre. Puiſſiez-vous en ſortir pour iamais, luy repartit ce docte eſgaré, & moy n'en ſortir de ma vie : puis que par tout ailleurs eſt mon Enfer, & qu'icy ſeulement eſt mon Paradis, & ma felicité parfaite. Vous en ſortirez pourtant comme les autres, luy repliqua Galiane en ſous-riant : car le Paradis n'eſt pas la demeure d'vn ſeul : & quand ils n'y ſeront plus, vous trouuerez bon, s'il vous plaiſt, de n'y plus eſtre. Ie le trouueray bon ! luy repartit-il en

souſpirant, ha! vous m'en demandez trop, & cela ne m'eſt pas poſſible: ainſi ce ſera bien aſſez ſi j'obeïs, ſans aprouuer mon obeïſſance, & en me plaignant de la cruauté de celle qui l'exige de moy. A ces mots, il ſortit le premier en gemiſſant, & tout le monde ſortit apres luy : s'eſtonnant encores vne fois, de voir tant de ſageſſe & tant de folie enſemble. Cependant comme la Saiſon eſtoit fort belle, à deux ou trois jours de là, toute cette aimable Compagnie, excepté Omur, qui n'oſoit encore ſortir de ſa Place, fit deſſein de retourner à la Campagne: & d'aller paſſer quelques jours à la Maiſon d'vn homme de qualité nommé Theroſe, comme en effet elle ne manqua pas d'y aller. Mais Seigneur cette Maiſon, qui s'appelle Aſcatin, a vne beauté trop extraordinaire, pour ne vous en pas faire le Plan : & vous aimez trop

les belles choſes, pour ne prendre pas quelque plaiſir à celles cy. Depuis Grenade juſques à Aſcatin, où il peut y auoir ſix ou ſept lieuës, l'on coſtoye preſques toûjours la Riuiere de Darro : ce qui rend ce chemin digne du beau lieu où il conduit. Or apres auoir enfin trauerſé vne large & vaſte Plaine; on la trouue bornée par vne Barriere peinte de vert : au delà de laquelle on void vne longue Auenuë, compoſée de quatre rangs d'Ormes plantez à la Ligne, qui font deux Allées fort ſombres & fort agreables: & vne grande Route au milieu, auſſi verte que les Arbres qui la bordent paroiſſent verds : tout cela eſtant enfermé à droit & à gauche de deux Palliſſades ſi eſpaiſſes & ſi bien entre-lacées, qu'ayant plus de beauté qu'vne Muraille, elles ne ſont pas moins impenetrables: car au cõtraire, elles ſont plus difficiles à paſſer. Au

bout de cette magnifique Auenuë, l'on trouue vne haute Baluſtrade de fer peinte de vert, à trauers de laquelle paroiſſent d'autres Allées auſſi larges, mais beaucoup plus courtes : & au delà le Terrain s'élargit en Demie-lune, pour laiſſer mieux voir la Porte du Parc, qui eſt d'vne Architecture fort ſuperbe : les Armes de l'illuſtre Maiſtre de cette Maiſon eſtans poſées au milieu d'vn fort riche Frontiſpice: orné au deſſus de ſa Corniche, qui ſe courbe en demi rond ; de trois Vaſes magnifiques. Là commence à droit & à gauche l'enceinte de la Muraille du Parc, dont la grandeur eſt tout à fait extraordinaire : toute cette Muraille eſtant bordée par haut de Chapiteaux, qui finiſſent par des Pommes de Pin, & par des Boules entre-mellées. Lors que l'on a paſſé cette Porte, l'on ſe trouue dans vne Anti-Court quarrée, toute enui-

ronnée d'vne Palliſſade de Filirea & de Iaſmin : & la Muraille eſtant ouuerte à droit & à gauche par deux grandes Feneſtres à Barreaux peints & dorez, laiſſe voir de chaque coſté, vne grande Allée, des plus beaux Arbres du Monde: vn Rondeau auec vn Iet ; vn Bois de Cyprés, vn Labyrinthe, quelques Statuës, & vn Eſpalier de ſix cens Toiſes, des plus beaux Fruits qui ſoient en toute la Terre. Cette Anti-Court eſt flanquée de deux fort gros Pauillons: & en ſuitte ſur la gauche, dans vne autre Court que l'on ne voit point en entrant, ſont les Eſcuries, le Coulombier, & les autres lieux de meſnage, neceſſaires à vne Maiſon de Campagne. Au delà de cette Anti-Court, ſont les Foſſez du Chaſteau, reueſtus de Pierre de taille, auec vne Contreſcarpe & vn Parapet à hauteur d'appuy: & dans ces Foſſez pleins

d'eau viue, l'on voit des Poiſſons qui ſont des Monſtres: s'il n'eſt plus à propos de les nommer des Miracles, à cauſe de la beauté de leurs écailles d'argent. Lors que l'on a trauerſé ces Foſſez ſur vn Pont, on les trouue bordez à droit & à gauche d'vne Baluſtrade de Marbre blanc: & l'on void la Court formée par les trois faces du Baſtiment, enrichies de deux rangs de Buſtes, placez dans des Niches, que l'on a pratiquées dans l'épaiſſeur de la Muraille entre les Croiſées: celuy du Prince Tongas, autrefois Maiſtre du Maiſtre de cette belle Maiſon, eſtant ſur la Porte, au lieu le plus éminent, auec cette Inſcription en Lettres d'Or, ſur du Marbre noir.

Ce Prince fut la bonté meſme,
Ainſi la Gloire me l'aprit:
Mais ſi ſa douceur fut extréme,

Ce Prince n'eut pas moins d'eſprit.

Ce Chaſteau a les meſmes ornemens par dehors à toutes ſes trois Faces. En entrant, l'on ſe trouue dans vn Veſtibule, orné de Medailles & de Trophées, & dont le paué eſt de Marbre blanc & noir, à quarreaux entre-meſlez. L'Eſcalier ſpacieux & aiſé, a d'vn coſté vne Baluſtrade de Marbre blanc, & de l'autre de grands Païſages peints à freſque contre la Muraille, qui ſemblent y eſtre pendus de diſtance en diſtance : mais fort beaux & fort bien touchez : & tous ces Repos ſont pauez de ces meſmes Marbres blancs & noirs. Le Dôme de cét Eſcalier, a quatre Tableaux en Camayeu, deux jaunes & deux verds : repreſentant des Sacrifices à l'antique ; des Feſtõs, des Fleurs & de Fruits, colorez au naturel ; & beaucoup d'autres orne-

mens d'Architecture. Lors que l'on eſt monté, l'on ſe trouue dans vne Sale d'vn quarré oblong, fort peinte & fort enrichie: & qui a vn Balcon à Baluſtrade de fer peint & doré, d'où l'on voit ce que ie ne veux pas encores vous dire: eſtant iuſte de faire attendre la veuë d'vne ſi belle choſe, & de faire acheter vn ſi grand plaiſir. De cette Sale, on paſſe à vne Anti-Chambre, encores plus magnifique en ſon Plat-fond, en ſon Lambris, & en ſa grande Table de laſpe à pans, ſouſtenuë par vne Colomne, & par quatre Conſoles dorées, à demie Figure humaine, meſlées à quatre teſtes de Belier, d'où partent quatre Feſtons de Fleurs, le tout doré: ces Conſoles à grands feüillages, finiſſans par quatre pattes de Lion. De là, l'on ſe trouue dans vne Chambre d'Alcoue, à l'Italienne, qui eſt vn lieu enchanté, tant

il eſt richement peint & doré, & tant il eſt merueilleux : principalement par les ſept Arts liberaux, repreſentez par des Femmes aſſiſes ſur la Corniche, & par des Enfans, des Vazes, & des Feſtons, qui trompent les yeux, & qui n'ont rien de comparable. Le Lit, la Tapiſſerie, le Tapis, les Chaiſes, & les Fauteüils, y ſont de Toile d'argent à Fleurs naturelles : dont la beauté & la richeſſe diſputent le prix, & ne peuuent l'emporter l'vne ſur l'autre. De cette Chambre, l'on entre encores de plein-pied dans vne Galerie, où l'Art des Pinceaux a fait ſes derniers efforts ; & ſur la droite, par vne Arcade que l'on a pratiquée dans la Muraille, & où il y a des Baluſtres dorez pour s'apuyer ; l'on voit vne petite Moſquée, la plus riche & la plus ſuperbe, qui puiſſe tomber ſous les yeux : où Mahomet, Haly,

& deux Caliphes, ſont repreſentez, comme les Inſtituteurs de la Religion Muſulmane: y ayant vne Lampe d'Argent, d'vne grandeur prodigieuſe, & d'vn trauail miraculeux: & de l'autre coſté de la Galerie, vne maniere de petite Alcoue, fermée par des Baluſtres dorez, & ornée de Miroirs, auec vn Lit de repos, dont la beauté peut aider à le trouuer, aux ames les plus inquietées. Il y a pluſieurs Apartemens en haut & en bas, qui ſont auſſi fort magnifiques: mais les dehors ſont encores tant au deſſus du dedans, que ſans vous arreſter dauantage à ceux-là, il faut que ie vous meine voir les autres. D'abord que l'on a paſſé deux Portes de fer à compartimens à iour, peints & dorez, ſur l'vne deſquelles les Armes de Theroſe ſont encores; l'on ſe trouue ſur vne Terraſſe baluſtrée de meſme: & apres auoir trauerſé

vn Pont, qui l'eſt auſſi des deux coſtez, du haut d'vn Perron de Marbre blanc où l'on eſt alors, l'on voit, mais que voit-on? mais que ne voit-on point? & qui pourroit bien dire ce que l'on voit? L'on voit, dis-je, ſix grands Parterres à grands Fleurons, bordez d'Arbuſtes rares, & fleuris, & diuiſez par de grandes Allées ſablées: & aux derniers de ces Parterres, à droit & à gauche, deux belles Statuës de Marbre blanc ſur leur Pié-deſtal: l'vne repreſentant Venus qui tient l'Amour d'vne main: & l'autre Pomone qui porte des Fruits dans le deuant de ſa Robe, qu'elle ſemble auoir retrouſſée pour cela: mais l'vne & l'autre ſi viuantes, que le Cizeau n'a iamais rien fait de plus animé. Au Pié-deſtal de la premiere, le Sculpteur a graué ces Vers.

C'eſt dans vn ſi beau Sejour,
Qu'eſt l'Amour;
Et Venus, bien que fort belle,
Eſt en vn lieu digne d'elle.

Sous la ſeconde, ceux-cy ſont encores grauez.

Dans ce Iardin, tout rit, tout dance,
Les iours les plus longs y ſont courts:
Et la richeſſe, & l'abondance,
Sont fort bien aupres des Amours.

Au de-là de ces Parterres, & droit au milieu, l'on découure vn grand Rondeau, reueſtu de Marbre blanc: au Centre duquel vn ieune Triton de Bronze, couronné d'Algue, & à joües enflées, eſlance fort haut en l'air vn gros Iet d'Eau, qui ſort d'vne groſſe Coquille qu'il tient à la main gauche, & dont il a le bout dans

dans la bouche: mais ſes groſſes joües & ſes nerfs gros & tendus, expriment ſi bien l'effort qu'il fait en ſoufflant cette Eau, que l'on conçoit aiſément en le voyant, la cauſe du tumulte bruyant que fait cette belle Eau qui retombe. Sur vn Rocher de Fonte verte, ſur lequel poſe ce beau Triton, on lit ces Vers en Lettres d'Or.

Au bruit charmant de cette Onde,
Qui fait reſver fort agreablement,
L'eſprit le plus triſte du Monde,
Se trouue heureux plus d'vn moment.

Cette merueilleuſe Fontaine, à vn eſpace aſſez raiſonnable, eſt bordée en rond d'Orangers, de Citronniers, de Lauriers-Roſes, & de Iaſmins entre-meſlez: & quand on regarde à droit & à gauche, l'on voit des Allées à perte de veuë: mais

ſi ſombres & ſi couuertes, qu'à peine ſuis-ie veritable, lors que ie vous dis qu'on les voit. Elles ont de chaque coſté des Bois ſi grands, & coupez de tant de Routes, que l'on diroit que l'on eſt à la Thebaïde : & dans le milieu de ce beau Deſert, eſt vne Statuë de Diane, auec vn Chien à ſes pieds, comme Reine de ces Forets : & ſur ſon Pié-deſtal, qui eſt de Marbre blanc comme elle, on lit ces Vers en Carracteres de Marbre noir.

Acteons, fuyez Diane,
Quelque belle qu'elle ſoit;
Car icy l'on ne reçoit,
Ni Temeraire, ni Prophane.

Que ſi l'on porte les yeux plus auant, la veüe ſe trouue agreablement bornée, par le plus bel Amphi-Theatre, que la Nature fit ia-

mais : c'eſt à dire par vne Montagne courbée en demy-rond, toute couuerte de Bois & de Vignes, & toute ſemée de Maiſons & de Moſquées, qui font le plus beau Païſage, qui ſoit en tout l'Vniuers, & que l'Art & la Nature ayent iamais offert aux yeux. Cependant, lors que l'on penſe auoir tout veû, & lors que l'on ne croit pas qu'il ſoit poſſible de rien voir qui ſoit auſſi beau; ſi l'on s'auance iuſques à deux Quadrans de Marbre blanc fort magnifiques, qui ſont au milieu de cette premiere Face de Iardin, ſous chacun deſquels l'on a graué vn de ces Quatrains en Lettres d'Or,

Voyant le cours du Soleil,
Que l'ombre marque à la veuë,
Songez qu'en ſa viſteſſe, il paroiſt ſans pareil,
Et que rien ne vous rend la moindre heure perdüe.

Croyez-moy, n'en perdez rien,
Dans cette aimable Solitude :
Et pour les employer bien,
Employez-les à l'eſtude.

L'on en voit vne ſeconde au deſſous de ſoy, qui n'eſt pas moins ſurprenante. Car apres auoir abaiſſé les yeux, l'on découure ſeize Degrez de Marbre blanc, au de-là deſquels vne large Allée eſt bordée des deux coſtez de Pyramides de Cyprés, qui paroiſſent eſtre de Iaſpe : & de chaque coſté quatre grands Parterres de Gazon ; deux Rondeaux ; deux Iets ; & deux Statües ; dont l'vne repreſente Thetis, au milieu de deux Dauphins : & l'autre la Deeſſe Flore, auec des Fleurs à la main : mais toutes deux auec ſi peu de Draperie & tant de beauté, que Pigmalion auroit fait vne infidellité pour elles à

la ſienne, quelque amoureux qu'il en fuſt. Sous la premiere, ces Vers ſont grauez ſur du Marbre blanc en Iaſpe vert.

Parmy les flots & les orages,
L'aſpect de mes Dauphins fait peur au Criminel:
Mais icy le calme eternel,
Ne voit ni débris, ni nauffrages.

Sous la ſeconde, on lit ceux-cy.

Iamais en verſant des pleurs,
La belle & vermeille Aurore,
Pour obliger Flore,
N'a fait de ſi belles Fleurs.

Mais me pourrez-vous croire, Seigneur, quand ie vous diray, que ce n'eſt pas encores tout? ou pluſtoſt que ce n'eſt qu'vne petite partie des raretez de ce beau Iardin. En

effet, apres estre descendu d'vn autre Perron de Marbre blanc, l'on se trouue sur vne Esplanade, d'où l'on voit à sa droite & à sa gauche, deux grandes Sales vertes d'vn quarré oblong, formées par des Cyprés fort hauts : & où l'Art a laissé agir la Nature toute seule, sans se mesler de la vouloir embellir. Dans le milieu d'vne de ces Sales, est vne Statüe sur son Pié-destal, representant Apollon qui tient sa Lyre, & qui s'appuye sur vne Basse de Violles: du haut de laquelle pend vn Listeau, où les Curieux lisent ces Vers.

Ne vous estonnez pas, illustre Compagnie,
De me voir Musiciẽ, en ce plaisant seiour:
Ie suis le Dieu de l'harmonie,
Aussi bien que celuy du iour:

La Figure de Marbre blanc, qui est dans l'autre Sale verte, represente

la Mediſance, auec vn Maſque à la main gauche, & vn Poignard à la droite, pour exprimer la malignité de ce vice, qui ſe déguiſe pour aſſaſſiner : & l'on voit cette Inſcription ſur ſon Pié-deſtal.

Les maux que l'on preuoit, ſe peuuent éuiter,
Et l'Ennemy connu, n'eſt gueres redoutable:
Mais lors qu'il ſe déguiſe, on le doit redouter,
Et le coup qu'il nous porte, eſt preſque inéuitable.

Apres auoir trauerſé cette petite Eſplanade, ſi l'on s'appuye ſur vne Baluſtrade de fer peint & doré qui la borne, l'on voit ſous ſes pieds, & droit deuant ſoy, vn grand Tapis vert, bordé de Pyramides de Cyprés : & au milieu de ce Tapis naturel fait de Gazon, vne grande Statuë antique, de Marbre blanc,

sur vn Pie-destal de la mesme Pierre, representant le ieune Commode : mais si belle, que Rome mesme n'en a point qui le soit plus. Elle est apuyée sur le Tronc d'vn Palmier, à l'entour duquel serpente vn Listeau, où cette Epigramme se peut lire.

L'aparence est trompeuse, en toute la Nature ;
Elle l'est au trauail d'vne sçauante main ;
Car ce Prince y paroist humain,
Et son cœur fut de Marbre, ainsi que sa Figure.

A la droite & à la gauche des Allées sablées qui sont des deux costez de ce beau Tapis vert, l'on voit deux longs & larges Canaux, pleins de la plus belle eau du monde : du milieu desquels s'élancent deux gros Iets, auec vn bruit resueur & diuertissant : & à l'vn des costez de chaque Canal,

vis à vis de ce milieu, eſt vne Grotte ruſtique de cét Ordre que l'on appelle ainſi : où deux Amours de Marbre blanc, laiſſent tomber d'vn grand Vaze de meſme, vn Serpent d'eau, dans vne Coquille de cette belle Pierre, auec vn murmure auſſi agreable qu'vn Concert. Deux Tritons faits de Pierres de rapport de diuerſes couleurs, tiennent vne Table d'attente de Marbre noir, au milieu de l'Arcade d'vne de ces Grottes : où ces Vers ſont eſcrits en Lettres d'Or.

Amans qui ſuiuez les charmes,
D'vn Obiet aimable & beau,
Vous verſerez plus de larmes,
Qu'on ne me voit verſer d'eau.

Deux Crocodyles, qui ſont auſſi d'Ouurage Moſaïque, tiennent vne Table toute pareille, qui ſert de Clef à la voûte de l'autre Grotte :

où l'on peut lire ces parolles.

L'Onde ſuit l'Onde inceſſamment,
Dans mon eternelle Fontaine;
Et de meſme au cœur d'vn Amant,
L'on voit ſe ſuiure à tout moment,
La peine & le plaiſir, le plaiſir & la peine.

Les deux autres faces de ces Canaux, ſont encores bordées de ces beaux Cyprés, qui font de ſi belles Obeliſques: & la veuë, quoy qu'aſſez bornée en ces lieux-là, ne laiſſe pas d'eſtre tout à fait agreable. Or à la droite & à la gauche de cette derniere Baluſtrade de fer, ſont deux Eſcaliers de Marbre blanc, par où l'on deſcend pour aller à cette belle Statuë du ieune Commode: & lors que l'on a trauerſé l'endroit où elle eſt, l'on va s'apuyer ſur vne Baluſtrade de Marbre blanc: d'où l'on

voit, & d'où l'on entend, ce qu'il faut auoir entendu & veû pour le comprendre. Premierement à la droite & à la gauche, ſont encores deux de ces Sales vertes, formées par des Cyprés, auec deux Statuës au milieu : l'vne repreſentant Pallas deſarmée, auec des Lyres, des Liures, & des Trompettes : & l'autre Mercure auec ſon Caducée, & ſes aiſles au Chapeau & aux talons. Sous la premiere, ces Vers ſont eſcrits.

Dans cette bien-heureuſe Terre,
Loin du bruit comme de la Guerre,
Et plus loin encor des hazards,
Ie cultiue tous les beaux Arts.

Ceux-cy ſont grauez ſous la ſeconde.

C'eſt parmy l'ombre & le ſilence,
Qu'eſt le plus eloquent des Dieux :
Et l'on voit ceder en ces lieux,

Les Eſclairs qui brillent aux Cieux,
Aux Foudres de ſon eloquence.

Mais droit au deſſous de ſoy, ſous le milieu de la Baluſtrade, s'enfonce en demy rond vne Niche ruſtique: où vn ieune Enfant de Marbre blanc, eſtant aſſis ſur vne Coquille de meſme Pierre, où il s'apuye de la main gauche, & en tenant vne autre de la main droite, en laiſſe tomber vne de Criſtal dans vne de Marbre, ſouſtenuë par vne Roche taillée d'Ordre Ruſtique: durant que ſix teſtes de Satyres & de Nimphes entre-meſlées, verſent chacune vn Torrent par la bouche, dans vne eſpece de Reſeruoir de Marbre blanc, auec vn bruit ſans pareil, & vne beauté ſans eſgale. En ſuite dequoy, toutes ces eaux ſe precipitent par bonds, dans vne Rigole de Marbre blanc, bordée de Gazon des

deux coſtez : & ſautent de Coquille en Coquille, du haut en bas de la Caſcade, auec vn tumulte bruyant & eſcumant : & vne precipitation ſi ſubite, qu'elles donnent autant d'eſtonnement que de plaiſir. Aux deux coſtez de cette merueilleuſe cheute d'eau, douze Chandeliers de Marbre blanc, pouſſent cinq ou ſix Iets chacun, auec vne rumeur qui ſeconde bien la premiere : & ſur les deux bandes de Gazon, où ces Chandeliers ſont poſez, douze Pyramides de Cyprés, entre-meſlent leur Iaſpe au Criſtal, auec vne grace admirable : tout cela eſtant ombragé par des Paliſſades & par de hauts Arbres. Au de là deſquels s'éleuent à droit & à gauche, deux Tertres herbus, où l'on voit la Statuë de Cerés, apuyée contre vne Gerbe de Bled, tenant des Eſpics à la main : & celle d'vne Hamadriade,

auec vn Panier plein de Fruits ſous le bras, & d'autres à la main encores. Sous la premiere de ces Statuës, le Sculpteur a graué ces Vers.

Si la Troupe ruſtique dance;
Si par elle mon nom eſt toûiours honnoré;
Mon Or fait le Siecle doré,
Et tout vient de mon abondance.

Il a mis encores ceux-cy ſous la ſeconde.

La Napée & la Nayade,
Ont l'abord vn peu trop froid:
Et tout cede en cét endroit,
A la ieune Hamadriade.

Mais quoy qu'il ne reſte plus rien à deſirer, l'on trouue pourtant encores beaucoup, ſans que l'on deſire: car apres que l'on eſt deſcendu par l'vn des deux Eſcaliers de Marbre

blanc, qui ſont aux deux coſtez de la Baluſtrade; & que l'on a fait le meſme chemin, que font ces Eaux bondiſſantes; l'on voit quatre grands Iets d'eau ſur vne meſme ligne, qui s'eſlancent extrémement haut : & deux autres Eſcaliers de Marbre blanc eſtans encores aux deux coſtez de ces Iets, lors que l'on en eſt deſcendu, l'on voit vne grande Nape d'eau, au trauers du Criſtal de laquelle paroiſſent ſix groſſes teſtes de Marbre blanc, trois d'hommes & trois de femmes entre-meſlées, qui iettent de l'eau par la bouche: & toutes ces eaux, apres auoir formé ſous ces teſtes comme vne eſpece de Reſeruoir, enfermé dans du Marbre blanc, s'écoulent par vne Rigole de la meſme Pierre, & vont remplir vn Baſſin, qui eſt encores de Marbre, que l'on voit au milieu d'vne Terraſſe pauée, & pouſſer vn

Iect fort haut, au Centre de ce Baſſin. A droit & à gauche, deux autres Eſcaliers de Marbre blanc, vn peu ſerpentans, deſcendent encores: & l'on voit ſous le Corps de cette Terraſſe, vne grande Grotte voûtée, & deux autres moindres aux deux coſtez, toutes trois faites de Rocailles, de Criſtaux, & de Coquilles: & dans ces Grottes, des Sieges de bois de Cedre, que l'humidité ne gaſte point: d'où l'on voit vn Baſſin de Marbre blanc, où s'éparpille vne Aigrette d'eau, qui fait le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous la veuë. Tout cela ſe décharge en ſuite, par vne Rigole de Marbre, dans vn grand & vaſte Rondeau bordé de Gazon: au milieu duquel s'éleue vn Rocher, d'où part vn Iect d'eau, qui eſtant le dernier de ce Iardin, eſt le premier en beauté: car eſtant d'vne groſſeur tout

à fait

à fait extraordinaire, il s'élance plus de vingt-cinq pieds de haut : & retombe auec autant de bruit qu'en font les Sources du Nil. A l'entour de ce merueilleux Rondeau, & par des distances esgales, l'on voit quatre grandes Statuës de Marbre blanc, sur des Pié-destals de mesme : la premiere est Venus qui tient des Pigeons ; la seconde Cibele auec ses Tours sur la teste, & des Fruits aux mains : la troisiéme Vesper, remarquable par la belle Estoile qu'elle a sur le front : & la quatriéme vne Nereyde, coiffée auec des Coquilles, & apuyée sur vn Dauphin, tenant vn autre Poisson à la main : mais toutes si bien faites & si bien plantées, qu'elles paroissent viuantes, tant le Sculpteur a esté sçauant. Sous la premiere, l'on a graué cette Epigramme.

Qu'elle a d'apas! qu'elle eſt belle!
Qu'elle attache nos regards!
Tout homme qui la voit deuient Riual de Mars,
Mais il n'eſt pas aupres d'elle.

Sous la ſeconde, celle-cy eſt auſſi grauée.

Mere du Dieu du Tonnerre,
Ainſi que des autres Dieux,
Ie connois toute la Terre,
Et n'y vois rien d'égal à ces aimables lieux.

Sous la troiſiéme, on lit encores ces Vers.

Si ie brille, c'eſt de ioye,
Lors qu'il faut que ie reuoye
Ce merueilleux Iardin, l'objet de mon deſir:
Et dés que le Soleil a caché ſa lumiere,

Ie me leue la premiere,
Et me leue auec plaiſir.

Sous la quatriéme, on voit ces derniers en Lettres d'Or.

Le Palais de noſtre Dieu,
Brillant de Nacre & d'Opale,
De Perles, de Coral, aupres d'vn ſi beau lieu,
N'a pourtant rien qui l'eſgale.

A la droite & à la gauche du Rondeau, & entre ces Statuës, quatre rangs d'Arbres fort hauts, forment des Allées ſi longues, que par la diminution des Objets, que cauſe l'éloignement, vn Geant y paroiſtroit vn Nain, ſi on le voyoit d'vn bout à l'autre. Elles ſont enfermées de deux Paliſſades, & bornées par deux gros Pauillons, oueurts de par tout, & peints par tout,

pour se pouuoir mettre à couuert durant la pluye, ou durant l'ardeur du Soleil : la Muraille du Parc au de là de la Palissade, estant flanquée en quatre endroits, afin d'adiouster la force à la beauté. Enfin, Seigneur, pour acheuer cette description, au de-là de ce Rondeau s'auance vne grande Terrasse, partagée en trois Allées, formées de petits Cyprés, & de Lauriers-Roses entremeslez : le reste du Terrain estant d'vn Gazon aussi vert que des Esmeraudes. Cette Terrasse est bordée en ses trois Faces, d'vne Balustrade de Marbre blanc : dont la ligne spirale ondoye aux deux costez comme vn Serpent : la troisiéme estant toute droite : & aux deux coings de deuant deux autres Pauillons peints & dorez comme les premiers, se iettent hors d'œuure, & font voir à droit & à gauche, vne lieuë de la

plus belle Prairie du Monde, bornee d'vn coſté par vne petite Ville & par vn Pont; & de l'autre par des Montagnes, que l'on voit en eſloignement. Mais la Face du milieu, a deuant ſoy la Riuiere de Darro, preſque auſſi droite qu'vn Canal, toute bordée de Saules : & au delà de l'eau, cét Amphi-Theatre naturel, dont ie vous ay déja parlé. Voila, Seigneur, quelle eſt cette rare Maiſon d'Aſcatin, que ie n'ay pû m'empeſcher de vous deſcrire : & qui eſt aſſez belle pour vous obliger à n'en trouuer pas le Plan fort laid, pour peu que i'aye eſté bon Architecte. Mais, Seigneur, ſi cette Maiſon eſt merueilleuſe, le Maiſtre n'en eſt pas moins merueilleux : & ſi ie le peinds ſeulement auſſi bien que ie l'ay deſcrite, ie vous le feray auoüer. En effet, c'eſt vn homme tout à fait extraordinaire : & qui.

dans tout le Royaume de Grenade, rencontre fort peu de pareils. Il a l'esprit grand & beau ; il l'a esclairé ; il l'a penétrant ; il l'a vif ; il l'a present ; il l'a mesme enjoüé, diuertissant, & agreable ; & en quelque lieu qu'il se trouue, la conuersation ne languit iamais : car il y fournit toûjours ; il la soustient ; il la fait durer ; il la ressuscite mesme quand elle est morte : & les plus stupides trouuent de l'esprit, du seul rejaillissement de la lumiere du sien. Au reste, il n'a pas seulement les qualitez qui peuuent plaire, possedant en mesme degré de perfection, celles qui peuuent seruir : car il est profondément sçauant, en toutes les belles connoissances : il ne luy en manque pas vne ; il en a mesme desmesslé le pur de l'impur ; le delicat du grossier ; le rare du vulgaire ; & le sublime du mediocre. Sa memoire est, pour ainsi

dire, vn abiſme remply de Threſors: & vne ſi fidelle gardienne des richeſſes qu'il luy confie, qu'elle n'en eſgare pas vne : & qu'elle les luy repreſente toutes à point nommé. La Morale, la Politique, toutes les autres parties de la Philoſophie, l'Hiſtoire, la Fable, les Poëtes, les Orateurs, tout enfin eſt dans cette prodigieuſe memoire : & tout y eſt meſme auec ordre, & ſans confuſion. Mais, Seigneur, ce qu'il poſſede encores plus eminemment, c'eſt la Science du Monde; c'eſt la Cour; c'eſt le ſecret des affaires; c'eſt la fin des euenemens ; ce ſont les Reſſorts cachez de cette grande Machine, dont nous ne voyons que le dehors, & la ſimple ſuperficie : & comme il a eſté premier Miniſtre du Prince Tongas, & depuis Miniſtre d'Eſtat, il eſt ſi bien inſtruit de ces grandes choſes, dont nous le ſommes ſi mal,

que ceux qu'il oblige de sa confidence, se croyent transportez dans vn nouueau Monde, & pensent voir de nouuelles Terres, de nouuelles Mers, & de nouueaux Astres, tant tout ce qu'il leur dit leur est nouueau. Au reste, s'il a l'esprit grand, son ame n'est pas moins grande: il l'a resoluë; il l'a ferme; il l'a intrepide; & on luy a veû souffrir l'exil & la prison d'vn visage esgal, & sans aucune marque de foiblesse. En effet, on le voit aussi gay dans la vie priuée que dans la publique: c'est vn sage Pilotte qui se repose au bord de la Mer, sans regret & sans chagrin, apres auoir nauigé fort heureusement: & qui regarde les autres parmy les Escueils & les orages, dont sa prudence l'a sauué, & dont son adresse l'a garanti. Il est magnifique en sa Table, en ses Meubles, & en ses Palais: & quand

il ſeroit ſur le Thrône, il n'auroit gueres plus d'éclat. Que vous en diray-ie encores ? Seigneur, ce Grand homme n'eſt pas de ces heureux ignorans, que le caprice du hazard eſleue, ſans que l'on puiſſe deuiner pourquoy il les a eſleuez : & pour acheuer ſon Portrait par le coup de Pinceau le plus important, ſa Grandeur eſt l'ouurage de ſa vertu, & non pas celuy de la Fortune. Or Seigneur, pour reuenir à la ſuite de mon diſcours, cette belle Compagnie s'en alla donc dans vn ſi beau lieu, & voir vn ſi honneſte homme : mais quelque diligence que luy fiſt faire l'enuie qu'elle auoit d'y eſtre, elle trouua neantmoins en y arriuant, que le malheureux Muſtapha l'auoit deuancée : & qu'il ſe promenoit déja auec Theroſe, dans l'Auenuë du Chaſteau. Car comme Audalla l'auoit voulu agreablement ſurprendre,

il auoit deffendu à tout le Monde de l'aduertir de son dessein : de sorte que ne l'ayant apris que par cét illustre insensé, vn moment auparauant, il n'eut pas le temps d'aller au deuant du Prince, ni de le receuoir plus loin. Seigneur, luy dit-il en le salüant, si le respect que ie dois à vostre Alteſſe Royale me le permettoit, i'oserois me pleindre vn peu de sa surprise, qui m'expose à mourir de confusion, en la receuant si mal : mais quand il y auroit quelque rigueur en son procedé, elle en sera si bien punie, par la mauuaise chere que ie luy feray, qu'il ne m'est pas permis de pousser mon ressentiment plus loin, ni de m'en pleindre dauantage. Ha genereux Theroſe ! luy repondit-il, ie connois trop vostre magnificence ordinaire, pour craindre de telles menaces : & ie sçay trop bien que l'on ne vous

peut iamais ſurprendre, pour croire que ie vous puiſſe auoir ſurpris. A ces mots, la beauté de l'Auenuë, & ſa ciuilité, l'obligerent de deſcendre de Carroſſe, & toute cette belle Troupe apres luy : & durant que le Prince conſideroit la ſuperbe entrée de cette Maiſon; Theroſe qui ſçait ſi bien le monde, s'aprocha inſenſiblement des Dames & des Cheualiers : & leur parlant à demy bas en ſous-riant; ie ne croyois pas, leur dit-il, auoir ſi peu d'Amis parmy vous, qu'il n'y en euſt quelqu'vn aſſez charitable, pour me deliurer de l'embarras où ie me trouue aujourd'huy: mais ce qui m'en conſole vn peu, c'eſt que comme vous auez eu part au crime du Prince, vous en aurez à ſon chaſtiment, par la mauuaiſe reception que ie vous feray auſſi. Son Alteſſe Royale vous a répondu pour nous, en vous répondant

pour elle, luy dit fort obligeamment Galiane : & vous ſçauez trop bien l'obeïſſance que l'on doit aux Perſonnes de ſon rang, pour n'excuſer pas la noſtre, à laquelle il ne nous a pas eſté permis de manquer. A ces mots, apres s'eſtre haſté de ſaluër toutes ces Dames, & tous ces hommes de qualité, il ſe raprocha du Prince : & le Prince luy-meſme s'eſtant raproché des autres ; ils commencerent de s'auancer tous enſemble, vers cette merueilleuſe Maiſon. Mais ils n'y entrerent pourtant pas, ſans auoir auparauant vn nouueau diuertiſſement : car le pauure Muſtapha, apres auoir couru deuant cinq ou ſix pas de toute ſa force, ſe retournant, les bras ouuerts, en regardant Galiane, d'vn air triſte & paſſionné, juſques à tant qu'elle fuſt aupres de luy ; & puis recommençant de courir & de s'arreſter de meſme

le voicy & la voila (disoit-il en montrant Audalla & Galiane) l'autheur de mon mal, & la cause de mon bien: & le voicy encores (adiouſtoit-il en ſe montrant) le miſerable Martyr d'amour, que l'injuſtice de l'vn & la cruauté de l'autre, expoſent à vn ſi effroyable ſuplice. Seigneur (dit alors tout bas en ſouſriant l'illuſtre Theroſe au Prince) à ce que ie voy, rien ne reſiſte à la belle Galiane: & les Fous comme les Sages, connoiſſent ce qu'elle vaut, & l'aiment eſgalement. Et quoy Theroſe (luy repliqua-t'il en parlant bas comme luy) vn homme du Deſert, ſçait-il ſi preciſément tout ce que l'on fait dans les Villes, & en s'éloignant du Monde, ne l'a-t'il point oublié? Seigneur, luy repartit-il, quelque retirée que ſoit ma Solitude, il y vient quelquesfois des nouuelles de ces lieux plus ha-

bitez : & comme les actions des Grands Princes ne font iamais de petit bruit, vous ne deuez pas trouuer eſtrange que celuy des voſtres ait retenty iuſques dans mes Grottes, & ſoit venu iuſques à moy. Cependant, Seigneur, comme le Soleil s'abaiſſoit déja beaucoup, & que ſa chaleur & ſa lumiere n'eſtoient plus du tout incommodes, Theroſe conduiſit le Prince & ſa ſuite, dans ſon merueilleux Iardin: & les menant du premier Rondeau à la Caſcade, & de la Caſcade à la Terraſſe, il leur fit adüoüer par tout, qu'il n'y auoit rien de plus beau, en tout le Royaume de Grenade, ni peut-eſtre en tout le Monde, que l'eſtoit vn ſi beau Iardin. Mais comme il eſt d'vne eſtenduë à ne pouuoir pas eſtre veû tout entier en vne ſeule fois, & que de plus la nuit commençoit de meſler ſon om-

bre aux clartez du iour, & l'incarnat du Couchant à l'Or du Soleil, cette belle Troupe reprit le chemin du Chasteau, quelque repugnance qu'elle eust à le quitter. Ils y furent seruis auec vne magnificence aussi grãde, que Therose auoit dit qu'elle seroit petite: & auec vne propreté esgale à sa magnificence. Apres le souper, ils passerent dans la Chambre d'Alcoue, qu'ils trouuerent merueilleusement bien esclairée: & s'y estans assis sur des Carreaux de Toile d'Or, la conuersation commença. Ha Therose! (luy dit le Prince en sou-riant fort obligeamment) vous n'auez pas agy de bonne foy; vous nous auez fait donner dans l'embuscade; & en nous assurant que vous nous traiteriez mal, vous nous auez si bien traitez, que ie ne me souuiens pas d'auoir iamais rien veû de semblable. Non non Seigneur

(luy respondit-il auec vn profond respect) le commencement & le milieu de ce miserable souper n'ont rien eu de considerable : mais i'ose assurer à vostre Alteſſe Royale, que la fin n'en sera pas de meſme : & que i'ay encores vn Seruice à luy presenter, qui ne sera pas indigne d'elle, & qui sans doute luy plaira. Il faudra pourtant, reprit Audalla, qu'il ait vne delicateſſe bien particuliere, pour faire que nous le trouuions tel, en sortant d'vn si grand Festin : & vous entendez mal vos interests & les nostres, de ne le garder pas pour demain. Comme ce que ie vous promets, Seigneur, luy repliqua-t'il, regarde l'esprit & non pas le corps, ie vous assure encores vne fois, qu'il ne vous sera pas desagreable. Mais pour expliquer cette Enigme à vostre Alteſſe Royalle, ie luy aprends que ce sont

six

ſix Sonnets de la façon d'Abindarrays, qu'il m'a enuoyez ce matin: car il eſt fort de mes Amis, & il ne fait rien que ie ne voye: ni rien qui ne merite d'eſtre veû, adiouſta Galiane, & qui ne ſoit digne de loüange. En effet, reprit Audalla, il merite ſa reputation: & tout ce que l'on voit de luy, porte toûjours ſon Carractere. C'eſt pourquoy ne nous retardez pas plus long temps vn ſi grand plaiſir: & que ſans doute tout le Monde attend icy, auec beaucoup d'impatience. Comme Abindarrays (dit alors Theroſe en tirant diuers papiers de ſa poche) eſtime la vertu parmy les Chreſtiens comme parmy nous, & dans vn autre Siecle comme dans le noſtre; dans le premier de ces Sonnets, il fait vne heureuſe prediction à vn Roy d'Angleterre, nommé Alfred, que ſes Sujets auoient banny, &

qui remonta sur le Thrône : & par vne Prophetie Poëtique, il luy predit son auanture, & la luy annonce fort clairement en ces Vers.

SONNET.

PRince, qui sans trembler vois tomber le Tonnerre,
Les Heros qui du Sort sont peu fauorisez,
N'aiment point à marcher par des Sentiers aisez,
Et la difficulté fait l'honneur de la Guerre.

Tu vois, Alfred, tu vois dans la fiere Angleterre,
Tes Ennemis vainqueurs ; tes Sujets diuisez ;
Tes Throsnes abatus, & tes Sceptres brisez,

Tes Royaumes perdus ; tes Couronnes par terre.

Eſpere toutesfois Monarque genereux,
Que tu ſeras plus Grand, que tu n'és malheureux,
Et que tu regneras ſur la Terre & ſur l'Onde:

Ouy, tes Eſtats ſoûmis reconnoiſtront tes Loix ;
Et ta haute vertu, qui n'a point de ſeconde,
Doit vaincre la Fortune, & les Tyrans des Rois.

Le ſecond Sonnet ne diſtingue point les Ennemis des Amis, dit Theroſe : & il donne des loüanges à la vertu, par tout où il la rencontre. Les Mores ayant aſſiegé Tarife, prirent le Fils du Gouuerneur de cette Place, à vne Sortie qu'il fit;

ils le conduisirent au pied des Murailles : & & demandant à parler au Pere, lors qu'il fut venu sur la pointe d'vn Bastion, pour sçauoir ce qu'ils luy vouloient ; ils luy montrerent son Fils : & luy dirent, que s'il ne leur rendoit cette Ville, ils l'alloïent poignarder deuant ses yeux. Dom Alonse de Gusman (car il s'apelloit ainsi) leur répondit, MAS PESA EL REY QVE LA SANGRE; *le Roy pese plus que le Sang* : & tirant vn Poignard qu'il portoit à sa ceinture, il le leur ietta du haut de ce Bastion, afin qu'ils en fissent ce qu'ils disoient, s'ils en auoient la volonté. Ils le firent, quoy que lâchement : & c'est la Grande action de ce Pere, qui vit poignarder son Fils, que celebre Abindarrays, dans ce que vous allez entendre.

SONNET.

GRand & fameux Heros, dont la rare auanture,
Eſtonnant l'Vniuers, luy déroba la voix,
Les tiens en deſcendant du haut Thrône des Rois,
En tirent moins d'éclat que de ta Sepulture.

L'Honneur dans ton eſprit ſurmonta la Nature;
Ton cœur fit en ce iour vn difficile choix;
Et de ton ſeul deuoir te preſcriuant des Loix,
Ie t'en conſacre icy l'eternelle Peinture.

L'exemple merueilleux de ta fidelité,
Passera d'Age en Age à la Posterité,
Et les Siecles futurs n'en verront point de telle:

Car ayant fait répandre vn Sang si precieux,
Ton Poignard comme vn Astre est brillant dans les Cieux,
Et la mort de ton Fils, rend ta gloire immortelle.

Le troisiéme (pourſuiuit Therose) regarde les intereſts de celuy qui l'a fait: car ayant perdu ſon Gouuernement, par vn malheur eſpouuantable; c'eſt pour cela qu'il s'adreſſe à l'Ange tutelaire du Roy, afin qu'il inſpire ce Prince fauorablement pour luy: & voicy de quelle façon il s'exprime.

SONNET.

Quand ie marche en auant, ie retourne en arriere,
Le malheur qui m'accable eſtant plus fort que moy:
Et par l'Aſtre malin qui me donne la Loy,
Ie ne puis arriuer au bout de la Carriere.

Diuine Intelligence, Eſprit plein de lumiere,
Que le Ciel mit en garde aupres de noſtre Roy;
I'ay beſoin de ſecours, & ie m'adreſſe à toy,
Miraculeux effet de la Cauſe premiere.

Ange du premier Ordre, auſſi puiſſant que pur,
Afin de l'inſpirer quitte l'Or & l'Azur,
Et viens du Ciel en Terre, où mon ame ſoûpire :

Mais non, ne luy dis rien, à ce cœur indompté ;
Car enfin ce Grand Roy, ſi digne de l'Empire,
Se porte aſſez au bien par ſa propre bonté.

Il a fait auſſi vne Epigramme ſur le meſme ſujet, adiouſta Zelebin : & comme ie la ſçay, elle trouuera, s'il vous plaiſt, icy ſa place.

EPIGRAMME.

Illustres Filles de Memoire,
Voyez ce Grand Roy, dont la Gloire
N'a rien qui l'esgale auiourd'huy:
Et sans craindre l'éclat qui par tout l'accompagne,
Protestez, malgré vostre ennuy,
Que s'il vous rend vostre Montagne,
Vous n'y chanterez que pour luy.

Le quatriéme Sonnet, reprit Therose, a esté fait pour vne Grande Princesse malade.

SONNET.

APollon, Dieu des Vers & de la Medecine,
A qui toute la Terre éleue des Autels,
Vne Nimphe adorable a des friſſons mortels,
Et des embraſemens dont l'ardeur l'aſſaſsine.

Forme donc vn Metal, vne Herbe, vne Racine,
Par tes puiſſans Rayons, dont les effets ſoient tels,
Que ſes beaux yeux mourans, deuiennent immortels,
Et pour nous la ſauuer, lis, diſtile, & calcine.

Donne toy tout entier à cét illustre employ ;
L'Vniuers affligé t'en coniure auec moy ;
Et pour y mieux penser, neglige toutes choses :

Ouy, si de nos douleurs tu veux paroistre atteint,
Laisse flétrir les Lys, laisse faner les Roses,
Et ne songe à sauuer que celles de son taint.

Le cinquiéme, dit encores Therose, a esté composé par Abindarrays, sur la mort du Muphty du Royaume de Grenade, & sur la promotion de son Neueu à la mesme Dignité : & comme l'vn & l'autre auoient beaucoup de sçauoir & beaucoup de merite, & le second encores plus que le premier ; cét il-

luſtre Poëte, gardant cette proportion dans les loüanges qu'il leur a données, les a pourtant ſi bien loüez tous deux, que la memoire du mort n'eſt pas moins fameuſe, que la gloire du viuant. Voicy, Seigneur, quels ſont ces Vers.

SONNET.

DEs Cendres du Phœnix, le Phœnix prend naiſſance;
Et d'vn ſçauãt Muphty l'illuſtre Succeſſeur
Fait reuoir ſa bonté, fait reuoir ſa douceur,
La grandeur de ſon ame, & ſa magnificence.

Le premier acheua, par où l'autre commẽce;
De la gloire du vieux, le ieune eſt poſſeſſeur;
Et l'Alcoran reuoit ce fameux Défenſeur,
Qu'on nommoit le Haly de la Sainte creãce.

Mais bien que ce Heros ait fait de grands efforts,
Sans flatter les Viuans, ſans offenſer les Morts,
L'Oncle s'en va ceder au Neueu que ie nomme:

Nous reuoyons Iſuf; il paroiſt en ce lieu;
Mais ce n'eſt plus Iſuf; mais ce n'eſt plus vn homme;
Et tel parut Alcide, apres qu'on l'eut fait Dieu.

Le ſixiéme & dernier Sonnet, pourſuiuit Theroſe, a ſon ſujet plus enioüé que les cinq autres : & l'Autheur s'eſt ioüé luy-meſme en le faiſant. En effet, iamais Amant a bonne fortune n'eut vne vanité plus delicate, & ne parla de ſon bonheur moins groſſierement. Il dit beaucoup en peu de mots; il laiſſe

beaucoup à deuiner; il fait pourtant deuiner tout ce qu'il ne dit point; & le fait entendre sans le dire. Mais voyez, Seigneur, si vous serez de mon sentiment, afin que ie me conforme au vostre.

SONNET.

CEnt Amans assemblez celebrent Issonie,
Et parlent des attraits qui causent leur amour:
L'vn vante de son Lut la diuine harmonie;
Et l'autre de sa voix veut parler à son tour.

L'vn dit de son esprit la grandeur infinie,
Qui n'a rien qui l'égale en ces Bois d'alentour:

L'autre eſtime ſa taille, & ſon noble Genie;
Ses cheueux & ſes dents, & ſon air de la Cour.

L'vn parle de ſes yeux, & l'autre de ſa bouche;
L'vn dit que de sõ teint le vif eſclat le touche;
L'autre dans ſes regards met le Souuerain bien:

Mais vn heureux Berger, autant aimé qu'il aime,
Souſrit en les oyant, & dit bas en luy-meſme,
Elle a mille beautez dont ils ne ſçauent rien.

Il faut auoüer, dit le Prince Audalla, que l'eſprit d'Abindarrays eſt comme le Prothée de la Fable: & qu'il ſçait prendre toutes les formes qui luy plaiſt. Il ſe hauſſe & s'abaiſſe à point nommé, ſelon que ſes Sujets le demandent: & quoy que

ſon inclination naturelle le porte aux choſes graues, il ne laiſſe pas d'en faire qui ne le ſont point, & qui ne laiſſent pas d'eſtre bien. En effet, reprit Carralil, apres auoir veû le ſtyle pompeux de ſon grand Poëme, l'on verra la verité de ce que vous dittes, Seigneur, dans des Stances qu'il a faites pour le Prince Denoc, que ie m'en vay vous reciter : dés que ie vous auray dit, pour vous les faire mieux entendre, qu'il les luy enuoya, en luy enuoyant ce grand Ouurage de la Conqueſte de Grenade.

AVX

AVX MORES.

STANCES.

ALlez voir le plus Grand homme
Que la Terre doiue aux Cieux ;
Et que la ſuperbe Rome,
Auroit mis parmy ſes Dieux.

Quittez donc voſtre Prouince ;
Laiſſez moy guider vos pas ;
Et parlez à ce Grand Prince,
Bien qu'il ne me parle pas.

Dittes luy que ſon ſilence,
Ne cauſera pas le mien;
Que ie diray ſa vaillance,
Quand il ne me dira rien.

Rapellez dans ſa memoire,
Mon Nom quand il l'oubliera;
Car ie veux chanter ſa gloire,
Meſme quand il ſe taira.

Dittes-luy ce qui me tuë,
Puis que tout comblé d'ennuy,
Ie ne ſuis que ma Statüe,
Quand ie ſuis aupres de luy.

Mais discrets Abencerrages,
Ne vous fâchez pas pourtant:
Croyez-moy, soyez plus sages,
Qu'il ne vous en face autant.

S'il se taist, laissez le taire;
Respectez-le plus qu'vn Roy;
Enfin tâchant de luy plaire,
Soyez plus heureux que moy.

Il a donné de si grandes loüanges à ce Grand Prince, adiousta Galiane, & il luy a mesme rendu des seruices si considerables, qu'il y a lieu de croire qu'il s'est trompé; qu'il a mal expliqué le silence de ce Heros; & que la reconnoissance du dernier, iustifiera ce que ie dis, en faueur de l'autre: puis qu'il luy a promis d'en auoir beaucoup, & qu'il le

luy a promis, & de viue voix, & par escrit. Quoy qu'il en soit (reprit Mustapha qui n'auoit point encores parlé) ie promets à Theroſe, puis qu'il fait entrer les Vers dans ſes Feſtins, de luy fournir encores demain dequoy traiter magnifiquement le Prince ; par l'Ouurage d'vn Autheur, qui a autant d'eſprit qu'Abindarrays. N'oubliez donc pas voſtre promeſſe, luy repartit Theroſe ; car vous l'oublieriez inutilement, & ie vous en ferois bien ſouuenir. Vous n'ignorez pas, dit ce ſage fou, que tout ce que les Mores ſçauent, n'eſt qu'vne inondation de ma memoire prodigieuſe, & qu'vn eſpanchement de mon ſçauoir. Mais helas ! i'en ſuis bien mal recompenſé : & l'injuſtice de Galiane, me force de me repentir de ce que i'ay fait, quoy qu'il ne ſoit pas genereux de ſe repentir. Ha

Mustapha! luy dit cette belle Personne, vous auez tort de vous pleindre de moy, qui n'ay rien contribué à vostre mal: ie me pleindray donc, adiousta-t'il, des Cieux, & des Astres; de la Fortune, & de moy-mesme; du hazard, & de ma volonté; de vostre beauté, & de mes yeux; de vostre visage, & de mon cœur; de vostre force, & de ma foiblesse; de vostre merite, & de mon iugement; & plus que de tout cela, du bon heur du Prince Audalla; que ie preuoy bien qui va faire toute ma disgrace. Puis que toute cette premiere conuersation doit estre faite aux despens d'Abindarrays, adiousta Hyamene, oyez encores des Stances qu'il a faites sur la belle Estampe de cette superbe Mosquée, que la Reyne Mere a fait bâtir: où il a monté les cordes de la

Lire, vn peu plus haut qu'à ces dernieres, parce que leur sujet le demandoit ainsi.

STANCES.

VNe Reyne sans exemple,
Dont le Nom est immortel;
En esleuant ce beau Temple,
Se rend digne d'vn Autel.

L'Art surpasse la Nature,
Dans ce Royal Bastiment;
Et sa noble Architecture,
Donne de l'estonnement.

Pour voir d'vne Grande Reyne
L'ouurage pompeux & beau,
Genil, dont l'Vrne est si pleine,
Esleuez vous sur vostre Eau.

Vos flots aupres du Riuage,
Dans leur eſclattant Miroir,
N'en font pas mieux voir l'Image,
Que ce Graueur la fait voir.

En voicy d'autres, dit Amouda, qu'il fit pour la Reyne de Maroc, en luy enuoyant vne Paraphraſe qu'il auoit faite de la Sageſſe de Salomon : car comme la Langue Arrabe approche fort de l'Hebraïque, il ſçait aſſez cette derniere pour la traduire, & pour entrer dans le ſens de ce fameux Autheur.

STANCES.

LE Maistre de la Paleſtine,
Entend vanter par tout les vertus de Lyſtine,
De qui tout l'Vniuers s'entretient auiourd'huy :
Et comme de ſon Nom toute la Terre eſt pleine,
Ce Grand Roy fait pour vne Reyne,
Ce qu'vne Reine fit pour luy.

Il va la voir ; il va l'entendre ;
Il ne va point l'inſtruire, il va pluſtoſt aprendre,
L'art de gagner les cœurs, & celuy de regner :
Car à dire le vray, cette illuſtre Princeſſe,

Eſt ſi ſage, que la Sageſſe,
Ne peut plus luy rien enſeigner.

Ie vay vous reciter vn petit Ouurage, dit Rapagy, qu'il fit en enuoyant ce Poëme des Mores de Grenade, dont nous auons déja parlé, à vne Dame qu'il ne pouuoit trouuer chez elle.

EPIGRAMME.

Allez Mores, s'il eſt poſsible,
Voir l'objet qui me fait la Loy;
C'eſt vne Deeſſe inuiſible,
Qui ne l'eſt iamais que pour moy.

Vous en allez entendre vn autre, adiouſta Odomar, qu'il fit

pour vn de ſes Amis, qui reüſſit fort bien en Poëſie.

EPIGRAMME.

Quelle diuine harmonie !
O quelle force de Genie !
Quels grands ſentimens ! quels beaux Vers !
Superbe Athenes, fiere Rome,
Ie vay dire à tout l'Vniuers,
Que vos Dieux cedoient à cét homme.

Il m'en reuient vn autre en la memoire, dit Orthobule, qu'il fit autresfois pour Semahis, dont vous connoiſſez tous la fierté & la beauté.

EPIGRAMME.

Est-ce Bellonne, est-ce Pallas,
Qu'vn si grand esclat enuironne?
Non, ie voy que ce ne l'est pas;
Et cette Dame a plus d'appas,
Ni que Pallas, ni que Bellonne.

Puis que vous auez parlé de la Mere, reprit Mechmet, ie veux aussi parler de la Fille: & vous faire souuenir que lors que la belle Almahide reuint à Grenade, apres auoir esté si long temps à Seuille, elle eut vn assez grand mal: & comme Abindarrays sçauoit qu'elle aimoit fort la Langue Espagnolle, qu'il sçauoit aussi fort bien, il y composa ces Vers, qu'il luy enuoya, lors qu'elle commença de se guerir.

POR LA NIÑA ENFERMA.

COPLAS.

Niño Amor, la Niña bella,
Pierde donaire y color;
Aduierte que su dolor
Te hará morir con ella,
Si a mudar no vas aquella
Maliña y sangrienta Estrella
D'esta Niña, Niño Amor.

Vee como sus Marauillas,
Mueren en flor de su Edad;
Sus ojos sin claridad,
Pierden sus viuas scentellas;
Sus Nieues ya amarillas,

Y Rosas de sus mexillas,
Son Lirios de enfermedad.

Vee esta Diosa en su Cama,
Que se muere sin razon;
Escucha mi coraçon,
Pues es cierto que te llama,
Y por el, y por su Dama,
Muda esta fieure y su llama,
Al fuego de tu passion.

Abrasa en tu calentura,
El yelo de su rigor;
Y volando en my fauor,
Desde el Cielo a la llanura,
Muestra en esta coyuntura,
Que es Milagro de hermosura,
Como yo lo soy de amor.

Libra la d'estos antojos,
Si bien es mi perdicion,
Viua, y viua mi passion;
Mis quexas, y mis enojos;

Sirua el alma a sus despojos;
Y con que gozen los ojos,
Muera muera el coraçon.

Ces parolles sont si Castillanes (dit alors le Prince Audalla en se leuant) le style en est si purement Espagnol; & les phrases tellement de la Cour & de Castille la vieille; que nostre conuersation, ne pouuant finir par rien de plus agreable, ie suis d'auis que nous menions ces Dames à leurs Chambres, & que nous nous retirions en suite aux nostres, apres leur auoir donné le bon soir. En disant cela, il presenta la main à Galiane, & commença de luy parler bas en marchant; ce qui ne donna pas peu d'inquietude à l'amoureux Zelebin: qui se doutoit bien de ce que disoit ce Prince à cette aimable Personne, qui estoit la cause de leur passion. Ainsi lors

que Theroſe les eut conduits à cét Apartement, & qu'ils y eurent dit adieu à ces Dames, qui furent menées chacune au leur, il mena le Prince au ſien: & tout le monde ſe retira apres aux lieux qu'on leur auoit deſtinez. Le lendemain au matin, le Prince s'eſtant leué de fort bonne heure, & tous les hommes s'eſtans trouuez à ſon leuer, durant que les Dames dormoient encores, & pendant que le Soleil n'auoit pas encores trop de chaleur; il fut ſe promener dans la grande Allée du Iardin, qui regarde la Riuiere, ſuiuy de tous ces gens de qualité, & de Muſtapha, que l'amour & la follie empeſchoient toûjours de beaucoup dormir, & rendoient toûjours plus diligent que tous les autres. Comme ils y furent arriuez, le Prince, qui ſçauoit que ce ſçauant homme n'auoit ni l'eſprit ni la memoire en

desordre, comme il y auoit le jugement; & qu'il n'estoit rien dont il ne parlast en homme sensé, malgré sa passion insensée, luy adressa la parolle : & luy parlant d'vn ton obligeant; mon cher Riual, luy dit-il, comme vous n'ignorez rien, & que nous sommes à la Campagne, dittes nous quelque chose de l'Agriculture : afin de nous faire voir que vous sçauez descendre des hautes aux basses, & que vous estes vniuersel. La qualité que vous prenez, luy respondit-il, est fort propre à vous faire tout refuser: mais comme en paroissant plus sçauant que vous, ie feray voir que vous ne meritiez pas d'estre plus heureux que moy, ie vous accorde ce que vous me demandez : & si ie ne puis vous vaincre, ie vay du moins vous instruire : afin de me couurir de gloire, en vous couurant

urant de confusion. L'origine de l'Agriculture est si ancienne, poursuiuit-il, que pour cela seulement, elle merite d'estre mise au premier rang, entre les belles disciplines, & d'estre preferée à tous les Arts : estant certain que le premier ouurage du premier homme, fut de cultiuer la Terre, de la labourer, de la planter, & de la semer. Iosephe, au premier Liure des Antiquitez Iudaïques, dit que Caïn, fils d'Adam, en trouua la premiere inuention. Ciceron, au second de la Nature des Dieux, l'attribuë à Cerés : & Virgile aussi bien que luy, & Ouide aussi bien que Virgile, au cinquiéme des Metamorphoses. Iustin, au second Liure, tient que ce fut Triptoleme, qui l'aporta d'Asie en Europe : mais Diodore & Tibulle, donnent la gloire de son inuention à l'Egyptien Osiris, qui fut aussi nommé Dion

sius. Elle est loüée par mille fameux Autheurs : & les Romains prenoient leurs premiers Dictateurs à la Charruë : comme Quintus Cincinatus, Caius Fabricius, Caius Marius, Curius Dentatus, Portius Caton, & plusieurs autres : qui apres auoir esté de la Charruë au Consulat, retournoient du Consulat à la Charruë, sans craindre de mettre nulle tache à leur reputation, ni de diminuer leur gloire : trauaillant, dit Pline second, auec vn Soq couronné de Lauriers, & auec des mains triomphantes. Cyrus & Diocletian, cultiuoient leurs Iardins de leurs propres mains : Abdolomin fut tiré du sien, quand Alexandre le fit Roy de Tir : Horace & Lucrece nommerent les Laboureurs heureux : Varron dit que la longue vie se trouue aux Champs, & la courte dans les Villes. Ennius assure que la puissance des Rois &

des Laboureurs eſt égale : ſe ſeruant eſgalement de l'Eau, de la Terre, de l'Air, & du Soleil. Xenophon & Philon Iuif, appellent l'Agriculture l'Art des Arts, & la Nourrice de tous les Peuples : & moy ie la nomme la conſolation des affligez : parce qu'elle fait croiſtre l'Aconit, & la Ciguë, dont i'auray beſoin, à cauſe de voſtre bon heur, & de l'injuſtice de Galiane. Que ſi nous paſſons des loüanges aux choſes loüées, & de la Theorie à la pratique, ie la connois en toutes ſes parties : ie ſçay le temps de labourer, de ſemer, de planter, & d'enter ; ie connois les Saiſons des Moiſſons & des Vendanges : ie n'ignore ni ce qu'il faut faire aux Prairies, ni le ſoin qu'il faut auoir des Bois taillis : ie ſçay gouuerner les Troupeaux & les Abeilles ; les haras de Cheuaux, & les Bœufs ; les Vaches & le Laita-

ge; & tous les Animaux & les Oyzeaux domeſtiques, qui ſont les richeſſes de la Campagne, & les commoditez des Laboureurs. Cela eſtant ainſi, luy repartit Odomar, ie ne doute pas que vous n'entendiez fort bien le Iardinage: qui eſt la plus belle partie de l'Agriculture, & celle qui donne le plus de plaiſir. Vous auez raiſon de le croire de cette ſorte, reprit Muſtapha: & ce que ie n'y ſçay point n'eſt ſçeu de perſonne, & ne le ſera iamais d'aucun. Les Iardins ont eſté nommez des Paradis par les Perſans, par les Medes, par les Chaldées, par les Hebreux, & par tous les Peuples Orientaux, à cauſe de leur beauté & des delices que l'on y trouue: & les anciens Poëtes, par leurs Champs Eliſiens, n'ont pû imaginer la felicité des bien-heureux que dans des Iardins, non plus que voſtre grand

Prophete. Ces Iardins des Murailles de Babilonne, que l'on disoit estre en l'air, parce qu'ils estoient esleuez sur des Arcades, meritent bien que ie m'en souuienne icy : & celuy des Hesperides est trop fameux dans la Fable, pour estre oublié. Epicure, à ce que dit Pline, & à ce qu'assure Properce, fit les premiers Iardins d'Athenes: & Diogene Laërte assure que c'estoit dans ce beau lieu, qu'estoit l'Escole de ce Philosophe si fameux. Mecenas en eut aussi de fort celebres : ceux de Luculle ne le furent pas moins : & les vostres de Generalife & d'Ascatin, n'ont pas vne moindre reputation. On les diuise en Parterres, en Espalliers, & en Potagers: en Allées, en Palissades, en Estoiles, en Berceaux, en Labyrinthes, & en Terrasses : ornez de Ruisseaux, de Fontaines jallissantes, de Cascades, de Rigolles, de Grottes, de Perspe-

ctiues, & de Statües. L'on y trouue les Arbres, les Arbuſtes, les Plantes rares, & les Fleurs de toutes les Saiſons. Ie connois celles qui demandent la Terre ſeiche; ie connois celles qui la demandent humide; celles qui veulent eſtre expoſees au Soleil; & celles qui ne croiſſent qu'à l'ombre. Ie ſçay leurs Noms, leurs qualitez, & leur origine: & quand vn ſecond Deluge vniuerſel, auroit ruiné tous les Iardins, ie ſuffirois à les reſtablir, tant ie ſçay bien comme ils ſont faits, & de quelle façon il les faut faire. Comme vous connoiſſez parfaitement bien toutes les beautez de la Campagne, luy dit Orthobule, ie ne doute pas que vous n'en connoiſſiez auſſi tous les plaiſirs. Ouy ouy, ie les connois, luy repartit Muſtapha: & outre ceux de la promenade, de la belle veüe, des beaux lieux, & des

bons fruits, la chaſſe & la peſche, en ſont les principaux diuertiſſemens. La premiere ſe diuiſe en Venerie & en Vollerie ou Fauconnerie, & l'autre en toutes les manieres de peſcher, que l'artifice des hommes a inuentees, pour ſurprendre l'innocence des Poiſſons. Les premiers Chaſſeurs du Monde, ſelon les Grecs, ont eſté Perſee, Caſtor & Pollux, Meleagre, Endimion, Hipolite, Cephale, & Orion. Mithridates, Roy de Pont, aima tant la Chaſſe, qu'il paſſa ſept ans à la Campagne, ſeulement pour y gouſter mieux ce plaiſir. L'Empereur Commode, ne l'aimoit pas auec moins de paſſion. Ciceron & Philon Iuif diſent, que la Chaſſe eſt l'aprentiſſage de la Guerre, & les premieres leçons d'vn ieune Soldat. Ie ſçay ce que c'eſt que porter; ce que c'eſt qu'vn Cerf de dix Cors,

& qu'vn Andoüiller; ce que c'eſt que les fumées, les portées, & les hardes; ce que c'eſt que lancer le Cerf; les briſées; le raport; les voyes; le Relais; la ruſe; le houruary; la curée; donner du Cor, & mettre aux abois. Pour la Fauconnerie, nous la deuons à Vliſſe, qui l'inuenta apres le Siege de Troye. Elle ſe fait par les Aigles, par les Faucons, par les Tiercelets, par les Laniers, par les Autours, par les Gerfaux, par les Sacres, par les Eſperuiers, & par les Eſmerillons. Ie connois l'Oyzeau niais & le hagard, le ſor, le duit, & l'Oyzeau de Leurre. Ie ſçay ce que c'eſt que les Pennes, que les Couſteaux, que le Paſt, & que la cure. Ie ſçay à quel vſage ſert la muë; ie ſçay ce que c'eſt que charrier; ie diſcerne l'Oyzeau quinteux; ie connois la main de l'Oyzeau; ie le ſçay bien re-

clamer, & me trouuer à la remiſe. Ie luy ſçay mettre le Chaperon & les Veruelles; les Sonnettes & les Grelots. Pour la Peſche, on voit en quelle eſtime l'auoient les anciens Romains, par les ſuperbes Viuiers, où ils conſeruoient les Poiſſons, qu'ils aportoient des Terres les plus eſloignées. Auguſte peſchoit ſouuent à la Ligne: & Suetone nous aprend que Neron le faiſoit auec des Filets d'Or & de Pourpre. Enfin, pour faire voir que ie n'ignore pas cét Art, ie n'ay qu'à dire que ie ſçay tout ce qu'en ont eſcrit Ceclus Argien, Numenius Heracleon, Pancrace d'Arcadie, Poſſidonius Corinthien, Oppian de Cilicie, Seleucus, Leonidas Biſantin, & Athenée. Mais helas! ie me ſuis engagé moy-meſme en des Filets, d'où ie ne me tireray de ma vie: le Chaſſeur a eſté la proye; & celuy qui ſçait

prendre a eſté pris. A ces mots, le ſçauant Muſtapha ſe teut, & chacun admira à l'ordinaire, cét homme prodigieux, qui en toutes occaſions faiſoit voir enſemble tant de lumiere & ſi peu de ſens, tant d'eſprit, tant de memoire & ſi peu de iugement. Mais cette illuſtre Compagnie, entendant crier par trois fois, du haut du Dôme du Chaſteau, *A la Çala, a la Çala, a la Çala*, comme font ſept fois par iour, & les Mores & les Turcs, pour apeller le monde aux prieres, que l'on fait dans les Moſquées : ils iugerent qu'il eſtoit Midy, & que les Dames eſtoient leuées. De ſorte que le Prince reprenant le chemin de la Maiſon, ſuiuy de tous ces gens de qualité, fut à ce beau lieu d'oraiſon, où les Deruis l'attendoient : & apres qu'ils eurent acheué leur Office, il s'en alla donner le bon iour aux Da-

mes: & leur reprocher leur parresse, qui leur auoit fait perdre des heures si agreables, si propres à la promenade, & si commodes pour aller voir tout ce qu'elles n'auoient pas encores veû des raretez de ce Palais enchanté. Elles aduoüerent leur faute; protesterent de la reparer; & en firent des excuses à Therose: la rejettant sur la bonté des Lits & des Chambres, qui les auoit fait dormir si tard. En suite, Audalla s'aprocha insensiblement de Galiane, & recommença de luy parler bas: ce qui fit soûpirer plus bas encores le malheureux Zelebin: qui de cette conuersation comme des autres, iugeoit bien que l'amour en estoit cause, & que son Riual parloit contre luy, sans penser à luy. Il est vray qu'vn autre de ses Riuaux luy fit autant de plaisir, que celui-cy luy donnoit de peine: car Mustapha, à qui la follie

oſtoit le reſpect, que la ſageſſe faiſoit conſeruer à l'autre, ſe mit entre le Prince & Galiane; interrompit leur entretien; & prenant la parolle tout haut; ô Fils de Muley Hacen ! luy dit il, l'amour & le jeu eſgalent tout: & vous regardant comme mon Riual, ie ne vous conſidere plus comme le Fils de mon Roy, ni comme pouuant eſtre mon Maiſtre. Mais, luy répondit le Prince en riant, ſi vous me regardez comme voſtre Riual, ie vous regarderay comme le mien: & il nous en faudra venir aux armes. Ha ! luy répondit Muſtapha, l'amour me redonnera ce que l'âge m'a oſté: & ie vous vaincray facilement, ſi Galiane veut que ie vous vainque. En diſant cela, il ſe mit en poſture de combattre: & d'vne maniere qui fit rire tout le monde. Mais Theroſe, qui vit entrer ſon Maiſtre

d'Hoſtel auec vne Cane à la main, qui venoit dire au Prince qu'il eſtoit ſeruy ; dit à Muſtapha, que c'eſtoit vn Heraut qui venoit ſeparer les Combattans : & Galiane ſe mettant entr'eux, appaiſa toute la colere du docte inſenſé, & remit la Philoſophie en repos, & toutes les Sciences émuës, dans leur premiere quietude. L'on paſſa en ſuite dans la Sale : où ils furent encores mieux traitez, qu'ils ne l'auoient eſté le ſoir : & tant que le repas dura, vne excellente Muſique diuertit la Compagnie, & acheua ſa volupté. Lors qu'elle ſe fut leuée, elle repaſſa dans la belle Chambre d'Alcoue : & tout le Monde s'eſtant aſſis ſur l'Eſtrade & ſur des Quarreaux, la conuerſation y recommença, & y fut continuée : en attendant que le Soleil s'abaiſſaſt, & que ſa chaleur plus temperée, permiſt de retourner à la promenade

dans le Parc, ou dans ce merueilleux Iardin, qui en a si peu qui l'égalent. Mais comme l'on en voyoit vne des faces de cette rare Chambre où ils estoient, cette belle veuë fit naistre vne question fort curieuse, & qui diuisa bien les esprits : car la belle Carralil, demanda en riant à toute cette illustre Assemblée, lequel seroit le plus malheureux, d'vn Amant sourd, d'vn muët par accident, ou d'vn Aueugle ? Pour moy, dit le Prince Audalla, ie crois que ce seroit le premier : car celuy qui ne parle point, & qui entend, peut du moins auoir la consolation de s'expliquer par des signes, & d'oüir ce qu'on luy dira de fauorable : & celuy qui ne voit pas, & qui parle, & qui entend, n'ayant iamais veû sa Maistresse, & estant accoustumé à ne la point voir, ne peut pas, ce me semble, auoir vne douleur fort

ſenſible, d'eſtre priué d'vn bien qu'il n'a iamais eu, & qu'il ne connoiſt point du tout. Mais il n'en eſt pas de meſme de l'Amant ſourd: parce qu'ayant l'auantage de ſçauoir quel eſt l'objet de ſa paſſion, & celuy de luy pouuoir dire quelle eſt cette paſſion qu'elle a fait naiſtre en ſon ame; ce luy eſt vn ſupplice eſtrange, de ne pouuoir iamais entendre de cette belle bouche qu'il adore, que l'on ne hait pas l'adorateur, & que ſes Sacrifices ſont fauorablement reçeus. D'ailleurs, quelles inquietudes n'a-t'il pas, lors qu'vn de ſes Riuaux eſt aupres de celle qu'il aime, & qu'il voit par le mouuement de leurs levres, & par celuy de leurs yeux, qu'ils parlent enſemble, ſans ſçauoir de quoy ils parlent, quelque attention qu'il apporte à les eſcouter? Il ne ſçait ſi ce que ſon Riual dit eſt bien reçeu; il ignore ſi la réponſe de

la Dame eſt douce ou fiere ; ſi elle accepte, ou ſi elle refuſe ; il doute meſme s'ils ne ſe moquent point enſemble de luy ; & dans cette cruelle incertitude, il ſouffre infailliblement plus que les deux autres : & ie ſuis perſuadé, que l'Amant ſourd eſt plus infortuné que le muet & que l'aueugle. Ha Seigneur ! luy répondit Galiane, il paroiſt bien que vous n'eſtes ni aueugle, ni muet : puis que la ſurdité vous ſemble vne incommodité plus grande que la priuation de la parolle, & que celle de la veuë de l'objet aimé. Auſſi, bien loin d'eſtre de voſtre ſentiment ſur cét article, apres eſtre tombée d'accord aueques vous, que l'Amant qui n'a point d'yeux, ne ſçauroit beaucoup regretter ce qui n'eſt pas de ſa connoiſſance, & ce qui n'a pas fait ſon amour ; ie vous ſouſtiens encores que l'Amant ſourd, qui voit &

qui

qui parle, a mille consolations que le muet n'a point du tout. L'aueugle se pleind; le sourd se peut pleindre: mais le muet ne le peut iamais. Ce moyen si propre à toucher l'ame la plus dure, luy est absolument osté: il a beau imaginer mille choses pleines d'esprit, mille choses diuertissantes, il n'en peut pas dire vne seule: & tout cét esprit ne luy sert de rien. Comme ce silence eternel est sombre & mélancolique, il est encores ennuyeux & déplaisant: & si celuy dont ie parle, est assidu aupres de sa Maistresse, plus il y est, plus il l'ennuye; plus il l'aime, plus elle le hait; & par toutes ces raisons, ie crois l'Amant muet plus miserable, que l'aueugle, ni que le sourd. O Madame! reprit Therose, mon sentimét n'est pas le vostre: mais au contraire, il luy est absolument oppose, & sans doute auecques raison. Car

enfin, l'Amant sourd peut voir, & le muet par accident peut entendre: le premier, aussi bien que l'aueugle, peut parler: & le second peut escrire: mais ce dernier a deux malheurs qui me semblent incomparables. L'vn, de ne pouuoir iamais sçauoir, que sur le raport d'autruy, si l'idée qu'il s'est faite en son imagination de la Personne dont il est Amant, a quelque raport auec elle, & s'il aime ce qu'il croit aimer. Car peut-estre se la figure-t'il grande, & elle est petite; peut-estre se l'imagine-t'il blanche, & elle est noire; peut-estre se la fait-il belle, & elle est laide; & tombant d'abisme en abisme, en parlant de grandeur & de petitesse, de blancheur & de noirceur, de laideur & de beauté, il ne sçait ce que c'est qu'il entend appeller, & qu'il appelle beauté & laideur, noirceur & blancheur, pe-

titeſſe & grandeur. Il parle comme vn Perroquet; il parle, ſelon le Prouerbe, comme vn aueugle des Couleurs; & il aime ſans ſçauoir pourquoy, ni quoy, ce qui dans mon ſentiment n'eſt pas vn petit ſupplice. L'autre malheur eſt d'ignorer toûjours ſi ſa Maiſtreſſe & ſon Riual ne ſe moquent point enſemble de luy, & tout deuant luy; s'ils ne ſe donnent point vne aſſignation par des ſignes qu'il ne peut voir, & qu'ils voyent bien; & s'il n'eſt point la Duppe de l'vn & de l'autre en cette rencontre. En vn mot, qui dit aueugle, dit jaloux: & par conſequent miſerable; & par conſequent l'Amant aueugle eſt plus malheureux, que le ſourd, ni que le muet. Pour moy, dit Zelebin, ie les trouue eſgalement infortunez, comme eſgalement imparfaits: car n'eſtant gueres poſſible qu'vne Dame aime

vn homme auec vn de ces deffauts, ils me semblent tous trois miserables, & tous trois dignes de compassion. Mais encores y a-t'il des degrez dans les malheurs, reprit Amouda: & les choses ne sont iamais si esgales, que l'on n'y puisse mettre de la distinction. Ainsi tout bien consideré, i'aymerois mieux estre muet, pourueu que i'entendisse, que sourd, ni qu'aueugle; & ie pense que i'ay raison de l'aimer mieux. Ie vous assure, luy répondit Odomar, que la surdité est pourtant vne chose bien fâcheuse, & pour celuy qui l'a, & pour celle à qui il parle: & si i'auois à choisir, ie pense que ie me ferois muet ou aueugle. En effet, adiousta Carralil en riant, lors que l'on est aimée d'vn sourd, il n'y a pas moyen de luy donner d'assignation que par escrit, comme si on plaidoit, ou

que par des ſignes, que les autres voyent comme luy, ce qui n'eſt pas fort commode. De ſorte que comme ie ne hais pas a parler, & que ie me paſſe aiſément que les autres parlent, l'Amant muet ſeroit le fauoriſé, & l'aueugle & le ſourd n'auroient pas mes bonnes graces. Ie ſuis de voſtre ſentiment, parce que ie ſuis de voſtre humeur, luy repartit Rapagy: & dans le choixde ne dire mot, ou de n'entendre point parler, ie ne me trouuerois pas fort embarraſſée: & l'Amant qui m'eſcouteroit toûjours, trouueroit l'Art de me plaire. Pour moy, dit alors Mechmet, qui ſuis naturellement vn peu jaloux, l'aueuglement, ni la ſurdité, ne ſeroient pas mon affaire: & comme vn muet de cette eſpece voit & entend, i'aimerois mieux perdre la langue, que les yeux, ni que les oreilles. Ie ne ſuis

pas de cette opinion, reprit Hyamene en riant, & l'Amant aueugle auroit mon choix: eſtant fort commode, à mon auis, de n'eſtre pas toûjours veuë. C'eſt pourquoy ie voudrois toûjours voir, luy repliqua Orthobule : & comme il n'eſt pas moins commode d'entendre toûjours, ie ſuis de l'auis de Mechmet, & ie me condamne au ſilence. Et moy à tous les trois enſemble, s'écria Muſtapha : car ſi ie n'auois iamais veû ni entendu Galiane, & ſi ie ne luy auois iamais parlé, ie ne ſerois pas ſi miſerable. Heureux donc ſi i'auois toûjours eſté ſourd, muet, & aueugle: puis que ie deuois eſtre toûjours infortuné, & elle toûjours inhumaine. En cét endroit, Seigneur, la bizarre paſſion de Muſtapha, qui ayant cauſé le deſordre de ſon eſprit, pouuoit aueques raiſon eſtre apellée vne maladie, donna

lieu à l'aimable Amouda, de demander à tous ceux qui l'escoutoient, si quelque chose peut guerir d'amour, & quelles peuuent estre ces choses? L'on ne peut pas douter qu'il n'y en ait, & mesme qu'il n'y en ait beaucoup, luy répondit Hyamene: & trop d'exemples nous ont fait voir que cela n'est pas seulement possible, mais encores fort ordinaire. En effet, poursuiuit-elle, les deffauts cachez que l'on découure en l'objet aimé, peuuent faire ce changement; puis que l'effet cesse auec sa cause. L'inégalité de l'humeur, adjousta Zelebin, y est extremement propre: & comme la bizarrerie n'est pas aimable, quand on la connoist, il n'est pas possible de l'aimer. Le peu de soin de l'Amant, dit Galiane, fait quelquesfois l'infidellité de l'Amante: & cette marque de peu d'amour, l'esteind insensiblement en

ſon ame. La cruauté de la Dame, adjouſta le Prince, peut enfin laſſer le Galát : & tel ſouffre bien long temps, qui ne peut pas ſouffrir toûjours. La meſme legereté, aſſez ordinaire aux hommes, reprit Rapagy, nous fait faire quelquesfois, ce que vous faites ſi ſouuent : & nous nous gueriſſons par dépit, comme vous vous guériſſez par inconſtance. La coqueterie de la Belle, dit alors Odomar, eſt vn excellent remede pour guerir d'amour : & ie n'y ſçay rien de ſi propre. L'auarice du Galant, adjouſta Carralil, fait ſouuent le changement de ſa Maiſtreſſe : car encores qu'elle ne doiue pas eſtre auare, il doit eſtre liberal. La trop longue frequentation, reprit Theroſe, fait la pluſpart des infidelles : & ceux qui veulent s'aimer toûjours, ne doiuent pas ſe voir toûjours. Mais au contraire, adjoûta Amou-

da, l'abſence trop longue fait mourir l'Amour : & quand on eſt long temps ſans ſe voir, l'on n'eſt pas long temps ſans n'aimer plus. Le peu d'eſprit que le Caualier découure en la Dame, fait & authoriſe ſon inconſtance, dit Mechmet ; & vne belle ſtupide, ſe fait aimer toſt, & toſt quiter. La vanité & l'indiſcretion de l'Amant, reprit Galiane, forcent l'Amante de le changer: & le ſoin qu'elle doit auoir de ſa gloire, la détache de ſon amour. Le grand charme de la nouueauté, dit Orthobule, fait plus d'inconſtans que tout le reſte : & l'objet nouueau fait aiſément la nouuelle paſſion. La vangeance fait quelquesfois l'inconſtance, dit Carralil : & l'exemple l'authoriſe, ou du moins l'excuſe, auſſi bien que luy ſeul l'a fait. L'ordre vniuerſel de la Nature, où tout change, reprit Theroſe, fait des volages des

plus constans : & comme il n'est rien d'éternel au Monde, l'on ne sçauroit voir d'amour eternelle, ni d'Amans qui ne changent point. Ha! s'écria Mustapha, ie vous le nie: & malgré les deffauts cachez que l'on découure, l'inégalité de l'humeur, & la bizarrerie, le peu de soin, l'orgueil, la cruauté, le dépit, la Coqueterie, l'auarice, la trop longue frequentation, l'absence trop longue, le peu d'esprit, l'indiscretion, la nouueauté, la vangeance, l'ordre vniuersel de la Nature, ni la puissance des Astres; tout cela, dis-je, ne peut rien contre mon amour : & tant que Galiane sera Galiane, Mustapha sera Mustapha, c'est à dire le plus fidelle Amant du Monde. L'eloquence de ce Grand homme, dit alors Odomar, me donne lieu de vous demander à tous, lequel marque le plus d'amour, ou d'é parler bien, ou d'en parler mal? Selon mon

ſentiment, luy répondit Galiane, c'eſt aſſurément le premier : car outre que ce feu d'eſprit qui fait l'éloquent, n'eſt qu'vne eſtincelle de celuy du cœur, & que le Portrait de ce que ſent l'ame ; il eſt ſi naturel de chercher à plaire à ce que l'on aime, & l'on y aporte tant de ſoin lors que l'on aime bien ; que plus la maniere de parler eſt belle & concertée, plus cette noble paſſion eſt grande, & digne d'vn veritable Amant. D'ailleurs (comme quelqu'vn de nous l'a dit en vne autre occaſion) plus on ſouffre, & plus on ſe pleint ; plus on ſe pleint, plus ce qui fait plaindre a de force ; & l'exageration n'eſt pas vne des moindres marques de l'amour. Mais au contraire, la negligence du diſcours en cette rencontre, en eſt vne du peu d'aplication de l'eſprit : & quand il s'agit de Maiſtreſſe & d'Amant, celuy qui

parle mal n'aime pas bien. Ainſi ie ſuis perſuadée, que celuy qui parle bien de ſa paſſion en fait plus voir, que celuy qui en parle mal. Pour moy, belle Galiane, luy répondit la ſerieuſe Amouda, ie ne ſuis pas de voſtre opinion: & ie vous auoüe ingenument, que i'en ay vne toute contraire. Car enfin, comme l'Amant trompeur eſt toûjours en garde, il ſe concerte; il s'obſerue; il s'étudie; & il ne luy eſchape pas vne parolle qu'il ne peſe, ni pas vne penſée qu'il n'examine, auec toute la liberté de ſon eſprit. Il amplifie, il agrandit, il embellit toutes les choſes: & comme il ſe poſſede tout entier, il n'eſt pas eſtrange qu'il ait autant d'éloquence qu'il a peu d'amour. Mais il n'en va pas de meſme, de celuy qui parle mal de ſa paſſion: car plus ce qu'il dit a de deſordre, plus la violence de ſes maux

paroiſt : & l'on ne peut ſoubçonner d'artifice, vne choſe ſi directement oppoſée à l'Art. En effet, comme la crainte eſt inſeparable de l'amour, & comme cette premiere gele le ſang, embarraſſe l'eſprit, trouble la raiſon, oſte la parolle, & ſuſpend toutes les fonctions de l'ame & du corps ; il eſt certain que ce grand deſordre, prouue celuy du cœur : & qu'il faut bien aimer, pour parler ſi mal. De ſorte que ie conclus, contre voſtre opinion, que l'on marque plus d'amour, à en parler mal, qu'à en parler bien. Ie ſuis de la voſtre, dit le Prince Audalla : & l'Amant embarraſſé, aime aſſurément beaucoup mieux, que celuy dont la raiſon eſt plus libre. Voſtre ſentiment eſt le mien, Seigneur, reprit Odomar : & la grande eloquéce en ces occaſions, n'eſt pas vne preuue d'vne grande peine, ni d'vne grande amour auſſi.

Pour moy, dit Carralil, si l'on me parloit long temps mal, l'on seroit fort exposé à ne me pas plaire long temps: & ie pense que le trompeur éloquent seroit encores plus de mon gouſt, que le sincere galimatias, qui n'auroit point d'éloquence. Ie me range à vostre opinion, luy dit Mechmet: & comme ie ne suis iamais muet en amour, ie n'ay garde de condanner en autruy, ce que i'prouue en moy-mesme. Il ne s'ensuit pas pour cela, luy repliqua Zelebin, que nous deuions croire ce qu'il dit ni ce que vous dittes: & comme le respect suit toûjours l'amour, la crainte le respect, & le desordre la crainte; ce desordre est plus eloquent, que ne l'est l'eloquence mesme. Ie pense que vous dites vray, luy repartit Hyamene: & ie trouue quelque chose de passionné en cette aimable confusion, bien plus persuasif, que

la perſuaſion la plus reguliere. Il eſt donc fort aiſé de vous perſuader, luy dit Orthobule en riant: & par là, le moins habile ſera le plus heureux, & le plus embroüillé le moins en peine. Ce n'eſt pas là mon ſentiment, reprit Rapagy: & l'éloquent l'emporte ſur le confus, dans mon cœur & dans mon eſtime. Ie ſous-crits à cette opinion, adjouſta Theroſe: & pour moy ie iuge de la force de l'amour, par celle de l'eloquence. Helas! s'écria le deſolé Muſtapha, Galiane eſt de cét aduis, & cependant elle ne fait rien pour la mienne: & quelque forte qu'elle ſoit, ie ne connois que trop ſa foibleſſe. Mais, adiouſta-t'il en ſoûpirant, ſi le deſordre de l'eſprit marque l'amour, mon amour marque ce deſordre: & ie ſens vne confuſion dans mes penſées, auſſi grande que celle où eſtoient les Aſtres à ma naiſſance infortunée,

Car Saturne choquoit Iupiter ; Mars eſtoit en colere contre Venus ; le Soleil laiſſoit éclipſer la Lune ; & Mercure ſeul me fut moins Ennemy que tous les autres Planettes : ce qui m'a rendu auſſi ſçauant que ie ſuis triſte, & auſſi éloquent que l'on me voit miſerable. A ces mots, comme le Soleil s'abaiſſoit fort, toute la Compagnie ſe leua pour s'en aller à la promenade dans le Iardin : afin d'acheuer d'y voir beaucoup d'endroits merueilleux, qu'elle n'auoit point encores veus, & qui eſtoient bien dignes de ſa veuë. Les Dames prirent donc toutes leur voile : & le Prince, auant que de preſenter la main à Galiane, s'aprocha de l'oreille de Zelebin ; & luy commanda de continuer de faire parler ce Fou ſpirituel, pour amuſer toute la Troupe ; durant qu'il entretiendroit ſa Maiſtreſſe en particulier. Iugez,

Sei-

Seigneur, combien ce commandement fut fâcheux, pour l'Amant caché de cette belle Perſonne : puis que par là il ſeruoit ſon Riual, & ſe deſſeruoit luy-meſme. Cependant il n'y auoit pas moyen d'oſer deſobeïr à ſon Maiſtre : & ne pouuant pas découurir ſa paſſion, il fallut neceſſairement qu'il aidaſt à celle d'vn autre. Il s'aprocha donc de Muſtapha, dés qu'ils furent dans les Allées, & dés qu'il vit qu'Audalla ſe ſeparoit d'eux auec Galiane : & luy adreſſant la parolle ; vous nous auez déja dit tant de belles choſes, luy dit-il, qu'il nous eſt aiſé de deuiner, que vous en auez encores beaucoup à nous dire : & le premier plaiſir que vous nous auez donné, nous en fait eſperer vn ſecond, que nous n'imaginons pas moindre. Ha ! ſi vous eſtes mon Riual, comme ie le croy, luy repartit Muſtapha, vous n'eſtes pas

vn Riual habile, de vouloir laiſſer le Chãp libre à vn Ennemy ſi redoutable (adiouſta-t'il en mõtrant Audalla) & de nous amuſer icy, durant qu'il agira où il eſt, pour noſtre commune ruine, & pour ſon eſtabliſſement. Mais pour moy qui ne ſuis pas de cét aduis, ſi ie parle il ſera de mes Auditeurs: & il ne fera point Bande à part, comme il a commencé de la faire. En diſant cela, il s'auança à grands pas: & adreſſant la parolle au Prince; ô redoutable Riual! luy dit-il, l'on veut que ie parle, mais ie me tairay, ſi ie ne parle en voſtre preſence: & c'eſt trop que de vous ſeruir, moy qui voudrois ſi bien vous nuire. Audalla fut bien fâché, de ſe voir interrompu: neantmoins n'oſant pas le témoigner, parce qu'il faiſoit encores quelque Myſtere de ſon amour, il répondit à cét inſenſé, que ſa conuerſation eſtoit trop agrea-

ble pour la refuſer, & trop diuertiſſante pour luy déplaire. Toute la Compagnie s'eſtant alors aprochée, Galiane, qui eſtoit bien aiſe de ne s'en ſeparer plus, & de ſe ſeruir pour cela du moyen que ce ſçauant homme luy en preſentoit, luy adreſſa la parolle : & luy dit que comme il eſtoit auſſi poly que ſçauant, elle s'imaginoit qu'il y auroit bien du plaiſir de l'entendre parler de la Cour, qui eſt la veritable Source de la politeſſe : & que s'il auoit deſſein de l'obliger, il leur en diroit quelque choſe. La Cour ! Madame, reprit-il ; eh qui peut vous en parler mieux que moy, qui en ay pour le moins veû vingt ou trente ? & qui ſçait de plus tout ce que les Liures en ont dit, & tout ce qu'en ont penſé les Grands hommes. Mais ie ne ſçay pas ſeulement comment ſont les Cours, ie ſçay encores comment

elles doiuent estre: & pour instruire les Roys par l'exéple des autres Roys, ie vay leur aprendre icy quels Courtisans sont les plus fauorisez, lors que le Prince est bien sage. Anthiocus fit voir au Grand Hannibal, le Philosophe Phormion, comme le principal ornement de sa Cour. Theodose le Grand disoit, que pour connoistre vn Empereur, il ne faloit que voir ceux qui l'aprochoient: & que tels qu'estoient les gens de la Cour, tel estoit infailliblement le Prince. Marc Aurelle, auant luy, auoit eu le mesme sentiment. Cresus, dans vn temps encores plus reculé, attira le Philosophe Anacharsis dans sa Cour, par diuerses Lettres qu'il luy escriuit: & le traita fort ciuilement en Lydie. Dionisius fit la mesme chose enuers Platon, lors qu'il l'eut fait venir en Sicile. Les Rois d'Egypte enuoyerent des Ambassadeurs

au Poëte Menandre, auec des presens, pour l'obliger à les aller voir. Auguſte fauoriſa Virgile, & l'enrichit au de-là de ſes eſperances. L'Empereur Antonin ne fut pas moins liberal, pour le Philoſophe Frontinus. Trajan en vſa de meſme pour Dion. Iunius Ruſticus, fut traité ainſi par Marc Anthoine. Euripide reçeut les meſmes faueurs, d'Archelaus Roy de Macedoine. Corneille Tacite nous aprend, que le fameux Poëte Salerius Baſſus, fut en la meſme conſideration, aupres de l'Empereur Veſpaſian. Ammian Marcelin nous dit la meſme choſe de Themiſtocles & du Roy de Perſe : & mille autres ſemblables exemples nous font connoiſtre, quels ſont les Courtiſans & les Roys, quand les vns & les autres ſont tels qu'ils doiuent eſtre. Que ſi de ces exemples vous voulez que ie paſſe aux

preceptes, & que ie vous forme l'idée du vray homme de la Cour; ie vous diray qu'il faut qu'il ne die iamais tout ce qu'il ſçait à ſon Maiſtre; qu'il ne face iamais voir tout ſon bien; qu'il ne prenne iamais tout ce qu'il peut prendre; & qu'il ne face iamais tout ce qu'il peut faire. Qu'il ſçache prendre ſon temps à propos, pour propoſer quelque choſe au Roy dont il eſt Fauory. Qu'il ait bien ſoin d'empeſcher que ſon intereſt ne paroiſſe dans ſes conſeils. Qu'il ſoit ſouple, ſoumis, reſpectueux, & complaiſant, prodigue en loüanges, & retenu à les receuoir: parce que tous les Roys en ſont jaloux, & que c'eſt là leur partage. Qu'il ne ioüe iamais le Perſonnage de meſcontent; qu'il ne parle iamais du peu de lumiere du Prince; de l'injuſtice de la faueur; de la paſſion du

Conſeil ; des partialitez du Palais; de la foibleſſe de l'Eſtat ; ni de la perte du Royaume. Qu'il entre dans tous les plaiſirs du Prince , s'il veut ne ſortir point de ſon cœur : & ſelon le precepte de Seneque , qu'il parle peu , & ſerue beaucoup. Il faut , dis-ie , que l'adroit Courtiſan ſoit propre , courtois , liberal , ciuil auec les Dames, & obligeant enuers tout le monde. Qu'il ait touſiours deuant les yeux, la funeſte auanture des Fauoris d'Alexandre , de Pirrhus , de Tibere , de Domitian , d'Adrian , de Diocletian , & de pluſieurs autres : afin d'eſuiter leur auanture , en eſuitant leur conduite. Qu'il ſoit veritable , fidelle , & ſur tout patient : car c'eſt proprement la vertu de la Cour : & Epitecte le Stoïque , dit que toute la Philoſophie des gents de la Cour,

consiſte en ces deux parolles, s'abſtenir & ſouffrir. Mais helas! la plus part des Cours ne ſont autre choſe, qu'vne aſſemblée de Singes, de Renards, de Loups, & de Tygres. Tous les vices y ſont en foule; l'enuie, la haine, la médiſance, les mauuais offices, les paſſions de l'ame, les meſpris, les injures, les outrages, les vangeances, & la honte. La vanité s'y eſleue; l'auarice n'y a point de bornes; la volupté n'y a point de frain; la perfidie y eſt commune; & les plus grands crimes y paſſent pour des vertus. Les ſimples y ſont moquez; les innocens perſecutez; les impudents fauoriſez; & l'on ne voit y proſperer que les Flatteurs, les Calomniateurs, les Eſpions, les Bouffons, & les Miniſtres des plaiſirs infames. Toutes les vertus y rencontrent des Tyrans & des Bour-

reaux : l'on n'y trouue autre choſe que la perte de la liberté ; l'inquietude de l'ambition ; la deſpenſe exceſſiue ; des eſperances trompeuſes ; des peines inutiles ; des pieges que l'on vous tend ; de l'ingratitude & du deſeſpoir. Les Dames n'y ſont gueres plus reglées que les hommes : & l'on voit en elles l'orgueil de l'humeur, la vanité des habits, la delicateſſe, l'oiſiueté, & les Fards. L'inſolence, l'arrogance, la contradiction, l'obſtination, la fineſſe, la malice, le parler trop, & ſouuent mal : en vn mot, peu de vertus & beaucoup de vices. Apres auoir fait ce Tableau, iugez ſi ie connois la Cour, & ſi ie ſuis capable de la peindre. Mais de quoy ſuis-ie capable, adjouſta-t'il, depuis que l'iniuſtice & la cruauté de Galiane, m'ont mis en vn ſi pitoyable eſtat ? ie ne voy plus rien ; ie ne ſçay plus

rien ; à peine ſuis ie l'ombre de ce que i'eſtois ; & ſi ſa rigueur continuë, bien toſt ie ne ſeray plus rien du tout. Heureux ſi du moins l'excés de cette rigueur, ne tarde gueres à me mettre dans le Tombeau: afin que parmy le repos des Morts, ie puiſſe rencontrer le mien, que ie n'ay iamais pû trouuer viuant. Vous eſtes capable de tout ce qui vous plaiſt, luy dit Mechmet: & c'eſt pourquoy, apres nous auoir parlé de la Cour, vous nous parlerez bien des Galants, qui en font la plus aimable partie. Qui dit Galant dit Amant, luy reſpondit Muſtapha: & l'amour fait toute la belle galanterie, & toute l'occupation, de ceux dont vous me parlez. Si nous en demandons des nouuelles à Euripide, il nous dira que l'Amour eſt le plus fauorable des Dieux: & qu'il nourrit d'eſperance, la plus douce de toutes les choſes:

mais si nous escoutons Philostrate, il nous assurera, au contraire, qu'il a plus de Fiel que de Miel: & Ouide nous aprendra, qu'il n'y a pas plus de Coquilles au bord de la Mer, que ceux qui aiment souffrent de peines. Plaute dit que la suite de l'Amour, est composée des vices, des pensées facheuses, des maladies, des douleurs, des peines, des fatigues, des erreurs, de la vanité, de la lassitude, du degoust, & de la follie: & en vn autre endroit il adjouste, que les Amants n'ont plus d'ame; & qu'ils ne sont pas où ils sont, mais qu'ils sont où ils ne sont pas. Platon au contraire, soustient que l'Amour est vn Dieu grand, merueilleux, beau, & qui porte au bien & à l'honneste. Qui met en paix les Hommes & les Animaux; quichange la rusticité en politesse; qui apaise les discordes; qui vnit les amitiez; qui in-

cline à la douceur ; qui adoucit la cruauté ; qui conſole les affligez ; qui redonne les forces aux ames laſſées ; & qui rend la vie heureuſe. Vn ſçauant Areopagite adjouſte, que l'Amour eſt vn Cercle, dont le mouuement perpetuel, tourne touſiours d'vn bien à vn autre bien, & d'vn petit à vn plus grand. Zenon l'apelle vn Dieu d'amitié, de liberté, de paix, & de concorde. Athenée dit que c'eſt vn Dieu qui a toutes les perfections, & point de deffauts. Les Atheniens auoient eſleué ſa Statuë dans l'Accademie, dediée à Pallas, pour dire que c'eſtoit vn Dieu ſçauant. Ceux de Samos luy conſacrerent vne Feſte, qu'ils appellerent la Feſte de la Liberté : & cependant l'amour n'eſt qu'vne ſeruitude. En effect, que ne dit point vn Amant; quels ſoupirs ne pouſſe-t'il pas; quelles injures n'endure t'il point;

quelles promeſſes ne luy voit-on pas faire ; quelle douleur ne luy voit-on pas teſmoigner ; quels menſonges ne luy entend-on pas dire ? Ses Maiſtreſſes, ſont les Idolles de ſon cœur ; les Graces deſcenduës du Ciel ; & les derniers Chefs d'œuures de la Nature. Cét Amant ne craind point le froid ; il n'a point de peur du chaud ; il ne s'eſtonne point la nuict ; il ne s'ennuye point le iour ; il ne s'afflige point de ſa peine ; il ne ſe deſeſpere point pour ſon mal heur ; il ne ſe rebute point pour des refus ; il ne s'arreſte point pour ſe voir moqué ; il ne prend pas garde au tort qu'on luy fait ; il ſouffre patiemment les outrages ; il endure encores plus patiemment la perte du temps & du bien ; il ſe trompe comme on le trompe ; il eſpere meſme dans le deſeſpoir ; il ſe repaiſt d'ombre, de vent, de fumée,

& de Chimeres : & pour tout dire enfin, il fait tout ce que ie fais ; en faisant tout il ne fait rien ; & sa triste vie, est tousiours infortunée. Ie le sents, & vous le voyez : c'est pourquoy ie n'ay plus rien à vous dire. Mais sçauant Mustapha, luy dit Orthobule, comme à la Cour les Parfums font vne partie de la galanterie, ne nous en direz vous rien ? Ie vous en diray, reprit-il, des choses assez curieuses : & qui vous feront bien voir, que l'Art des bonnes Odeurs, n'est pas vn Art que i'ignore. Les Atheniens (à ce que disent Hiparche & Menandre) estoient si curieux des Parfums, qu'ils estoient à vn prix excessif dans leur Ville. Alexis, Poete Grecs, assure que les Habitans de l'Isle de Sardaigne, auoient la mesme passion, pour les mesmes bon-

nes Odeurs. Posſidonius témoigne, qu'aux Feſtins des Siriens, les Caſſolettes n'eſtoient iamais oubliées. Myronide eſcrit, que les anciens Grecs, ſe parfumoient tous les iours les cheueux. Sophocles fait dire par Venus, à ceux de Crete, qu'elle eſt touſiours parfumée : & Homere en dit autant de Iunon. Pour l'inuention de cét Art, Pline dit qu'il n'eſtoit pas du temps de Troye : mais Ioſephe, au ſecond Liure des Antiquitez Iudaïques, dément Pline, & fait remarquer de plus loing, que Iacob enuoya des Parfums à Ioſeph ſon Fils, lors qu'il eſtoit Fauory de Pharaon. Solin remarque, qu'Alexandre trouua de bonnes Odeurs, parmy les Meubles de Darius apres ſa deffaite: & nous voyons les Lettres de ce Conquerant & d'Ariſtote, ſur l'Encens que ce premier enuoyoit à l'au-

tre. Herodote teſmoigne qu'auparauant ce temps-là, Cyrus & Cambyſe auoient des Parfums, dans des Vaſes d'Albaſtre. Horace dit que les Medes en ont eſté les inuenteurs : Ciceron teſmoigne, que malgré la ſeuerité Romaine, l'vſage des bonnes Odeurs, eſtoit eſtably dans cette Maiſtreſſe du Monde. Alexis, Alcée, & Galien, aſſurent qu'elles fortifient le cerueau, & qu'elles ſont bonnes à la ſanté. Nous liſons que pluſieurs Empereurs, la ſçauante Sapho, & le fameux Peintre Parrhaſius, eſtoient touſiours par fumez. Mais pour paſſer du diſcours des bonnes Odeurs, aux Odeurs meſmes ; ie ſçay la preparation du Nard, de l'Amome, de la Cinamome, du Malabatre, du Baume, du Benjoin, du Stirax, de la Myrrhe, de l'Encens, du Roſeau odorant, des Racines d'Iris, de l'Ambre,

du

du Musc, de la Ciuette, du Crocus, des Essences, des Eaux, & des Huiles, de Fleurs d'Orange, de Iasmin, de Tuberose, de Roses, de Lis, d'Oeillets, de Viollettes, & de Laict Virginal. Des Poudres de Chypre, des Pastes, des Pommades, & des Pastilles. Enfin, de tout ce qui seruoit aux anciens Sacrifices, & de ce qui sert encores aux Galants & aux Dames, touchant les Parfums, i'en garde la composition dans ma memoire, & n'en ignore rien du tout. Mais helas ! veu la rigueur de Galiane & mon malheur, il faudroit que ie meslasse à mes Parfums vn Philtre pour elle, ou vn Poison pour moy. Puis que vous nous deuez dire quelque chose, sur tout ce qui regarde la Cour, luy dit Therose ; & puis que les matieres esleuées ont plus de raport que les autres, à la grandeur de vo-

ſtre eſprit ; vous nous parlerez vn peu des Ambaſſadeurs, ſi cela ne vous donne point trop de peine. Les Ambaſſadeurs, reprit Muſtapha, ont eſté en vſage parmi les Grecs & les Romains ; dans tous les Siecles, & dans toutes les Nations ; & nous en voyons dés le Siege de Troye, & meſme encores auparauant. Leur perſonne a touſiours eſté inuiolable & ſacrée, parmi les Peuples les plus barbares : & ceux qui violent leurs Priuileges, ſont regardez comme des Monſtres, & comme des Ennemis Publics. On les doit toujours choiſir les plus honneſtes gens, & les plus habiles du Royaume dont ils ſont : afin qu'ils ſoûtiennent bien parmi les Eſtrangers, la gloire de leur Patrie. Leur employ eſt d'aller de la part de leur Prince ou de leur Païs, auprés des Roys ou des Republiques : Amis ou

Ennemis, Amies ou Ennemies, selon les diuerses occasions qui s'en presentent : pour y traiter des affaires de Paix, de Guerre, ou de Tréue, ou pour faire vne Confederation. Pour demander secours d'argent ou de gens : ou pour faire des compliments de ioye ou de tristesse, selon les differéts sujets qu'ils en ont. Comme ils representent la personne de leur Souuerain, il faut qu'ils ayent de la prudence dans leur Ambassade ; de l'adresse à fauoriser les interests de leurs Maistres ; & à gagner la bien-veillance des Roys, auprés desquels ils residents. Ils ont besoin d'auoir vn esprit souple, complaisant, ciuil, & agreable : pour se faire des Amis de tous les Grands de la Cour. Vn esprit subtil & penetrant, pour découurir les affaires les plus cachées. De la fidellité pour leur Roy ; de la fermeté pour sou-

ſtenir ſa reputation ; de la richeſſe & de la liberalité, pour la ſplendeur de leur Ambaſſade ; de la hardieſſe, quand ils parlent de la puiſſance de leur Maiſtre ; de la dignité, de la Majeſté, & de la Nobleſſe, afin de remplir dignement vn employ de cette importance : & voila quels doiuent eſtre les Ambaſſadeurs, & en quoy conſiſte vne fonction ſi neceſſaire & ſi glorieuſe. La Cour, luy dit le Prince Audalla, à trop de médiſants, pour ne nous dire pas quelque choſe de la médiſance. Ce n'eſt pas vn ſujet ſterile, luy reſpondit Muſtapha : & ie n'auray pas beaucoup de peine à vous ſatisfaire là-deſſus. Seneque m'en fournira les premieres penſées : car il a dit que l'Image de l'ame eſt la parolle : & que tel qu'eſt vn homme tel eſt ſon diſcours. En effet, de la bouche d'vn meſchant, rarement ſort-

il rien de bon : & tout ce qui part de ces langues de Serpent eſt empoiſonné, & toutes leurs piqueures ſont mortelles. Plutarque dit, que les Rats, les Fourmis, & les médiſans, ne ſçauent rien faire que mordre. Democrite aſſure, que celuy qui blaſme quelqu'vn, ſe blaſme luy-meſme : & ſe fait plus de tort qu'il ne luy en fait. Socrate diſoit, que l'on ne deuoit apprendre que deux choſes : à bien parler, & à ſe taire. Le Philoſophe Aphronius aſſuroit, qu'il valloit mieux eſtre parmi les beſtes ſauuages, qu'auec les médiſans : parce que les premieres ne deſchirent que le corps, & que les autres deſchirent l'ame, en deſchirant la reputation. Theophraſte dit, qu'vn cheual ſans frein, eſt moins à craindre que la bouche médiſante qui n'a point de Mords. Les Lydiens, qui ne condamnoient

les homicides qu'à la Galere, puniſſoient de mort ceux qui médiſoient, parce que l'honneur vaut plus que la vie. Au reſte, ceux qui médiſent publiquement, ne ſont pas les plus redoutables : mais ceux qui diſent du bien pour dire du mal, ſont aſſurément le plus à craindre. Ce ſont des Aſſaſſins, qui cachent le Poignard dont ils veulent fraper : ce ſont des Empoiſonneurs, qui ſucrent le venin qu'ils donnent: ce ſont des Crocodyles, dont la voix trompeuſe ne flatte que pour deuorer : & ce ſont des Monſtres qu'il faudroit eſtouffer eux-meſmes, pour l'honneur de la Nature, & pour le repos de l'Vniuers. A ces mots, cõme la nuit s'approchoit, cette illuſtre Compagnie reprit le chemin du Chaſteau : où elle fut ſeruie à ſouper, auec la meſme magnificence, qu'elle l'auoit deſia eſté plus d'vne fois.

La Musique n'y fut pas non plus moins bonne : & la propreté & la clarté, furent dignes de la Feste, & de celuy qui la faisoit. Ils repasserent apres, comme l'autre fois, dans la belle Chambre d'Alcoue, qu'ils trouuerent encore mieux esclairée qu'elle ne l'estoit l'autre soir : & s'estans assis sur des Carreaux, la conuersation commença. Mais comme le Prince vouloit la faire en particulier auec Galiane, & que cette belle Personne ne vouloit pas qu'il la fist, elle la rendit generale : & adressant la parolle à tous ; ie voudrois bien sçauoir, leur dit-elle, qui aime le mieux, ou celuy qui aime sans desirer, ou celuy qui desire en aimant ? Madame, luy respondit Audalla, ie ne trouue point de comparaison entre l'vn & l'autre : & vous n'y en trouuerez non plus que moy, si vous considerez bien les choses.

En effet, celuy qui aime sans desirs ne sçait pas aimer, & c'est plustost outrager que seruir, la Dame que l'on sert de cette sorte. Il semble que son peu de merite, fait le peu d'amour de l'Amant, & que l'Amant qui a si peu de hardiesse ne voit pas beaucoup en elle, de ce qui en fait auoir. Car le moyen de voir vn grand bien, & de n'en souhaiter pas la possession? Le moyen, dis-je, d'admirer vne grande beauté, & de ne desirer pas ce que l'on admire? Et comment peut-on connoistre le bon & le beau, sans aspirer à la iouïssance du beau & du bon, qui sont les vniques objets de tous les hommes? Il faut necessairement, que cette froideur vienne de l'insensibilité de l'Amant, ou des imperfections de sa Maistresse: & si elle a du merite, & luy de l'esprit & des yeux, il est absolument

impossible qu'il n'ait des desirs. Mais au contraire, la temerité des siens, marque les grandes qualitez de l'Amante, & la grande passion de l'Amant. Plus il ose, plus il desire; plus il desire, plus il aime; & c'est ce qui me fait conclurre, que celuy qui desire en aimant, aime mieux, que celuy qui aime sans desirer. Pour moy, Seigneur, luy repartit Amouda, ie suis d'vne autre opinion, & ie ne puis souscrire à la vostre: car il me semble que l'Amant qui a des desirs manque de respect: & que celuy qui n'a point de respect n'a point d'amour. C'est vne chose qui luy doit estre essentielle: & dés qu'il n'est plus respectueux, il n'est plus Amant, & ne peut pretendre à ce titre. En effet, il s'aime, en pensant aimer sa Maistresse; il regarde son plaisir, en feignant de la regarder; il songe à

ſa volupté, au lieu de ſonger à ſa gloire ; & il l'outrage, encores qu'il die qu'il l'adore. Pour aimer parfaitement, il ne faut aimer que pour aimer ; il faut regarder ſa Maiſtreſſe ſans ſe regarder ; & celuy qui en vſe autrement, eſt indigne du nom qu'il porte, & ne deuroit iamais le porter. Mais il n'en va pas ainſi de l'Amant reſpectueux, qui aime ſans qu'il deſire : car cette ſage & modeſte retenuë, fait voir la pureté de ſon amour, & le deſinterreſſement de ſa paſſion. Il s'emporte touſiours vers l'objet aimé, ſans reflechir iamais vers ſoy : ſa flame eſt ſi pure, ſi grande, & ſi forte, qu'elle n'a beſoin de rien pour durer. Le corps n'a point de part aux plaiſirs de l'ame : cette noble paſſion, n'a rien de terreſtre ni de groſſier : & ſi les Anges aiment, aſſurément ils aiment ainſi. De ſorte que tout cela

me fait croire, contre le ſentiment de voſtre Alteſſe, que celuy qui aime ſans deſirer aime mieux, que celuy qui deſire en aimant. Ie ne ſuis point de cette opinion, ie l'auouë, dit alors Carralil: & ie trouue qu'vn Amant de cette nature n'eſt qu'vne Chimere, qui n'a iamais eſté, qui n'eſt point, & qui ne ſera iamais. En effet, reprit Rapagy, l'Amant qui ne deſire pas d'eſtre aimé, merite bien de ne le pas eſtre: & n'aime luy-meſme que bien foiblement. Celuy qui n'a point de deſirs, n'a point d'eſperance: & qui n'a point d'eſperance, n'a point d'amour: car elle eſt à l'Ame, ce que les aliments ſont au Corps: & cette noble paſſion, ne ſçauroit ſubſiſter ſans elle. Au contraire, luy repartit Hyamene, ie tiens que cette eſperance eſt pluſtoſt ſon Poiſon que ſa nourriture: & qu'au lieu de

l'entretenir elle l'esteind. Car si vn Amant ne reüssit pas dans ses dessеins, de cét espoir vient son desespoir ; de ce desespoir sa gueriſon ; & de sa gueriſon la mort de ſon amour : qui en faiſant mourir ſes deſirs, auroit infailliblement pû viure. Ie ne ſuis point de cét aduis, luy reſpondit Mechmet : & bien loin de croire que l'Amour puiſſe viure ſans eſperance, ie ne crois pas qu'il puiſſe naiſtre ſans elle, ni que l'on puiſſe aimer ſans eſperer. Voſtre opinion eſt la mienne, reprit Orthobule, & ie ſens bien que ſi ie n'eſperois point, ie n'aimerois point : & que la fin de cette premiere paſſion, ſeroit auſſi celle de l'autre. Voſtre ſentiment eſt celuy de tous les hommes, adjouſta le vaillant Odomar : & meſme celuy de toutes les femmes, reprit Theroſe, quoy qu'elles faſſent ſemblant de n'en eſtre pas.

En effet, dit alors Zelebin, ces froids Amants ne seroient guere à leur vsage : & comme ils n'auroient point de desirs, ils n'auroient point aussi de bonne fortune : & ces Statuës rendroient les Dames des Statuës comme elles, sans passion & sans sentiment. Vous iugez bien hardiment de nous, luy dit Galiane : & cependant il est certain, que ce que vous croyez n'est pas ce que ie croy : puis que les Amants sans desirs, sont plus de mon goust que ceux qui desirent. Ha mal-heureux Mustapha ! s'escria t'il, te voila haï de la cruelle Galiane : puis que tu ne peux aimer sans desirer, bien que tu aimes sans esperance. Toutesfois, reprit ce Docte insensé, s'il est vray qu'elle n'aime pas ceux qui desirent, elle haïra tes Riuaux comme toy : & leur douleur sera ta consolation, comme leur plai-

sir seroit ton suplice. Cette premiere question d'amour, dit Zelebin, me donne lieu de vous en faire vne seconde: & de vous demander à tous, qui vous croyez qui aime le plus, ou des hommes, ou des femmes? Ha! (s'escria le Prince Audalla en soupirant) qu'elle est aisée à resoudre, cette question que vous nous faites! & que ie trouue peu de peine à y respondre! car si la constance est la veritable marque de l'amour, l'on ne peut pas douter que les femmes n'aiment moins que les hommes: puis que l'on ne voit presques point des premieres qui ne soient changeantes, & qui ne quittent leurs premiers Amants pour les seconds. Seigneur, luy respondit Galiane, vous donnez à nostre Sexe, ce qui appartient au vostre: & l'on voit parmy vous plus d'in-

fidelles en amour, qu'il n'y a de personnes parmy nous, qui osent seulement aimer : & ainsi il n'est pas douteux que les femmes, quand elles aiment, aiment beaucoup mieux que les hommes. Ha Madame ! luy repliqua Therose, les exemples sont contre vous : puis que l'on voit peu d'hommes Coquets, & que presques toutes les femmes sont Coquettes : ce qui fait voir clairement, que les vns aiment bien, & les autres mal. Cela n'a garde d'estre ainsi, reprit Amouda : car outre que les hommes font vne galanterie d'vne chose dont les femmes font vn crime ; nostre temperamment froid, est bien plus propre à aimer longtemps que le vostre : qui participant plus du feu, en a toute la legereté. Ha belle Philosophe ! luy repartit Orthobule en riant, mal-

gré vostre Argument trompeur, vous ne me persuaderez iamais, que le froid soit propre au chaud, & que la flame vienne de la glace. L'indiscretion des hommes, luy repliqua Hyamene, marque assez la foiblesse de leur amour: & le secret que les Dames sont obligées de garder, conserue la leur, comme les bonnes Odeurs se conseruent, tant qu'elles sont enfermées. Ha belle Parfumeuse! luy dit Zelebin en sous-riant, les choses ne vont pas ainsi: & comme les Dames ont vn plus grand merite que les hommes, & que l'effect a tousiours du raport auec sa cause, il ne faut pas douter que les hommes n'aiment beaucoup plus que les Dames, qui sont beaucoup plus aimables qu'eux. Pour moy (dit Carralil auec son enjoüement ordinaire) ie pense que la chose

choſe eſt à peu prés eſgale entre nous : & qu'en cas d'amour, le changement eſt auſſi agreable aux vns qu'aux autres, & à peu prés auſſi ordinaire. Comme cette ſincerité me plaiſt fort, adjouſta Mechmet, ie la veux imiter en cette rencontre : & aduoüer auſſi bien que vous, que le changement eſt le grand charme de l'amour, comme celuy de la Nature : ſouſtenant encores que puis qu'il eſt eſgal entre nous, chacun de nous le peut auoir, ſans qu'on luy en puiſſe faire de reproche. Vous eſtes vn Heretique en amour, luy dit Rapagy, & ie ne ſuis point de voſtre Secte. En effet, reprit Odomar, cette Hereſie n'eſt pas ſouſtenable : & pour moy qui pretends à la qualité de Cheuallier ſans reproche, ie ne ſeray iamais de l'opinion de Mechmet : & comme ce qui eſt le plus

aimable, doit estre le plus aimé ; ie croiray tousiours auec raison, que les hommes aiment beaucoup plus que les femmes. Non, non, dit alors Mustapha, ni les femmes, ni les hommes, n'aiment qu'imparfaitement : & ie suis vn Phœnix en amour, qui n'auray iamais de semblable. Comme ma Monstre me fait voir qu'il est desia tard, reprit Therose, & qu'il est temps de laisser coucher son Alteſſe, ie vay me haster de vous faire vne troisiesme question : apres laquelle nous donnerons le bon-soir au Prince. Non, non, luy respondit Audalla, ie n'ay iamais de sommeil, quand ie suis en vne compagnie où il y a des personnes (dit-il en regardant Galiane) si propres à réueiller les plus endormis : & de plus, n'ayant pas oublié que le sçauant Mustapha nous a tantost promis de nous reci-

ter vn fort bel Ouurage de Poëſie, ie ne me retireray point, qu'il ne nous ait tenu ſa promeſſe. Ha dágereux Riual! luy repliqua cét illuſtre infortuné, le regard que vous venez de lancer vers la belle Galiane, m'en oſte preſques la force: neantmoins, comme ie ne manque iamais de parolle, & que ie ſçay qu'elle doit eſtre inuiolable, parmi ceux qui font profeſſion d'honneur; le mal-heureux Muſtapha recitera, dés que Theroſe aura parlé: & que l'on aura examiné la queſtion qu'il nous veut faire. Parlez donc, Theroſe, reprit Audalla: afin que nous paſſions apres de la Proſe aux Vers, & d'vn diuertiſſement à vn autre. Puis que vous me le commandez, Seigneur, luy repliqua-t'il, ie demande à Voſtre Alteſſe, & apres à tous ceux qui m'eſcoutent, auquel paroiſt le plus le pouuoir de l'A-

mour, ou à esleuer les choses basses, ou à abaisser les hautes ? c'est à dire, à faire qu'vne Bergere aime vn Roy, ou qu'vn Roy aime vne Bergere. Pour moy, dit alors Galiane, ie crois le premier plus difficile que le second : car il est plus mal-aisé de monter que de descendre : & ce qui donne le plus de peine, donne le plus de gloire en le surmontant. En effet, le moyen que dans vne si grande disproportion de qualitez, vne Fille, dont le Sexe est naturellement timide, & que sa petite condition rend encores plus craintiue, ose esleuer ses yeux si haut, & conceuoir des desirs sans espoir & sans aparence ? L'esclat du Throsne l'esblouït; la Majesté l'épouuante; les Gardes du Prince la font trembler; la splendeur & la magnificence du Roy, la simplicité & la pauureté de la Bergere, luy ostent toute esperance:

& venant à comparer le Sceptre de l'vn à la Houlette de l'autre ; la Guirlande de la derniere, à la Couronne du premier ; & le Troupeau de la petite Paſtourelle, aux Peuples d'vn Grand Monarque ; ſon amour meurt en naiſſant ; & manque de courage & de force. D'ailleurs, ſi cette innocente Fille a de la vertu, le ſoin qu'elle aura de ſon honneur, redoublera encores ſon eſpouuente : tout luy ſera ſuſpect ; tout luy fera peur ; & ne pouuant eſperer d'vn Roy vne paſſion legitime, elle en craindra vne criminelle ; & ſa pudeur la rendra de glace, & la fera tranſir d'aprehenſion, malgré le feu de ſon amour. Mais il n'en eſt pas du Roy comme de la Bergere : car il eſt plus aiſé d'abaiſſer les yeux que de les eſleuer ; de regarder vers la Terre que vers le Ciel ; de deſcendre que de monter ; de ſouſtenir

l'eſclat d'vn beau teint que celuy d'vn Thrône ; la viuacité des Fleurs d'vne Guirlande, que le feu des Pierreries d'vne Couronne ; l'humilité d'vne Houlette, que la ſuperbe richeſſe d'vn Sceptre ; le Chien de l'vne, que les Gardes de l'autre ; & le Troupeau de la Bergere, que les Peuples du Roy. De plus, comme le Prince ennoblit tout ce qu'il aime, quand il aime aſſez pour communiquer ſa Grandeur à l'objet aimé ; il a moins de honte, que cette fille n'a de crainte : & celuy qui peut tout ce qu'il veut, veut aiſément tout ce qu'il peut, quand il s'agit de ſe ſatisfaire. Enfin, Seigneur, comme vn Roy, par la connoiſſance qu'il a de ſon rang eſleué, & de la baſſeſſe de la perſonne qu'il aime, ne preuoit nul obſtacle à ſon deſſein, il s'y engage fort aiſément : & la certitude de reüſſir, l'embar-

que facilement dans cette entrepriſe. Ainſi c'eſt ce qui me fait conclurre, que le pouuoir de l'amour, paroiſt plus à eſleuer les choſes baſſes, qu'à abaiſſer les hautes. Malgré tout le reſpect que i'ay pour vous, Madame, (luy dit le Prince Audalla) ie ſuis forcé par la raiſon, de n'eſtre pas de voſtre ſentiment, & de le combatre par le mien : car il eſt ſi naturel de taſcher de s'eſleuer au deſſus de ſa condition, que c'eſt vne choſe que tout le monde fait ſans peine. La ſeule idée de l'auoir oſé, tient lieu de l'effet, quand la Fortune s'y oppoſe : & la gloire où l'on a eu la hardieſſe d'aſpirer, remplit l'imagination de ſon eſclat, & n'y laiſſe point de place pour des penſées triſtes & ſombres. Ouy, Madame, la Magnificence du Thrône eſt vn Aimant, qui ſouſleue & qui attire le cœur le plus bas & le

plus terreſtre iuſques à ſoy : & le Sceptre & la Couronne, ſont tant au deſſus de la Houlette & de la Guirlande, qu'il n'y a point de Bergere, qui pour eſſayer de deuenir Reyne, n'oſe tout, & ne tente tout. D'ailleurs, la beauté qui n'eſt iamais ſans vn noble orgueil, n'eſt pas ſi timide que vous le dites : la connoiſſance qu'elle a de ce qu'elle vaut, & de ce qu'elle peut, luy donne bonne opinion de ſes forces, & ſon merite la fait hardie. Elle ſçait, & ſe redit, toutes les belles auantures, de ces heureuſes Captiues, qui ont fait porter leurs Fers à des Rois, dont elles eſtoient les Eſclaues : & elle ſe perſuade aiſément, que ce qui a eſté poſſible pour les autres, ne ſera pas impoſſible pour elle. Comme l'on croit facilement ce qui plaiſt, l'on croit difficilement ce qui peut déplaire : & voyant beaucoup d'hon-

neur à gagner, l'on ne considere plus ce que l'on peut perdre. Mais il n'en est pas ainsi d'vn Roy : car estant nay sur le Thrône, & parmi la Pourpre, sa grandeur, qu'il a connuë dés qu'il s'est connu ; la pompe & l'esclat dont il est tousiours enuironné ; le profond respect qu'il voit pour luy en tous ses Sujets ; & cette longue suite de Monarques, dont il sçait qu'il est descendu ; luy donnent vn noble & legitime orgueil, qui le fait descendre auec plus de peine, que les autres n'en ont à monter. D'ailleurs, comme la bassesse de la naissance, est suiuie ordinairement de la mauuaise education ; & que cette sorte de personnes, n'a nulle pratique du monde, nulle connoissance de la Cour, nulle politesse, ni nulle ciuilité ; il est bien difficile, quand mesme cette Bergere seroit née auec de l'esprit,

que l'ayant infailliblement mal tourné, elle puiſſe plaire à vn Roy : qui a touſiours veu à l'entour de luy, tout ce que ſon Royaume a de plus ciuil, de plus poly, & de plus galant : & qui eſt luy-meſme galant, poly, & ciuil. En effet, quelque grande que ſoit vne Beauté née & nourrie parmy le Peuple, elle n'a iamais bon air ; elle n'a iamais bonne grace ; elle a touſiours quelque choſe de contraint ; quelque choſe de niais dans le procedé ; quelque choſe de déconcerté & de honteux ; & quelque accent corrompu, qui la rendent moins aimable, & moins propre à ſe faire aimer. Mais tout cela n'eſt pas encores le plus grand obſtacle de l'amour, dans ces conditions inégales : & voicy, Madame, quel eſt cét obſtacle, dans l'eſprit d'vn Souuerain, lors qu'il aime la gloire, & qu'il eſt ſenſible à l'hon-

neur. Il ſçait, dis-je, que l'eſleuation du Thrône, le met en veuë à toute la Terre : qu'il n'eſt point d'actions cachées en la perſonne des Roys : que tout le monde ſçait ce qu'ils font, & que leurs fautes ſont connuës de tout l'Vniuers. Ainſi ce qu'ils ſçauent les retient ; la honte s'oppoſe à l'amour ; leur Grandeur empeſche leur foibleſſe ; leur generoſité combat leur paſſion ; & c'eſt ce qui me fait conclurre, que le pouuoir de l'amour, paroiſt plus à abaiſſer les choſes hautes, qu'à eſleuer les baſſes. Ie ſuis de l'aduis de voſtre Alteſſe, Seigneur, luy reſpondit le hardy Mechmet : & ie ſens bien que ie m'eſleue plus facilement au deſſus de moy, que ie ne deſcendrois au deſſous. Pour vous dire le vray, reprit Carralil, ie ne puis iamais me trouuer en cette peine : car ſuppoſé l'engagement de

mon eſprit, comme l'amour égale tout, dés que i'aimerois, ie ne croirois plus rien au deſſus de moy : & par la meſme raiſon, ie ne croirois auſſi rien au deſſous : puis que cette paſſion, comme ie l'ay dit, égale aſſurément toutes choſes. Ie ſuis de voſtre ſentiment, luy reſpondit Orthobule : & pourueu qu'il n'entre point de Mariage en cette amour, l'égalité du merite ſuffit, ſans chercher celuy de la condition, & ſans examiner la Genealogie. Voila vn eſtrange pourueu, luy repartit Amouda : car comme l'on ne doit iamais aimer ſans ce deſſein legitime, il s'enſuit que l'on doit touſiours conſiderer la qualité quand on l'a : & par conſequent qu'vne perſonne de naiſſance illuſtre, doit auoir plus de peine à s'abaiſſer qu'à s'eſleuer. Mais la beauté, luy dit alors Odomar, a des Priuileges particuliers :

& puis qu'elle regne meſme ſur les Roys, la Bergere & la Reyne ſont égales, & on les aime auec vne égale facilité. Ie penſe que vous auez raiſon, luy repliqua Rapagy : mais neantmoins ie vous auoüe, que i'aimerois mieux eſleuer les yeux que les abaiſſer, en regardant l'objet aimé : & que le grand rang chez moy, contribueroit fort à la grande eſtime. Mon opinion eſt la voſtre, Madame, luy repliqua Zelebin : & la Bergere dans mon cœur, ne l'emporteroit iamais ſur la Reyne. Ni le Berger ſur le Roy dans mon ame, adjouſta Hyamene : & plus ce que i'aimerois ſeroit noble, plus i'aurois de facilité à l'aimer. Cependant, reprit Theroſe, quand on demeure dans les termes de l'exacte raiſon, c'eſt la vertu, & non pas la qualité, qui eſt ſouuerainement aimable, & que l'on doit ſouuerainement aimer:

& comme il n'y a rien de honteux que le vice, par tout où il n'eſt point, l'on peut auoir de l'amour, ſans auoir ſujet d'en rougir, & aimer ſans repugnance. O ignorans ! s'écria fort haut Muſtapha, ce ſçauant homme & moy, qui ſuis de ſon ſentiment, vous aprenons voſtre deuoir en faiſant le noſtre : & en ſoûmettant la Fortune à la Vertu, comme nous, vous ferez mieux que vous ne faites, & ne ferez que voſtre deuoir. N'opiniaſtrons pas dauantage le Combat, luy dit alors le Prince Audalla : mais en recompenſe de la Paix que mon conſeil vous va donner, ſouuenez-vous de voſtre promeſſe : & nous recitez, s'il vous plaiſt, auant que ces Dames ſe retirent, cét Ouurage que vous nous auez fait eſperer. Vous m'allez donner la Paix ! luy repartit bruſquement Muſtapha, vous qui faites à

mon cœur vne ſi cruelle Guerre ! Ha ! cela ne peut iamais eſtre : & tant que vous ſerez amoureux de la belle Galiane, ie ſeray touſiours dans le trouble, & n'auray iamais de repos: neantmoins, adjouſta-t'il, comme toutes les choſes promiſes ſont deuës, auſſi bien aux Ennemis qu'aux Amis, ie vay m'aquiter de cette debte, & vous reciter ces vers. Mais, pourſuiuit ce docte inſenſé, pour vous les faire mieux comprendre, il faut que ie vous aprenne, qu'vn ſçauant Arrabe les compoſa au commencement du regne de Muley Hacen : & que les ayant trouuez en manuſcrit, ie n'en ay fait part à perſonne, & les ay touſiours gardez pour moy ſeul. Ce Poëme eſt vne Paraphraſe, de tout ce que Salomon a dit des Roys, qu'il a aſſemblé dans cette Piece : & dont il a fait vn Corps, pour l'inſtruction de ce ſage

Roy de Grenade : introduisant l'Ombre de Salomon qui parle à luy, par vne inuention fort Poëtique : escoutez-la donc, puis qu'vn si Grand Prince l'écouta. A ces mots, Seigneur, il commença de la reciter : & comme ce Grand Prince y prit plaisir, estant persuadé que vous y en prendrez aussi, ie m'en vay vous la faire entendre.

SALOMON

SALOMON INSTRVISANT MVLEY HACEN.

Poëme.

PRINCE, ie parle à toy; viens écouter ma voix,
Car il ne faut qu'vn Roy, pour instruire les Rois:
Ce que dit vn Subjet, est tousiours trop timide;
Sa qualité l'arreste, & le retient en bride;
Et lors que sa vertu se deuroit signaler,
Vn respect excessif l'empesche de parler.
Cette vertu seuere à peine ose paraistre:

En voyant ſon Diſciple, il regarde ſon Maiſtre:
Mais dans ce que ie penſe, & dans ce que ie dy,
L'égalité du rang, me rend bien plus hardy.
Comme toy, Grand Muley, la Pourpre m'enuironne:
Ie porte comme toy le Sceptre & la Couronne:
Et pour faire vn Diſcours qui ſoit digne d'vn Roy,
Ie te parle du Thrône, où ie ſuis comme toy.
Sois donc bien attentif à ce que ie vay dire:
Il y va de la gloire, & meſme de l'Empire:
Et ſi tu veux marcher dans vn iuſte milieu,
Viens écouter vn Roy, que fait parler vn Dieu.
De ta Majorité nous touchons la iournée;
Tu t'en vas commencer ta haute Deſtinée;
L'Vniuers te regarde, & dés ce premier pas

Tu dois compte aux plus hauts, tu dois compte aux plus bas;
Chacun te considere, & chacun t'examine;
Chacun veut deuiner où ton humeur incline;
Les yeux de tes Subjets sont attachez sur toy;
Et tu leur vas donner vn bon ou mauuais Roy.
Ta Naissance est heureuse, & ton ame innocente;
Mais tu marches au haut d'vne pente glissante,
Où le plus ferme bronche, où l'œil se peut troubler;
Precipice effroyable, où tout cœur doit trembler.
Or veux-tu t'assurer, où tous les autres craignent?
Leue les yeux au Ciel, car par luy les Roys regnent:
De luy vient le conseil; de luy vient l'equité;

De luy viennent aux Roys la force & la bonté;
De luy vient la sageſſe; & d'vne longue courſe,
C'eſt de ce premier bien, que tout bien prend ſa Source:
Et quand vn ſage Roy veut s'immortaliſer,
C'eſt dans cét Ocean qu'il doit l'aller puiſer.
Les Roys portent vn Sceptre, & Dieu porte la Foudre:
Thrône, Sceptre, Couronne, & Roy, tout n'eſt que poudre:
Vn ſeul de ſes regards, les diſſipe en paſſant,
Comme l'ombre au matin l'eſt du Soleil naiſſant:
Comme Vazes de terre, il les briſe en colere;
Et comme il les a faits, il les ſçait bien deffaire.
Ainſi Roy le plus Grand d'entre les Roys mortels,

Proſterne toy du Thrône, au pied de ſes
Autels:
Et ſi tu veux enfin que ta gloire s'acheue,
Rends hommage à celuy dont tout Sceptre releue:
Et ſonge, pour regler ton ſentiment au mien,
Qu'il t'a fait homme, & Prince, & tout cela de rien.
Lors que le Grand Dauid me ceda ſa Couronne,
Ma Mere ſignala ſon zele en ma perſonne:
Elle me mit au Thrône, où l'on me vit aſsis;
Et i'y fis voir la Mere, auſsi bien que le Fils.
Lors que ton Pere mort abandonna la Terre,
Il te laiſſa fort ieune, & ton Royaume en guerre:
Ta Mere la ſouſtint auec beaucoup d'éclat:

Et prenant hardiment le Tymon de l'Eſtat ;
Prenant tes intereſts ; eſpouſant tes querelles ;
Ton Berceau fut couuert de Palmes immortelles ;
Cette illuſtre Amazone, animant tes Guerriers ,
L'Vniuers te vit croiſtre aueques ſes Lauriers.
Imite moy, Muley , par ta reconnoiſſance:
Que ne luy dois-tu point , luy deuant la naiſſance ?
Que ne luy dois tu point , luy deuant tant de ſoins ,
De qui tes propres yeux ont eſté les Témoins ?
Aime la donc , mon Fils , elle eſt Mere, elle eſt Reyne ;
Sa Regence fut longue , & ne fut pas ſans peine ;
Et ſe trouuant en teſte vn Sort ſi dangereux ,

En elle tout eſt Grand, ſi tout n'eſt pas heureux.
Garde en ton ſouuenir que la gloire des Princes,
Eſt de voir vn grand Peuple en toutes leurs Prouinces:
Et que le deshonneur d'vn meſchant Potentat,
Eſt de faire vn Deſert au milieu de l'Eſtat.
Le nombre des Sujets eſt vne illuſtre marque,
Et du Regne paiſible, & des ſoins d'vn Monarque:
Plus il a de Vaſſaux, plus il a de pouuoir:
Il eſt de ce grand Corps l'Eſprit qui fait mouuoir:
Les ames des Sujets pour luy ſont enflamées:
Le ſeul ton de ſa voix fait naiſtre des Armées:
Et s'il les veut pouſſer en d'autres Regions,

Rien ne peut resister à tant de Legions.
Il en couure les Champs ; il en tarit les Fleuues ;
Il donne de sa force, & mille & mille preuues ;
Et ce Victorieux, à qui tout est soûmis,
Passe comme vn Torrent, & n'a plus d'Ennemis.
Mais pour auoir, Muley, ce Peuple en abondance,
Il faut de la douceur ; il faut de la clemence ;
Il faut chercher la Paix, mesme dans les Combats ;
Il faut le proteger, & ne l'accabler pas.
Lors que tu connoistras vn Seruiteur fidelle,
Qui veille pour son Maistre, & qui brûle de zele,
Comble-le promptement & de bien, & d'honneur,
Puis que le rendre heureux, est ton plus grand bon-heur.

Mais de ces Confidents, connois bien le merite:
Vne erreur, dans leur choix, ne seroit pas petite:
Pour paroistre de gloire & d'honneur reuestu,
Que ceux que tu cheris, cherissent la vertu.
C'est par les Seruiteurs, que l'on iuge du Maistre:
Et tels qu'ils paroistront, ils te feront paraistre:
Mais si leur cœur est pur, ainsi que leurs discours,
N'aime pas seulement, mais aime les touſiours.
Que si le grand fardeau des Sceptres, des Empires,
Demande qu'vn Atlas face que tu respires,
Choisis-le sans faueur; songe bien à ce choix;
D'où peut dépendre enfin la fortune des Rois.

Si le Miniſtre eſt foible, il deſole ſon Maiſtre :
S'il eſt trop temeraire, ou trop auare, ou traiſtre,
Il boule-verſe tout, auant que ſucomber,
Et fait tomber l'Eſtat, quand on le voit tomber.
Quand la bonnne fortune aura mis dans ton ame,
Vn Miniſtre fidelle ; vn Miniſtre ſans blaſme ;
Aime-le, cheris-le, prens plaiſir à le voir;
Mais n'en fais pas ton Maiſtre, en cedant ton pouuoir :
Qu'il ſoit au pied du Thrône, & non pas à ta place:
Que ſon plus ferme appuy ſoit en ta bonne grace :
Et fais qu'il ſente enfin (comme ſans y penſer)
Que celuy qui l'eſleue, à droit de l'abaiſſer.
Aime-le donc, Muley, ſi tu le vois habile;

Chaſſe-le donc, Muley, s'il paroiſt inutile;
Et fais voir à ton Peuple, en cette occaſion,
Que la ſeule vertu fait ton affection.
Ouy, ſi tu veux monter à la gloire ſupreſme,
Eſcoute ſes conſeils, mais agis par toy meſme:
Penetre l'aduenir, par tes propres clartez;
Tire la verité de ces obſcuritez;
Tire ſur le paſſé ta forte conſequence;
En vn mot, ſois Prophete, aux choſes d'importance;
Et preuoyant ainſi les grands éuenemens,
Deuance le Deſtin par tes clairs iugemens.
Si tu veux redoubler l'eſclat de ta Couronne,
Prince, dans tes Conſeils ſois touſiours en perſonne:
L'œil du Maiſtre y diſſipe, auec vn ſeul regard,

Tout ce que le meſchant deſguiſe par ſon Fard;
Arreſte le progrez d'vne iniuſte penſée;
Reſtablit la raiſon dans vne ame inſenſée;
La retire du mal; & ce regard puiſſant,
Empeſche l'injuſtice, & ſauue l'innocent.
Et puis, l'experience, & le ſoin des Prouinces,
Doiuent eſtre l'Eſcole & le Meſtier des Princes:
Et cette experience, & ce noble Meſtier,
Qui demandent chacun vn homme tout entier,
Ne peuuent s'acquerir que par la longue ſuite,
Des illuſtres emplois remis à ta conduite.
Le Fer en trauaillant, redouble ſon eſclat;
Le Prince en agiſſant, connoiſt mieux ſon Eſtat;
Se connoiſt mieux luy, meſme; & les grandes affaires,

D'obſcures qu'elles ſont, luy deuiennent plus claires ;
Son eſprit les penetre, & ſe met au deſſus ;
Et ce qui l'eſtonnoit, ne l'embarraſſe plus.
Mais Roy, lors qu'il s'agit d'vne importante Guerre,
Capable de changer la face de la Terre,
Le Prince à ſa raiſon ne ſe doit point fier :
Son ame de conſeils ſe doit fortifier :
L'importance du fait, le veut, & le demande :
Et tout vaillant qu'il eſt, il faut qu'il aprehende:
La Fortune eſt douteuſe ; & ſon euenement,
Ne reſpond pas touſiours au bon raiſonnement.
Cependant il s'agit de la perte publique,

Et du mal general, comme du Domestique:
Il s'agit, quand on fait ces dangereux projets,
Et de l'honneur du Prince, & du sang des Subiets:
Songes-y donc, mon Fils, auant que l'entreprendre:
Car sans doute les Roys ont vn grand compte à rendre:
Leur Thrône en doit trembler, s'ils ont de la raison,
Et le faix qui les charge est sans comparaison.
Ouy, dans vn grand dessein que ton cœur se propose,
Pense à l'éuenement, mais bien plus à la cause:
Que ta Guerre soit iuste, & de necessité;
Ne te l'attire point; sois-y sollicité;
Fais, pour t'en exempter, toute chose possible;

Mets Dieu de ton Party, tu ſeras
inuincible:
Et ſous vn ſi grand Chef, tes ſuper-
bes Drapeaux,
Te feront meriter cent Triomphes nou-
ueaux.
Car ne neglige rien, pour obtenir la
gloire;
Donne-toy tous les ſoings qui donnent
la victoire;
Marche bien; campe bien; & retran-
che-toy mieux;
A tes fiers Ennemis mets le Soleil aux
yeux;
Paroiſts ſur vn Cheual auſſi beau que
ſuperbe,
Qui fait blanchir ſon Mords, & qui
bondit ſur l'herbe;
Range bien ton Armée; anime tes Soldats;
Donne en ſuite à leur Teſte, & ſigna-
le ton bras;
Apres tous ces deuoirs d'vn Chef vail-
lant & ſage,

Sois certain que Dieu ſeul donnera l'auantage :
Et ſans qu'ils tiennent rien, ny du lieu, ny du Temps,
Que luy ſeul fait le ſort de tous les Combatans.
Mais apres Dieu, Muley, la iuſte recompenſe,
Esbauche la victoire ; anime la vaillance ;
Celuy qui prend, ſe donne ; & la vertu des Roys,
Eſt de donner touſiours, mais donner auec choix.
De toutes les Vertus, c'eſt la ſeule Royalle :
En toute autre ſouuent leur Suiet les égale :
Les paſſe quelquesfois ; mais les ſeuls Souuerains,
Peuuent ainſi que Dieu donner à pleines mains.
Les graces, les biens-faits, ſont leurs plus fortes Armes :

L'on

L'on ne voit point de cœur qui resiste à
leurs charmes ;
La liberalité gagne tous les esprits ;
Et le Monarque auare est digne de
mépris.
Cette bassesse d'ame , est indigne des
Princes :
Elle les deshonnore aux yeux de leurs
Prouinces :
Elle les met plus bas , que leur Thrô-
ne n'est haut :
Et de tous leurs deffauts , c'est le plus
grand deffaut.
Fais donc que la Vertu regne sur la
Fortune :
Que ta main soit enfin vne Source
commune :
Et sois dans ton Estat , en suiuant mon
conseil ,
Vn bien vniuersel , ainsi que le So-
leil.
O que l'ame d'vn Roy doit estre glo-
rieuse ,

De pouuoir aſsiſter la Vertu mal-heureuſe !
Si ſon cœur eſt touché d'vn ſi noble deſir,
Entre tous les plaiſirs, c'eſt ſon plus grand plaiſir.
Abaiſſe donc le vice ; éleue le merite ;
Pour vn Roy, toute grace eſt encores petite :
Donne, mais donne en Prince, & liberallement :
Donne toſt ; car enfin c'eſt donner doublement :
Donne ſans qu'on demande, & donne auecques ioye :
Montant du cœur aux yeux il eſt bon qu'on la voye :
C'eſt vn ſecond Preſent, qui peut tout engager :
Et rien n'eſt ſi puiſſant, que cét Art d'obliger.
Au reſte, ne crains pas qu'vn bien-fait t'apauuriſſe ;

Ce Phantoſme eſt formé par la ſeule Auárice ;
L'Eſpargne eſt vne Mer, qui doit tout engloutir :
Il y rentre autant d'eau, comme on en voit ſortir :
Diuers Ruiſſeaux par elle arroſent la Prouince ;
Mais tout rentre en la Mer, & tout retourne au Prince :
Comme tout part de luy, tout aboutit à luy ;
Et demain on luy rend, ce qu'il donne auiourd huy.
Si dans le Tribunal tu paroits équitable,
Prenant la Cauſe en main du pauure qu'on accable ;
Si tu ſçais diſſiper vn complot criminel ;
Tu regneras, Muley, ſur vn Thrône eternel.
Ouy, pour te ſignaler en ce noble exercice,

Rends ce Thrône Royal fondé sur la Iustice :
Deteste les méchants, & leur impieté :
Ne les connois iamais auec impunité :
A les exterminer, soit ta main occupée :
Sois de l'honneur de Dieu le Bouclier & l'Espée :
Et songe, en combatant vn ennemy mortel,
Qu'il destruiroit le Throsne, aussi bien que l'Autel.
Que ta bouche, Muley, ne soit iamais ouuerte,
A ces mauuais propos qui causeroient ta perte :
Le sentiment du cœur s'exprime par la voix :
Songe qu'il est vn Dieu, plus puissant que les Roys :
Et que si ton mépris irritoit sa colere,

Il pourroit t'arracher le Sceptre de ton Pere ;
Le briſer en tes mains comme vn foible Roſeau ;
Et te boule-uerſer de ton Throſne au Tombeau.
Eſcoute vne leçon que ie fais aux Monarques :
La colere des Roys laiſſe de triſtes marques :
L'eſpouuante la ſuit ; tout tremble à ſon abord ;
Elle eſt en ſes Couleurs vn Meſſager de Mort ;
Elle n'eſt que deſordre ; elle n'eſt que Tempeſte ;
Tout cede ; tout fait ioug ; & rien ne luy fait teſte ;
C'eſt vn feu dangereux ; vn Tonnerre éclattant ;
Mais le Sage l'appaiſe, & l'eſteind à l'inſtant.
De cette paſſion reprime l'inſolence ;

Elle ébranle vne main qui porte la Balence :
L'empeſche de peſer auec integrité ;
Et tout Iuge eſt iniuſte , eſtant Iuge irrité.
Les Roys , qui du Soleil ſont les viues Images ,
Doiuent eſtre en tout temps au deſſus des Orages :
Laiſſer gronder ſous eux ces baſſes paſſions ;
N'eſtre iamais émus de leurs émotions ;
Eſtouffer en naiſſant ces Foudres de la bile ;
Et demeurer touſiours dans vn eſtat tranquile :
C'eſt aux Maiſtres des Loix à ſe faire la Loy ;
Et la colere , enfin , eſt indigne d'vn Roy.
La douceur & la ioye , eſtans ſur ſon viſage ,
Font viure ſes Suiets ſans crainte & ſans ombrage :

Et la ſerenité que ſon front leur fait voir,
Eſt plus douce que l'eau qui nous tombe le ſoir.
Que ſi quelque dépit vient ébranler ton ame,
Il la faut rafermir, pour te ſauuer de blaſme :
Il faut te ſouuenir que ſans doute il vaut mieux,
De ſa propre colere eſtre victorieux ;
Arreſter de ce feu les qualitez ſubtiles ;
Que d'abattre des Forts, & de prendre des Villes :
Te vaincre, c'eſt tout vaincre ; & te donner des Loix,
C'eſt en donner, mon Fils, au plus puiſſant des Roys.
Qu'il eſt digne des Grands de pardonner des crimes !
La pitié plaiſt à Dieu bien plus que les Victimes :

La plus belle Holocauſte eſt le courroux dompté:
Et le ſalut des Roys, conſiſte en leur bonté.
Le Prince impitoyable, eſt au Peuple timide,
Vn Lion rugiſſant; vn Ours de ſang auide:
Tout tremble à ſon aſpect; tout fuit deuant ſes pas;
On le craind, il eſt vray, mais on ne l'aime pas;
Il fait pleindre chacun, & luy-meſme eſt à pleindre;
Il faut également te faire aimer & craindre;
Et d'vn iuſte milieu, qui m'a bien reüſſy,
N'eſtre pas trop clement, ni trop ſeuere auſſi.
Ie vay dire vn grand mot, fais donc qu'il t'en ſouuienne:
Si le malheur des Cours fait trouuer dans la tienne,

De ces hommes peruers, des desordres
Autheurs;
De ces pestes d'Estat, de ces lâches
Flateurs;
De ces esprits broüillons qui diuisent
les Princes;
Et dont les faux aduis desolent les Pro-
uinces:
Chasse-les, chasse-les, mais si loing, que
iamais,
Leur dangereux Poison n'infecte ce Pa-
lais.
Deteste auec horreur leur ame déloyalle,
Qui seme le diuorce en la Maison Royalle:
Et d'vn seuere exemple, aprends à leurs pa-
reils,
A ne donner iamais de si mauuais conseils.
Pour te couurir d'honneur, obserue tes
parolles:
Qu'elles soient en tout temps plus fermes
que les Poles:
Vn Prince doit tenir tout ce qu'il a pro-
mis,

Sans meſme diſtinguer l'Amy des Ennemis.

Pour eſtre aimé des Roys, le menſonge eſt trop lâche :

Il eſt d'vn cœur trop bas, la plus honteuſe tâche :

Et tout Prince menteur, qui violle ſa foy,

Eſt indigne d'eſtre homme, & non ſeulement Roy.

Que ce crime odieux te ſoit inſupportable;

Sois touſiours ingenu ; ſois touſiours veritable :

Et quand il s'agiroit de toute ta Grãdeur,

Perds-la pluſtoſt, Muley, pour ſauuer ta candeur.

Auec vn Roy menteur, tout le monde eſt timide :

Et Voiſins, & Suiects, tout redoute vn perfide :

Il eſt touſiours ſuſpect ; & ſes plus Saints Traitez,

Font naiſtre dans l'eſprit mille difficultez.

Comme on le ſçait trompeur, on croit touſiours qu'il trompe :
Ses ſerments, à l'Autel, ſont vne vaine pompe :
On croid qu'il tend vn Piege, & ſeme des appas,
Et que tout ce qu'il dit, eſt ce qu'il ne croit pas.
Eſuite donc, mon Fils, vn grand crime inutile:
Songe que le plus fin, n'eſt pas le plus habile :
Que la honte le ſuit, comme il l'a merité;
Et que le Roy des Roys ſe dit la Verité.
Quand vn Roy vicieux prend plaiſir aux menſonges,
Tout éueillé qu'il eſt, il ne fait que des ſonges :
Les Syrenes de Cour l'endorment par leurs chants;
Et tous ſes Seruiteurs ne ſont que des meſchants.

Ie te l'ay desia dit, & ton cœur me doit croire ;
Aime la verité, rayonnante de gloire:
(Elle qui rarement entre dans les Palais)
Deteste le menteur, & ne le sois iamais.
Esleue ton esprit, & donne luy des Aisles:
Ie m'en vay te parler d'actions immortelles,
Dignes de ton oreille, & dignes de ma voix :
Ie m'en vay te nommer les vrays Gardes des Roys :
C'est la Verité simple, & la Misericorde :
Vn Prince ne craind rien, quand son cœur les accorde :
D'vn calme si durable il est pres-qu'ennuyé,
Lors que sur la Clemence vn Thrône est appuyé.
Ses Suiets bien traitez ne songent qu'a luy plaire :
Il a, sans rien donner, vne Garde ordinaire :

Tous veillent pour ſa teſte, & tous en ayant ſoin,
Il trouue vn Camp tout preſt, quand il en a beſoin.
Non, toutes les vertus n'ont rien d'incompatible :
Eſtre iuſte & clement, eſt vn bon-heur poſsible :
Du fruit de tous les deux rends toy donc poſſeſſeur :
Ou panchant d'vn coſté, panche vers la douceur.
En vain, mon Fils, en vain vn Monarque peu ſage,
Contre les Loix du Ciel armeroit ſon courage :
Il faut qu'il obeïſſe, en tout temps, en tout lieu ;
Puis que le cœur des Roys, eſt en la main de Dieu :
Qu'il le tourne à ſon gré, nonobſtant ſa deffence ;
Et qu'il le fait pancher où veut ſa Prouidence.

Que si tu ne vois point son Thrône glorieux,
Songe, auecques respect, en abaissant les yeux,
Qu'il est de la grandeur du grand Dieu de tes Peres,
De mettre quelque ombrage à ses plus hauts Misteres :
Mais qu'il est du deuoir des Princes & des Roys,
D'apprendre sa parolle, & d'en faire leurs Loix.
Auec vn soing exact, apprens cette Loy Saincte :
Fais que dans ton esprit elle paroisse empreinte :
Fais, fais-en ton Modelle, & regle bien tes mœurs,
Sur les Commandemens du Seigneur des Seigneurs.
De là, descends plus bas, dans les Lettres humaines :
Elles parẽt le Thrône, & meritẽt tes peines:

Vn Monarque ignorant, à faute de ſçauoir,
Opprime ſes Suiets, & manque à ſon deuoir.
Que dans tous les beaux Arts ton ame ſoit inſtruite:
Ils ſeruent aux plaiſirs, ainſi qu'à la conduite:
Ils occupent le Prince, & le rendent enfin,
Plus prudent, plus adroit, plus ſage, & plus benin.
Mais entre tous les Arts, que ton eſprit s'applique,
A ſçauoir la Morale, auec la Politique:
L'vne regle les Mœurs; l'autre regle l'Eſtat;
Et ce ſont les deux yeux d'vn iuſte Potentat.
Sans leur diuin ſecours, il va d'vn pas timide:
Il eſt comme vn Aueugle, ayant perdu ſon Guide:
Il bronche; il ſe releue; il bronche de nouueau;
Et rien n'eſt bien reglé par vn iuſte Niueau.
C'eſt ce grand Art des Roys, qui ſeul luy fait connaiſtre,

Le deuoir du Suiet, & le deuoir du Maistre :
(Deuoir, qui sans manquer doit estre mutuel)
Enfin ne sois, Muley, ni foible, ni cruel:
Soûtiens l'authorité que le Ciel t'a donnée:
Car pour la soûtenir, ta teste est couronnée:
Punis, & recompense, & par ces deux moyens,
Tu feras vn bon Prince, & de bons Citoyens.
Mais comme le secret est l'ame des affaires,
Tiens-toy tousiours en garde, aux choses les plus claires :
Ayant vn grand dessein, garde d'estre trompé :
Et quand on le verra, que le coup soit frappé.
Enfin le cœur des Roys doit estre impenetrable :
Par là le Thrône est ferme, & le Sceptre est durable :

Le

Le ſecret dans l'Eſtat, eſt comme l'ame au corps ;
Et luy ſeul iuſtement en meut tous les Reſſorts.
Mais comprens bien mon ſens ; quand ton cœur delibere,
Ie ne veux pas en toy le ſombre de Tibere ;
Cét air morne & chagrin qu'il portoit en tous lieux ;
Son cœur eſtoit trahy fort ſouuent par ſes yeux ;
Ce fin n'eſtoit pas fin, quoy qu'en ait dit l'Hiſtoire ;
Et c'eſt d'vn grand deffaut, qu'on veut tirer ſa gloire.
Sois gay ; ſois enjoüé ; ſois bien Maiſtre de toy ;
Fais voir que tout l'Eſtat eſt moindre que ſon Roy ;
Qu'on ne ſçache en quel lieu doit fondre la Tempeſte ;
En reglant vn Balet, medite vne Conqueſte ;

Fais que les plus subtils ne t'obseruent qu'en vain ;
En vn mot, sois secret en Prince Souuerain.
A l'œil trop curieux, fais baisser la paupiere,
Et qu'il soit ébloüy par ta propre lumiere;
Aprens-luy le respect qu'on doit à ton secret,
Et par ta Maiesté, confonds cét indiscret.
Comme l'Argent tout pur, est purgé de la Crasse,
Que la suite des Temps a meslé dans sa Masse,
Et qu'en sortant du feu l'Orpheure industrieux,
En forme par son Art vn Vase precieux ;
En chassant les meschans, vn Roy prudent & sage,
Auec moins de trauail, fait vn plus grand Ouurage :

Car il rend auſſi-toſt, par ce coup important,
Et ſon Sceptre ſuperbe, & ſon Thrône eſclattant.
Sois ſobre en tes repas; fuis ce plaiſir infame,
Dont les ſales vapeurs offuſquent iuſqu'à l'ame:
Qui trahit le ſecret; qui trouble la raiſon;
Qui fait tout en deſordre, & tout hors de ſaiſon;
Qui cauſe l'iniuſtice; & qui rendroit les Princes
L'oprobre & le mépris de toutes leurs Prouinces:
Qui bannit le reſpect qu'on doit porter aux Roys:
Et qui fait voir ſans Loy, ceux d'où viennent les Loix.
Ces fautes ſont horreur, & ne ſont pas petites:
Sois meſme moderé dans les plaiſirs licites:

L'excés peut se meſler dans les plus innocens ;
Enfin c'eſt à l'eſprit à regner ſur les Sens.
Ie ſçay que ta conduite eſt digne de loüange ;
Mais quoy, ſous le Soleil tout s'altere, & tout change :
Tu n'es pas déreglé, tu peux le deuenir :
I'inſtruis pour le preſent, moins que pour l'auenir :
Tout Prince n'eſt qu'vn homme, & tout homme eſt muable :
Neron fut vertueux ; Neron fut deteſtable ;
Tremble, tremble, Muley, puis que l'eſprit humain,
Auiourd'huy paroiſt ferme, & ne l'eſt plus demain.
Vn Enfant pauure & ſage, eſt plus digne d'eſtime,
Qu'vn vieux Roy ſans raiſon, qui s'abandonne au crime :

Sans rien imaginer des mal-heurs qu'il aura ;
Ni que Dieu le regarde, & qu'il le punira.
Comme de la Prison l'on peut monter au Thrône,
Des mains portant vn Sceptre, ont demandé l'aumosne :
Mille exemples fameux nous l'ont desia fait voir ;
Et tout Roy doit trembler, qui manque à son deuoir.
Aimez donc l'equité, vous qui iugez la Terre :
Faites craindre le Sceptre, & craignez le Tonnerre:
La prudence vaut mieux que la force du bras :
Et le sage est meilleur, qu'vn fort qui ne l'est pas.
Escoutez donc, ô Roys, venez icy m'entendre :
Maistres de l'Vniuers, écoutez pour aprendre :

Ouurez, ouurez l'oreille, ô vous qui gouuernez,
Et qui prenez plaisir de vous voir couronnez.
C'est de Dieu seulement que vient vostre puissance;
Aussi de tous vos faits il prendra connoissance;
Il sondera vos cœurs, d'vn œil qui perce tout;
Et vostre Regne encor de l'vn à l'autre bout.
Que si regnant par luy, vous fistes iniustice;
Si mépriſant ſa Loy, par excés de malice,
Vous n'auez eu pour luy ni zele, ni bonté,
Et n'auez point agy ſelon ſa volonté;
Il vous apparoistra, mais d'vn aſpect horrible;
Mais toſt; mais ſur vn Thrône effroyable & terrible;

Et là d'vn iugement ſeuere, & rigoureux,
Les Princes ſans pitié, le verront tel pour eux.
Il pardonne aux Suiets, mais non pas aux Puiſſances:
Il meſure à leur rang, leur crime & leurs ſouffrances:
Comme Maiſtre de tous, il n'en eſpargne aucun:
Le petit & le grand, ont vn Eſtre commun:
Sa main les a tous faits; & ſa bonté ſupréme,
Auec vn ſoing égal les protege & les aime:
Mais pourtant ſa Iuſtice, exacte au châtiment,
Aux plus Grands Criminels, garde vn plus grand tourment.
A vous donc, à vous Roys, ma parolle s'adreſſe,
Afin que voſtre eſprit s'inſtruiſe en la Sageſſe:

Afin que vostre cœur s'affermisse auiourd'huy,
Et ne face iamais rien indigne de luy.
Ceux qui de la Iustice auront suiui la voye,
En auront dans leur ame vne eternelle ioye;
Seront recompensez; & trouueront vn iour,
Qu'il leur faudra respondre, & parler à leur tour.
Aimez donc mes discours plus que vostre Couronne,
Et vous serez instruits en toute chose bonne:
La Sagesse est fort claire, on la voit aisément,
Pourueu qu'on la regarde auec des yeux d'Amant:
Et comme cent témoins l'attestent & l'éprouuent,
Ceux qui la vont chercher, facilement la trouuent.

Sa beauté ſe produit, & ne ſe cache pas:
Elle ſuit ſes Amants, ou deuance leurs pas:
Et pour peu ſeulement que leur amour ſoit forte,
Sans peine & ſans trauail on la voit à leur Porte.
Ceux qui ſont dignes d'elle en ſont fauoriſez:
Et ſa main les conduit par des Sentiers aiſez;
Et ſa main liberalle inceſſamment leur donne,
Ce qui vaut mieux que l'or qui brille en leur Couronne.
Le ſoing de la Sageſſe eſt veritable amour;
Cette amour pour ſes Loix, trauaille nuit & iour;
En obſeruant ces Loix, l'on eſt incorruptible;
Cette incorruption, rend Dieu meſme viſible;

Nous aproche de luy, par vn vœu
ſolemnel;
Et la Sageſſe enfin, meine au Regne
eternel.
Vous donc, Roys de la Terre, à qui
ma voix s'adreſſe,
Si vous aimez le Throſne, éclattant de
richeſſe;
Si vous aimez le Sceptre, aimez cet-
te Beauté,
Qui ſeule fait durer la iuſte Royau-
té.
Et toy pour qui ie parle, amour de tes
Prouinces;
Roy le premier des Roys, & le plus
beau des Princes;
Aime cette Sageſſe, auecques paſſion:
Vois quelle eſt la Grandeur de ſon Ex-
traction:
Elle vient de Dieu meſme, & retour-
ne à Dieu meſme:
Elle ſeule affermit l'Authorité Supré-
me:

Enfin elle rendra, ſi tu l'eſcoutes bien,
Ton Regne pacifique, ainſi que fut le mien.

Vous auiez raiſon Muſtapha, luy dit le Prince, de nous dire que l'Autheur de ces Vers en faiſoit auſſi bien qu'Abindarrays : car en effect, ie n'y voy point de difference : & le ſtyle de l'vn, eſt aſſurément celuy de l'autre. Acheuons donc noſtre conuerſation par ce bel Ouurage, puis qu'elle ne ſçauroit finir plus agreablement : & puis qu'il eſt deſia aſſez tard pour ſe retirer, donnons le bon ſoir à la belle Galiane, & à toutes ces autres Dames. En diſant cela il ſe leua, comme tous les autres firent : & s'aprochant inſenſiblement de l'aimable Fille d'Omur, il commença de luy parler bas durant quelques momens : ce qui donna vne

nouuelle inquietude à Zelebin, & vn nouueau deſeſpoir à Muſtapha. Il eſt vray que leur déplaiſir ne fut pas long : car ce Prince n'ayant pas trouué dans ſa réponſe la ſatisfaction qu'il en attendoit, luy fit vne profonde reuerence : & ſortit de cette Chambre, ſuiui de tous ces hommes de qualité, qui furent à ſon coucher. Il ne le fit pourtant pas ſi viſte, que Galiane & Zelebin n'euſſent le loiſir de ſe regarder l'vn l'autre, auec autant d'amour que de triſteſſe : & ces regards reciproques, leur inſpirerent en meſme temps à tous deux, de la ioye & de la douleur. Cependant comme le trauail de l'eſprit, empeſche le repos du corps, Galiane ne dormit gueres : & dés qu'elle vit le iour eſclairer ſon Apartement, elle ſe leua : & ſortit en Des-habillé ; par vn Eſcalier dérobé, ſuiuie d'vne

de ſes Eſclaues ; & fut ſe promener dans le Parc, moins pour y iouïr de la beauté & de la fraiſcheur du matin, que pour y entretenir en liberté ſes triſtes penſées. Mais comme le Prince Audalla n'auoit pas eu le ſommeil plus profond, ni la nuit plus tranquile qu'elle, il ne fut pas auſſi moins diligent : de ſorte qu'eſtant aduerti par vn de ſes Captifs, qu'il auoit veu aller Galiane dans le Parc, ſuiuie d'vne ſeule Captiue ; il ſe haſta de s'habiller, auec le moins de bruit qu'il luy fut poſſible, de peur d'eſtre détourné dans ſon deſſein : & deſcendant par le meſme Degré par où cette belle Perſonne eſtoit deſcenduë, il fut ſeul la chercher dans le Bois & dans les Allées, auec autant d'enuie de la rencontrer, qu'elle en auoit peur qu'il la rencontraſt. Mais comme l'amour

donne des yeux de Linx aux Amants, il eut bien-toſt démeſſé ſes voyes (ſi ce terme de Chaſſe m'eſt icy permis) & l'aperceuant comme elle alloit entrer dans le Labirinthe, il ſe haſta de la ſuiure, & l'atteignit en fort peu de temps. Madame, luy dit-il apres l'auoir ſaluée, vous eſtes bien diligente : & vous n'auez gueres de ſoing de voſtre beauté en dormant ſi peu, elle qui réueille tant de monde. Seigneur (luy reſpondit-elle en le ſalüant, & en reprenant le chemin du Chaſteau) cette beauté dont vous parlez eſt ſi mediocre & ſi peu conſiderable, que ie ne la ſçaurois trop peu conſiderer: & elle ne vaut pas la peine que i'y ſonge, ni beaucoup moins encores que vous y ſongiez. Ha Madame! reprit-il, ie ne ſuis pas de cét aduis, & vous n'en eſtes

pas vous-meſme : & ſi quelqu'autre que vous auoit vne ſi eſtrange erreur, ie l'en punirois comme d'vn crime. Vous puniriez donc bien des gents, luy repartit cette belle Perſonne : car ſi c'eſt vne erreur, elle eſt ſi vniuerſelle, que vous-meſme auriez part à ce chaſtiment. Moy Madame ! luy repliqua-t'il, ô que cette accuſation eſt facile à deſtruire, & ma iuſtification aiſée à faire ! Non, pourſuiuit-il en ſouſriant, ie n'auray nulle difficulté à renuerſer vne opinion ſi mal fondée : & toute la ſuite de ma vie vous fera ſi bien voir les hauts ſentimens que i'ay de voſtre beauté, par la durée de mon amour; que vous auoürez en fin que vous eſtes vne mediſante, & pour vous, & pour moy : & que la Diuine Galiane eſt auſſi belle, que le fidelle Audalla eſt amoureux.

Voſtre Alteſſe me fait trop d'honneur, luy reſpondit elle : mais ie m'en rendrois indigne, ſi ie n'auois autant de ſincerité pour vous, que vous dites que vous auez de paſſion pour moy : & ſi ie ne vous auoüois ingenument, que ie connois fort bien la grandeur de cette gloire, mais que ie ne la puis receuoir. O quelle eſt cruelle cette ingenuité dont vous parlez ! s'écria le Prince ; & qu'elle m'auroit obligé d'eſtre vn peu moins ſincere, en ne m'aprenant pas tout mon mal-heur ! Mais (pourſuiuit-il ſans luy donner le temps de reſpondre) ie veux encores eſperer que le temps & la raiſon vous feront changer de ſentimens, & que vous en prendrez vn iour de plus équitables. La raiſon & le Temps, luy repliqua-t'elle, ne feront iamais ce que vous dites : &

puis

puis que voſtre rang & voſtre merite ne le font pas, rien ne le ſçauroit iamais faire. Quoy Madame! reprit Audalla, vn reſpect extréme; vne amour ardente; vne fidelité ſans égale; vne ſoûmiſſion ſans pareille; vne complaiſance eternelle; vne dépendance abſoluë de toutes vos volontez; tout cela, dis-je, ne fera rien ſur voſtre eſprit! ne pourra rien ſur voſtre cœur! & ne m'introduira pas dans voſtre ame! Non Seigneur, luy reſpondit-elle froidement & ſerieuſement: & ſi voſtre Alteſſe ne ſe contente de mon amitié, ie ſuis obligée de luy dire, qu'elle ne ſera iamais contente. Ha cruelle Perſonne! s'écria-t'il, ie ne ſeray en effet iamais content: & il m'eſt aiſé de le preuoir & de le predire, ſans que vous preniez la peine, & ſans que vous ayez la cruauté

de m'en assurer. Car enfin, il m'est facile de connoistre que le bonheur d'vn Riual fait mon infortune; que vous me haïssez, parce que vous l'aimez; & que tant qu'il sera heureux, ie seray tousiours miserable. Mais, poursuiuit-il, ie ne le seray pourtant pas tousiours, si ie puis vn iour le connoistre: & ce sera luy qui me respondra de toutes vos iniustices. Vous seriez neantmoins fort iniuste vous-mesme, Seigneur, luy repartit Galiane, supposé que quelqu'vn m'aimast, d'en vser de cette sorte: & la raison ne permet pas de punir l'innocent pour le coupable. Ha ie n'en ay plus de raison! luy repliqua-t'il fierement, & vostre cruauté me la fait perdre. Mais (adiousta ce Prince affligé & desesperé) puis que ie ne puis rien obtenir de l'inhumanité de la Fille, i'auray recours à l'authorité du Pere:

& ie verray ſi Omur me meſpriſera, comme Galiane me meſpriſe. Galiane & Omur, reprit-elle, n'ont garde de meſpriſer vn Prince, que leur deuoir veut qu'ils honnorent: quoy qu'il en ſoit, adiouſta-t'il, nous verrons ſi vous ſçaurez auſſi bien obeïr que refuſer; & ie ſeray bien-toſt eſclaircy d'vne choſe ſi importante. I'obeïrois ſans doute, quelque faſcheux que puſt eſtre ce commandement, luy repliqua-t'elle: mais i'eſpere qu'on ne me le fera point, parce qu'on ne me le doit pas faire. Et puis Seigneur, pourſuiuit-elle, à quoy vous ſeruiroit-il de captiuer vn corps, dont l'ame ſeroit touſiours libre? & ſi vous n'auiez pas mon cœur, qu'auriez vous, & que gagneriez vous à ma perte? Comme i'ay de la vertu, adiouſta cette belle Perſonne, i'aurois auſſi de l'honneur,

& ne ferois rien contre mon deuoir : mais comme ie ne manque pas de fierté, ie ne manquerois pas de reſſentiment : & vne telle amour, ne produiroit iamais que ma haine. Il n'importe, il n'importe, reprit ce Prince deſeſperé : & pourueu que l'on me voye triompher, pleurez ſi vous voulez à mon Triomphe. A ces mots il ſe tut, & elle ne parla plus : & ſe haſtant eſgalement l'vn & l'autre de regagner le Chaſteau, à peine l'Eſclaue les pouuoit ſuiure, tant ils marchoient viſte, & tant ils precipitoient leurs pas. Mais durant que tout cela ſe paſſoit au Parc, Zelebin eſtant allé à l'Appartement du Prince, pour ſe trouuer à ſon leuer, fut bien ſurpris de ne l'y rencontrer pas : & ayant demandé où il eſtoit, & d'où venoit qu'il eſtoit ſorti ſi matin ? perſonne ne luy en

ſçeut rien dire. Auſſi ne manqua-t'il pas de ſe ſentir battre le cœur à cette reſponſe : mais ſon inquietude ſe redoubla bien encores, lors qu'eſtant allé à la Chambre de Galiane, parce qu'il s'imagina qu'il y eſtoit, il ſçeut en ce lieu-là qu'elle n'y eſtoit pas elle-meſme : & qu'elle eſtoit allée ſe promener ſeule auec vne Eſclaue, dans le Parc ou dans le Iardin. Cette nouuelle le fit paſlir & rougir; le fit ſuer & trembler: & la ialouſie ſe meſlant à ſon amour, il s'imagina faucement pour Galiane & cruellement pour luy, que ſa Maiſtreſſe & ſon Riual s'eſtoient donnez le ſoir, lors qu'ils auoient parlé bas en ſe retirant, vn rendez-vous en ce lieu là pour le matin; que l'auerſion qu'elle teſmoignoit auoir pour le Prince eſtoit fauce ; que l'inclination qu'elle diſoit auoir pour luy l'eſtoit auſſi ; & qu'infaillible-

ment il estoit trahy & trompé, & qu'infailliblement il estoit perdu, & Galiane infidelle. Dans cette terrible pensée, il balança s'il iroit chercher ce qu'il eust bien voulu ne pas trouuer : & la seule idée de cette fascheuse rencontre, pensa l'obliger à n'y aller pas : tant il s'imagina cét obiect cruel à voir, & tant il en aprehenda la veuë. Neantmoins, l'insupportable incertitude de ce qu'ils faisoient, & la tyrannique enuie de s'en esclaircir, le firent à la fin resoudre : si bien qu'il descendit au Iardin pour aller au Parc, ne doutant pas que ce ne fust là où ils estoient. D'autre part, Mustapha doublement insensé, & par sa passion, & par sa follie, ayant apris la mesme chose, prit aussi le mesme chemin : & courut de toute sa force, vers l'endroit où il pensa qu'estoient Audalla & Galiane. D'abord que

Zelebin les eut trouuez, il sentit redoubler à leur veuë, son inquietude, sa douleur, sa ialousie, & son desespoir: & quoy qu'il taschast de cacher par respect ces diuers mouuemens de son ame, il ne put pourtant s'empescher de faire paroistre dans ses yeux, son desespoir, sa ialousie, sa douleur, & son inquietude: mais le Prince & Galiane estoient si occupez de leurs propres pensées, qu'ils ne virent rien de tout cela. Il est vray que Zelebin ne fut pas long-temps dans le danger d'estre découuert pour Riual d'Audalla, par les marques de son déplaisir, qui paroissoiét sur son visage: car il vit tant de colere & tant de dépit sur celuy de son Maistre; & tant de melancolie & d'affliction sur celuy de sa Maistresse; qu'il luy fut aisé de iuger qu'ils n'estoient pas bien ensemble, & que ses soubçons

eſtoient mal fondez. En effet, à peine s'aperçeurent-ils qu'il eſtoit là, tant leur reſuerie eſtoit profonde : & ils marcherent plus de cent pas ſans luy dire rien, ni luy à eux: cét interuale ſe paſſant tout entier en ſanglots & en ſoupirs, en gemiſſemens & en larmes. Toutesfois Galiane reuenant la premiere de cét extaſe melancolique, dont ſon eſprit eſtoit emporté; & reconnoiſſant Zelebin, luy ietta certains regards à la dérobée, dont la triſteſſe luy donna de la ioye & le conſola. Il n'en fut pas de meſme du Prince: car la douleur de Galiane redoublant la ſienne, il ne vit pas pluſtoſt ſon Fauory, que luy adreſſant la parolle auec vn grand ſoupir; ha Zelebin! luy dit-il, cette cruelle Perſonne me deſeſpere, & ſa cruauté me fera mourir. Ha Zelebin! adiouſta-t'elle, le Prince me deſeſ-

pere moy-meſme : & iamais nul homme que luy, n'a oſé menacer en aimant : moy, dis-je, qui ſuis la moins propre de toutes les femmes, à ſouffrir vn tel procedé : & qui bien loing de l'endurer d'vn Prince, ne le ſouffrirois pas d'vn Roy. Seigneur, reſpondit Zelebin à Audalla, voſtre Alteſſe ſçait que le reſpect eſt le vray carractere d'vn Amant, & que rien n'eſt ſi libre que l'inclination : mais auſſi, Madame, adiouſta-t'il, faut-il du moins temperer ce refus de tant de douceur, qu'il ne puiſſe pas deſeſperer vn ſi illuſtre mal-heureux. Cette conuerſation, Seigneur, euſt fort embarraſſé ces trois perſonnes, ſi elle euſt duré plus long-temps : & il euſt eſté difficile que Galiane, Audalla, ou Zelebin, & peut-eſtre tous trois enſemble, n'euſſent deſcouuert les ſecrets ſentimens de

leurs ames : ce qui les euſt tous iettez dans de nouuelles douleurs, & dans de nouueaux embarras. Mais heureuſement pour eux, ils entendirent crier le Docte inſenſé, & le virent courir de toute ſa force en criant : & lors qu'il fut aupres d'eux; ha ! trop heureux Riual, dit-il au Prince, ainſi Enée & Didon, ſe trouuerent enſemble à la Chaſſe & durant l'orage ; & ie crains bien que ie n'aye le ſort d'Hyarbe, & que vous n'ayez celuy de ces deux Amants. Mais, pourſuiuit-il, ſi cela arriue, puiſſe ſouffrir Audalla, toutes les Tempeſtes & tous les malheurs d'Enée : & Galiane toutes les douleurs, & toutes les infortunes de Didon. Ils ne luy reſpondirent rien ni l'vn ni l'autre : car ils eſtoient trop ſerieux, pour rire de ſes follies, & trop affligez pour s'en diuertir. D'ailleurs, ils n'en euſſent pas eu le temps,

quand ils en auroient eu la volonte : parce qu'eſtans fort pres du Chaſteau, ils trouuerent Theroſe, tous ces autres hommes de qualité, & toutes ces autres Dames, qui ſortoient, afin de les aller chercher. D'abord chacun remarqua leur melancholie ; chacun tâcha d'en deuiner la cauſe, ſans que perſonne la puſt deuiner ; & deſia Theroſe penſoit à la demander au Prince, lors que le Prince prit la parolle le premier : & luy dit que s'eſtant ſouuenu d'vne affaire importante qu'il auoit à Almerie, il falloit neceſſairement qu'il y retournaſt, auſſi-toſt que l'on auroit diſné. Mais Seigneur, luy reſpondit Theroſe, voſtre Alteſſe ne pourroit-elle pas faire icy, ce qu'elle veut aller faire là ? & m'accorder encores deux ou trois iours, que i'auois eſperez de ſa bonté, pour l'acheuement de ma gloire ? Non ge-

nereux Theroſe, ie ne le puis, luy repartit le Prince : & quoy que ie vous quitte auec regret, il faut pourtant que ie vous quitte : & que i'aille faire à Almerie, ce que ie ne puis faire à Aſcatin. Ces derniers mots firent ſoupirer Zelebin & Galiane, qui ſe regarderent en ſoupirant : & Theroſe voyant bien qu'il ne luy eſtoit plus permis de preſſer le Prince là deſſus, le fit entrer dans le Chaſteau ; & peu de temps apres ſeruir, auec ſa magnificence ordinaire. Mais iamais repas ne fut ſi melancolique que celuy-là : le Prince, Galiane, & Zelebin, ne mangerent point du tout : le reſte de la Compagnie, ne mangea gueres dauantage : l'on n'y parla preſques point ; l'on n'y parla que fort bas ; & Muſtapha luy-meſme, quoy que le moins concerté, voyant Galiane triſte, fut triſte comme elle, & ne parla non plus que les

autres, bien qu'il euſt accouſtumé de beaucoup parler. Peu de temps apres que l'on eut deſſerui, les Cheuaux furent attelez: & Theroſe s'eſtant mis en eſtat d'aller accompagner le Prince, à deux ou trois lieuës d'Aſcatin, il ne le voulut iamais ſouffrir; il l'embraſſa; il luy dit adieu; il le remercia; & toute la Compagnie mõta en Carroſſe & partit, reprenant le chemin d'Almerie. Ce traject fut auſſi triſte, que le diſner l'auoit eſté: l'on ne parla pas plus dans le Carroſſe, que l'on auoit parlé à Table: & dés qu'ils furent arriuez à la Ville (à la Porte de laquelle ils trouuerent Omur) & entrez dans le Chaſteau; le Prince Audalla s'enferma ſeul dans ſon Cabinet, & ne voulut plus voir perſonne de tout le ſoir. Il y repaſſa dans ſon imagination bleſſée, toutes les choſes faſcheuſes que Galiane luy auoit dittes, & qui luy

auoient vlceré le cœur : il n'en oublia pas vne parolle ; il n'en oublia pas vn accent ; il n'en oublia pas vn ſeul de ces tons froids & deſobligeans, dont elle luy auoit touſiours reſpondu : & ſa memoire ingenieuſe à le tourmenter, deuint alors le Bourreau de ſon eſprit, & le ſupplice de ſon ame. Mais plus ce ſupplice luy fut cruel, plus il s'affermit dans la reſolution qu'il auoit priſe, d'employer l'authorité d'Omur, pour triompher de la reſiſtance de Galiane : & apres s'eſtre abſolument determiné là deſſus, il ſortit de ſon Cabinet; il repaſſa dans ſa Chambre; & il ſe fit mettre au lict par ſes gents: non pas veritablement pour y dormir, mais pour y examiner encores auec plus de liberté, ce qu'il auoit reſolu de faire. D'autre part, la triſte Galiane, apres que toutes ces autres Dames ſe furent retirées, fei-

gnit de ſe trouuer mal: & s'en alla s'enfermer dans ſa Chambre, pour n'eſtre pas obligée de ſouper auec ſõ Pere: & pour cacher ſa douleur, en ſe cachant elle-meſme. Ce fut là, Seigneur, qu'elle ſe remit en la memoire, & l'inclination qu'elle auoit pour Zelebin; & l'amour qu'il auoit pour elle; & les cruelles menaces du Prince Audalla; & l'authorité d'Omur ſur ſa Fille; & les reſpects qu'elle luy deuoit; & l'obeïſſance qu'elle eſtoit reſoluë de luy rendre; & ſa paſſion; & ſon deuoir; & ſon malheur; & ſa vertu; & ſon tourment; & ſa gloire: & ce fut de toutes ces choſes, que ſe fit dans ſon triſte cœur, le plus effroyable ſupplice qu'il puſt ſouffrir. Cependant le mal-heureux Zelebin en enduroit vn, qui ne l'eſtoit gueres moins: & la triſteſſe qu'il auoit veuë dans les yeux de Galiane, en mettoit vne

autre dans ſon ame, pire que la Gehenne, & qui n'auoit gueres de comparaiſon. Cette cruelle Torture, eſtoit meſme encores augmentée par la curioſité qu'il auoit, de ſçauoir quelle auoit eſté cette conuerſation particuliere, que le Prince & cette belle Perſonne auoient euë enſemble, & qui les auoit rendus l'vn & l'autre ſi melancoliques, ſi reſueurs, & ſi chagrins. Ce n'eſt pas que la colere d'Audalla, ne luy fuſt de bon preſage : mais d'autre part, l'affliction de Galiane, ſembloit luy predire quelque grande infortune, & le menacer de quelque grand mal. Ainſi pour ſe deliurer d'vne incertitude ſi cruelle, & ſi difficile à ſouffrir, il s'en alla à l'Appartement de cette aimable Fille, & demanda à la voir. Ses gents luy dirent qu'elle eſtoit retirée, & qu'on ne la voyoit point : mais comme elle connut ſa

voix,

voix, elle commanda qu'on le laiſſaſt entrer, & il entra : balençant entre l'eſperance & la crainte, entre la vie & la mort. Ie ne ſçay, Madame (luy dit-il en pouſſant vn grand ſoupir) ſi ma curioſité n'eſt point trop hardie, & ſi cette hardieſſe n'eſt point vn crime : mais quoy qu'il en ſoit, ie vous auouë qu'il m'eſt abſolument impoſſible de m'empeſcher de vous demander la cauſe de voſtre douleur, & de la colere de mon Maiſtre. Ha Zelebin ! que me demandez vous (luy reſpondit-elle en ſoupirant comme luy) & s'il eſt vray que vous m'aimiez, que deſirez vous ſçauoir, & que voulez-vous que ie vous die ? Ie veux ſçauoir, Madame, luy repliqua-t'il, ſi ie dois viure ou mourir : car ie meurs mille fois au lieu d'vne, dans vne ſi cruelle incerti-

tude. Tirez vous-en donc, & mourez, reprit-elle en gemissant ; car le Prince m'a iuré, qu'il m'alloit demander à mon Pere : & si mon Pere me commande de l'épouser, vous sçauez ce que ie vous ay dit là-dessus : & l'on ne me voit iamais manquer aux choses que l'on m'entend dire. Mais Madame, luy repartit cét Amant affligé, puis que mon sort sera en vos mains, si vous-mesme m'auez dit vray, ie n'ay rien du tout à craindre : car si i'ay le bon-heur d'estre aimé de vous, comme vous m'en auez asseuré, vous ne prononcerez iamais l'Arrest de ma mort, en prononçant cette fatale parolle, qui vous donneroit à mon Riual : & puis que non n'est pas plus difficile à dire que ouy, vous ne direz iamais le dernier, & l'on vous entendra tousiours dire l'autre. Ha iniuste

que vous eſtes ! luy reſpondit-elle, pourquoy condamnez-vous en moy, ce que vous approuuez en vous ? & ayant tant de conſideration pour voſtre Maiſtre, comment oſez vous pretendre que ie n'en aye point pour mon Pere ? Eſt-ce que la Fortune doit eſtre plus forte que la Nature & que la Vertu ? eſt-ce que vous deuez plus au premier, que ie ne dois au ſecond ? & puis que vous eſtes capable de preferer voſtre honneur à voſtre amour ; pour quoy voulez vous que ie prefere mon amour à mon honneur ? & puis que vous ſongez tant à voſtre gloire, comment oſez vous me perſuader de ne penſer point à la mienne ? Ha Madame ! luy repliqua Zelebin, les choſes ne ſont pas égales entre nous : car ie me couurirois de honte, en manquant à mon deuoir & à ma parolle : & vous vous

couuririez de gloire, en vous declarant pour la Vertu contre la Fortune ; en ne considerant point la Grandeur ; en luy preferant celle de ma passion ; & la fidellité de Zelebin, à la qualité d'Audalla. Ouy Madame, il est plus beau de refuser des Couronnes que de les porter : & quand ce Prince seroit Roy, si la gloire que vous aimez, est la veritable gloire, vous deuriez preferer la Houlette au Sceptre, si celuy que vous aimeriez estoit Berger. D'ailleurs, Madame, le Prince est mon Maistre, & n'est pas le vostre : vous ne luy deuez pas ce que ie luy dois : vous pouuez luy resister, & ie ne dois pas le combattre : vous pouuez luy refuser tout, & il ne m'est pas permis de luy refuser rien : enfin vous pouuez me sauuer ou me perdre, & l'vn & l'autre dépendent de vostre

choix. Adiouſtez à tout cecy, Madame, pourſuiuit-il, que ie ferois vn crime inutile, puis que le Prince me perdroit: & que vous pouuez faire vne belle action auec ſuccés, puis que rien ne ſçauroit forcer la volonté, & que vous eſtes Maiſtreſſe de la voſtre. Ie vous coniure donc de la vouloir faire, cette belle action dont ie vous parle (luy dit-il en ſe mettant à genoux) & de vouloir ſauuer le mal-heureux Zelebin, s'il eſt vray qu'il ſoit aimé de la diuine Galiane. Quoy que vous confondiez ſans raiſon Omur & Audalla (reprit elle en le releuant) auec beaucoup d'injuſtice; & que vous me faciez faire pour la puiſſance de l'vn, ce que ie ne feray iamais que pour l'authorité de l'autre, ſi i'ay le mal-heur d'eſtre contrainte de le faire; ie donne à voſtre douleur & à mon amitié l'oubly

de cette faute ; i'excuſe l'effet par ſa cauſe ; & ie veux oublier le crime, par la tendreſſe que i'ay pour le criminel. Mais ie vous redis auſſi en meſme temps, que quoy que ie n'aime point du tout le Prince, & que ie vous aime beaucoup, ſi mon Pere me commande de l'eſpouſer ie l'eſpouſeray ; bien qu'il me ſoit aiſé de preuoir, que mon obeïſſance me ſera fatale. Vous l'eſpouſerez Madame ! s'eſcria l'infortuné Zelebin : ouy ie l'eſpouſeray, luy repartit la triſte Galiané : & le meſme ſentiment qui vous fait agir contre vous, me fera agir contre moy : & preferer le Tyran haï, à l'Amant aimé : quoy que ie ne puiſſe agir contre ſon repos, ſans agir contre ma vie. O Perſonne fauorable & cruelle tout enſemble ! luy repliqua-t'il, ſi vous ne voulez pas vous oppoſer dire-

ctement à l'authorité d'Omur, vous pouuez du moins taſcher de luy faire changer de deſſein, ſi celuy qu'il aura m'eſt funeſte : vous pouuez, dis-ie, parler, repreſenter, prier, perſuader, preſſer, & meſme pleurer, ſi la plus parfaite amour qui fut iamais, peut meriter de ſi belles larmes. Ie le puis, & ie le feray, (luy reſpondit-elle en portant la main ſur ſes yeux) quoy qu'vne Perſonne de mon humeur, n'ait pas peu de peine à le faire. Mais auſſi apres cela, ne me demandez plus rien : & apres auoir tant fait pour l'Amour, laiſſez moy faire ce que ie deuray pour la Nature, puis que vous faites tant pour l'Honneur. A ces mots, ſentant que ſes pleurs alloient couler, elle luy fit ſigne qu'il s'en allaſt, & il s'en alla, auſſi deſeſperé qu'elle eſtoit triſte : de ſorte qu'ils

n'eurent pas la nuict plus tranquile que le Prince, qui l'eut fort fâcheuſe & fort inquiette. Auſſi à peine fut-il iour le lendemain au matin, qu'Audalla enuoya commander à Zelebin de le venir trouuer en diligence, & de ne tarder pas vn moment. Cét ordre preſſant, dont il ignoroit la cauſe, luy donna de l'inquiétude, & luy fit preuoir quelque nouueau malheur, ſans deuiner pourtant quel il pourroit eſtre : neantmoins comme il ne pouuoit pas refuſer d'obeïr à ſon Maiſtre, il ſe haſta de ſe leuer & de s'habiller, & s'en alla trouuer ce Prince, auec vne douleur dans l'ame, preſques mortelle, & qui luy annonçoit bien clairement, la diſgrace qui luy alloit arriuer. D'abord qu'il fut aupres de luy, il le vit auſſi triſte qu'il eſtoit triſte, & plus en colere

qu'il ne l'eſtoit, quoy qu'il le fuſt beaucoup contre ſa mal-heureuſe deſtinée : qui apres luy auoir deſia fait tant de mal, ſembloit encores luy preparer de nouuelles infortunes, & luy predire de nouueaux mal-heurs. Enfin Zelebin (luy dit Audalla en s'aſſeyant ſur ſon Lict, & en retrouſſant bruſquement ſes Rideaux, apres auoir commandé à ſes Eſclaues de ſe retirer dans ſa Garde-robe) il n'y a plus rien à balencer; il n'y a plus rien à attendre, ni du Temps, ni de Galiane, ni de ſa raiſon, ni de mon amour, ni de ma perſeuerance, ni de ma qualité, ni de mon merite ; & mon mal eſtant deuenu extréme, il me faut vn remede qui le ſoit auſſi. C'eſt pourquoy mon cher Zelebin, pourſuiuit-il en ſoupirant, il faut que vous me le trouuiez, ce remede ſi neceſſaire : car ie ne l'attends

que de vous. Seigneur, luy respondit cét Amant desolé, s'il ne falloit donner que la moitié de mon sang, & qu'exposer ma vie à vn grand peril, pour guerir vostre Alteſſe Royalle de son amour, elle seroit bien-tost guerie, & moy bien-tost satisfait. Ha non non! luy repliqua le Prince en l'interrompant, ce n'eſt pas la fin de ma passion que ie demande, c'eſt celle de mes déplaisirs; c'eſt celle de la resistance de Galiane: & comme ie ne la puis plus esperer de sa douceur, il faut que ie l'obtienne de l'authorité d'Omur: & que le Pere face pour moy, ce que ne veut pas faire la Fille. C'eſt pourquoy, adiousta-t'il, mon cher Zelebin, allez vous-en trouuer de ma part, ce Gouuerneur d'Almerie: exagerez luy bien l'amour que i'ay pour Galiane; faites luy bien valoir

l'honneur que ie luy fais, en la voulant épouſer, & les auantages qu'il trouuera dans vne ſi haute alliance. En vn mot, n'oubliez rien de tout ce qui pourra ſeruir à mon deſſein: & ſi vous m'aimez veritablement, haſtez-vous de me le faire voir, par l'heureux ſuccés de la commiſſion que ie vous donne. Mais Seigneur, reprit Zelebin, voulez-vous.... mais, (luy dit Audalla en l'interrompant bruſquement) Galiane m'a deſia dit, tout ce que vous me pourriez dire, & ie me le ſuis dit moy-meſme: c'eſt pourquoy obeïſſez ſans conſeiller, puis que vos conſeils ſeroient inutiles. Il me ſemble pourtant, Seigneur, adiouſta Zelebin, qu'vn mariage propoſé ſans en parler au Roy, eſt vne eſpece de crime: & que ce procedé peu reſpectueux, ſera mal reçeu de la Cour, &

pourra nuire à voſtre Alteſſe. La Politique ne ſera pas mieux écoutée que la Morale en cette occaſion, luy repartit Audalla : & puis que ie me charge du danger de l'éuenement, chargez-vous du commencement de l'entrepriſe. Il faut pourtant, Seigneur, luy dit Zelebin, que ie prenne la liberté, quand mon zele trop hardi deuroit paroiſtre criminel, de dire encore à voſtre Alteſſe Royalle, ce que ie luy ay deſia dit autresfois, touchant ſon ambition. Ie vous reſpondis alors pour auiourd'huy, reprit le Prince : ainſi ne ſongeons plus à l'ambition, & ne penſons plus qu'à l'amour : qui eſt vne paſſion encores plus tyrannique que l'autre. Cét Amant caché n'oſant plus repartir à Audalla, de peur de ſe découurir, luy fit vne profonde reuerence ſans luy rien

dire, & ſortit de ſon Apartement: mais ſi triſte, mais ſi deſolé, & ſi deſeſperé, qu'il auroit donné de la compaſſion aux plus inſenſibles, & meſme à ſes propres Ennemis. O Dieu! (dit-il en ſecret, quand il fut hors de cette Chambre) c'eſt auiourd'huy qu'il faut mourir: puis que c'eſt auiourd'huy qu'il faut parler pour le Prince, & contre moy; pour ſon bonheur, & pour ma perte. Helas! pourſuiuit cét Affligé, qui vit iamais vne auanture comme la mienne, & qui peut croire que l'on en puiſſe iamais reuoir? I'ay agi contre mes propres intereſts, aupres de la Perſonne que i'aime; & ie vay agir aupres de ſon Pere, contre mes propres intereſts encores, & acheuer ma diſgrace, en acheuant ſa bonne fortune. O laſche! adiouſta-t'il en gemiſſant,

en es tu capable ? & si tu l'es ; sçais tu aimer ? & si tu n'aimes point, ne merites-tu pas d'estre haï, & mesme d'estre mépriſé ? Cependant, reprenoit-il aussi-toſt, comment peux-tu t'en empeſcher ? & quand tu t'en empeſcherois, cela romproit-il le deſſein du Prince ? cela y mettroit-il vn obſtacle aſſez fort, pour faire qu'il ne pûſt pas reüſſir ? Non, reprenoit-il tout deſeſperé : mais cela irriteroit ton Riual ; mais cela l'obligeroit à te faire mourir ; & la mort te ſeroit beaucoup plus douce que la vie. Il eſt vray, il eſt vray, adiouſtoit-il encores : & neantmoins en mourant, il faudroit quiter Galiane, & la quiter pour iamais : ô quel terme ! ô quelle ſeparation ! ô quel mal-heur ! & qui peut aimer & s'y reſoudre ? Ouy, reprenoit-il, mais ſi tu vis, tu la verras

entre les bras d'vn Riual heureux; tu le verras triompher d'elle & de toy ; tu le verras dans la ioye; tu la verras peut-eſtre ſans douleur ; & tu te verras le plus affligé , le plus deſolé , & le plus deſeſperé Amant du Monde. O Riual ! ô Muſtapha ! ô Maiſtreſſe ! ô Pere ! que dois-ie ne pas faire auiourd'huy dans mon deſeſpoir ? ou pluſtoſt que puis ie faire ? dittes-le moy , car ie n'en ſçais rien : & i'ay bien beſoin de le ſçauoir. En diſant cela ,il entra dans la Chambre de Galiane , qu'il trouua ſeule: & s'auançant vers elle , auec vne paſleur mortelle ſur le viſage , & vne triſteſſe dans les yeux à faire pitié ; ha ! Madame (luy dit-il en pouſſant trois ou quatre ſoupirs l'vn ſur l'autre , qui penſerent le ſuffoquer) c'eſt preſentement que mon ſort eſt en vos mains , & que

ma mort ou ma vie vont absolument dépendre de vous. Si cela est, luy répondit-elle, la derniere n'est exposée à aucun danger, & vostre conseruation est indubitable. Veüille le Ciel, reprit-il, que ce que vous me faites esperer soit vray : & que ie n'aye que la peur de la terrible infortune qui me menace. Car enfin Madame, adiousta cét illustre mal-heureux, le Prince m'a commandé d'aller trouuer Omur : & de tâcher d'obtenir de luy, que vous puissiez deuenir sa Femme. Iugez, si veu le rang d'Audalla, vostre Pere refusera vn tel auantage ; iugez si i'ay rien à esperer, si ce n'est de vous ; & si sans vous, ie ne seray pas le plus mal-heureux de tous les hommes ? Non, Madame, poursuiuit il, ie n'ay rien à esperer que de vostre bonté : & si elle me manque au besoin,

ie

ie ſuis perdu, & mon mal n'a point de remede. Ha Zelebin! luy repartit Galiane, c'eſtoit à vous & non pas à moy, à deſtourner vn ſi grand orage, puis que vous craigniez d'y perir: c'eſtoit à vous à employer toute voſtre adreſſe, pour faire changer de deſſein à voſtre Maiſtre: puis que le ſuccés de ce deſſein, deuoit eſtre fatal à voſtre amour, & vous le deuoit eſtre à vous-meſme. Helas! Madame, reprit le deſolé Zelebin, ie n'ay rien oublié pour cela: & ie me ſuis expoſé à découurir cette amour dont vous parlez, en m'oppoſant trop à celle du Prince. Au pis aller, luy repliqua-t'elle bruſquement, il falloit refuſer vne telle commiſſion, & mourir pluſtoſt que de la prendre. Ie mourray du moins apres l'auoir priſe, luy répondit-il: & ſi mon deuoir m'a

empeſché de la refuſer, il ne m'empeſchera pas de mourir, pour me deliurer d'vn grand mal, & pour reparer vne grande faute, puis que vous la croyez telle, & que ie dois ſoumettre mon eſprit à tout ce que vous croyez. Vous pouuez du moins reparer le paſſé par le preſent, luy repliqua la triſte Galiane, en perſuadant mon Pere auſſi mal, que l'on veut que vous le perſuadiez bien: & en n'adiouſtant pas la force de voſtre éloquence, à celle de l'ambition: qui ne ſollicitera que trop Omur, ſans que vous vous meſliez de le faire. Ha pour cela! Madame, reprit-il, ie n'ay pas beaucoup de peine à vous le promettre, & i'en auray encores moins à l'executer: & quoy que ce ſoit en quelque ſorte manquer de fidellité enuers mon Maiſtre, que d'en vſer ainſi; ie

sens bien que ie ne pourray pas en vser autrement ; que les parolles me tariront dans la bouche ; & que ie seray en cette occasion le plus mauuais Agent, & le plus mauuais Orateur du Monde. Mais, adiousta-t'il, l'impossibilité excuse tout : & en agissant mal, i'agiray encores trop bien, pour mon repos & pour ma vie. Cependant, Madame, puis que mon salut ne peut venir de moy, il faut, s'il vous plaist, qu'il vienne de vous : & que vous sauuiez vn mal-heureux, qui par vertu, par honneur, & par amour, trauaille luy-mesme à sa perte. Ie vous tiendray, reprit-elle, tout ce que ie vous ay promis, quelque difficulté qu'il y ait à vous le tenir : mais apres cela, si mon Pere parle, ie me tairay ; s'il commande, i'obeïray ; & ie ne puis ni ne dois, vous promettre ni fai-

re rien dauantage. Veüille donc le Ciel faire le reſte, luy répondit-il en la quittant & en ſoupirant: puis que l'Honneur nous empeſche de le faire. A ces mots, il luy fit vne profonde reuerence, qui fut encores ſuiuie d'vn profond ſoupir : & il s'en alla auſſi affligé qu'il la laiſſa triſte, & auſſi amoureux qu'affligé. Comme l'Apartement d'Omur touchoit celuy de Galiane, il y fut en vn inſtant : & comme ce Gouuerneur d'Almerie y eſtoit, dés qu'il demanda à le voir on le fit entrer : & trop toſt pour ſon repos, pour ſon amour, & pour ſa ioye. Iamais homme ne ſe trouua ſi empeſché, qu'il le fut en cette occaſion : car ſi ſon deuoir luy demandoit des parolles, ſa paſſion ne luy permettoit pas d'en trouuer : ſi le ſouuenir de ce qu'il deuoit à ſon Maiſtre, le ſollicitoit

de parler, celuy de ce qu'il deuoit à sa Maistresse, & de ce qu'il se deuoit à luy-mesme, le forçoit de se taire : & il se trouuoit muet, lors qu'il auoit besoin d'estre éloquent. Mais enfin ce noble Tyran des Grands cœurs & des Grandes ames, l'Honneur, fut plus fort que l'Amour : & le mal heureux Zelebin, par vn discours & fort court, & fort en desordre, dit à Omur vne partie de ce que vouloit Audalla, & luy fit deuiner le reste. Il ne s'estendit pourtant pas, ni sur le merite du Prince, ni sur sa haute qualité, ni sur les auantages de cette alliance, ni sur la force de sa passion, car ce ne luy estoit pas vne chose possible : & la plus seuere vertu, ne demande à personne ce qui ne l'est pas. Mais enfin il dit ce qu'il crut estre obligé de dire, & il pensa expi-

rer en le disant. D'abord il vit vne ioye dans les yeux d'Omur, qui pensa le faire mourir de tristesse : & cét Esclair fut suiui d'vne Foudre, qui renuersa toute l'esperance qui luy restoit, & qui la luy osta toute entiere. En effet, ce Gouuerneur prenant la parolle, luy dit auec beaucoup de respect, que le Prince luy faisoit trop d'honneur : & qu'il faudroit qu'il n'aimast gueres sa Fille, pour refuser vn auantage qui la combleroit de gloire & luy aussi. Neantmoins, apres auoir perdu l'espoir, l'infortuné Zelebin le recouura : car Omur poursuiuant son discours ; ce n'est pas, adiousta-t'il, que ie ne voye bien qu'vn si grand honneur me fera de grands ennemis : & que l'enuie qui suit tousiours la bonne fortune, ne manquera pas de suiure la mienne, & de la trauerser

autant qu'elle le pourra : c'eſt pourquoy, adiouſta-t'il, comme vous eſtes mon Amy, auſſi bien que Fauory du Prince, ie vous coniure de m'accorder vos conſeils, dans vne conionćture ſi delicatte : & de m'aider à faire vn choix, qui n'eſt pas trop aiſé à faire. Icy, Seigneur, le genereux Zelebin eut encore vne forte tentation à ſupporter : & il eut beſoin de toute ſa vertu, pour ne conſeiller pas à Omur de refuſer cette alliance. Mais il eut encores plus de difficulté, ou pluſtoſt plus d'impoſſibilité à luy perſuader de l'accepter : de ſorte que prenant vn milieu, entre ces deux choſes également cruelles pour luy, il luy reſpondit ſeulement, que ſa Politique eſtant plus éclairée que la ſienne, il n'auoit garde d'oſer luy donner ſes aduis, ſur vne choſe

de cette importance : que son âge & son peu d'experience, ne le luy permettoient pas : & que c'estoit à sa sagesse, à se conduire par ses propres lumieres, sans que personne s'en meslast. Cela estant, luy répondit Omur, le bien present l'emportera, sur la crainte du mal à venir : & si vous le trouuez bon, i'iray moy-mesme rendre ma response au Prince, & luy dire que ie veux tout ce qui luy plaist : car comme ma Fille a de l'obeïssance & de la raison, ie n'ay que faire de la consulter là dessus, puis que la chose luy est si auantageuse. Il me semble pourtant, Seigneur, (luy repliqua Zelebin, qui ne put iamais s'en empescher) qu'elle y a assez d'interest, pour n'en vser pas de cette sorte : & que l'authorité legitime, ne doit pas agir comme feroit la tyrannique. Non, non,

luy repartit Omur, ie n'ay rien à craindre de ce costé là : c'est pourquoy sans perdre plus de temps, trouuez bon que i'aille assurer le Prince auec vous, qu'il est le Maistre, & que c'est à moy à luy obeïr. Icy, Seigneur, l'infortuné Zelebin, estant obligé de repasser de l'esperance à la crainte, comme il auoit desia repassé de la crainte à l'esperance ; ou plustost d'vn bien douteux, à vn mal certain ; sentit ce que l'on ne sçauroit conceuoir, à moins que de l'auoir senti. Il ne dit pourtant plus rien, parce qu'il ne trouuoit plus rien à dire ; & il suiuit Omur chez Audalla, comme s'il l'eust traisné au Supplice, & comme s'il fust allé à la mort. Comme ils y furent arriuez, ce Fauory gratta à la Porte : & dés que l'Huissier sçeut que c'estoit luy, sa faueur, qui en estoit le Passe-par-

tout, la luy fit ouurir, & fit entrer Omur sans peine, parce qu'il l'ordonna ainsi à cét Officier. Ils trouuerent Audalla seul dans son Cabinet, qui attendoit auec autant d'impatience que d'incertitude le succés de la negociation de Zelebin : qui selon le sentiment de son amour, luy estoit de la derniere importance. D'abord qu'il le regarda, il crut qu'il estoit mauuais, parce qu'il le vit extraordinairement triste : s'imaginant que la part qu'il prenoit au déplaisir qu'il alloit auoir, le rendoit ainsi melancolique : de sorte qu'il redoubla son amitié, pour vne chose qui luy eust plustost donné de la haine, s'il eust sçeu quelle elle estoit. Mais il ne fut pas long-temps en cette opinion, & n'eut pas long-temps cette inquietude : car Omur s'auançant vers luy, & luy faisant

voir autant de ioye, que Zelebin auoit de triſteſſe, diſſipa ſa crainte, & luy redonna de l'eſperance. Seigneur (luy dit alors ce Gouuerneur d'Almerie) ſi la probité de Zelebin ne m'euſt pas eſté connuë, i'auouë que i'aurois eu quelque doute de la verité de ce qu'il m'a dit: & cela, Seigneur, parce que l'honneur qu'il m'a fait eſperer de la part de voſtre Alteſſe Royalle, eſt tant au deſſus de moy, que la creance en eſt difficile à conceuoir, & plus difficile encores à conſeruer. Mais comme ſa vertu & ſon amitié me deffendent d'auoir ce ſoubçon, ie ſuis agreablement forcé de croire ma bonne fortune veritable, quelque grande qu'elle ſoit: & fort eſtroitement obligé, d'en venir témoigner ma reconnoiſſance à voſtre Alteſſe Royalle: en luy rendant grace d'vne gloi-

re, que ie reçoy ſans la meriter. Sage Omur vous meritez toute choſe, luy répondit le Prince fort obligeamment : & la belle Galiane le merite comme le ſage Omur : ſi bien que c'eſt à moy à faire ce que vous faittes, & à vous remercier d'vne faueur que ie ne ſçaurois iamais aſſez dignement reconnoiſtre, quand i'employerois tout mon pouuoir, & toute ma vie à vous ſeruir. Mais, pourſuiuit-il en ſoupirant, ie crains bien que l'illuſtre Fille, ne ſoit pas ſi obligeante que l'illuſtre Pere : & qu'elle ne me ſoit en cette occaſion, beaucoup moins fauorable que luy. Ha Seigneur ! reprit Omur, comment pouuez-vous l'aimer, ſi vous ne l'eſtimez point ? & comment pouuez vous auoir de l'eſtime pour elle, ſi vous la croyez capable d'vn ſi grand deffaut de

iugement ? Non non, Seigneur, adiousta-t'il, elle n'agira pas de cette sorte : & l'honneur que vous luy faites est trop considerable, pour ne le pas receuoir comme elle doit. Icy le desolé Zelebin, ne put s'empescher de parler : si bien que prenant la parolle, & l'adressant à Omur ; l'inclination, Seigneur, luy dit-il, est pourtant vne chose fort libre : & qui ne consulte pas tousiours la raison, quand elle veut accepter ou refuser. En tout cas (reprit Omur, auec quelque chagrin dans les yeux & sur le visage) mon pouuoir feroit, ce que sa sagesse ne feroit pas : & comme ie ne manque iamais à mes promesses, ie l'obligerois bien à m'aquiter de ce que i'aurois promis. Mais ie ne sçay, adiousta encores Zelebin, s'il seroit de la prudence de son Altesse Royalle,

de receuoir vne main & de prendre vn cœur, qu'on ne luy donneroit que par force ? s'il n'estoit de ma prudence, il seroit de mon amour, luy repliqua brusquement le Prince : & pourueu que ie possede Galiane, il m'importe peu que l'authorité ou que l'inclination me la donnent : puis que par l'vne ou par l'autre, elle sera tousiours à moy. Ces deux choses sont neantmoins bien differentes, Seigneur, luy repliqua Zelebin, & fort souuent les suites ne le sont pas moins. Taisez-vous Prophette d'infortunes imaginaires, luy repartit le Prince en riant : & ne troublez point ma felicité presente, par des menaces de l'aduenir. Mais Seigneur, dit Omur à Audalla, vostre Alteſſe Royalle est trop bien instruite de l'vsage de la Cour, & de la puissance des Roys, pour ne sçauoir

pas que les premiers Princes de leur Sang, ne sont que les premiers de leurs Suiets : & qu'ainsi leur tenant lieu de Peres, ils ne se peuuent marier sans leur permission. Ouy ie le sçay, sage Omur, luy respondit-il : & ie n'ay garde de manquer, à vne chose si necessaire. Aussi ay-ie bien resolu d'en écrire au Roy : & pour appuyer ma Lettre, ce sera Zelebin qui la portera. Moy Seigneur ! reprit-il fort affligé & fort surpris : ouy vous, adiousta le Prince : & ie ne sçache personne, qui s'en puisse mieux aquiter, ni à qui ie vouluſſe confier vne chose de cette importance. Il me semble pourtant, Seigneur, luy repartit ce Fauory desesperé, que tout autre y seroit plus propre que moy : car comme le Roy n'ignore pas la glorieuse amitié dont vostre Alteſſe Royalle

m'honnore, il s'imaginera sans doute que i'auray caballé auec Omur & auec Galiane, pour asſurer ma faueur par ce mariage: & que pour mes intereſts, ie vous l'auray mis en l'eſprit. Si bien que plus ie le preſſeray là-deſſus, plus ie luy confirmeray cette opinion, quoy qu'elle ne ſoit pas vraye: & plus ie tâcheray de vous ſeruir, plus ie vous deſſeruiray ſans doute. Ainſi ie ſuis perſuadé (& ie penſe que ie le ſuis auec raiſon) que Theroſe ou Odomar, que Mechmet ou Orthobule, ou que tout autre que voſtre Alteſſe voudra choiſir pour cét employ, y reüſſira mieux que ie ne ferois, & vous en rendra meilleur compte. Pas vn de ceux que vous me nommez, luy repliqua fierement le Prince, ne le refuſeroit ſans doute, ni ne manqueroit

queroit de s'en croire fort honnoré : mais enfin voſtre ſentiment n'eſt pas le mien ; voſtre Politique n'eſt pas la mienne ; c'eſt pourquoy obeïſſez ſans raiſonner, puis que vous deuez obeïr quand ie commande. Quelque enuie de parler encores qu'euſt le mal heureux Zelebin, il ne l'oſa pourtant plus, & il ſe vit contraint de ſe taire : mais auec vne affliction dans l'eſprit, & vne repugnance dans le cœur, qui le penſerent faire mourir aux pieds du Prince : & y mourir de douleur, de fureur, de rage, & de deſeſpoir. Cependant comme Audalla eſtoit mieux informé qu'Omur, de la reſiſtance qu'il trouueroit dans la volonté de Galiane, il le pria de ſe haſter de la voir : & de luy aprendre ce qu'ils venoient de reſoudre enſembe. Ce Gouuerneur quitta donc le

Prince, apres luy auoir rendu de nouuelles graces : & s'en alla à l'Appartement de Galiane qu'il y trouua seule, & à laquelle il parla ainsi. Ma Fille, luy dit-il, vous allez estre la seconde femme du Royaume en dignité, & la premiere en bon-heur : car vous ne verrez marcher deuant vous que celle du Prince Boaudilin, lors qu'il en aura vne, puis que le Roy n'en a point, & que le Prince Audalla veut que vous soyez la sienne. Aussi n'ay-ie pas creu qu'il fust necessaire de vous en parler, auant que d'engager ma parolle, comme ie l'ay engagée : mais tant s'en faut, sçachant que les biens qui surprennent, sont beaucoup plus agreables & plus sensibles, que ceux que l'on attend ; i'ay voulu agreablement vous surprendre, par vn auantage que sans doute vous

n'attendiez pas. Et puis, pourſuiuit-il, ie vous crois ſi bien née, ſi vertueuſe, & ſi ſage, que quand meſme vous auriez quelque auerſion à la choſe (ce qui n'a nulle apparence) vous ne laiſſeriez pas de m'obeïr. Vous auez raiſon de le croire ainſi, Seigneur (luy répondit cette belle Perſonne auſſi morte que viue, & auſſi paſle que ſi elle n'euſt plus vécu) & quand mon obeïſſance me deuroit couſter la vie, ie vous aſſure que vous ſerez obeï. Mais apres vous en auoir fait vne proteſtation infaillible, vous me permettrez, s'il vous plaiſt, de vous dire, qu'il me ſemble qu'il eſtoit de voſtre bonté, & meſme de voſtre prudence, de ne me promettre pas ſi abſolument au Prince Audalla, ſans ſçauoir mes ſentimens vn peu plus preciſément là-deſſus. Car enfin,

Seigneur, ce n'eſt pas touſiours la Grandeur qui fait la felicité : il eſt des mal-heureux ſur le Thrône ; il eſt des infortunez dans les Palais, auſſi bien que dans les Cabannes ; & lors qu'il s'agit de rendre vne Fille mal-heureuſe pour toute ſa vie, ie crois qu'vn bon Pere n'y ſçauroit trop long-temps ſonger : & que ſans bleſſer ſon authorité, il peut la conſulter vn peu là-deſſus. Ainſi, Seigneur, ſi la choſe eſt encores en eſtat de pouuoir eſtre rompuë (ce que ie ſouhaitte auec les vœux les plus ardents de mon cœur) ie vous coniure (adiouſta-t'elle en ſe iettant à ſes pieds, en luy embraſſant les genoux auec vne tendreſſe extréme, & en les luy moüillant de ſes larmes) ie vous coniure, dis-ie, par la memoire de ma Mere, que ie ſçay que vous aimiez cherement,

& par l'obeïſſance que ſa Fille a touſiours euë & aura touſiours pour vous, de vouloir conſiderer que le Prince Audalla eſt vn ambitieux, qui n'a iamais eu de paſſion que pour ſes intrigues & pour ſes Caballes; qui ne m'aime que par caprice; & qui me haïra peut-eſtre, auſſi promptement qu'il m'a aimée. Conſiderez encores, pourſuiuit-elle, qu'il eſt fier, & que ie ſuis fiere: & que cette conformité d'humeur, ne fait pas celle de l'affection. O ma Fille! (luy répondit-il en la releuant auec les larmes aux yeux) i'ay failly, ie le confeſſe, mais ma faute eſt ſans remede: & il ne m'eſt pas ſeulement permis, de ſonger à en trouuer. Cela eſtant, Seigneur, luy repliqua-t'elle en pouſſant vn grand ſoûpir, il faut donc mourir, & aquiter voſtre parolle: eſtant iuſte de donner ma

mort, à celuy qui m'auoit donné la vie. Ce Pere affligé tâcha de la consoler : mais iugeant bien que c'estoit au Temps à le faire & non pas à luy, il la laissa, apres l'auoir embrassée : & fut retrouuer le Prince, à qui il aprit qu'il auoit vaincu, sans luy dire toutesfois de quelle façon : ni quelles difficultez il auoit trouuées à remporter cette victoire : de peur que la resistance de la Maistresse, ne rebutast le Seruiteur. Audalla en parut transporté de ioye : & dit à Omur qu'il verroit dés le lendemain Galiane pour luy rendre grace, & qu'il le verroit aussi pour s'aquiter du mesme deuoir. Mais durant que cela se passoit à l'Apartement du Prince, l'infortuné Zelebin fut à celuy de la belle Personne qu'il adoroit, pour luy aprendre ses nouueaux malheurs, & pour s'en pleindre auec

elle. Il la vit triſte, elle le vit affligé ; elle le regarda en ſoupirant, il ſoupira en la regardant ; il bleſmit, elle rougit ; elle verſa quelques pleurs, il laiſſa tomber quelques larmes ; & leurs yeux ſe dirent reciproquement que tout alloit mal, & qu'ils n'auoient plus rien à eſperer dans leur mal-heureuſe fortune. Mais enfin, apres auoir obſerué tous deux vn long & funeſte ſilence ; Zelebin, comme le plus fort, l'interrompit le premier : & donnant paſſage à ſa triſte voix, à trauers ſes ſanglots & ſes ſoupirs, il luy parla de cette ſorte. Helas Madame ! luy dit-il, tout eſt perdu, & ie ſuis perdu moy-méme : Omur a accordé à Audalla, tout ce que ie luy ay demandé de ſa part : il a eſté l'en remercier ; ils ſont conuenus enſemble de toutes choſes ; & pour acheuer mon deſeſpoir &

mes disgraces, le Prince m'a choisi pour porter demain vne Lettre de luy au Roy ; pour luy faire agréer vostre mariage ; pour luy en faire la proposition ; & pour obtenir son consentement. Iugez, Madame, du pitoyable estat où ie me trouue : & pleignez-moy pour me consoler, car en verité i'en ay grand besoin. Helas ! luy répondit cette belle affligée, ie n'en ay pas moins que vous : & ie ne crois pas que vous-mesme le puissiez faire, tant ma douleur est extréme, & tant il est impossible de m'en soulager. Mais Zelebin, i'auois desia sçeu par mon Pere, la plus grande partie de tout ce que vous venez de me dire : & à la reserue de la belle commission que l'on vous vient de donner, & que vous auez acceptée, ie n'en ignorois plus rien. Ainsi ie n'ay plus qu'à vous instruire de mon auantu-

re, comme vous m'auez instruite de la vostre : & qu'à vous aprendre qu'Omur m'a commandé d'épouser Audalla, & que ie luy ay promis de luy obeïr. Quoy Madame ! s'écria le mal-heureux Zelebin, vous auez promis de luy obeïr ! & ne m'auez vous pas promis auparauant, de vous opposer de toute vostre force, à ce funeste dessein ? & cette premiere promesse ne deuroit-elle pas destruire l'autre, & vous faire reuenir dans vostre premier engagement ? Ouy elle le deuroit, Madame : & si elle ne le fait pas, c'est parce que vous ne m'aimez pas bien ; c'est parce que vous ne sçauez pas bien aimer. I'ay fait tout ce que ie vous auois promis, & plus que ie ne vous auois promis, luy repartit-elle : i'ay persuadé ; i'ay coniuré ; ie me suis iettée aux pieds de mon Pere ; ie les ay arrosez de

mes larmes : & apres cela, n'ayant pû rien obtenir, ie ſuis demeurée dans les termes de mes promeſſes : & mon Pere m'ayant commandé, i'ay obeï, comme ie vous auois dit que ie ferois. Mais vous, pourſuiuit-elle, en auez vous vſé ainſi ? auez vous fait vos derniers efforts aupres d'Omur, pour m'empeſcher de receuoir ce commandement ? auez vous fait tout ce que vous auez pû aupres d'Audalla, pour l'obliger à ne permettre pas à mon Pere qu'il me le fiſt ? Au contraire, i'ay lieu de penſer, que vous auez employé toute la force de voſtre éloquence, à perſuader le premier : & toute voſtre Politique, à confirmer le ſecond, dans ſon opiniaſtre reſolution. L'éuenement me le fait voir ; ce que vous me dites me le prouue ; & ie n'en ſçaurois preſques douter. Allez donc,

adjouſta-t'elle, allez donc faire encores aupres du Roy, ce que vous auez fait aupres du Prince, & aupres d'Omur: afin d'acheuer de meriter la reputation, du meilleur Agent du Monde, & du plus mauuais Amant de la Terre. Ha iniuſte & cruelle Perſonne! luy repliqua le deſolé Zelebin, vous m'accuſez ſans ſuiet, & ie vous accuſe auec raiſon: car il eſt ſi peu veritable, que i'aye conſeillé le Prince comme vous le dittes, ni perſuadé Omur comme vous le penſez; qu'au contraire, mon cœur me reproche de l'infidellité pour mon Maiſtre, & en l'vne & en l'autre occaſion: ayant mal conſeillé le Prince, & plus mal perſuadé Omur; tant la force de mõ amour, s'eſt trouuée au deſſus de celle de mon deuoir. En effet, pourſuiuit-il, ie ne ſçay comme quoy l'vn & l'autre ne ſe ſont point aperçeus

de ce qui me faiſoit taire, & de ce qui me faiſoit parler : & ie regarde en cette rencontre, leur aueuglement comme vn Miracle, & ce ſuccés comme vn Prodige. Que pouuois-ie faire dauantage pour vous & pour moy ? que pouuois-ie faire moins pour mon Maiſtre ? m'eſtoit-il permis de refuſer cét employ ? & quand ie l'aurois refuſé, en aurois-ie eſté moins miſerable ? i'aurois pery ; vn autre l'euſt eu ; vn autre auroit agi plus fortement ; & haſté voſtre mariage & ma perte. Enfin i'ay tout expoſé, iuſques à l'honneur : iugez par là ſi ie merite vos reproches. Mais vous, ingratte, pourſuiuit-il, qu'auez vous fait, & que ne pouuiez vous pas faire ? vous auez accepté le Prince, & vous le pouuiez refuſer : i'auois vn Maiſtre, & voſtre volonté n'en auoit point : i'eſtois expoſé à tout,

vous n'eſtiez expoſée à rien: vn Prince s'emporte, & vn Pere irrité s'appaiſe: ma reſiſtance euſt eſté inutile, la voſtre ne l'euſt pas eſté, & ſon ſuccés eſtoit certain. En vn mot, en manquant de parolle à ce Prince, ie me couurirois d'infamie: & en me tenant la voſtre, vous vous fuſſiez couuerte d'honneur. O iniuſte calomniateur! luy reſpondit-elle, les choſes n'ont pas eſté comme vous le penſez: & d'entre nous deux, il n'y a que vous de coupable. En effet, mon Pere eſtoit deſia engagé au Prince Audalla quand il m'a veuë: il ne m'a pas conſultée, auant que de s'engager: il m'auoit deſia promiſe à luy, auant que ie ſçeuſſe qu'on l'euſt obligé à faire cette promeſſe: & ce funeſte mariage, eſtant reſolu auant que ie ſçeuſſe qu'il fuſt propoſé, que pouuois-ie faire que ie n'aye pas

fait, & qu'auez vous fait que vous deuſſiez faire ? Ainſi donc, Madame, reprit triſtement Zelebin, ſi le Roy y conſent, vous épouſerez le Prince Audalla ! Ainſi donc, luy repartit Galiane, vous irez trouuer le Roy, pour obtenir ce conſentement, & pour me faire épouſer ce Prince ! vous ſçauez, luy repliqua-t'il, ce qu'vn Domeſtique doit à ſon Maiſtre : & vous n'ignorez pas, luy repliqua-t'elle, ce qu'vne Fille doit à ſon Pere. I'ay engagé ma parolle, luy dit Zelebin : & l'on m'a fait engager la mienne, luy dit Galiane. Ie ne ſçaurois y manquer ſans perdre ma gloire, reprit cét Amant: ie ne ſçaurois y manquer ſans perdre mon honneur, reprit cette Amante. Ie la prefere à ma vie, adiouſta-t'il: ie le prefere à la crainte de ma mort, & à ma mort meſme, adiouſta-t'elle. Ie vay donc faire ce

que ie dois & mourir, luy repartit Zelebin : & ie feray mon deuoir peut-eſtre en ceſſant de viure, luy repartit Galiane. I'iray donc à Grenade & au Tombeau, adiouſta-t'il : & moy aſſurément au Tombeau, puis que vous allez à Grenade, adiouſta-t'elle. A dieu donc, Madame, luy reſpondit cét Amant deſeſperé en la quittant : adieu donc Zelebin, & peut-eſtre le dernier adieu, luy répondit cette Amante deſeſperée. A ces mots, il ſortit de ſa Chambre pour cacher ſes pleurs: & elle entra dans ſon Cabinet pour cacher ſes larmes. La nuit qui ſuiuit cette conuerſation, fut vne cruelle nuit pour l'vn & pour l'autre : & comme ils ne purent iamais trouuer le ſommeil, ils ne purent iamais non plus, endormir leurs inquietudes. Cependant le iour qui luy ſucceda, fut encores plus cruel, que cette

nuit ne fut cruelle, pour ce malheureux Amant. Car à peine eut-elle acheué ſon cours, que le Prince l'enuoya querir : & comme il s'imagina bien pourquoy c'eſtoit, il le fut trouuer auec vne repugnance & vne horreur, qui penſerent le faire mourir en chemin, bien que la diſtance d'vne Chambre à l'autre ne fuſt pas grande. D'abord qu'Audalla le vit, il luy commanda de s'aprocher : & prenant deux Lettres ſur ſon Cheuet, il les luy leut: & la premiere eſtoit conçeuë en ces termes.

AV ROY
MONSEIGNEVR.

IE vous voy trop ſenſible à l'amitié, Seigneur, pour croire que vous ne l'ayez pas eſté à l'amour : & la douceur de voſtre eſprit, ne me laiſſe pas lieu de douter, qu'vne ſi douce paſſion, ne ſoit de voſtre connoiſſance. C'eſt auſſi ce qui me fait eſperer, que vous ne condamnerez pas en moy, ce que vous auez infailliblement aprouué en vous : & que puis que vous auez eſté capable de vous laiſſer vaincre auec tant de force, vous excuſerez ma foibleſſe, quand vous ſçaurez que l'on m'a

vaincu. Zelebin, qui connoiſt mon Vainqueur, vous en dira & le nom, & le merite : & par là vous connoiſtrez, que ma deffaite n'eſt pas honteuſe. Ie vous demande pourtant, Seigneur, la permiſſion de triompher à mon tour : & pour reconnoiſtre cette bonté, ie vous aſſure que vous n'aurez iamais d'Ennemis dont ie ne triomphe.

AVDALLA.

L'autre Lettre s'adreſſoit à Boaudilin : & diſoit ce me ſemble ainſi.

AV PRINCE.

L'AMITIE', Seigneur, ne nous ayant pas moins vnis que la Nature, & voſtre âge n'eſtant pas fort éloigné du mien, i'oſe eſperer que

vous ne me refuſerez pas voſtre protection aupres du Roy, dans vne affaire importante, dont Zelebin vous entretiendra. Ie vous la demande donc, Seigneur, cette glorieuſe protection : & comme vous eſtes Amant, ayez pitié d'vn homme qui l'eſt comme vous : c'eſt à dire de voſtre Frere & de voſtre Seruiteur.

AVDALLA

Voicy encores vne Lettre, luy dit le Prince, qu'il faut que vous rendiez auſſi, à celuy à qui elle s'adreſſe, auant que vous voiyez le Roy : afin qu'eſtant appuyé de deux coſtez, vous puiſſiez plus facilement obtenir ce que ie demande. Le Prince l'ouurit, & la leut : & vous allez s'il vous plaiſt l'entendre.

A L'ILLVSTRE MORAYZEL.

L'AVANTAGE *que i'ay d'estre vostre Parent, vous oblige d'entrer dans mes interests : & vostre generosité n'a garde de vous permettre, de manquer de faire les choses, où vous estes obligé par elle & par la Nature. Allez donc, ie vous en coniure, les appuyer aupres du Roy, à qui ie n'ay osé en escrire : parce que l'honneur que le Prince Audalla me veut faire d'épouser ma Fille, est tant au dessus de ce que ie vaux, que ie n'ay pas eu la hardiesse d'en parler, au plus Grand Monarque de la Terre. Faites donc, mon cher Parent, ce que ie ne puis*

faire moy-meſme : & par vne faueur ſi importante, acheuez de combler d'obligation

OMVR.

Apres qu'Audalla eut leû ces trois Lettres, il les fit fermer, auec des Cachets volants qui y tenoient, par vn de ſes Secretaires : & comme il les eut remiſes entre les mains de Zelebin ; mon cher Amy, luy dit-il en l'embraſſant, c'eſt de voſtre negociation, que doit venir tout l'heur ou tout le mal-heur de ma vie : c'eſt pourquoy n'oubliez rien de tout ce qui deſpendra de vous, pour me faire obtenir du Roy, la grace que ie luy demande. Repreſentez luy bien le merite & la beauté de Galiane ; exagerez luy bien encores, la grandeur de ſon ame, & celle de ſes nobles incli-

nations ; & n'oubliez pas non plus, de le faire ſouuenir qu'elle eſt du Sang des Roys auſſi bien que moy, & que cette alliance ne m'eſt pas honteuſe. Enfin ayez ſoin de mon amour, comme i'en auray de voſtre fortune : ainſi faites ſeulement ce que ie veux, & me laiſſez faire le reſte. Seigneur (luy répondit Zelebin en retenant vn ſoupir, qu'il ne retint pas ſans peine) mon deuoir me fera agir, & non pas mon intereſt : car ie vous aſſure que ie ne regarde rien moins que luy, dans ce que ie m'en vay faire. Mais Seigneur, adiouſta-t'il, permettez moy de dire encores vne fois à voſtre Alteſſe Royalle, que ie me connois mieux qu'elle ne me connoiſt ; que ie ſçay mieux de quoy ie ne ſuis point capable ; que l'amitié dont elle m'honnore la trompe ; & que tres aſſurément, tout autre que

moy ſeroit plus propre que ie ne le ſuis, à cette negociation : pour les raiſons que ie luy ay dittes, & pour d'autres que ie ne luy dis point: parce (adiouſta-t'il de peur d'en auoir trop dit) qu'elles ſeroient trop longues à dire. Non non, reprit Audalla, vous ne me ferez iamais paſſer pour vraye, vne choſe ſi peu vrayſemblable : c'eſt pourquoy, adiouſta-t'il, ne conteſtez plus, & partez: & ſi vous me voulez obliger, allez & reuenez auec vne égale diligence. A ces mots, il l'embraſſa de nouueau : & l'infortuné Zelebin n'oſant plus luy repartir, prit congé de luy; fut à l'inſtant monter à cheual ; & prit le chemin de Grenade en poſte: mais ſi triſte, ſi hors de luy, & ſi abiſmé dans ſon deſeſpoir, & dans ſa noire melancolie; que ſi le Poſtillon ne l'euſt empeſché de s'égarer, il ſe fuſt égaré cent fois: & ne fuſt

de long-temps arriué où il vouloit & craignoit d'aller, tant il songeoit peu à ce qu'il faisoit, & tant il resuoit profondement, à ce qu'il s'en alloit faire. Mais, Seigneur, laissons-le courir vers Grenade, où il n'arriuera que trop tost, pour son repos & pour sa satisfaction : & allons retrouuer le Prince Audalla, qui estoit alors aussi gay, que le mal-heureux Zelebin estoit triste. Il se para extraordinairement ce iour là : & aussitost qu'il eut disné, il fut à l'Apartement d'Omur, pour s'aquiter de la promesse qu'il luy auoit faite de le voir chez luy : & pour luy rendre de nouuelles graces, de ce qu'il auoit aprouué sa passion, & de ce qu'il luy auoit promis sa Fille. Comme il y fit bien des compliments, il ne manqua pas aussi d'y en receuoir beaucoup : mais comme il auoit encores à faire vne seconde visite, qui

luy tenoit plus au cœur que la premiere, il fit celle-cy fort courte : & il se hasta de la finir & de l'acourcir, afin de commencer & d'alonger l'autre. Il s'en alla donc à la Chambre de Galiane, où Omur ne l'acompagna que iusques à la Porte, & où il n'entra point, parceque l'on faisoit ce iour-là vne assemblée de Ville à Almerie : ou comme Gouuerneur, il estoit obligé de se trouuer. Dés que le Prince fut entré, il vit Galiane aussi negligée qu'il estoit paré, & aussi melancolique qu'il estoit gay. Elle le reçeut veritablement auec toute la ciuilité qu'elle deuoit à sa condition ; mais aussi auec toute la froideur, tout le chagrin, & toute la tristesse, que pouuoit auoir vne personne, dont on violentoit les inclinations, & que l'on alloit rendre mal-heureuse, par vne telle violence : si bien qu'il fut aisé au Prin-

ce de connoiſtre, qu'elle ſçauoit ce qu'il auoit arreſté auec Omur : & plus facile encores de remarquer, que la choſe ne luy plaiſoit pas. Cela ne le déconcerta pourtant point: & apres l'auoir ſalüée, & s'eſtre aſſis ; Madame, luy dit-il, ie ne doute pas que le vaillant Omur ne vous ait dit, ce qu'il m'a fait la grace de me promettre : mais i'auouë que ie doute vn peu dauantage, que la choſe vous plaiſe autant qu'elle me plaiſt : & ie voy ie ne ſçay quel nuage ſombre dans vos beaux yeux, qui me confirme ce que ie dy, & qui ne m'eſt pas de bon preſage. Cependant, pourſuiuit-il, comme vous auez de la vertu & de l'honneur, i'eſpere que vous ferez par obeïſſance en cette rencontre, ce que vous ne ferez pas par inclination: & pourueu que ie ſois heureux, adiouſta-t'il encores, il m'importe peu par où

ie le fois : n'ayant pas beaucoup de delicateſſe là deſſus, & tenant comme indifferent ſi l'on me donne vn cœur, où ſi ie le force. Vous auez raiſon, Seigneur, luy reſpondit-elle triſtement, de croire que i'ay de l'honneur & de la vertu : & que ie feray par l'obeïſſance que ie dois à mon Pere, tout ce qu'il me commandera, quelque cruel que puiſſe eſtre pour moy ce commandement. Mais Seigneur, vous n'eſtes pas moins raiſonnable, lors que vous croyez auſſi, que mon inclination n'aura rien de commun auec mon deuoir : que ie feray pour Omur, ce que ie ne feray pas pour le Prince Audalla : & que mon cœur deſauoüera touſiours ma bouche, ſi elle eſt contrainte de trahir mes ſentimens, & de prononcer quelque parolle, qui contrediſe ce que ie dy. Ce n'eſt pas, Seigneur, adiouſta-t'elle, ie vous le

redis encores vne fois, que ie ne ſçache voſtre rang; que ie ne connoiſſe le mien; & que cette connoiſſance ne me face voir, que voſtre Alteſſe Royalle me fait trop d'honneur, & qu'aſſurément ie ne vaux pas celuy qu'elle me veut faire. Ce n'eſt pas non plus, que ie ne connoiſſe voſtre merite, comme voſtre qualité: & que ie ne vous voye auſſi honneſte homme que Grand Prince. Mais enfin, Seigneur, ie vous diray, ſi vous me permettez de vous le dire, que ie vous eſtime; que ie vous honnore; que ie vous reſpecte; mais que ie ne vous ſçaurois aimer. Ha cruelle Perſonne! s'écria-t'il, vous me haïſſez, parce que vous aimez vn autre: ie ſuis l'objet de voſtre haine, parce qu'il eſt celuy de voſtre amour: vous me refuſez voſtre cœur, parce que vous le luy auez donné: vous n'acceptez pas le mien, parce que le

ſien eſt accepté : & vous me voulez faire miſerable , parce que vous le voulez rendre heureux. Mais ſi ie le puis vn iour connoiſtre, cét Amant heureux , qui me rend infortuné, il portera la peine de voſtre iniuſtice ; il me tiendra compte de tous les maux que vous me ferez ; & ie me vangeray ſur luy , ne pouuant me vanger ſur vous : parce que i'ay de l'amour , malgré voſtre haine , & de la tendreſſe malgré voſtre cruauté. Ce n'eſt pas , adiouſta-t'il , que ie ne connoiſſe bien , que vous l'aimerez touſiours, cét heureux Riual: ce n'eſt pas que ie ne preuoye aiſément , que i'auray de la ialouſie , ſans ſçauoir peut-eſtre iamais de qui ie ſeray ialoux : ce qui ſera vn ſuplice épouuentable , & vn tourment digne d'vn Damné. Mais il n'importe , il n'importe : car puis que vous partagerez ma peine , ce qui m'offencera

me vangera ; & ce qui fera mon tourment, fera auſſi ma conſolation. Ha Seigneur ! luy répondit Galiane, ce que vous me dittes eſt plus d'vn Bourreau que d'vn Amant, & beaucoup plus propre à vous faire haïr qu'à vous faire aimer. Ha Madame! luy repliqua-t'il, voſtre rigueur m'oſte la raiſon : & l'on ne ſçait plus ce que l'on dit, lors que l'on n'eſt plus raiſonnable. Ce Dialogue fier & piquant n'euſt pas encores fini, tant la douleur & le deſeſpoir les emportoit l'vn & l'autre : mais voyant entrer tout à la fois Odomar, Mechmet, Orthobule, & Muſtapha, Carralil, Amouda, Rapagy, & Hyamene, ils ſe turent à l'inſtant tous deux; ils renfermerent tous deux leur affliction dans leur cœur ; ou du moins ils tâcherent de la chaſſer de leurs yeux & de leur viſage. Ce n'eſt pas que le Prince ne penſaſt deux ou

trois fois s'en aller, lors qu'il vit arriuer toute cette Compagnie, & qu'elle ne l'importunaſt fort, dans l'humeur où il eſtoit alors : mais comme il eut peur que l'on ne deuinaſt ce qui le feroit partir, il demeura : quoy qu'il ſe fiſt en cette occaſion, vne fort grande violence. Il ne laiſſa pourtant pas d'arriuer vne choſe qui l'embarraſſa, & Galiane auſſi bien que luy : car le hazard fit que l'on parla d'abord du départ de Zelebin, & que Carralil luy en demanda la cauſe. Neantmoins il ſe r'aſſura vn moment apres : & il répondit en termes generaux, qu'il eſtoit allé à la Cour, pour ſes affaires particulieres. Mais pour deſtourner la conuerſation, de peur qu'elle ne retombaſt encores ſur ce ſuiet, il luy donna le panchant vers l'amour : & peu apres il leur demanda (pouſſé par le dépit qu'il auoit alors dans l'ame)

lequel ils croyoient qui esteignoit le pluſtoſt ce feu, ou de l'abſence, ou du mépris? Pour moy, Seigneur, luy répondit Mechmet, ie croy que c'eſt le premier: car quelque fiere & mépriſante que paroiſſe la perſonne aimée, comme l'on ſe flatte aiſément, & que l'on a touſiours aſſez bonne opinion de ſoy, l'on s'imagine que ce qui paroiſt mépris ne l'eſt pas; que ce n'eſt qu'vne feinte adroite, pour éprouuer la patience de l'Amant; & qu'il n'y a rien de veritable, en cette fauce apparence de mépris. D'ailleurs, quand meſme il ſeroit trop viſible, pour laiſſer lieu d'en douter, plus il ſeroit grand, moins il ſeroit ceſſer d'aimer; plus il auroit de violence, moins il feroit d'impreſſion ſur le cœur outragé; puis que ſçachant que rien de violent ne dure, il eſpereroit qu'il ne dureroit pas: & comme tant que l'on a de

a de l'eſpoir l'on a de l'amour, ce mauuais traitement afflige bien celuy qui aime, mais il ne le fait pas ceſſer d'aimer. Il n'en eſt pas de meſme de l'abſence : car comme cette paſſion vient d'auoir veu, ſa fin vient infailliblement de ne voir plus : & celle de la cauſe, eſt toujours ſuiuie de celle de ſon effet. Inſenſiblement les yeux s'accouſtument à ne voir point vn objet, quelque cher qu'il nous puiſſe eſtre : inſenſiblement on vient à y penſer moins lors qu'il eſt abſent : & quelques iours apres, à n'y penſer plus du tout. Le Temps efface peu à peu cette agreable Image de la memoire, lors que l'on n'en voit plus l'Original : & de tous ceux qui partent Amants, il en reuient peu qui le ſoient encores, ſi leur abſence a quelque longueur. D'autre part, comme la Beauté que l'on aime n'eſt

pas seule aimable, l'Amant absent en voit d'autres que l'on peut aimer: & comme ce que l'on ne voit qu'en idée n'a pas tant de force, que ce que l'on voit en effet; le plaisir present, l'emporte sur le passé, & la beauté effectiue, sur le souuenir d'vne autre beauté. Que vous diray-ie encores, Seigneur? la nouueauté a de grands charmes: il n'y a gueres de cœurs, qui luy puissent resister: & ce qui est beau & nouueau, est doublement beau, & par consequent doublement aimable. Ainsi c'est ce qui me fait conclurre, que l'absence esteind plustost l'amour que le mépris. Ie vous auoüe, luy répondit Amouda, que ie ne suis pas de vostre opinion; que i'en ay vne toute contraire; & que ie crois la mienne beaucoup plus raisonnable que la vostre. Car l'Amant absent, qui estoit bien auec sa Maistresse quand

il l'a quitée, a cent choſes dans la memoire, qui luy aident merueilleuſement à conſeruer ſa paſſion, & à faire durer ſa fidellité. Il n'a qu'à ſe remettre dans l'eſprit, la beauté & le merite de ſa Maiſtreſſe ; il n'a qu'à rapeller en ſon ſouuenir, ſon viſage, ſes traits, ſon air, ſa taille, ſa grace, & toutes ſes belles qualitez qui l'ont fait ce qu'il eſt, c'eſt à dire qui l'ont fait Amant. Il n'a, dis-je, qu'à retracer en ſon idée, tous les regards fauorables, qu'elle luy a tant de fois lancez : toutes les parolles obligeantes, dont elle a flatté ſon eſpoir : toutes les promeſſes qu'elle luy a faites, & toutes les faueurs dont elle l'a comblé : n'eſtant preſques pas poſſible, de ſe ſouuenir de tout cela, & d'oublier celle à qui l'on en eſt redeuable, & moins encores de l'oublier pour vne autre. De plus, ſi cét Amant éloigné a le

Portrait de la Dame qu'il adore, ce luy eſt encores vn puiſſant Preſeruatif contre cét oubly : & en ſe remettant à tous momens deuant les yeux l'objet aimé, il empeſche qu'il ne s'efface de ſon cœur, & vn de ces Portraits conſerue l'autre. Mais il a encores vn autre remede, incomparablement plus puiſſant que celuy-cy : ie veux dire d'eſcrire ſouuent à la perſonne aimée, & d'en receuoir ſouuent des Lettres : car le moyen de voir ces purs ſentimens de ſon ame exprimez par elle, & tracez par ſa belle main ſur le papier, & de n'en conſeruer par l'idée & l'amour, non ſeulement autant que durera cette abſence, mais autant que durera la vie, de celuy qui reçoit ces cheres marques de ſon amitié ? Or rien de tout cecy ne ſoutient la conſtance de ce miſerable Amant que l'on mépriſe : & ne luy aide à pouuoir ſou-

frir ce mépris. Si on le regarde, c'eſt fierement; ſi on l'eſcoute, c'eſt mépriſamment; ſi on luy reſpond, c'eſt cruellement; s'il ſe pleint, on le mal-traite; s'il ſouffre ſans ſe pleindre, on l'accable de nouueaux mépris; s'il veut ſeruir, on refuſe ſes ſeruices; s'il ne ſert point, on luy fait mille reproches; s'il loüe, on le blaſme; s'il ne loüe pas, on l'apelle inciuil; s'il eſt aſſidu, on le nomme importun; s'il ne l'eſt pas, on l'apelle negligent; s'il eſt propre, il eſt Coquet; s'il eſt negligé, il eſt peu galant; s'il pleure, il deuroit chanter; s'il chante, il deuroit pleurer; tout enfin déplaiſt de luy; tout contribuë à le rendre miſerable; tout luy attire des iniures & des cruautez; & c'eſt ce qui me fait ſouſtenir, contre ce que vous auez ſouſtenu, que le mépris eſteind pluſtoſt l'amour que l'abſence. Pour moy, dit Car-

ralil en riant, ie penſe que ſi i'eſtois Amant, l'abſence & le mépris me gueriroient également : & que ie n'aurois point de fidellité, à l'eſpreuue de ces deux choſes. Elles ſont aſſurément toutes deux fort difficiles à ſouffrir, dit Odomar : mais neantmoins l'abſence ne pourroit rien ſur mon amour, & ie n'en oſerois autant dire du mépris, car ie le trouue inſuportable. Vous auez raiſon, adiouſta Rapagy : & celuy qui le ſouffre le merite. Pour moy, reprit Orthobule, comme ie ne croirois iamais le meriter, ie ne le croirois iamais veritable : & plus on auroit de ſeuerité, plus i'aurois de hardieſſe. Et plus vous auriez de hardieſſe, luy repartit Hyamene, plus i'aurois de mépris pour vous : de ſorte que ie ſuis bien trompée, ſi ie ne vous faiſois changer d'auis ; & ſi vous ne trouuiez ce dernier, plus in-

ſupportable que l'autre. En effet, adiouſta Galiane, quand vn homme connoiſt qu'il n'eſt pas aimé, s'il s'obſtine à aimer, il n'eſt gueres ſage: & s'il s'expoſe aux mépris, il n'eſt pas à pleindre quand il les ſouffre. Ha Madame! (luy répondit Audalla d'vn air chagrin) ſi c'eſt vne faute elle eſt excuſable, car elle n'eſt pas volontaire: & ſi l'on ſe gueriſſoit quand on veut, ie connois des gents qui ſe porteroient bien, qui ſont encores fort malades. Ha! i'en connois auſſi, s'écria Muſtapha, i'en connois auſſi! & ſi le mépris eſt vn Medecin, c'eſt vn Medecin ignorant, car il n'a iamais pû guerir mon ame. Il eſt vray que le Temps, cét autre Medecin des longs maux, n'aura pas plus de ſçauoir que l'autre: & qu'il m'eſt aiſé de preuoir, qu'il n'y a plus de ſanté pour moy, & que ma maladie ſera incurable.

Mais, reprit Odomar, durant que nous parlons du mépris, ie voudrois bien ſçauoir lequel eſt le plus malheureux, de l'Amant mépriſé, de l'abſent, ou du ialoux ? Pour moy, luy repartit le Prince Audalla, ſi i'auois à ſouffrir vn de ces trois terribles maux, ce ne ſeroit pas le dernier que ie ſouffrirois, car ie le tiens beaucoup plus cruel que les deux autres : & ſi la choſe dépendoit de mon choix, ce ne ſeroit iamais là mon ſupplice. En effet, pourſuiuit-il, l'Amant mépriſé meurt ou guerit : & ſa peine n'eſt iamais longue : & l'Amant abſent à cent conſolations, qui luy rendent la ſienne plus ſupportable : mais le ialoux qui ne meurt point, qui ne guerit point, & qui n'a rien qui le conſole, eſt aſſurément le plus infortuné de tous, & celuy que ie trouue le plus à pleindre. Il me ſemble tout au contraire,

luy répondit Galiane, que c'eſt celuy que l'on doit pleindre le moins: car ſi ſa ialouſie eſt mal fondée, il eſt digne du mal qu'il ſe fait: & ſi elle l'eſt bien, il en eſt encores digne pour celuy qu'il fait aux autres, ſans qu'il luy en reuienne aucun profit: & ſelon mon ſens, l'Amant abſent merite le plus de compaſſion, quelque tourment que puiſſent endurer le mépriſé & le ialoux. I'auoüe, Madame, luy dit Mechmet, que ie ne ſuis pas de voſtre opinion, & que i'en ay vne toute contraire: car pour l'abſence, quelque rude qu'elle ſoit, ie trouue l'art de l'adoucir, par les obiets aimables que ie rencontre: pour le mépris, ie le mépriſe: & comme l'on empeſche l'effet d'vn Poiſon par vn autre, ce qui fait mon mal fait mon remede: & la meſme choſe qui fait ma douleur, fait auſſi ma gueriſon. Mais pour la

ialousie, ie confesse franchement mon foible, i'y suis sensible au dernier point, & ie la tiens vne peine sans égale. La bonne opinion que l'on pretend que vous auez de vous, reprit Orthobule, en doit pourtant oster presques toute l'amertume : car toute ialousie suppose mépris de soy-mesme, & estime de son Riual : si bien que comme vous ne vous mépriſez pas, & que vous n'estimez gueres les autres, ie ne sçay d'où vous peut venir vne passion, que vous nous representez si violente. Car pour moy, poursuiuit-il, le dépit me deliureroit du mépris & de la ialousie : & mon dernier supplice est l'absence. Ce ne seroit pas le mien, dit Carralil : & de l'humeur dont ie suis, les obiets presents me consolent des absens comme Mechmet : & ie serois bien plus sensible, au mépris qu'à la ialousie. Mais dans

la ialouſie, reprit Amouda, il y entre auſſi du mépris: de ſorte qu'ayant les ſouffrances de deux de ces maux, elle eſt bien plus inſupportable que l'abſence. O belle Amouda! luy repliqua Hyamene, l'Amant abſent a pourtant quelque choſe de bien tendre & de bien triſte dans le cœur: & ie ne ſçay ſi le mépriſé & ſi le ialoux, peuuent ſouffrir plus qu'il ſouffre. Pour moy, reprit Odomar, qui ay eſté mépriſé, abſent, & ialoux, & qui connois toutes leurs inquietudes; ie les crois également mal-heureux, & ie n'y mets point de difference. Ha qu'il y en a pourtant! s'écria Muſtapha, & meſme qu'il y en a vne grande! s'il n'y a point de ialouſie en Enfer, il n'y a point de ſupplice; les Damnez ne ſont pas damnez; & toutes leurs peines ſont vn jeu, aupres de celle que ie ſouffre. Cette derniere que-

ſtion, reprit Carralil, me donne lieu de vous en faire encores vne autre: & de vous demander à tous, lequel vous croyez qui aime le plus, de l'Amant preſent ou de l'abſent ? Le ſçauant Muſtapha nous a enſeigné, reprit Audalla, que l'obiet émeut la puiſſance ; que les choſes preſentes touchent plus, que celles où l'on ne fait que penſer ; & que quelque viue que ſoit la memoire, & que quelque forte que puiſſe eſtre l'imagination, il y a meſme difference entre ces deux façons d'aimer, qu'entre vne Perſonne & ſon Portrait; qu'entre l'idée d'vne choſe & la choſe meſme. En effet, adiouſta-t'il, la preſence de l'obiet aimé, a quelque choſe de ſi vif, de ſi tendre, & de ſi touchant, qu'aſſurément rien ne l'égale. Comme cette chere preſence donne vne ioye extréme à celuy qui en ioüit, & que la ioye eſt

fort propre à faire aimer celle qui la donne, il ne faut pas douter que sentant redoubler son plaisir, il ne sente redoubler son affection : & que la grandeur de l'vn, ne soit la mesure de celle de l'autre. Chaque regard augmente sa satisfaction & son amour ; chaque parolle redouble sa passion & sa ioye ; chaque action se fait aimer autant qu'elle plaist ; & trouuant tousiours de nouueaux charmes en cét obiet aimé, le cœur y trouue aussi tousiours de nouueaux feux, & de nouuelles matieres de flâmes. Mais il n'en est pas de mesme de l'Amant absent : car il ne voit rien, il n'entend rien, il ne reçoit rien : & tout porte sur la force de son imagination, & sur celle de sa memoire : qui ont souuent beaucoup de foiblesse, & tousiours vne puissance fort bornée. Ce grand espace que l'éloignement

met entre la Perſonne aimée & celuy qui l'aime, fait la meſme choſe aux Images de l'eſprit, que fait la Perſpectiue à celles de la veuë : il les diminuë en les éloignant ; il les efface peu à peu ; & inſenſiblement ce n'eſt plus rien, tant il y a d'ombre & de nuage ; & tant la grandeur meſme a de petiteſſe, quand on ne la voit plus qu'ainſi. De ſorte que c'eſt pour toutes ces raiſons, que ie ſuis perſuadé que l'Amant preſent aime plus que l'abſent : & que ſa paſſion eſt incomparablement plus forte. Pour moy, Seigneur, luy répondit Galiane, ie ſuis d'vn autre ſentiment : car quelque tendreſſe qu'vne Dame puiſſe auoir pour ſon Amant, mille importuns la partagent, pour ainſi dire, auec luy : il ne la ſçauroit voir qu'il ne les voye ; il ne regarde pas plus ce qu'il aime, que

ce qu'il haït ; & toutes les fois qu'il va chez elle, autant vaudroit qu'il allaſt chez eux. De ſorte que s'il eſt vray que la ſatisfaction augmente l'amour, il s'enſuit de meſme que le chagrin la diminuë : & que le dépit de voir ſon Riual, fait en quelque façon que l'on aime moins à voir ſa Maiſtreſſe : & c'eſt à dire que l'on l'aime moins. Mais il n'en va pas de cette maniere pour l'Amant abſent : car toutes les fois qu'il rapelle en ſa memoire, l'agreable Image de l'obiet aimé, il en bannit autant qu'il peut, l'importune Image de l'obiet haï : il ſepare ſa Maiſtreſſe de ſon Riual ; & gouſte vne ioye beaucoup plus pure. Il reuoit toutes ſes beautez, ſans que ſon Ennemy les reuoye ; il ſe redit tout ce que ſa Maiſtreſſe luy a dit d'obligeant, ſans que cét Ennemy luy die rien qui la puiſſe obli-

ger ; & meſurant ſa paſſion à ſon plaiſir, l'vn eſt ſi grand, & l'autre ſi grande, que i'en conclus que l'Amant abſent aime plus que l'Amant preſent. Voſtre éloquence me perſuade, Madame, luy dit Odomar : & peu s'en faut que ie ne croye, que i'aime mieux quand ie ne voy point que quand ie voy, tant elle a d'adreſſe & de force. Pour moy, reprit Carralil, ie ne ſuis pas de cette opinion : & ie ſens bien que ſi i'aimois, les abſens ne l'emporteroient pas dans mon cœur, & que i'aimerois plus preſente qu'abſente. I'en dis autant que vous, Madame, adiouſta Mechmet : & cette aimable preſence a vn merueilleux pouuoir, du moins ſur ceux qui me reſſemblent. L'abſence ni la preſence, dit Amouda, ne doiuent rien changer aux vrays ſentimens du cœur : & triſte comme

content,

content, & content auſſi bien que triſte, ſi l'on a promis d'aimer bien, l'on doit bien aimer : mais il faut bien ſonger à ſoy, auant que de faire cette promeſſe. Pour moy, dit Orthobule en riant, qui ay plus de corps que d'eſprit, ie confeſſe que le plaiſir de mes yeux, contribuë beaucoup à l'engagement de mon ame : & qu'il eſt difficile que i'aime autant quand ie ne voy point que quand ie voy : puis qu'en ces deux eſtats differens, ie ne ſens pas ma ioye égale. Cette façon d'aimer ſans voir, adiouſta Hyamene, a pourtant quelque choſe de delicat, qui marque la nobleſſe de ſon origine : & cette façon d'aimer en voyant, luy repartit Rapagy, a quelque choſe de ſolide & d'effectif, qui en aſſeure bien mieux la durée. Mais on voit touſiours, on voit touſiours, s'écria Muſtapha, on voit, dis-ie,

touſiours, quand l'on aime : & voyant eternellement Galiane, ie l'aimeray eternellement. A ces mots, le Prince ne pouuant plus ſouffrir la conuerſation la rompit : & fut ſeul dans ſon Apartement, s'entretenir auec plus de liberté qu'il n'en auoit en ce lieu là, & de ſon amour, & de ſon mal-heur, & de la rigueur de Galiane. Cette belle Perſonne de ſon coſté, congedia toutes ſes Amies, pour reſuer ſur ſon infortune : & quoy que le Prince Audalla l'euſt obligée en s'en allant, il n'en fut pas mieux dans ſon eſprit, & ſa complaiſance luy fut inutile. Mais durant que l'on agiſſoit ainſi dans Almerie, le mal-heureux Zelebin couroit vers Grenade : & quoy qu'il craigniſt fort d'y arriuer, il y arriua pourtant, auec vn deſeſpoir ſans exemple. En effet, il ne fit pas vn pas en tout ce chemin, où il ne

desiraſt la mort, & où il n'euſt horreur de la vie : & il s'aprochoit de cette Ville, auec plus de repugnance, qu'il n'auroit fait du Tombeau, quel qu'effroyable qu'on le trouue. Cependant, comme ie l'ay dit, il ne laiſſa pas d'y arriuer : & n'ayant pû acheuer de viure (ſi l'on peut appeller vie ce qui eſtoit pire que la mort) il fut s'aquiter de ſes commiſſions, & acheuer ſes diſgraces. Il s'en alla donc d'abord rendre à Morayzel, la Lettre d'Omur qu'il auoit pour luy : & cét illuſtre Mary de l'illuſtre Semahis, luy promit plus qu'il ne vouloit, auſſi-toſt apres l'auoir leüe. De là ils furent enſemble chez le Prince Boaudilin, qu'ils trouuerent enuironné de Zegris, & dans vne conuerſation fort particuliere : & qui à l'air de leurs viſages, paroiſſoit eſtre fort importante : mais le miſerable Zelebin,

n'y fit pourtant point de reflection: & ſes propres affaires, l'empeſcherent bien de ſonger à celles des autres. Il preſenta donc ſeulement au Prince de Grenade la Lettre d'Audalla : qui l'ayant ouuerte, & veû qu'elle n'eſtoit que de creance, demanda à Zelebin, apres l'auoir leuë, ce que ſon Frere deſiroit de luy ? Icy, Seigneur, ce mal-heureux Amant, eut bien de la peine à reſpondre : ne pouuant ſe reſoudre de luy dire qu'il vouloit épouſer Galiane, & qu'il luy demandoit ſon appuy aupres du Roy pour vn tel deſſein. Neantmoins, comme il faloit de neceſſité qu'il répondiſt, il ne pût pas s'en empeſcher : & il luy fit enfin entendre (quoy qu'auec aſſez de confuſion) ce qu'Audalla ſouhaitoit de ſon amitié. Le Prince, qui auoit alors des affaires dans la teſte, qui luy eſtoient de plus grande importance que celle-là, ne ſe donna

pas le temps d'en examiner les conſequences ; & dit à Zelebin qu'il aprouuoit fort le choix de ſon Frere, & qu'il s'en alloit le preſenter luy-meſme au Roy, auſſi-toſt qu'il auroit congedié ces gens qu'il voyoit : auec leſquels il auoit encores quelque choſe à traiter, qui ne ſe pouuoit pas remettre. En effet, il ſe raprocha d'eux, & leur parla bas comme auparauant : leur aprenant qu'Audalla s'alloit allier à leurs Ennemis, afin de les attacher plus fortement à ſes intereſts, par la haine que les Zegris ont pour les Abencerrages. Ils ſe retirerent en ſuite: & le Prince prenant Zelebin par la main, le mena chez le Roy, & le luy preſenta à l'heure meſme. Ce malheureux Enuoyé, prit donc la Lettre dont il eſtoit chargé pour le Roy de Grenade : & la luy preſentant auec vn profond reſpect, il atten-

dit auec vne melancolie auſſi profonde, ce qu'elle alloit produire dans ſon eſprit. Ce Grand Monarque la lût bas, auec vne attention digne de l'importance de la choſe : & puis tournant les yeux vers Zelebin ; c'eſt à vous, luy dit-il en ſous-riant, à nous aprendre qui a vaincu le Vainqueur des Caſtillans, & qui a pû triompher de celuy qui venoit de triompher des autres. Là, Seigneur, l'infortuné Zelebin, ſe ſentit tout de nouueau couper la parolle, & oſter la voix : il voulut nommer Galiane, & il ne put dire que *Ga* : vn quart d'heure apres, il y adiouſta *lia* : & n'ayant pas la force d'acheuer ce nom, il falut que le Prince le fiſt en riant, & qu'il acheuaſt *Galiane*. Cette Perſonne, dit alors le Roy, eſt d'vne Maiſon, qui a eu des Roys & des Reynes : ſi bien que pour ce qui regarde la qualité, Au-

dalla ne trouuera point d'obſtacle dans mon eſprit : & ie ſuis auſſi ſatisfait, que ie voy bien qu'il ſouhaite que ie le puiſſe eſtre. Ie ne feray pas de difficulté non plus, ſur les choſes qui regardent la fortune : car outre que ie ſçay qu'Omur eſt fort riche, & qu'il n'a que cette Fille pour tous Enfans; ceux des Roys le ſont touſiours aſſez d'eux-meſmes, pour ne deuoir pas conſiderer ſi leurs Femmes le ſont ou non. Mais, pourſuiuit-il encores, il n'en eſt pas de meſme des belles qualitez de l'ame & du corps : car comme elles ſont eſſentiellement neceſſaires, pour la ſatisfaction de ceux qui ſe marient, & que Galiane a touſiours eſté éleuée dans Almerie, & n'a preſques iamais eſté à Grenade ; c'eſt à vous, Zelebin, luy dit le Roy, à nous dire veritablement ce qu'elle eſt : n'eſtant pas iuſte de croire vn

Amant, lors qu'il s'agit de sa Maistresse. Figurez-vous, s'il vous plaist, Seigneur, le nouuel embarras où se trouua l'infortuné Zelebin, quand il s'entendit faire cette demande, & qu'il se vit obligé d'y répondre. Car d'aller blasmer ce qu'il estimoit, ou plustost ce qu'il adoroit, c'est ce que son cœur ne pouuoit souffrir, & ce qu'il n'estoit pas capable de faire : ioint que la fidellité qu'il deuoit à son Maistre, ne luy permettoit pas non plus, de parler contre ses propres sentimens : & l'honneur dont il faisoit profession, luy deffendoit absolument vne telle supercherie. Mais il iugeoit bien aussi, que plus il loüeroit Galiane, plus il auanceroit le bon-heur de son Riual : & tenant ainsi le destin d'Audalla & le sien en son pouuoir, & s'agissant de le rendre heureux, ou de se faire miserable ; il hesita, il balança, il

eut de l'incertitude, du doute, de la repugnance, de la difficulté, & de l'obſtacle : il voulut, il ne voulut point, il deſira, il craignit, il écouta l'Amour, & puis l'Honneur ; il écouta l'Honneur, & puis l'Amour ; & dans ces diuers mouuemens, il ſe ſentit mettre à la Torture. Mais enfin le plus glorieux triompha : & preferant ce qu'il deuoit à ce qu'il vouloit, & Galiane à Zelebin ; il parla d'elle en des termes ſi auantageux, que le Roy luy dit, en donnant ſon conſentement, que c'eſtoit luy ſeul qui la marioit au Prince Audalla, & qu'elle luy en deuoit auoir l'obligation toute entiere. Il penſa tomber de douleur & de deſeſpoir à ces mots : & ſi le Roy & le Prince ne fuſſent entrez ſeuls dans le Cabinet du premier, ils ſe fuſſent infailliblement aperçeus de ſon deſordre. Il ſe retira donc chez luy, apres s'eſtre

deſembarraſſé de Morayzel : mais il s'y retira ſi en colere contre ſon deſtin, & ſi plein de rage contre luy-meſme, que le plus infortuné de tous les hommes, eſtoit heureux aupres de luy. O inconſideré qu'as-tu dit ? ô inſenſé qu'as-tu fait ? ſe demandoit il en particulier, & qui vit iamais vne extrauagance égale à la tienne ? ô bizarre & peu iudicieux Orateur, que ton exageration a bien reüſſi ! & que tu vas eſtre bien payé de ton éloquence ! Tu voulois perſuader le Roy, & tu l'as perſuadé ; tu venois pour le mariage d'Audalla, & ce mariage eſt conclu ; tu trauaillois pour perdre Galiane, & Galiane eſt perduë pour toy ; tu agiſſois pour ton Riual, & ton Riual te va deuoir ſa bonne fortune ; tu n'oubliois rien pour auancer ta mort, & tu n'as plus qu'à mourir, puis que l'heure fatale en eſt venuë ; ha ! encores vne fois,

adiouſtoit-il en gemiſſant, ô inſenſé qu'as-tu fait ? ô inconſideré qu'as-tu dit ? Mais (reprenoit-il auſſi-toſt en ſoupirant de nouueau) qu'ay-ie dit, & qu'ay-ie fait, que ie ne deuſſe pas faire & dire ? pouuois-ie parler mal d'vne perſonne, dont ie penſe tant de bien ? pouuois-ie l'accuſer de laideur, moy qui ſuis idolatre de ſa beauté ? pouuois-ie aſſurer qu'elle manque d'eſprit, connoiſſant comme ie fais, toute la force & toute la delicateſſe du ſien ? aurois-ie pû auoir l'iniuſtice & l'audace d'attaquer ſa vertu, en ſçachant toute la pureté, & toute l'exactitude ? Pouuois-ie impoſer au Roy, touchant la qualité & la richeſſe d'Omur, à luy, dis-ie, qui connoiſt iuſques aux moindres de ſes Suiets, & & à qui rien n'eſt caché en tout le Royaume ? D'ailleurs, m'eſtoit-il permis de trahir mon Maiſtre ? d'a-

buſer de la confiance qu'il auoit en moy ? de parler contre luy , au lieu de parler pour luy ? & de rompre ſon mariage , au lieu d'eſſayer de le conclurre? Mais, adiouſtoit-il, quand i'aurois eſté capable d'vne ſi grande lâcheté, & d'vne ſi noire perfidie, quel fruit en aurois-ie tiré? quelle recompenſe en aurois-ie euë ? le Prince Audalla euſt-il ignoré mon crime? l'euſt-il ſçeu ſans le punir? l'euſt-il puni ſans me perdre? & m'euſt-il perdu, ſans me faire perdre en meſme temps, & la vie, & Galiane? Ha non non ! i'ay de l'honneur & de la raiſon, auſſi bien que de l'amour: & quand i'aurois deû eſtre criminel heureux, ie n'aurois pas voulu commettre vn ſi laſche crime : & i'aurois preferé mon infortune & la mort, à vne vie ſi honteuſe , & à vne felicité dérobée. Car enfin i'aime ma Maiſtreſſe , mais i'aime la Gloire :

& pour poſſeder l'vne, ie ne feray iamais rien contre l'autre. Ainſi mal-heureux Zelebin, concluoit-il en ſoupirant, il n'y a que la mort qui t'eſt permiſe : & ne pouuant viure ſans Galiane, ni auec Galiane, il ne te reſte plus rien à faire qu'à mourir. Ce mal-heureux Amant fut trois iours en cette agonie (car le mal qu'il ſouffroit ſe pouuoit nommer de cette ſorte) en attendant la reſponſe du Roy, du Prince, & de Morayzel : mais il euſt voulu y eſtre trois Siecles, ou pluſtoſt y eſtre toujours : tant il la craignoit, & tant il luy eſtoit aiſé de preuoir, qu'elle luy ſeroit funeſte. Mais enfin il la reçeut : & voicy, Seigneur, quelle fut la Lettre de Morayzel à Omur : car ie la conſerue dans ma memoire, & ie m'en vay vous la reciter mot à mot.

A L'ILLVSTRE

OMVR.

VOVS n'auez eu beſoin de moy, que pour eſtre le Témoin de voſtre gloire : & le Roy a eu tant de facilité à ſouſcrire à la propoſition qu'on luy a faite, que tous vos Amis vous ont eſté inutiles, & n'ont eu que la ſeule intention de vous ſeruir. Mon impuiſſance m'a pourtant donné beaucoup de ioye, & voſtre faueur beaucoup de plaiſir : car ſoit que la bonne fortune vienne à ceux que i'aime, ou par leur merite, ou par mes ſeruices, elle m'eſt touſiours également

agreable : & rien ne ſçauroit plaire dauantage à

MORAYZEL.

Celle du Prince Boaudilin, eſtoit conçeuë en ces termes.

AV PRINCE AVDALLA.

IL faut que vous ſoyez nai, mon Frere, ſous vne conſtellation bien victorieuſe : puis que vous triomphez dans la Paix, apres auoir triomphé dans la Guerre. Le Roy y conſent, toute la Cour s'en réioüit, & vous ne deuez pas douter, que le ſentiment de

toute la Cour & celuy du Roy, ne ſoit le veritable ſentiment, qu'a en cette occaſion

BOAVDILIN.

La Lettre du Roy contenoit iuſtement ces parolles.

AV PRINCE AVDALLA MON FILS.

PVIS que vous auez vaincu, il eſt iuſte que vous triomphiez: & ie conſents que ce ſoit par les mains de Galiane, que vous receuiez la Couronne

ronne, que voſtre valeur a meritée. I'iray donc dans huit iours à Almerie, ſuiui de toute ma Cour : pour y faire preparer moy-meſme, les Arcs de voſtre Triomphe : car ie veux que ce ſoit là, que s'acheue voſtre gloire, & voſtre ſatisfaction. C'eſt ce que vous promet voſtre Roy & voſtre Pere.

MVLEY HACEN.

Dés que l'infortuné Zelebin eut reçeu ces trois Lettres, ſans ſçauoir ce qu'il receuoit, tant ſon eſprit eſtoit en deſordre, & tant ſa raiſon eſtoit interdite; n'ayant plus rien à faire à Grenade, & n'y ayant deſia que trop fait pour ſon repos & pour ſa vie, il remonta à cheual, pour s'en aller retrouuer ſon Maiſtre. Mais ſi la confuſion de ſes penſées, l'auoit expoſé à s'égarer en venant, ſon deſeſpoir penſa vingt fois le fai-

re precipiter en s'en retournant : tant la certitude infaillible de son malheur, luy donnoit vne douleur horrible ; & tant le Paquet qu'il portoit, luy estoit insupportable, estant assuré qu'il portoit l'Arrest de sa mort. Mais laissons-le, Seigneur, sous la garde de son bon Genie : & retournons où est Audalla, qui attend son retour impatiemment : & qui compte toutes les heures en l'attendant, auec vne inquietude extréme. Le peu de satisfaction qu'il auoit eu dans sa derniere conuersation auec Galiane, fit qu'il fut vn iour sans la voir : mais il ne fut pas vn iour sans y penser, & il fit des Vers qu'il luy enuoya, & qu'il faut que ie vous recite.

STANCES.

ELLE eſt fiere, elle eſt inhumaine,
Elle me veut priuer du iour;
Et plus ie luy fais voir d'amour,
Plus elle me fait voir de haine.

L'ingratte rit de ma conſtance,
Me voyant au bord du Cercueil:
Ie voy reſiſter ſon orgueil,
Mais ie vaincray ſa reſiſtance.

Qu'elle ſe moque de mes larmes;
Que tous mes vœux n'obtiennent rien;
Pour vn cœur fait comme le mien,
Les difficultez ont des charmes.

Plus mon deſſein trouue d'obſtacles,

Plus i'eſpere vaincre en ce lieu :
Car puis que l'Amour eſt vn Dieu,
Vn Dieu ſçait faire des Miracles.

Par vne flame mutuelle,
Il peut embraſer nos eſprits ;
Et la rendre auec ſes mépris,
Auſſi douce qu'elle eſt cruelle.

Ce bon-heur a peu d'apparence ;
Mais i'ay, comme vn homme amoureux,
Le dernier bien des mal-heureux,
Cela veut dire l'eſperance.

Ouy, dans cette haute Auanture,
I'eſpere vaincre ſa rigueur :
Et i'ay pour combattre ſon cœur,
La Raiſon, l'Amour, la Nature.

I'ay ma force ; i'ay mon courage ;
Ie ne crains les Vents ni la Mort ;
Et l'on me verra dans le Port,
Où ie periray dans l'orage.

Pour le danger, ie le mépriſe,
Et ie me le ſuis propoſé :
C'eſt aſſez que d'auoir oſé,
Dans vne ſi belle Entrepriſe.

Galiane ne traita pas Audalla plus fauorablement en Vers qu'en Proſe : & elle reçeut ceux-cy auec tant de froideur, & y répondit ſi mal, que cét illuſtre Poëte ne pouuoit eſtre plus ingratement payé de ſon trauail, ni plus auarement récompenſé de ſa peine. Il ne ſe rebuta pourtant pas : & dés l'apres diſnée, qui ſuiuit le matin où il auoit enuoyé ſa Poëſie, il fut reuoir Galiane, auſſi amoureux qu'auparauant. Mais comme elle auoit bien preueu ſa viſite, pour rompre ſes meſures, elle auoit feint de ſe trouuer vn peu mal : & auoit enuoyé prier toutes ces Dames de la venir voir : deſorte que lors que le Prince entra dans ſa

Chambre, il y trouua Carralil, Amouda, Rapagy, Hyamene, Odomar, Mechmet, Orthobule, & meſme Muſtapha: qui tout inſenſé qu'il eſtoit, ne l'importunoit pas moins que les autres. Audalla, qui ſe douta bien que cette Aſſemblée eſtoit vn tour de l'adreſſe de Galiane, & qu'elle eſtoit faite contre luy, en eut vn dépit eſtrange; neantmoins, il tâcha de le cacher: & s'eſtant aſſis, apres l'auoir ſalüée, il ſe meſla à la conuerſation generale, qui ne faiſoit que de commencer. Lors que voſtre Alteſſe Royalle eſt entrée, luy dit Odomar, ie demandois à cette illuſtre Compagnie, ſi vn Amant augmente ou diminuë ſa paſſion, en regardant ſouuent ſa Maiſtreſſe? Il me ſemble, luy répondit Audalla, que iamais queſtion ne fut moins queſtion que celle-cy l'eſt: & que l'on n'y voit aucun ſuiet de doute.

Car comme celuy qui aime, quand il aime bien, découure touſiours quelque nouuelle perfection en l'obiet aimé, il redouble auſſi touſiours la tendreſſe qu'il a pour luy, à proportion de cette nouuelle perfection qu'il y découure : & comme cette recherche n'a point de bornes, l'amour qu'elle cauſe n'en a point auſſi. Plus il regarde la Perſonne qu'il adore, plus il la trouue adorable, & plus on la luy voit adorer : chaque inſtant luy fait apperceuoir quelque nouuelle grace, qui donne quelque nouueau degré de chaleur à ſa paſſion : & à meſure qu'il augmente ſon eſtime, il augmente auſſi ſon amour. Ce qu'il n'aura pas découuert auiourd'huy, il le découurira demain: cette charmante beauté luy eſt vn Ciel, où il aperçoit touſiours de nouuelles Eſtoiles & de nouueaux Aſtres : preſentement ces beaux

yeux attachent les ſiens : & tantoſt ils ſeront attachez par cette belle bouche. Preſentement c'eſt la blancheur & la viuacité du teint, qui arreſte ſes regards : & tantoſt ce ſera le tour du viſage, la beauté de la gorge, ou celle de la taille, qui arreſtera & ſes regards, & ſon ame. Preſentement le ton de ſa voix luy emporte le cœur : & tantoſt la blancheur de ſes dents, ou le charme de ſon air, redoubleront encores ſes Chaiſnes. Ainſi bien loing de ſentir diminuer ſon amour en regardant ſouuent ſa Maiſtreſſe, ie crois que plus on la voit, plus on l'aime : du moins eſt-ce mon ſentiment. Pour moy, Seigneur, luy répondit Galiane, i'imagine la choſe d'vne autre façon : & ie ne ſuis pas perſuadée, qu'il faille touſiours voir, pour toûjours aimer. Car outre que toutes les beautez ſont iournalieres, & que

l'on s'expoſe par là, à trouuer fort laid, ce que l'on a trouué fort beau, (ce qui n'eſt pas vn bon remede pour aimer beaucoup) il y a certaine delicateſſe de ſentiment, à ne voir pas touſiours, ce que l'on voudroit toûjours voir, que la veuë continuelle ne ſçauroit donner. En effet, il n'y a que la priuatiõ d'vn bien, qui en face connoiſtre la grandeur: & cette ſeule varieté, eſt le pur, le fin, le delicat, & la quinteſſence du plaiſir. Dans cette preſence ſans interruption, les yeux s'accouſtument, & l'ame s'endort: l'on deuient pauure, pour eſtre trop riche: & infortuné, à force d'eſtre heureux. Si bien que ie tiens indubitable, qu'vn Amant diminuë ſa paſſion, en regardant trop ſouuent ſa Maiſtreſſe: & qu'il l'augmente au contraire, en la voyant plus rarement. Ie confeſſe, dit Mechmet, que ie ſuis de l'aduis de

la belle Galiane : & que ie suis persuadé, que les Amants deuiennent Maris, dans vne frequentation trop continuée : c'est à dire qu'ils aiment peu, & sont peu aimables : & que souuent ils importunent fort, & sont fort importunez. En effet, en cas de Dames & de Galants, il n'y a point de cœur si bien donné, qui ne soit bien aise d'auoir quelques heures à soy : ni point d'yeux si attachez sur vn seul obiet, qui quelques fois n'aiment à s'egarer agreablement ailleurs, sans laloux & sans Espions, sans reproches & sans murmures. I'auoüe, dit alors Carralil en riant, que le sentiment de Mechmet, n'est pas fort éloigné du mien: & que ces heures libres dont il parle, ont vne volupté assez sensible. Il ne faut pas veritablement me voir trop peu, pour estre bien dans mon esprit : mais il ne faut pas aussi me

voir trop, ſi l'on ne veut s'expoſer à y eſtre mal : car tout ce qui me contraint, me fatigue; tout ce qui me fatigue, me déplaiſt ; & tout ce qui me déplaiſt, ne me ſemble plus gueres aimable, & n'eſt meſme plus gueres aimé. Cela eſt neantmoins aſſez iniuſte, luy repartit Amouda : & ie me plaindrois bien pluſtoſt de la negligence que de l'aſſiduité. Ie vous aſſure, reprit Orthobule, qu'il y a pourtant vne aſſiduité, qui vaut bien moins que la negligence : & ie connois plus d'vne Dame, dont le ſentiment eſt le mien. I'en connois auſſi pluſieurs, luy repliqua l'aimable Hyamene, de qui l'opinion n'eſt pas la voſtre : & à qui le zele aſſidu, plaiſt pour le moins autant que le negligé. Quoy qu'il en ſoit, adiouſta Odomar, dans le choix des deux, ie penſe qu'il vaut mieux faire ce que l'on doit, & laiſſer faire le reſte à la

Fortune: car pour moy, plus ie voy l'obiet aimé, plus ie l'aime: & ie ne connois pour luy, ni tiedeur, ni froideur, ni dégouſt. Il n'eſt pas ainſi pour moy, cét obiet dont vous parlez, s'écria le mal-heureux Muſtapha: & toutes les Glaces de la Scythie, ont moins de froideur que ſon eſprit. I'ay la Sphere du feu dans le cœur: & cependant Galiane eſt toûjours froide: & cette Salamandre vit, où l'infortuné Muſtapha va mourir. Cette belle Perſonne voyant qu'il s'alloit emporter, luy fit ſigne qu'il ſe teuſt: & parla pour l'obliger à ſe taire. Souffrez, dit-elle à tous ceux qui l'écoutoient, que ie vous demande à mon tour, ſi vn homme deuient aueugle ou clair-voyant, en deuenant amoureux? car pour moy ie vous auoüe, que ie trouue la choſe douteuſe. Il eſt certain, luy reſpondit Carralil, qu'elle n'eſt pas

ſans difficulté : & qu'il y a eu bien de l'eſprit, à l'auoir imaginée. Mais auec tout cela, ie crois que c'eſt le premier que l'on deuient : & que cette paſſion, fait autant de Taupes que d'Amants, & autant d'Aueugles que d'Eſclaues. En effet, pourſuit-elle, la preuue de ce que ie dis eſt fort claire, dans les bizarres amours dont tout le Monde eſt remply : & il ne faut que voir les gouts déprauez, & les choix ridicules de la plus-part des hommes, pour connoiſtre qu'vne Diuinité aueugle, fait part de ſon aueuglement aux autres, & que ſon mal eſt contagieux. L'vn aime vne femme, que l'on peut compter auec les Nains, tant elle eſt petite : l'autre en adore vne, que l'on peut mettre auec les Geants, tant ſa taille eſt grande & extraordinaire : celuy-cy a de l'inclinatiõ pour vne boiteuſe ; celuy-là en a pour vne boſſuë.

Il en eſt qui veulent la beauté paſle comme la Mort ; il en eſt auſſi qui la veulent noire comme de l'Ebene. I'en ſçay qui ne la peuuent aimer que dans l'enfance : & i'en ſçay encores, qui la trouuent dans la vieilleſſe, où elle eſt ſi difficile à trouuer. Quelques-vns veulent que leur Maiſtreſſe ſoit ſçauante, par vn gouſt auſſi fantaſque que particulier : & quelques autres la veulent ſtupide, auec auſſi peu de raiſon. I'en ay veu qui la choiſiſſoient preſque muette : & i'en ay veu encores, qui vouloient qu'elle parlaſt touſiours. Enfin, il y a tant de bizarrerie, preſques en toutes les amours ; que ie crois en pouuoir conclurre raiſonnablement, que tout homme amoureux deuient aueugle, encores que nous luy voiyons des yeux. Aimable Carralil, luy répondit Amouda, mon opinion eſt directement oppoſée à la

voſtre : car outre que l'amour fait découurir en l'obiet aimé, iuſques aux plus petites perfections ; & qu'il n'en eſt point de ſi peu cõſiderables, qu'il ne démeſle, qu'il n'aperçoiue, & qu'il ne diſcerne fort nettement ; la ialouſie ne luy donne-t'elle pas des yeux de Linx, & ne luy fait-elle pas voir, ce qui ne peut eſtre veu que de luy ? En effet, luy échape-t'il vne ſeule action de ſon Riual, luy échape-t'il vne ſeule action de ſa Maiſtreſſe, qu'il n'obſerue, qu'il ne conſidere, qu'il n'examine, & dont il ne penetre à fond, ce qu'elle a de plus caché ? Leur échape-t'il vne parolle, leur échape-t'il vn regard, dont il ne peſe la conſequence, & dont il ne découure ce qu'ils ont de plus ſecret ? Ne va-t'il pas iuſques dans leur cœur & dans leur ame, penetrer leurs ſentimens les plus particuliers ? ne les deuine-t'il pas,

plutoſt qu'il ne les voit ? & Argus en ſa place, verroit-il plus clair que luy ? Le moindre mépris, la moindre indifference, la moindre froideur, ne le mettent-il pas au deſeſpoir ? le moindre regard adoucy que reçoit ſon Riual, le moindre ſigne fauorable de la teſte ou de la main qu'on luy fait, ne le font-il pas aller iuſques à la rage ? & au contraire, ſi toutes ces choſes s'adreſſent à luy, ou ſeulement la moindre d'elles, ne la diſcerne-t'il pas finement, ne l'entend-il pas parfaitement, & ne le voit-on pas à l'inſtant, auſſi gay qu'il eſtoit triſte ? Ouy ſans doute, tout cela ſe paſſe ainſi : & c'eſt ce qui me fait conclurre, par vn ſentiment contraire au voſtre, qu'vn homme deuient clair-voyant, en deuenant amoureux. Ha ! la choſe n'eſt que trop veritable, dit alors Audalla en ſoupirant, & i'en connois

nois dont le mal-heur vient de voir trop bien, & qui deuroient souhaitter d'estre aueugles. Ils peuuent, reprit Galiane, en estre quittes à meilleur marché : puis qu'ils n'ont qu'à ne pas voir les choses qui leur blessent la veuë. Mais, luy repliqua-t'il, ces choses qui les choquent, sont si meslées auec d'autres qui leur plaisent, qu'il n'est pas fort aisé de les separer. Pour moy, adiousta Rapagy, ie sçay bien que si i'aimois, l'Amour ne me donneroit pas son Bandeau ; qu'il ne me communiqueroit point son aueuglement ; & que soit pour les perfections, ou pour les deffauts, ie verrois toûjours à peu pres, les choses comme elles seroient, sans me preocuper en leur faueur, & sans les prendre l'vne pour l'autre. I'en disois autresfois autant que vous, luy repartit Orthobule en riant : & cependant

lors que ie suis venu à considerer de sang froid ce que i'auois tant aimé, & ce que ie trouuois apres si peu aimable, ie me suis moqué de moy-mesme : & n'ay nullement douté que les autres ne s'en moquassent aussi, & que ie ne fusse plus aueugle, que ie ne me croyois clairvoyant. Ie pense en effet, adiousta Hyamene, qu'en ces rencontres, l'on ne sçait pas trop bien si l'on voit ou si l'on ne voit pas ; si les choses sont comme on les croit, ou si elles sont d'autre façon ; & que le meilleur parti que l'on peut prendre, est de douter vn peu de tout, afin de ne s'engager pas trop. Pour moy, dit Mechmet, i'auouë qu'il n'y a iamais d'aueuglement en mes passions: & que les bonnes qualitez de ma Maistresse, ne m'empeschent pas de voir les mauuaises, auec des yeux desinteressez. Mais

la queſtion eſt de ſçauoir, luy repartit Odomar ; ſi vous aimez auſſi bien que vous voyez : & c'eſt de quoy ie doute fort, & auec raiſon que i'en doute. Ha ! ie ne doute pas, s'écria Muſtapha, ſi ie voy ou ſi ie ne voy point ; ſi ie ſuis vne Taupe, ou vn Linx ; & ſi ie ſuis aueugle ou clair-voyant : car ie voy tout mon mal-heur ; car ie voy tout l'auantage de mon Riual ; & toute la rigueur de ma Maiſtreſſe. La violence que ie remarque dans l'eſprit de Muſtapha, dit alors Hyamene, m'oblige à vous demander encores ; lequel témoigne le plus d'amour, ou de l'Amant emporté, ou de l'Amant reſpectueux ? car comme il y en a beaucoup dans le Monde, de l'vne & de l'autre eſpece, il ne ſera pas inutile de le ſçauoir ; ſuppoſé que nous puiſſions découurir, vne verité ſi importante, &

où tant de gents ont interest. Pour moy, luy repartit le Prince Audalla, ie trouue que vous comparez le froid au chaud ; le petit au grand ; le foible au fort ; & l'indifference à l'amour ; en comparant deux choses si oppoſées, & qui ont si peu de rapport. En effet, adiousta-t'il, ce froid Amant que vous appellez respectueux, & que ie nomme insensible, ne peut mieux faire voir la foiblesse de sa passion, que par ce procedé égal, sage, concerté, soumis, & patient iusques à la stupidité, dont il se sert en toutes rencontres. Rien ne l'ébranle ; rien ne l'émeut ; il ne distingue point les outrages & les mépris, des loüanges & des faueurs ; il reçoit tout d'vn mesme visage, & d'vn mesme air ; il baise la main qui le frape, comme celle qui le carresse ; & soit qu'on luy accorde tout, ou qu'on luy refuse tout, soit qu'on le

ſouffre, ou qu'on le mal-traite; il a l'immobilité d'vne Statuë: & l'on diroit qu'il eſt de Bronze ou de Marbre, tant il a peu de reſſentiment. Auſſi ſa patience ne vient-elle pas de ſon amour, car elle vient de ſon temperamment froid & immobile: elle n'eſt pas vn effet de ſon reſpect, elle en eſt vn de ſa léteur & de ſa parreſſe naturelle; & ce n'eſt que pour ne point agir, qu'il agit ainſi. Mais il n'en eſt pas de meſme de l'Amant que ie deffends: car la violence de ſon emportement, prouue celle de ſa paſſion: ce feu qui paroiſt en ſa colere, vient de celuy de ſon amour: il s'emporte, parce qu'il aime; il eſt mal endurant, parce qu'il ſouffre; il cede à ſa douleur, parce qu'elle eſt trop forte pour luy reſiſter; & il eſt peu reſpectueux, parce qu'aimant autant qu'il fait, il ne peut pas l'eſtre beaucoup, & beau-

coup souffrir. Non, il ne le peut pas sans doute : ce qui déconcerte sa raison, est ce qui le fait bien aimer: s'il auoit plus de retenuë, il auroit assurément moins d'amour : s'il auoit moins d'emportement, il auroit infailliblemét plus de froideur : & c'est ce qui m'oblige à croire & à soustenir, que l'Amant emporté fait voir plus de passion, que l'Amant respectueux. Tout le respect que ie vous dois, Seigneur, luy répondit Galiane, ne sçauroit m'empescher de combattre vostre sentiment, & de m'y opposer de toute ma force. La deffence de la verité est vne chose trop iuste, pour ne l'entreprendre pas: & il faudroit estre bien foible, pour abandonner vn Parti qui doit estre victorieux. Quoy Seigneur! parce qu'vn homme sera nai colere, violent, bouradeux, bizarre, fantasque, extrauagant, & emporté, il

ſera parfait Amant ; ſes vices luy tiendront lieu de vertus; & lors qu'il ſuiura ſimplement ſon inclination naturelle, l'on croira qu'il ſuit ſon amour, & ſes deffauts paſſeront pour des perfections ! ha ! ſi cela eſt, il eſt bien aiſé d'eſtre parfait, & la veritable amour ne couſte gueres. Ainſi donc, ſi celuy qui manque de reſpect aime bien, il s'enſuiura neceſſairement, que plus il en manquera, plus il fera voir de paſſion : & que de cette ſorte, celuy qui dira des iniures à ſa Maiſtreſſe, aimera mieux que celuy qui n'aura eu qu'vn leger emportement : & que celuy qui la battra, deura encores eſtre preferé à celuy qui ne luy aura dit que des iniures. Voyez Seigneur, où cette conſequence vous conduit, & quelle ſuite peut auoir vne opinion ſi peu raiſonnable. Diſons les choſes comme elles ſont ; qui ne

respecte point, n'estime point ; qui n'estime point, n'aime point ; & qui n'aime point, a grand tort de croire aimer, & de vouloir qu'on le croye. En effet, le moyen d'adorer, & de briser les Autels où l'on adore ? le moyen, dis-ie, d'offrir de l'Encens, & de faire des outrages à la Diuinité à qui on l'offre ? & comment peut-on regarder comme vne Deesse, celle que l'on traite à peine comme vne Femme ? & comment peut-on passer pour Esclaue, lors que l'on agit en Tyran ? Cependant, c'est ainsi que vit l'Amant emporté : si ce Captif insolent osoit, il casseroit la teste de sa Maistresse auec ses Chaisnes : & la haine ne fait rien, que son extrauagante amour ne luy fist faire. Mais l'Amant respectueux, n'agit pas de cette façon : il est doux, il est ciuil, il est complaisant, il est soumis, il est pa-

tient : plus il souffre, plus il veut souffrir ; plus il endure de mal, plus il a de respect pour celle qui le luy fait endurer ; & il regarde cette vertu souffrante, comme son veritable Carractere. Il chasse sa tristesse de ses yeux, & la renferme dans son cœur, de peur de déplaire à celle qui luy plaist, tant il estouffe ses soupirs : & s'expose à estouffer, de crainte qu'elle ne les entende, & que la fiere ne s'en fasche : & s'il meurt, c'est sans murmurer, sans pleintes, & sans reproches. Iugez donc, Seigneur, si ie n'ay pas raison de soustenir contre vous, que l'Amant respectueux, fait voir plus d'amour que l'Amant emporté, & qu'il est incomparablement plus aimable. Pour moy, dit Odomar, ie me declare hautement pour la belle Galiane : & il me semble que le respect & l'amour doiuent estre insepara-

bles. Ie ne ſçay, dit Carralil en riant, ſi l'inclination ne vient point de la reſſemblance : & ſi parce que i'ay quelque inégalité dans l'humeur, ie n'excuſe pas trop aiſément ceux qui en ont : mais i'auouë ingenuëment que le boutadeux ne me déplaiſt pas trop, & que ie n'explique pas mal ſes boutades. I'ay quelque beſoin d'auoir vne Maiſtreſſe comme vous, luy reſpondit Mechmet: & ſi la mienne ne ſouffroit rien de moy, ie ne ſouffrirois pas longtemps d'elle. Faites donc des vœux, afin que ie ne la ſois iamais, luy repliqua la ſerieuſe Amouda: car comme l'Amant emporté n'eſt pas de mon gouſt, ie vous aprendrois bien à ne le pas eſtre. Veritablement, reprit Orthobule en riant à ſon tour, ce ſeroit pourtant vne choſe d'vne merueilleuſe commodité, ſi toutes les fois qu'vne Dame eſt Co-

quette ou trop fiere, il estoit permis à l'Amant de luy donner cent coups : & de s'en faire bien aimer, à force de la bien battre. O qu'il y en auroit de batuës ! adiousta-t'il, & que i'en connois qui auroient besoin de l'estre ! Cette Coûtume aura quelque peine à s'establir, luy dit Rapagy en sous-riant : & quoy que vous soyez vn habile Legislateur, ie ne pense pas qu'on la reçoiue. Ie sçay bien du moins que ie n'y souscriray pas, adiousta Hyamene ; & que si tous les Amants estoient emportez, ie m'empescherois bien d'estre Amante. Ha ! pour moy, dit alors Mustapha, ie suis patient, ie suis emporté, & ie fais gloire d'estre tous les deux ensemble : l'Amant qui ne souffre rien, n'est pas Amant : l'Amant qui souffre trop, souffre tousiours : & ie suis le milieu de ces deux extrémes. Mais

ie ne ſçay, pourſuiuit-il en ſoupirant, ſi en ſouffrant & en m'emportant, ie pourray vn iour eſtre heureux, & ie n'y voy gueres d'apparence. Le Prince Audalla, qui n'en voyoit pas non plus à pouuoir entretenir Galiane en particulier, ſe leua; la ſalüa en s'en allant, auſſi bien que ces autres Dames: & fut ſe promener hors de la Ville, ſuiui de tous ces hommes de qualité: & d'Omur qui vint le reioindre, du coſté que Zelebin deuoit reuenir: l'Amour, pluſtoſt que le hazard y guidant ſes pas, & luy faiſant prendre cette route. A peine s'y fut-il promené vne heure, qu'il vit arriuer celuy qu'il attendoit en ce lieu là: mais ſi changé, ſi paſle, ſi deffait, & ſi triſte, qu'il penſa le méconnoiſtre: & croire en ſuite encores vne fois, qu'il luy apportoit de mauuaiſes nouuelles, & que ſes

affaires n'alloient pas bien. Mais il ne fut pas long-temps en cette erreur : car ce mal-heureux Enuoyé l'ayant aperçeu, & ayant mis pied à terre, luy donna les Lettres du Roy, & du Prince de Grenade : par lesquelles il vit que son dessein alloit aussi bien, qu'il auoit aprehendé qu'il n'allast mal, & qu'il n'auoit plus rien à craindre. Aussi embrassa-t'il fort tendrement son Fauory: qui bien loin d'estre obligé de ces carresses, en estoit desesperé. Il ne laissa pourtant pas de rendre à Omur, la Lettre qui s'adressoit à luy : & ce Gouuerneur d'Almerie, l'ayant monstrée au Prince, & le Prince luy ayant monstré la sienne ; ils ne douterent plus de leur bon-heur ni l'vn ni l'autre : & s'en retournerent à la Ville, également satisfaits. Dés qu'ils y furent arriuez, Omur fut aprendre à sa Fille, le succés du voyage de Ze-

lebin: & en ſuite il s'en alla donner ſes premiers ordres, & pour l'Entrée du Roy, & pour les Logemens de la Cour, & pour la magnificence, auec laquelle il vouloit traiter ſa Maieſté Grenadine, & le Prince Boaudilin ſon Fils. Iugez, Seigneur, quelle fut la douleur de Galiane, à cette triſte nouuelle: & quel fut le deſeſpoir, qui s'empara de ſon eſprit. Elle ſe noya dans ſes larmes; elle pouſſa mille pleintes, mille gemiſſemens, & mille ſoupirs: & dit en cette funeſte rencontre, tout ce que l'affliction la plus violente peut faire dire, quand elle s'eſt emparée d'vne ame, & qu'elle y regne tyranniquement. Elle eſtoit en ce pitoyable eſtat, lors qu'on la vint aduertir que Zelebin eſtoit à la Porte de ſa Chambre, & qu'il demandoit à la voir. Ce nom luy fit battre le cœur, & redoubla ſes déplaiſirs: elle n'eut pour-

tant pas la force de refuſer ſa viſite: & quoy qu'elle iugeaſt bien que ſa preſence augmenteroit encores ſon deſeſpoir, elle commanda qu'on le fiſt entrer. Il entra donc, Seigneur: mais il entra ſi haue, ſi décoloré, & ſi affreux, qu'il reſſembloit plutoſt vn Phantoſme qu'vn homme, & pluſtoſt vn Mort qu'vn viuant. Il la regarda long-temps ſans luy rien dire: elle le regarda long-temps ſans luy parler: il vit vne melancolie extreme dans ſes yeux: elle vit des ſignes mortels dans les ſiens: elle ſoupira, il gemit; elle verſa des pleurs, & il répandit des larmes. Il voulut parler, & il ne le put; elle voulut parler, & elle fut contrainte de ſe taire. Il leua les yeux au Ciel; elle les abaiſſa vers la Terre; & puis les releuant tous humides, les tournant vers luy languiſſamment, & faiſant vn grand effort, elle parla enfin la premiere.

Et bien Zelebin, luy dit-elle en soupirant, vous n'auez pas perdu vos pas; vostre voyage a reüssi; & vostre éloquence a esté heureuse! Helas! Madame (luy répondit-il en soupirant à son tour) mon éloquence n'a rien fait: mais vostre merite & mon mal-heur ont fait toute chose: & la bonne fortune du Prince Audalla, & l'infortune du mal-heureux Zelebin, ont conclu vostre mariage & ma mort; car l'vne suit necessairement l'autre. Mais vous, Madame, poursuiuit-il, qu'auez vous resolu de faire? & que déterminez vous, de vostre destinée & de la mienne? Ha! pour la vostre, luy repliqua-t'elle, i'en laisse la conduite au Ciel, à qui ie la demande heureuse pour vous: & pour la mienne, n'ayant plus rien de bon à en esperer, ie ne luy en demande que la fin. Et comment pretendez vous que ie viue,

reprit

reprit cét Amant desolé, si vous mourez, ou si vous ne viuez plus pour moy ? Non non, de l'vne ou de l'autre maniere, la chose m'est esgalement impossible : & soit que ie vous visse entre les bras de la Mort, ou entre les bras d'vn Riual, ie n'aurois plus de part à la vie, & j'irois toûjours au Tombeau. Ainsi, Madame, il vaut mieux que ie deuance ces malheurs que de les attendre : & puis que vous ne voulez rien faire pour moy, il vaut mieux, dis-ie, que ie meure vostre, durant que vous viuez encores mienne : afin de preuenir vn si horrible supplice, & si difficile à souffrir. O Dieu ! reprit-elle, que n'ay-ie point fait ? & que ne veux-ie pas encores faire ? vous le sçaurez bien tost, Zelebin : & ie suis assurée que vous verrez, qu'excepté les choses qui choqueroient mon honneur & l'obeïssance que ie dois à mon Peres

ie n'auray rien oublié, de tout ce que l'amour la plus parfaite peut inſpirer, à vne fille bien née. Et vous verrez auſſi, Madame, luy repliqua-t'il, que hors l'intereſt de ma gloire, & le reſpect que ie deuois à mon Maiſtre, ie vous aurois tout ſacrifié : ie dis tout, ſans exception. O Dieu ! dit Galiane, que ne voyez vous tout ce que ie penſe ! O Dieu ! luy repartit Zelebin, que ne penſez-vous tout ce que ie voy ! & que n'eſt-il preſent à voſtre ame, comme il l'eſt à mon eſprit ! Adieu, mon tres-cher, luy dit-elle en le congediant : car il ne m'eſt plus permis de vous ſouffrir icy. Adieu Madame (luy répondit-il en luy baiſant la main à genoux) vous verrez que ſi ie n'ay pas eſté heureux, ie meritois du moins de l'eſtre. A ces mots ils ſe regarderent encores, auec des yeux qui les tranſirent de douleur & de pitié : & qui leur

percerent le cœur en se separant, de la maniere la plus sensible. Mais admirez icy, Seigneur, vn cas fortuit merueilleux, par où se desnoüa leur Auanture. Ces deux Amans esgalement Esclaues de l'Honneur & de l'Amour, ne pouuans se resoudre à rompre les Chaisnes de l'vn ni de l'autre, se resolurent à mourir: & sans sçauoir rien de leur dessein, ils choisirent le mesme genre de mort: & la faim fut ce genre qu'ils choisirent. Cependant dés le lendemain au matin, le bruit de ce mariage s'estant espandu par toute la Ville, Galiane eut vne terrible persecution à essuyer : car tout le monde vint se réjoüir auec elle, d'vne chose dont tout le monde se deuoit plustost affliger. Le Prince Audalla, encores plus paré que l'on ne l'auoit veû iusques alors, ne manqua pas aussi de se rendre aupres d'elle : & pre-

nant plus de liberté qu'à l'ordinaire, il luy parla souuent; il luy parla bas; & agit alors en Amant, dont la bonne fortune n'estoit plus douteuse. Elle luy répondit peu de chose; ce peu fut extrememement froid; & il ne luy fut pas difficile de connoistre, qu'elle n'estoit pas si contente qu'il estoit content. Mais, Seigneur, il arriua encores icy vn incident tout à fait extraordinaire: car à ce grand bruit du mariage d'Audalla & de Galiane, le pauure Mustapha passa en vn instant, de la follie à la manie: il voulut estrangler ce Prince; il le falut enchaisner; & il fut pris d'vne fiévre continuë si violente, qu'elle pensa l'emporter. Neantmoins, il ne mourut pas: & par vne merueille encores plus grande, soit que son mal eust fait son cours; ou soit que la fiévre dissipast quelques vapeurs espaisses qui luy embarrassoient le

cerueau & la raiſon ; dés que ſon corps fut guery, ſon eſprit le fut auſſi : & ſans ſe ſouuenir ni de ſon amour, ni des extrauagances qu'elle luy auoit fait faire ; il ſe retrouua auſſi ſain & auſſi ſage qu'il eſtoit auparauant. Cependant, la malheureuſe Galiane, pour éuiter vne ſeconde importunité auſſi grande que la premiere, feignit le lendemain de ſe trouuer mal ; ſe tint au lit ; & fit dire à tout le monde qu'on ne la voyoit point. Il eſt vray que comme les paſſions de l'ame ſe communiquent aiſément au corps, parce qu'ils ſont fort meſlez ; ſa douleur luy donna aſſez d'émotion, pour abuſer ſes Medecins, qui n'en ſçauoient pas la cauſe ; de ſorte qu'ils luy ordonnerent vne ſaignée. Comme elle iugea que ce ſang tiré l'affoibliroit encores, elle y conſentit fort volontiers : & feignant en ſuite de s'en trouuer

ſoulagée, elle perſuada ſi bien ces Medecins de luy en faire encores tirer, que luy trouuant toûjours quelque peu de fiévre, ils y conſentirent: & aiderent à ſon deſſein, en penſant ſeruir à ſa ſanté. Cependant, comme ils auoient deffendu de luy donner nulle nourriture ſolide, chaque fois qu'vne Eſclaue qu'elle auoit choiſie ſeule pour eſtre aupres d'elle luy apportoit vn Boüillon; dés qu'elle l'auoit à la main, elle luy donnoit quelque commiſſion: & auſſi toſt qu'elle s'eſtoit eſloignée, elle ſe panchoit à ſa Ruëlle; découuroit vne grande Caſſolette de vermeil doré, qui eſtoit ſur vne Table de Iaſpe; y vuidoit tout ce Boüillon; la recouuroit à l'inſtant; & demeuroit apres auec ſon Eſcuëlle vuide à la main, comme ſi elle l'euſt auallé: & la rendoit à ſon Eſclaue, lors qu'elle reuenoit aupres d'elle, ſans qu'elle s'apper-

ceuſt de ſa tromperie, & ſans qu'elle en euſt le moindre ſoubçon. Elle continua ainſi pluſieurs iours: de, & elle fut ſi paſle & ſi foible, qu'apres auoir feint d'eſtre malaelle le deuint tout de bon. D'autre part, l'infortuné Zelebin fit la meſme choſe, auec plus de facilité: car tantoſt pour ne manger pas auec le Prince, il feignoit qu'il alloit diſner chez vn de ſes Amis; tantoſt qu'il auoit diſné à ſa Chambre; & tantoſt qu'il ſe trouuoit mal, & qu'il ne pouuuoit manger. Ainſi gagnant toûjours temps, il auançoit vers la mort: & ne pouuant preſques plus ſe ſoûtenir, tant il auoit de foibleſſe, il ſuiuit le Prince Audalla, le ſeptiéme iour de leur abſtinence, à la Chambre de Galiane: qu'ils trouuerent preſques mourante, entre les bras d'Omur fort affligé. A la veuë de Zelebin,

les esprits de cette belle Personne, acheuerent presques de se dissiper, par la nouuelle esmotion que cét objet luy donna : & à la veuë de Galiane, ceux de ce malheureux Amant se dissiperent aussi, & se retirerent au cœur : de sorte qu'ils tomberent tout deux en syncope : & l'on crût qu'ils estoient tous deux morts. Cela surprit fort tout le monde : l'on courut à l'vn & à l'autre, pour essayer de les secourir : & le Prince Audalla s'estant auancé vers Galiane, pour tascher de luy donner quelque assistance comme les autres, luy vit vn Papier à la main : qu'il prit, qu'il ouurit, & où il trouua ces parolles.

AV PRINCE AVDALLA.

SI mon ame euſt eſté libre, Seigneur, voſtre merite & voſtre affection l'auroient engagée : mais vn autre eſtoit dans mon cœur, auant que vous m'euſſiez appris que i'auois l'honneur d'eſtre dans le voſtre : & ainſi ie vous l'ay refusé ſans vous offenſer. Neantmoins trouuant iuſte de m'en punir, & plus iuſte encores de ne vous donner pas vne ame, que ie n'aurois pû vous donner entiere, quoy que ma vertu l'euſt eſté ; i'ay creû plus à propos de mourir que de viure : & la faim

en m'ostant de cét embarras, vous a delivré de

GALIANE.

Le Prince fut estrangement surpris de cette lecture : & extraordinairement affligé, d'auoir esté cause d'vn tel accident : mais à peine eut-il eu le loisir d'y faire quelque reflection, que ceux qui furent pour assister Zelebin, virent qu'en tombant il auoit laissé tomber vne autre Lettre qu'ils releuerent, & qu'ils donnerent aussi à ce Prince, parce qu'elle s'adressoit à luy. Il l'ouurit donc, comme il auoit ouuert l'autre : & la trouua conçeuë en ces termes,

AV PRINCE AVDALLA MON MAISTRE.

Comme la diuine Galiane, a eſté aſſez aimable, pour ſe faire aimer de vous, Seigneur, vous ne deuez pas trouuer eſtrange, qu'elle l'ait eſté de tout le monde, & de moy comme des autres. Mais ſi elle m'a vaincu, ie me ſuis apres vaincu moy meſme: & preferant mon deuoir à mon intereſt & à mon amour, l'on m'a veû agir pour vous, & contre moy, auec vne fidelité, qui n'a iamais eu gueres d'exem-

ples. Ie vous conjure en mourant, Seigneur, en faueur d'vne chose si extraordinaire, de vouloir oublier que ie fus vostre Riual: & vous souuenir que si ie le suis mort, i'ay toûjours vescu vostre Seruiteur.

ZELEBIN.

Le Prince qui l'aimoit fort tendrement, fut si touché de cette lecture, que la pitié acheuant de bannir l'amour de son cœur, que la froideur de Galiane auoit déja diminuée, il la quita, & courut vers son Fauory: l'embrassant fort tendrement, tout mort qu'il le croyoit: & protestant que s'il luy eust découuert sa passion, il eust preferé sa conseruation à son plaisir, & la possession d'vn tel Seruiteur, à celle d'vne Maistresse. Cependant les Medecins estans accourus, & ayant appris l'espece de

mort que ces Amans desesperez auoient choisie, les obseruerent si soigneusement l'vn & l'autre, qu'ils reconnurent enfin en tous les deux, quelque reste de chaleur, & quelque leger signe de vie. Si bien que sçachant que leur mal ne venoit que de leur foiblesse, ils leur donnerent des Restaurans, & des remedes cordiaux: qui r'allumerent peu à peu la chaleur naturelle presque esteinte: & qui renuoyant les esprits du cœur au cerueau, & par tout le corps; leur firent enfin ouurir les yeux, & recouurer l'vsage des Sens, & la liberté de la parolle. Mais Seigneur, ce qui seruit plus à leur gueriſon que tous les Consommez, que toutes les Confections d'Hyacinthe, & que toutes les Poudres d'Ambre & de Perles qu'on leur fit prendre; ce fut qu'ils remarquerent que le

Prince tenoit leurs Papiers; que cependant il n'en paroiſſoit pas plus chagrin; & qu'au contraire il eſtoit aiſé de voir, par l'aſſiſtance qu'il leur donnoit, qu'il n'auoit ni colere ni fureur, & que ſon ame eſtoit fort tranquile. Galiane eut auſſi vne grande conſolation, de voir que ſon Pere ſçauoit ſon amour, ſans luy témoigner nulle haine : & en effet, il s'eſtoit tellement repenty de l'auoir violentée, que trouuant en la perſonne de Zelebin, & de la qualité, & du merite, & du Bien, proportionnément au Bien, au merite, & à la qualité de ſa Fille; il eſtoit aiſé de voir dans ſes yeux, qu'il auoit plus de ioye que de douleur, & plus de pitié que de colere. Mais ce qui acheua de combler d'obligation & de plaiſir, ces deux heureuſes Perſonnes, ce

fut le Prince Audalla : qui se tournant vers Zelebin, se pleignit à luy fort obligeamment, de ce qu'il s'estoit si peu confié en son amitié, qu'il ne luy auoit pas découuert son amour : luy protestant que comme il n'estoit pas aimé comme il aimoit, il luy auroit cedé sa Maistresse pour le sauuer, & pour la sauuer elle-mesme. En suite, il conjura Omur de vouloir faire leur mariage : & ce Gouuerneur d'Almerie y consentit, auec beaucoup de satisfaction. Alors ces deux Amans transportez de ioye, rendirent mille graces au Prince & à Omur : & Zelebin protesta à son Maistre, qu'il ne vouloit viure que pour mourir à son seruice. Leur gueriſon fut aussi prompte que leur mal l'auoit esté : de sorte que tout se preparoit pour leurs Nopces, &

pour l'accompliſſement de leurs deſirs. Cependant le Prince Audalla iugeant bien qu'il deuoit aduertir le Roy de ce changement, pour l'empeſcher de venir faire vn voyage inutile, ſe preparoit à luy dépeſcher vn Courrier, lors qu'il en arriua vn de ſa part: par lequel le Roy ſon Pere luy eſcriuoit, que le Prince de Grenade s'eſtoit retiré de la Cour ſans luy dire adieu; qu'il formoit vn Corps d'Armée; & que s'allant mettre à la teſte de la ſienne, pour s'oppoſer au progrés de ſa rebellion, & pour le combattre; il ne pouuoit pas venir à Almerie, comme il luy auoit mandé qu'il feroit: & qu'au contraire, il le prioit de ſurſeoir ſon mariage: & luy commandoit de le venir trouuer à l'heure meſme, pour luy aider à vaincre ſes ennemis.

mis. Il obeït donc à cét ordre: & Zelebin estant obligé de le suiure, vit reculler ses Nopces & son bon-heur : l'Honneur l'emportant encores vne fois sur l'Amour. Vous sçauez, Seigneur, tout le succés de cette Guerre, & la Paix extraordinaire qui la suiuit : par laquelle Muley Hacen remit sa Couronne à Boaudilin, quelque opposition qui pûst mettre l'ambitieux Audalla. Vous sçauez aussi, qu'apres le Couronnement du nouueau Roy, son feint mariage auec Almahide se fit : ainsi ie n'ay plus rien à vous dire, sinon que Galiane estant proche parente de la nouuelle Reine, fut mise aupres d'elle, où vous la voyez encores : & que Zelebin en est aussi amoureux à Grenade, qu'il l'estoit à Almerie : & voila Seigneur, l'Histoire de ces deux illu-

ſtres Perſonnes, que vous auez eu enuie de ſçauoir.

Le Grand Roderic de Narve fit mille remercimens au ſage Fernand, pour la peine qu'il auoit priſe : & apres luy auoir témoigné qu'il eſtoit fort ſatisfait de ſon recit, il le congedia : & le renuoya chez la Sultane ſa Maiſtreſſe, où ſon deuoir l'appelloit.

Fin de la troiſiéme Partie.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Nauarre: A nos Amez & Feaux Conseillers, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel; Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé le Sieur de Scudery, Gouuerneur de Nostre Dame de la Garde, Nous a fait remonstrer, qu'il auoit composé vn Liure intitulé *Almahide, ou l'Esclaue Reine.* Lequel il desireroit mettre en lumiere, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires; A CES CAVSES, Nous auons permis & permettons par ces Presentes à l'Exposant, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance ledit Liure, en vn ou plusieurs Volumes, en telles Marges, en tels Caracteres, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt années entieres & accom-

plies, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de les imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter, en aucun lieu de nostre obeïssance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titres, fausses marques, ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce soit, sans le cõsentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de trois mil liures d'amende, payables sans déport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests. A condition qu'il sera mis deux Exemplaires desdits Liures en nostre Bibliotheque publique, vn Exemplaire en nostre Cabinet du Chasteau du Louure, & vn Exemplaire en la Bibliotheque de nostre tres-cher & Feal le Sieur Seguier Cheualier, Chancelier de France, Comte de Gien, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles Nous voulons

que vous faſſiez iouïr plainement & paiſiblement l'Expoſant, ou ceux qui auront ſon droit, empeſchant qu'il ne leur ſoit donné aucun empeſchement. Voulõs auſſi qu'en mettant au commencement ou à la finde chacun deſdits Volumes vn extrait des Preſentes elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adiouſtée, & aux Coppies collationnées par vn de nos Amez & feaux Conſeillers & Secretaires comme à l'Original. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Exploits neceſſaires, ſans demãder autre permiſſion. CAR tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, Edits, Declarations, Arreſts, Reglemens, Statuts & confirmations d'iceux, Priuileges obtenus & à obtenir, ſoit que le temps de ceux qui ont eſté obtenus ſoient expirez ou non, oppoſitions quelconques, & ſans preiudice d'icelles, pour leſquelles nous ne voulons qu'il ſoit differé, & dont nous nous ſommes reſeruez la connoiſſance, à Nous & à noſtre Conſeil, & qui ne pourront nuire audit Expoſant, en faueur duquel, & du merite deſdits Ouurages, Nous derogeons à tout ce que

dessus pour ce regard seulement. DONNÉ à Paris le 13. iour de May, l'An de Grace 1660. Et de nostre Regne le Dix-septiesme. PAR LE ROY EN SON CONSEIL, CONRART. Et scellé du grand Sceau de cire jaune sur simple queuë.

Et ledit Sieur de Scudery a cedé & transporté son Priuilege à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour les trois premieres Parties, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. iour d'Auril 1663.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Priuilege.

Registré sur le liure de la Communauté le 8. iour de Septembre 1660. conformément à l'Arrest du Parlement du 9. Auril 1653.

Signé IOSSE, Scindic.

Fautes d'Impreßion.

PAge 107. ligne 2. *il faut* vne virgule au lieu d'vn poinct.

Page 118. lign. 6. toute, *mettez* toutes.

Pag. 114. lign. 7. belle, *mettez* belles.

Pag. 158 lign. 10. *mettez* vne virgule au lieu de virgule & poinct

Pag. 224. lign. 13. l'emporter, *mettez* l'emporter.

Pag. 316. ligne 3. ber, *mettez* vne virgule apres cette ſylabe.

Pag. 421. ligne 6. deuaut, *mettez* deuant,

A la meſme page, lign 23. out, *mettez* tout.

Pag. 462. lign. 4. *mettez* vne virgule au lieu de deux poincts.

Page 489. ligne 7, 8, 9, 10. onſtance, elle, oſt, ion, *mettez* conſtance, belle, toſt, tion.

Page 499. ligne 19 ſçait, *mettez* ſçais.

Page 522. ligne 13. deſinterreſſement, *mettez* deſintereſſement.

Page 641. lign. 22. enſembe, *mettez* enſemble.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due